



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

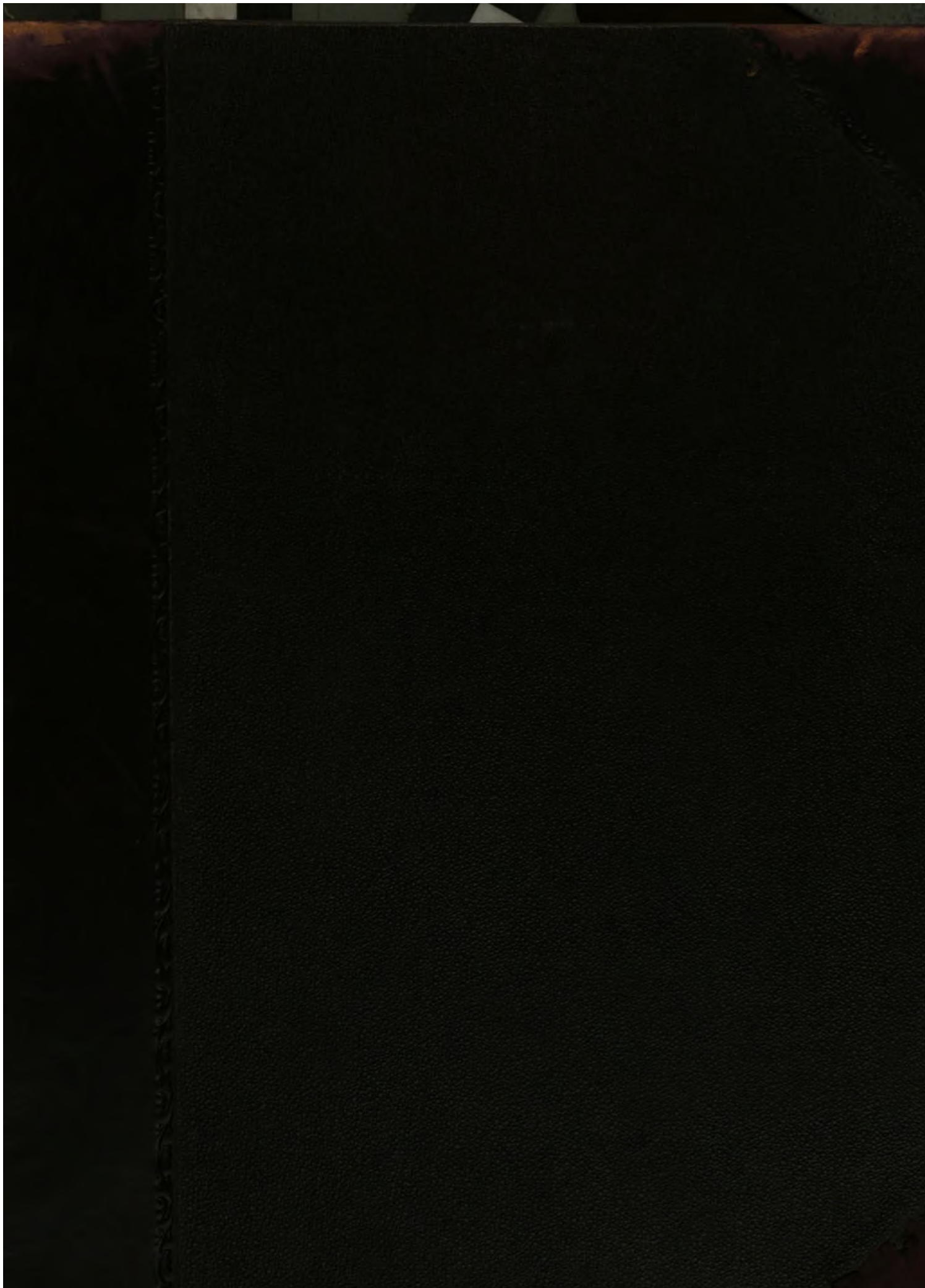
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



49 E 16

Indian Institute, Oxford.

The Nelson Library

1



1

2

3

4

5

6

7

DES MANUSCRITS.

Homayoun-namèh, c'est-à-dire, Livre impérial. De cette traduction Turque, ou de la traduction Persane de Hosäin, sont dérivées toutes les traductions modernes auxquelles l'aventure du roi *Homayoun-fal*, *همایون فال*, et du vizir *Khodjestèh-raï*, *خجسته رای*, sert d'introduction, telles que le *Livre des lumières* ou la *Conduite des rois*, traduit en françois par David Sahid (1), les *Fables de Pilpay*, philosophe Indien, les *Contes et Fables Indiennes de Bidpai*, traduites par Galland et Cardonne. L'introduction dont il s'agit, est, en effet, toute entière de l'invention de Hosäin, qui a lié par-là, d'une manière plus intime, toutes les parties du livre de Calila. Peut-être l'idée de cette introduction lui a-t-elle été suggérée par un livre plus ancien, connu sous le nom de *Djawidan-khired*, c'est-à-dire, Sagesse éternelle, ou de *Testament de Houshenk*, que l'on a souvent confondu avec les fables de Bidpai ^{ce qui a} de force à l'expression.

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

Not. et Ext.
t. IX, 1.^{re} partie,
pag. 430 et 432.

Paris 1878

597

LIVRE DE CALILA ET DIMNA,

*TRADUIT en Persan par Abou'lmaali Nasr-allah
fils de Mohammed fils d'Abd-alhamid, de Gazna.*

Manuscripts Persans de la Bibliothèque du Roi, n.ºs 375, 376, 377, 379,
380 et 385.

Par M. SILVESTRE DE SACY.

ON connoît assez la version Persane des fables de Bidpai, qui est intitulée *انوار سهيلي* *Anwari Soheili* (1), et qui a pour auteur *كمال الدين حسين بن علي الواعظ الكاشغري* *Kémal-eddin Hosain ben-Ali waëz Caschéfi*. C'est d'après cette traduction Persane qu'a été faite la traduction Turque qui porte le titre de *همایون نامه*.

*Kitâb Calila wa-Dimna terdjamahou
Abou'lmaali Nasr-allah ben-Mohammed
ben-Abd-alhamid, algaznévi.

(1) Elle a été imprimée à Calcutta,
en 1805, fol.

Homayoun-namèh, c'est-à-dire, Livre impérial. De cette traduction Turque, ou de la traduction Persane de Hosain, sont dérivées toutes les traductions modernes auxquelles l'aventure du roi *Homayoun-fal*, *Homayoun-fal*, et du vizir *Khodjestèh-raï*, sert d'introduction, telles que le *Livre des lumières* ou la *Conduite des rois*, traduit en françois par David Sahid (1), les *Fables de Pilpay, philosophe Indien*, les *Contes et Fables Indiennes de Bidpai*, traduites par Galland et Cardonne. L'introduction dont il s'agit, est, en effet, toute entière de l'invention de Hosain, qui a lié par-là, d'une manière plus intime, toutes les parties du livre de Calila. Peut-être l'idée de cette introduction lui a-t-elle été suggérée par un livre plus ancien, connu sous le nom de *جاودان خرد Djawidan-khired*, c'est-à-dire, Sagesse éternelle, ou de *Testament de Houschenk*, que l'on a souvent confondu avec les fables de Bidpai, ce qui, je pense, est une erreur (2). Quoi qu'il en soit,

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

Not. et Ext.
t. IX, 1.^{re} partie,
pag. 430 et 432.

(1) J'ai observé ailleurs que, par une méprise dont on ne sauroit rendre raison, l'auteur de *l'Avis au lecteur*, placé à la tête de cet ouvrage, annonce que cette traduction a été faite d'après la version Persane d'Abou'lmaali Nasr-allah, ce qui est évidemment faux. Voyez Not. et ext. des manusc. t. IX, 1.^{re} part. p. 432.

(2) Voici ce que Hadji-Khalfa dit de ce livre: *جاودان خرد اسم كتاب للفرس منسوب الى هوشنك شاه قد عربيه حسن بن سهل وزير المامون ومخصه ايضا في تعريبه واورد الشرح ابو علي بن مسكويه هذا الملخص في مقدمته كتابه المسمى باداب *Djawidan-khired*: c'est le nom d'un livre des Persans, attribué au roi Houschenk. Il a été mis en arabe par Hasan fils de Sahel, vizir de Mamoun, et, en le mettant en arabe, il en a aussi fait un abrégé. Cet abrégé a été inséré par le scheïkh Abou-Ali ben-Mascowiyèh, dans la préface de son*

» livre intitulé *Adub alarab oualfours*. » D'Herbelot, en ajoutant que le *Djawidan-khired* est la même chose que le *Homayoun-namèh*, a donné lieu à plusieurs erreurs que bien des écrivains ont copiées sans examen. Ebn-Khilcan, dans la vie de Hasan fils de Sahel, ne parle point de la traduction du *Djawidan-khired*, que lui attribue Hadji-Khalfa. L'ouvrage d'Abou-Ali ben-Mascowiyèh que Hadji-Khalfa indique sous le titre de *كتاب جاويدان*, est certainement celui qui se trouve à la Bibliothèque du Roi, sous le n.° 891 des manuscrits Arabes, et dont le titre est *كتاب جاويدان خرد يشتمل على حكم الفرس والهند والعرب والروم خلفه اوشهخ الملك وصية على خلفه ونقله من اللسان القديم الى الفارسي كنجود ابن اسفنديار وزير ملك ايران شهر ونقله الى العربية الحسن بن سهل اخو الفضل بن سهل ذي الرياستين وتمه احمد بن محمد بن*

avant la traduction Persane des fables de Bidpai, faite par Hosain, il en existoit une autre en la même langue, faite d'après la version Arabe d'Abou'lhasan Abd-allah ben-Almokaffa, par Abou'lmaali Nasr-allah ben-Mohammed ben-Abd-alhamid, sous le règne et par l'ordre de Bahram-schah, prince de la dynastie des Gaznévides (1). C'est cette ancienne traduction que je me propose de faire connoître.

Hosain, dans la préface de l'*Anwari-Sohaili*, après avoir parlé de l'original Indien de ce livre, de la traduction qui en fut faite de l'indien en pehlvi, par le médecin Barzouyeh, du temps de Nouschiréwan, et du cas que ce grand prince faisoit de ce livre, ajoute :

Anwari-Sohaili,
f. 3 recto et verso,

وبعد از نوشیروان ملوک عجم نیز در تعظیم و اخفای آن مبالغه نمودندی تا زمانی که خلیفه ثانی از عباسیان ابو جعفر منصور بن محمد بن علی بن عبد الله بن عباس رضی الله عنهم خبر آن کتاب شنیده بر تحصیل آن شغف تمام بظهور رسانید و بطایف الحیل نسخه پهلوی بدست آورده امام ابو الحسن عبد الله بن مقنن را که سرآمد فضلی عصر بود فرمود تا تمام آنرا از پهلوی بتازی ترجمه کرد و دایر در مطالعه داشته احکام خلافت و بنای شرایط عدل و رافت بر آن نصاب و وصایا وضع میفرمود دیگر باره ابو الحسن نصر بن احمد سامانی یکی از فضلی زمان را امر کرد تا آن نسخه را از زبان عربی بلغت فارسی نقل نموده (2) و رودکی شاعر بفرموده سلطان آنرا

مشکوته. Ce titre répond mal au contenu du livre, et l'idée qu'en donne Hadji-Khalfa est plus exacte. Ce que W. Jones a donné, sous le titre de *Persarum regis antiquissimi testamentum morale, seu de regum officiis*, à la fin de ses *Comment. poes. Asiat.*, est traduit de l'histoire de *Homayoun-fal* et de *Khodjestèh-raï*,

mise par *Hosain Vaëz* à la tête de l'*Anwari-Sohaili*.

(1) C'est par une faute d'inadvertence que dans le IX.^e tome de ce recueil, 1.^{re} partie, p. 428, ligne 27, on a imprimé *Samanide* pour *Gaznévide*.

(2) Il faut lire نمود, ou sous-entendre le mot است.

در رشته نظم انتظام داد و بار دیگر ابوالمظفر بهرام شاه بن سلطان مسعود از اولاد سلطان محمود غازی غزنوی که ممدوح حکیم سنائی است مثال داد تا افصح البلغاء و ابلغ الفصحاء ابو المعالی نصرالله بن محمد بن الحمید (۱) روح الله روحه وزاد فی غرف الفردوس فتوحه آنرا هم از نسخه ابن مقنن ترجمه فرموده (۲) و این کتاب که حالا به کلیله و دمنه مشهور شد ترجمه مولانای مشار الیه است و الحق عبارتست در لطافت چون جان شیرین و در طراوت چون سر جان رنگین الفاظ دلفریبش چون کرشمه شکر لبان شور انگیز و معانی جانفزایش چون طره سبز خطن دلاویز نظم حروفش چو زلف بتان چکل همه جای جان است و ماوای دل معانیش در زیر حرف سیاه درخشنده چون مهر و روشن چوماه سوادش را که کحل الجواهر معانی عبارت از آن است بر بیاض صفحه دیده جای توان داد و بیاضش را که غره صباح شادمانی اشارت بدانست بر سواد چشم جهان بین توان نهاد بیت سزد که کاتب دیوان سرای خلد کشد سواد نسخه او بر بیاض دیده حور و با آنکه مسند نشینان بارگاه انشاء در تعریف جزالت کلمات و تحسین بلاغت تراکیب آن متفق الکلمه اند ع فان القول ما قالت خدام فاما بواسطه ایراد غرایب لغات و اطراء کلام بحساسن عربیات و مبالغه در استعارات و تشبیهات متفرقه و اطناب و اطالت در الفاظ و عبارات مغلقه خاطر مستمع از التذاذ بغرض کتاب و ادراک خلاصه ما فی الباب بازمی

(۱) *Lisez* بن عبد الحمید . Ceci ne peut être qu'une faute de copiste. | (۲) *Lisez* فرموده ou sous-entendez فرموده است.

ماند و طبع قاری نیز از عهد، ربط مبادی قصه بمقاطع و ضبط اوایل سخن بخواتم آن بیرون نمی آید و این معنی هر اینه سبب سلامت و موجب ملالت خواننده و شنونده خواهد بود خصوصاً درین زمان لطافت نشان که طباع ابنای آن بمرتبیه لطیف شده که داعیه ادراک معانی بی آنکه بر منصفه الفاظ جلوگر باشد می دارند فکیف که در بعضی از الفاظ بتصحیح کتاب لغت و تخصص کشف معانی آن محتاج باشند و ازین جهت نزدیک شده که بتابی بدان نفاست متروک و مهجور گردد و اهل عالم از فواید آن بی بهره و محروم مانند

Les rois de Perse, successeurs de Nouschiréwan, ne firent pas moins de cas que lui de ce livre, et n'apportèrent pas moins de soin à le tenir caché, jusqu'au temps du second khalife Abbaside Abou-Djafar Mansour, fils de Mohammed, fils d'Ali, fils d'Abd-allah, fils d'Abbas. Ce prince en ayant ouï parler, conçut un ardent desir de se le procurer; et ayant obtenu, à force d'adresse, un exemplaire de la traduction Pehlvi, il le fit traduire en entier de pehlvi en arabe, par l'imam Abou'lhasan Abdallah ben-almokanna, qui étoit le plus habile homme de ce temps. Mansour faisoit de ce livre une lecture assidue; les conseils et les avis dont il est rempli devinrent la règle de son administration, et la loi d'après laquelle il dirigeoit l'exercice de sa justice et de sa clémence. Dans la suite Abou'lhasan Nasr, fils d'Ahmed, prince Samanide, ordonna à l'un des savans de son temps de traduire ce livre d'arabe en persan; et par l'ordre du même prince, Roudéghi le mit en vers. Plus tard, Abou'lmodhaffer Bahram-schah, fils de Masoud, qui est l'un des descendans du conquérant Mahmoud le Gaznévide, et qui a été loué par Hakim Senaï, commanda au plus habile et au plus éloquent des écrivains de son siècle, Abou'lmaali Nasr-allah, fils de Mohammed, fils d'Abd-alhamid (que Dieu accorde le repos à son ame, et le comble de bonheur dans le séjour du Paradis), de traduire de nouveau ce livre d'après l'exemplaire (c'est-à-dire la traduction) d'Ebn-almokanna; ce qui fut exécuté. Le livre connu aujourd'hui sous le nom de *Calila et Dimna*, est cette traduction d'Abou'lmaali. Elle est assurément écrite d'un style aussi délicat que l'ame qui entretient la vie, et aussi frais que le corail agréablement coloré. Ses expressions ravissantes sont comme les gestes séduisants des belles aux lèvres de sucre, qui font

naître des passions turbulentes; et ses pensées qui raniment la vie, sont comme les boucles charmantes des beautés, au tendre duvet, qui captivent les cœurs.

Vers. Ses lettres sont comme les boucles des beaux garçons de Tchighil; l'ame s'arrête à chacune d'elles, et le cœur s'y repose: ses pensées, cachées sous les traits noirs de l'écriture, brillent d'un éclat égal à celui du soleil et de la lune.

L'encre noire avec laquelle il est tracé, et qu'on peut à bon droit appeler le collyre le plus précieux des pensées, mérite d'être placée sur la page du blanc de l'œil; et le blanc qui sert de fond à ses traits, et qu'on peut nommer l'éclat de l'aurore de la joie, est digne d'être mis sur la noire prunelle de l'œil qui contemple le monde.

Vers. Il convient que l'écrivain de la salle où se tient le divan du Paradis étende les traits noirs de ce livre (comme un collyre) sur le blanc de l'œil des houris.

Quoique tous les hommes qui occupent un rang distingué à la cour de la composition littéraire, reconnoissent tout d'une voix l'élégance des expressions et le mérite éminent du style de cet ouvrage [car la vérité est ce qu'a dit Khadam (1)], cependant, comme l'auteur a employé des termes peu usités, qu'il a orné son style de toutes les élégances de la langue Arabe, qu'il a cumulé des métaphores et des comparaisons de toute espèce, et alongé ses phrases en les surchargeant de mots et d'expressions obscurs, l'esprit de celui qui entend la lecture de ce livre, ne jouit pas du plaisir que devoit lui procurer la matière qui y est traitée, et ne saisit pas la quintessence de ce que contient le chapitre qu'on lit; le lecteur lui-même peut à peine lier le commencement d'une histoire avec la fin, et la première partie d'une phrase avec la dernière. Cela amène nécessairement l'ennui, et finit par être à charge également à celui qui lit et à celui qui écoute, sur-tout dans un siècle aussi délicat que le nôtre, où les hommes se distinguent par une pénétration d'esprit telle, qu'ils veulent jouir du plaisir de saisir les pensées, avant, pour ainsi dire, qu'elles se montrent à visage découvert sur le théâtre des mots. Combien, à plus forte raison, ne doivent-ils pas être rebutés, quand, parfois, il faut feuilleter un dictionnaire, ou faire des recherches pénibles, pour découvrir le sens des expressions! Peu s'en est fallu qu'à cause de cela, un livre aussi précieux ne fût abandonné et laissé de côté, et que le monde ne demeurât entièrement privé des avantages qu'on peut retirer de sa lecture.

(1) C'est un proverbe qui se trouve dans Meïdani. Lodjaïm, fils de Saab, parlant de sa femme Khadam, disoit:

اذ قالت خدام فصدها

فان القول ما قالت خدام

» Quand Khadam a dit une chose,

» croyez-la; car la vérité est ce qu'a dit Khadam. »

Meïdani observe que le mot قول par lui-même s'applique également à la vérité et au mensonge; mais qu'ici il veut dire

القول السديد المعتد به une parole juste dont il faut tenir compte.

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

Il y a dans ce passage de la Préface de Hosâin, une faute que peut-être l'on ne doit regarder que comme une erreur des copistes, qui aura passé dans l'édition de Calcutta: toutefois il importe de la corriger, parce qu'elle se trouve aussi dans beaucoup de manuscrits Arabes du livre de Calila, et qu'elle a été copiée par le plus grand nombre de ceux qui ont parlé de ce livre (1).

Le traducteur Arabe du livre de Calila y est nommé Abou'l-hasan Abd-allah *ben-almokanna* بن المقنح: c'est une faute; et il faut y substituer *ben-almokaffa* بن المقفح. Je pourrais établir la vérité de ce que je dis ici sur un grand nombre d'autorités, et notamment sur la plupart des manuscrits de la traduction Persane des Fables de Bidpai par Abou'lmaali (2); mais un passage d'Ebn-Khilcan suffira pour le mettre hors de doute.

Ce biographe, dans la vie de Khalil, le célèbre grammairien (Abou-Abd-alrahman Alkhalil ben-Ahmed), rapporte une anecdote relative à Abd-allah ben-almokaffa; et son nom y est écrit ainsi. Cette preuve cependant ne seroit point sans réplique, parce qu'on pourroit supposer ici une faute de copiste; mais le même auteur, dans la vie de Halladj (*Abou-Moghith Hosâin ben-Mansour* ابو مغيث الحسين بن منصور الحلاج), donne un long article sur

Not. et Extr.
des man. t. IX.
1.^{re} part. p. 435
et 436.

Spec. philolog.
exhib. conspectum
oper. Ibn-Chalici,
pag. 150,
n.º 186.

(1) Fraser, dans le Catalogue de manuscrits Orientaux qu'il a mis à la fin de la vie de Nadir-schah, donne l'histoire du livre de Calila et de ses traductions, d'après la préface placée à la tête du livre intitulé عيار دانش, qui n'est qu'une nouvelle rédaction de l'*Anvari Sohäili* de Hosâin Vaëz; mais il y a dans cette notice, toute courte qu'elle est, beaucoup de fautes, qui viennent en partie de l'auteur du عيار دانش. Cela n'empêche point que cette notice n'ait été copiée, sans aucune correction, dans la préface de la traduction Angloise des Fables de Vischnou-Sarma. Je me propose d'indiquer ces fautes et de les rectifier, quand je donnerai la notice du عيار دانش. Une des plus

singulières est le surnom de *Za Niuki* donné à Abou-Djafar Mansour, au lieu de *Dawaniki* دوانقي, comme Abou'lféda l'a bien écrit. Voyez Elmac. *Hist. Sarac.* p. 104; *a Catalogue of manuscripts in the Persic, Arabic and Sanskrit languages*, p. 19, à la suite de *the History of Nadir-shah; the Heetopades of Veeshnoo-Sarma*, p. x et suiv. L'article de l'*Anvari Sohäili*, dans le Catalogue de la bibliothèque de Tipou-Sultan, par Ch. Stewart, n'est pas non plus exempt de fautes. Voyez *a descriptive Catalogue of the Or. Library of the late Tipoo Sultan of Mysore*, p. 82.

(2) Les manuscrits 375, 376, 377, 379, 380, 385, et celui de M. Jouannin, portent tous *almokaffa*.

Abd-allah ben-almokaffa, et fixe la prononciation et le sens du mot *mokaffa*, en même temps qu'il nous apprend à quelle occasion on avoit donné ce surnom au père d'Abd-allah. Je donnerai ce morceau d'Ebn-Khilcan tout entier à la suite de cette Notice; ici il me suffira d'en extraire ce qui suit: « Abd-
 » allah ben-almokaffa est, dit-on, l'auteur du livre de *Calila*
 » et *Dimna*; suivant d'autres, il n'en est point l'auteur, il n'a fait
 » que traduire en arabe ce livre qui étoit en langue Persane;
 » mais le discours qu'on lit à la tête de ce même livre, est son
 » ouvrage. Il y a dans le *Hamma* des poésies d'Ebn-
 » almokaffa. *Mokaffa* (surnom du père d'Abd-allah) s'écrit
 » par un *mim* avec un *dhamma*, un *kaf* avec un *fatha*, un *fa* avec
 » un *teschdid* et un *fatha*, enfin un *ain*; le nom de cet homme
 » étoit *Dadouyeh*. Haddjadj ben-Yousouf Thakéfi, étant gou-
 » verneur de l'Irak et de la province de Farès, lui avoit donné
 » la perception des contributions de cette dernière province. Il
 » abusa de son pouvoir, et extorqua indûment de l'argent.
 » En conséquence, Haddjadj le fit mettre à la torture: par suite
 » de cela sa main se retira et se grippa *تقفعت*; et de là lui vint
 » le surnom de *mokaffa* (1).

Hosain dit que le prince Samanide Nasr ben-Ahmed chargea un des savans de son temps de traduire le livre de Calila de l'arabe en persan; il ne nomme pas ce savant. Il paroît que l'exécution de cet ordre du prince fut confiée à Abou'lfadhl *Belami* بلعی, ou *Belgami*, بلغمی, dont il est parlé dans le Schah-namèh de Ferdousi, où on lit ceci:

کليلة بتازی شد از پهلوی بدین سان که اکنون همی بشنوی
 بتازی همی بود تا گاه نصر بدانکه که شد در جهان شاه عصر

(1) J'ai trouvé dans le *Hamma*, comme le dit Ebn-Khilcan, des vers d'Ebn-almokaffa. Ce savant, qui avoit professé le magisme avant d'être musulman, traduisit du pehlvi en arabe l'histoire des anciens rois de Perse, rédigée par ordre de Nouschiréwan: c'est ce que

nous apprend, au mot *تاریخ الفرس*, Hadji-Khalfa, qui rapporte ce fait sur l'autorité de Masoudi. Je conjecture qu'Ebn-almokaffa est le même que l'écrivain cité par Th. Hyde, dans son *Hist. rel. vet. Pers.* (2.^e édit. p. 237), sous le nom d'*Ibn-Mucfa*.

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

که اندر سخن بود کنجور اوی
بفرمود تا پارسسی و دری
بگفتند و کوتاه شد داوری

Calila fut alors traduit du pehlvi en arabe, de la manière que vous l'entendez lire aujourd'hui. Il resta ainsi en arabe jusqu'au temps de Nasr. Lorsque ce prince régna sur le monde, l'excellent Abou'lfazl son visir, qui, en fait d'éloquence, étoit son trésorier, ordonna qu'on le traduisît en persi et dans le dialecte de la cour. Son ministère fut de peu de durée (1).

Notice sur le
Schah-namé de Fer-
dousi, p. 28.

Ibid. pag. 51.

Dall. Allg. Liter.
Beit. année 1811,
Juillet, n.º 180.

Mirch. Histor.
Saman. p. 42.

Buch des Cabus,
p. 783.

Suivant une introduction au Schah-namé que je ne connois que par la traduction Française qu'en a faite M. de Wallenbourg, traduction imprimée à Vienne, en 1810, après la mort du traducteur, ce seroit Aboul'fazl ou Abou'lfadhli Belami, ministre de Nasr, fils d'Ahmed, qui auroit été chargé lui-même par ce prince de faire cette traduction, et l'on peut, à la rigueur, entendre ainsi le texte du Schah-namé. Ce ministre est le même de qui le poète Dakiki reçut l'ordre de mettre en vers l'ancienne histoire de Perse. M. Wahl nomme Belami, *Ahmed Fasl Belgami*, ce qui est certainement une faute. Dans l'histoire des Samanides de Mirkhond, je trouve sous le règne de Nasr, fils d'Ahmed, un Mohammed fils d'Abd-allah Belami. Comme Abou'lfadhli n'est qu'un surnom كنية, ce ministre a dû porter un autre nom : ce peut être *Ahmed* ou *Mohammed*. Dans la traduction que M. de Diez a donnée du *Kabous-namé*, il est question de ce ministre sous le nom d'*Abou'lfasl Buwalami* (2). Suivant l'auteur du *Kamous*, بلغم *Boulamm* est le nom d'une tribu; c'est une

(1) On trouvera à la suite de cette Notice, tout le morceau du Schah-namé, qui concerne le livre de Calila. Il y a toute apparence que la mort ou quelque autre événement ne permit pas à Abou'lfadhli Belami de faire ou de faire faire la traduction du livre de Calila.

(2) Abou-Saléh Mansour, troisième successeur de Nasr, mort en 365, avoit eu pour vizir, selon Khondémir, Abou-Ali Mohammed, fils de Mohammed Belgami ou Belami. Cet Abou-Ali traduisit

l'histoire de Tabari en persan. امیر منصور یحیوار مغفرت ملک غفور پیوسته مدت سلطنتش یازده ماه بود و او را در حین حیات امیر مرید میگفتند و پس از وفات پامیر سدید تفسیر کردند وزیر امیر سدید ابو علی بن محمد بلغمی بود و تاریخ Hadji-Khalifa طبری را او ترجمه نمود تاریخ طبری, et date cette traduction de l'an 352.

contraction pour *Benou'lamm* بنو العم, comme on dit *Boul'harith* بلحارث pour *Benou'lharit* بنو الحارث. Le manuscrit Persan du *Kabous-namèh* qui se trouve dans la Bibliothèque royale de Paris, n.° 138, porte ابو الفضل بلعى *Abou'lfadhl Belami*.

FABLES
DE BIDPAÏ,
en Persan.

Maintenant il faut voir de quelle manière Abou'lmaafi Nasrallah expose lui-même l'histoire du livre de Calila, jusqu'à son temps, et les motifs qui l'ont engagé à en entreprendre la traduction. Je vais, à cet effet, donner l'analyse de sa préface.

F. 112, v.

Après avoir célébré la grandeur de Dieu, et fait l'éloge du prophète envoyé pour convaincre les hommes par la prédication et soumettre les rebelles par la force des armes, l'auteur expose que la vraie religion devant étendre son empire sur toutes les nations, il a fallu que Dieu accordât aux khalifes, successeurs du prophète, une puissance absolue, parce que la religion ne sauroit se passer de l'appui du pouvoir temporel, ce que Mahomet a exprimé en disant que l'autorité royale et la religion sont deux jumeaux. Il n'y a, en effet, que la crainte qui puisse contenir les hommes dans la subordination, et empêcher que chacun, suivant ses caprices, ne s'éloigne de la doctrine établie. La puissance temporelle sans la religion est nulle, et la religion sans la puissance temporelle n'a point une stabilité assurée. Aussi Dieu dit-il dans l'Alcoran : « Nous avons envoyé nos apôtres avec » des preuves évidentes (de leur mission); nous avons fait descendre » avec eux le livre et la balance, afin que les hommes conforment » leur conduite à la justice, et nous avons aussi fait descendre » le fer qui a une grande force et procure des avantages aux » hommes. » On ne conçoit bien l'ensemble de ce texte, que quand on fait attention que le livre, c'est-à-dire l'Alcoran, renferme les lois qui doivent servir de règle à la conduite de l'homme; la balance est l'instrument qui maintient l'équilibre et la justice dans ses transactions; l'épée, le moyen qui conserve aux lois et à la balance leur force et leur action, et leur assure l'obéissance. De là vient que l'obéissance la plus entière aux ordres du roi doit être considérée comme un devoir de religion.

Alc. sur. 57,
v. 25, édition de
Hinckelmann.

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

Alcor. sur. 16.
v. 92.

Après avoir ainsi établi les droits des souverains sur leurs sujets, l'auteur passe à considérer les avantages de la justice, qui est, dit-il, le plus bel ornement des rois. Il fait voir que ce n'est que par l'exercice de la justice tant commutative que distributive, que les empires fleurissent et se conservent. Il cite à l'appui de cela ce passage de l'Alcoran : « Dieu ordonne (à l'homme) la » justice, la bienfaisance et l'aumône envers ses proches, et il » défend le crime, les choses illicites et l'injustice »; et cette sentence attribuée à Ardeschir, fils de Babec : « Le royaume » n'existe que par les hommes; il n'y a point d'hommes sans » argent, point d'argent sans agriculture, point d'agriculture sans » justice et sans police criminelle. » L'auteur développe le sens de cette parole.

Ceci amène l'éloge du sultan auquel cette traduction est dédiée, Abou'lmodhaffer Bahram-schah, fils du sultan Abou-Saïd Masoud, fils du sultan Abou-Ishak Ibrahim, fils du sultan Abou'l-kasem Mahmoud, fils de l'émir Abou-Mansour Sebeckéghin. Nasr-allah remercie Dieu d'avoir donné au monde un tel souverain, et célèbre les victoires par lesquelles Bahram-schah a deux fois fait reconnoître son autorité et soumis les rebelles. S'il n'en dit pas davantage, c'est pour ne pas trop s'écarter de son sujet, et parce que d'ailleurs il ne croit pas avoir assez de talens pour en parler dignement. Il observe, au surplus, que Bahram-schah a constamment pris pour règle de sa conduite les exemples de ses ancêtres, particulièrement ceux du sultan Mahmoud. A cette occasion, l'auteur présente le tableau des provinces qui composoient, sous Mahmoud, l'empire des Gaznévides, et rappelle le souvenir de tout ce qu'a fait ce sultan pour la propagation de l'islamisme dans les pays infidèles, principalement dans l'Inde. Il ajoute que tous les autres prédécesseurs de Bahram-schah ne se sont pas moins distingués par leurs belles actions et leurs vertus; mais ne pouvant s'étendre là-dessus sans se détourner de son objet principal, il se borne à faire des vœux pour la durée et la prospérité toujours croissante de cette maison royale.

Toute cette partie de la préface de Nasr-allah est étrangère à

la

la traduction. C'est ici seulement qu'il entre en matière. Il commence par se faire connoître lui-même. Il se qualifie de *serviteur et fils de serviteur*, بند و بند زاده, de la maison des Gaznévides, et nous apprend que son nom est *Abou'lmaali Nasr-allah, fils de Mohammed, fils d'Abd-alhamid*, ابوالمعالی نصرالله بن محمد بن عبد الحمید. La cour de Bahram-schah étant le rendez-vous de tous les savans et de tous les hommes de lettres, Nasr-allah conçut dans la fréquentation des hommes de mérite un goût violent pour l'étude et la lecture, et une aversion décidée pour tout autre genre d'occupation et pour tout emploi d'administration. Il nomme plusieurs des savans qui faisoient, lorsqu'il étoit jeune, l'ornement de la cour de Bahram-schah, et dont quelques-uns étoient morts au temps où il écrivoit. Voici les noms de tous ceux dont il fait mention : *Mohammed, fils d'Abd-alhamid, fils d'Ishak ; Borhan-eddin Abd-alraschid, fils de Fasou ; Ali Khayyat ; Saïd Meïhani ; Abd-alrahman Bosti ; Mohammed Seïfi ; Mohammed Nisabouri ; Abd-alrahim Ascafi ; Abd-alhamid Zahidi ; Fakhir Nasiri ; Mahmoud Segzi ; Saïd Khouzi ; Mohammed Khabbazi ; Mahmoud Nisabouri ; Mohammed fils d'Othman Bosti ; Mobasschir Rizawi ; قاضی امام محمد عبد الحمید اسحق وبرهان الدین عبد الرشید فصو وامامان علی خیاط وصاعد میهنی و عبد الرحمن بستى و محمد سیفی و محمد نیسابوری و عبد الرحیم اسکافی و عبد الحمید زاهدی و فاخر ناصری و محمود سکری و سعید خوزی و در بعضی اوقات محمد ختازی و محمود نیسابوری و محمد عثمان بستى و مبشر رضوی*

Nasr-allah assure qu'il ne trouvoit de plaisir que dans la société de ces savans, et il ajoute que si quelqu'un doutoit de la vérité de cela, il en sera convaincu après avoir lu ce livre : *car on ne parvient à un rang distingué qu'à proportion de son travail, et celui qui veut acquérir de l'honneur, doit veiller les nuits ;*

بقدر الکتة تکتسب المعالی ومن طلب العلاء سهر اللیالی

Tome X. 1.^{re} Partie.

O

Puis il continue ainsi :

و چون روزگار بر قضیت عادت خویش در باز خواستن مواهب آن جمع را پراکنده کرد و نظام آن حال کسسته شد خود را جز بمطالعه کتب متهدی ندانستم و بدان تنزه و تفریحی می جستم چه گفته اند مصراع و خیر جلیس فی الزمان کتاب و در امثال آمده است نعم الهذت الدفتر و بحکم آنک مصراع جد همه ساله جان مردم بخورد کاه کاه. احماضی نیز رفتی و بتواریخ و اسمارها التفاتی بودی و در اثنای این حال فقیه علی بن ابرهیم بن اسمعیل ادام الله توفیقه کی از احداث فقهاء حضرت جلت بمنزیت خرد و مزید هنر مستثنی است و درین وقت توفیق حسن عهد یافت و مزاج او بتقلب احوال تفاوت کم پذیرفت نسختی از کلیله و دمنه تحفه آورد و اگر چه از آن چند نسخت دیگر در میان کتب موجود بود اما بدین تاویل حقوق هواخواهی و اخلاص او را بغایت رعایت رسانیده شد و ذکر حریت و حق گذاری او بدان محلد گردانیده آمد جزا الله عنی خیر الجزاء و لقاء مناه فی اولاه و اخراه در جمله بدان نسخت الفتی افتاد و بتأمل و تفکر محاسن این کتاب بهتر جمال داد و رعیت در مطالعه آن زیادت گشت که پس از کتب شرعی در مدت عمر عالم پیر از فایده تر کتاب نگرداند

Lorsque le temps, conformément à l'usage où il est de redemander ses dons, eut dispersé cette réunion d'hommes savans, et que cet ordre de choses eut été rompu, je ne connus plus de repos que dans la lecture des livres, et c'étoit dans cette seule occupation que je cherchois quelque amusement et quelque dissipation, conformément à ce vers : *Le meilleur compagnon dans ce temps-ci, c'est un livre.* On dit aussi en proverbe : *C'est une excellente conversation que celle d'un livre.* Mais en conséquence de ce que dit un certain vers, *S'occuper de choses sérieuses tant que dure l'année,*

consume l'ame, de temps à autre j'y mêlois quelque nourriture plus appétissante, et je m'occupois de livres d'histoire et de contes. Sur ces entre-faites, le fakih Ali, fils d'Ibrahim, fils d'Ismaïl, qui est distingué entre les jeunes fakihis de cette cour par la supériorité de son esprit et de ses talens, et qui dans ce temps a été singulièrement favorisé par l'assistance divine, en sorte que sa santé a très-peu souffert des révolutions qui sont survenues, me fit présent d'un exemplaire du livre de Calila et Dimna. Quoique parmi les livres il se trouvât quelques autres exemplaires de cet ouvrage, cependant, par ce présent, il avoit montré qu'il s'acquittoit autant qu'il étoit possible des devoirs que lui imposoit son attachement vrai et sincère, et il avoit rendu éternel le souvenir de la noblesse de ses sentimens et de sa reconnoissance. Que Dieu lui en rende pour moi la plus excellente récompense, et lui fasse obtenir l'accomplissement de ses vœux dans ce monde et dans l'autre ! En un mot, je me mis à lire cet exemplaire : plus je considérai attentivement et avec réflexion cet ouvrage, plus sa beauté me parut parfaite, et plus je trouvai de plaisir à le lire ; car, après les livres qui appartiennent à la religion, il n'en a point été composé, depuis que le monde existe, de plus utile que celui-là.

Les révolutions dont notre auteur parle dans ce passage, sont sans doute les troubles occasionnés dans l'empire des Gaznévides par les premiers princes de la dynastie des Gaurides, troubles par suite desquels Bahram-schah fut détrôné. Rappelé par ses sujets, il parvint à recouvrer la couronne : il en jouit peu, et fut le dernier prince de la famille de Sébectéghin, qui régna avec quelque gloire. Sous le règne de son fils, les Gaurides devinrent maîtres de Gazna.

Nasr-Allah, développant ensuite le mérite du livre de Calila, raconte ce qui suit :

یکی از برامهء هند پرسیدند کسی می گویند بجانب هندوستان
کوههاست و دروی داروها می روید که مرده را زنده می گرداند طریق
مدست آوردن آن چه باشد گفت مصراع حفظت شیئا وضاعت
عنك اشياء این سخن از اشارات و رموز متقدمانست و آن (۱) کوهها
همارا خواسته اند و آن (۲) داروها سخنان ایشانرا و آن (۳) مردگان جاهلان را

(1) Lisez واز.

(2) Lisez واز.

(3) Lisez واز.

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

کی بسامع آن زنده شوند و سمت علم حیاة ابد یابند و این سخنانرا
مجموعیست که آنرا کیله و دمنه خوانند و در خزاین ملوک هند
باشند (۱) اگر بدست توانی آورد این غرض بحصول پیوندد

On interrogea un jour un des brahmes de l'Inde, en cette manière :
On dit qu'il y a dans l'Inde des montagnes où croissent des plantes
médicinales qui rendent la vie aux morts ; que faut-il faire pour se les
procurer ? Il répondit ainsi : *Vers.* Tu as retenu la chose en partie,
mais une partie est échappée de ta mémoire. Ce dont vous parlez
est un des emblèmes et des énigmes des anciens. Par ces montagnes,
ils ont voulu indiquer les savans ; les plantes médicinales sont leurs
paroles ; les morts sont les ignorans, qui, en entendant ces paroles,
deviennent vivans, et parviennent par le moyen de la science à la vie
éternelle. Il existe de ces paroles un recueil intitulé *Calila et Dimna*,
qui se trouve dans les trésors des rois de l'Inde. Si vous pouvez vous
le procurer, vous aurez trouvé ce que vous cherchez.

Direct. hum.
vit. f. 4 verso.

Voyez ci-après
2.^e part. p. 48.

Suivant la traduction Latine du livre de Calila, faite par
Jean de Capoue d'après la version Hébraïque attribuée au rabbin
Joël, et suivant la traduction Latine de Raymond de Béziers, ce
fut Barzouyèh qui, ayant lu dans un livre qu'il y avoit dans l'Inde
des montagnes qui produisoient des simples capables de rendre
la vie aux morts, obtint du roi de Perse la permission d'aller
dans l'Inde pour chercher ces médicamens, et, après bien des
recherches inutiles et des expériences infructueuses, apprit enfin
le véritable sens de cet emblème. Cela ne se trouve point dans
le texte Arabe de Calila (2); il semble donc que le traducteur
Hébreu aura emprunté ce récit de la version de Nasr-allah,
pour en embellir l'histoire de la découverte de ce livre par Bar-
zouyèh, et que Raymond de Béziers aura pris ce chapitre de sa
traduction, de celle de Jean de Capoue. Revenons à la préface
de Nasr-allah.

(1) Je pense qu'il faut lire باش.

(2) Il n'en est pas question non plus
dans la version Grecque de Siméon Seth,
autant qu'on peut en juger par la version
Latine qu'en a donnée le P. Possin. Le

prologue dont il s'agit ne fait point partie
du texte Grec publié par Starckius, ni
des *Prolegomena ad librum Σπερανίτης ἢ*
Ἰχνηλάτης, donnés à Upsal, en 1780.

Ce traducteur rappelle ici, en peu de mots, les démarches que fit Nouschiréwan pour se procurer ce livre, la traduction qu'il en fit faire en pehlvi, et le soin avec lequel lui et les rois de Perse ses successeurs le firent conserver dans leur trésor, jusqu'à la destruction de l'empire de Perse par les Arabes, sous le règne de Yezdegherd fils de Schehryar. Il ajoute que les khalifes en ayant ouï parler, conçurent une grande estime pour cet ouvrage, et un vif desir de le posséder, jusqu'à ce qu'enfin, sous le règne du second khalife Abbaside Abou-Djafar Abd-allah Mansour, Ebn-almokaffa le traduisit de pehlvi en arabe. Ce prince témoigna qu'il en faisoit le plus grand cas, et son opinion fut partagée par les principaux personnages de sa cour. Ceci amène l'éloge de Mansour, et celui de Bagdad, ville fondée par ce prince. Une des singularités remarquables relatives à cette ville, c'est que rarement les khalifes meurent dans son enceinte. Pour prouver cela, l'auteur indique les lieux où sont morts les khalifes Mamoun, Mahdi, Hadi, Haroun-alraschid, Mamoun et Mostarschid-billah. Amin, dit-il, fut tué à Bagdad; mais alors il n'étoit plus khalife, ayant été déposé. A cette première digression en succède une autre qui a pour objet quelques sentences remarquables du khalife Mansour. L'auteur dit que s'il s'est un peu étendu là-dessus, c'a été pour mieux faire sentir le mérite d'un livre qui a été singulièrement estimé par un prince aussi distingué que Mansour. Puis il revient à son sujet, en ces termes :

وچون ملك خراسان بامير شهيد ابو الحسن نصر بن احمد الساماني
تعمده الله برحمته رسيد رودكي را مثال داد تا آنرا در نظم آورد كه طبع را
بسختن منظوم ميل بيش باشد واين پادشاه از ملوك آل سامان بمرید بسطت
مخصوص بود و در نوبت او كرمان و طبرستان و كرمان وری تا حدود سپاهان
در خطه ملك سامانيان افزود و سی سال مدت یافت و انواع تمتع
و بر خور داری بدان پیوست و اگر شمه از احوال او ادراج کرده شود دراز کرد

و این کتاب را عزیزشردی و بر مطالعت آن مواظبت نمودی و دابشلیم رای
هندکی این کتاب بنام او جمع کرده اند سمت پادشاهی داشته است و دیدپای
برهن که مصنف اصلست از جمله وزراء او بود^(۱) و بدین کتاب کمال خرد
و حصافت اوی توان شناخت

Lorsque l'émir Schéhîd Abou'lhasan Nasr fils d'Ahmed Samani, à qui Dieu fasse miséricorde, fut devenu roi du Khorasan, il ordonna à Roudéghi de mettre ce livre en vers, parce qu'on a généralement plus d'inclination pour ce qui est écrit en vers. Ce prince est distingué entre tous ceux de la famille de Saman par l'étendue de sa puissance; car de son temps l'empire des Samanides fut augmenté du Corcan (ou Djordjan), du Tabaristan, du Kirman, et de Rey, jusqu'aux frontières d'Ispahan. Il régna trente ans, et jouit de toute sorte de félicité et de bonheur. Si nous voulions rapporter ici une portion de son histoire, cela nous entraîneroit trop loin. Ce prince étoit grand admirateur du livre de Calila, et en faisoit une lecture assidue. Dabschélim, raja Indien, au nom duquel cet ouvrage a été fait, avoit aussi le rang de roi, et le brahme Bidpai, qui est auteur de l'original, étoit un de ses visirs: on peut connoître par ce livre combien étoient grandes sa sagesse et sa prudence (1).

Peu s'en faut que Nasr-allah ne se laisse encore aller ici à une nouvelle digression sur le mérite du livre de Calila: il s'en abstient cependant, attendu que tous les hommes qui ont quelque intelligence connoissent l'excellence de cet ouvrage, et qu'il est inutile de vouloir en convaincre ceux qui sont privés de l'usage de leur raison: « Car, dit-il,

(1) Ce passage est fort différent dans les divers manuscrits. Tel qu'on le lit ici, il ne présente aucune difficulté. Je crois cependant que la vraie leçon est celle-ci qu'offrent les manuscrits n.º 377 et 385: و دابشلیم رای هند که این جمع بنام او کرده اند و دیدپای برهن که مصنف اصلست از جمله وزراء او بوده است سمت پادشاهی داشته است. Cette leçon est aussi celle du n.º 1380, si ce n'est qu'au lieu de سمت, on y lit و سمت, ce qui trouble la phrase. Le sens

est: « Dabschélim, raja Indien, au nom » duquel on a composé ce recueil, et par » mi les serviteurs duquel étoit le brahme » Bidpai, auteur de l'original, a eu aussi » le rang de roi. » Alors les mots suivans, et l'on peut connoître par ce livre combien étoient grandes sa sagesse et sa prudence, tombent, comme c'a été, je crois, l'intention de l'auteur, sur Dabschélim, et non sur Bidpai. L'auteur veut, en effet, prouver que ce livre a toujours été fort estimé des souverains les plus illustres.

نور موسی چگونه بیند کور نطق عیسی چگونه داند کر

» comment l'aveugle verroit-il la lumière (du visage) de Moïse?
» Comment le sourd entendroit-il les paroles de Jésus? »

L'auteur avoue de nouveau que tout ce qu'il a dit depuis l'endroit où il a parlé de Nouschiréwan, est tout-à-fait étranger à son sujet : il s'excuse de cet écart, en disant qu'il a voulu faire voir que la sagesse a toujours été estimée et honorée spécialement par les rois et les hommes élevés en dignité. Puis il reprend ainsi l'histoire du livre de Calila :

واین کتاب را پس از ترجمه ابن المقفع و نظم رودکی ترجمها کرده اند
و هر کس در میدان بیان بر اندازه مجال خویش قدمی گذارده لکن می نماید
که مراد ایشان تقریر سمر و تحمیر حکایت بوده است نه تفهیم حکمت
و ایضاح موعظت کی سخن نیکو را مبرترانده اند و بر ایراد قصه اقتصار نموده
و در جمله چون رغبت مردمان از مطالعه کتب تازی قاصر گشته است
و از حکم و مواعظ معجزه مانده و مثلاً خود تمام مندرس شده (۱) بر خاطر
گذشت که این را ترجمه کرده آید و در بسطت سخن و کشف اشارات آن
اشباعی رود و آنرا بایات و اخبار و آثار و اشعار و امثال موکد گردانید شود تا این
کتاب را که مرده چند هزار ساله است احیای باشد و مردمان از فواید
و منافع آن محروم نمانند

Après la traduction de ce livre par Ebn-almokaffa, et après qu'il eut été mis en vers par Roudéghi, plusieurs autres personnes en firent des traductions, et chacun de ces traducteurs l'a rendu avec plus ou moins d'élégance, à proportion de ses talens : mais il paroît que leur but a été bien plus de raconter des histoires et des aventures, que d'exposer des maximes sages et de développer des avis utiles ; car ils ont mutilé et abrégé les discours

(1) On lit dans les manuscrits 377, 380, &c... بل که خود تمام مندرس شد « et que bien plus, ces choses-là mêmes » (les sages sentences et les bons avis) ont été totalement effacées, « c'est-à-dire, oubliées.

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

instructifs, et se sont bornés à rapporter les récits. En un mot, comme aujourd'hui l'on a en général peu de goût pour la lecture des livres arabes, et que les hommes sont privés des sages sentences et des bons avis, et que même tout cela, pour le dire ainsi, a été effacé, il m'est venu dans l'esprit de traduire ce livre, et d'en développer avec toute l'étendue convenable le sens profond, en l'appuyant et le fortifiant de passages de l'Alcoran, de traditions, de bons mots, de vers et de proverbes, afin que ce livre, qui étoit comme un homme mort depuis quelques milliers d'années, fût rappelé à la vie, et que les hommes ne fussent point privés des avantages précieux qu'il peut leur procurer.

Nasr-allah dit ensuite qu'il a exécuté sa traduction sur ce plan, dès le commencement du livre, à l'exception cependant du chapitre qui contient le récit de la vie du médecin Barzouyèh, et qu'on attribue à Buzurdjmihr, parce que ce chapitre ne lui a point paru susceptible des mêmes ornemens que le reste de l'ouvrage. Ce n'est même, à proprement parler, qu'à commencer de l'histoire du Lion et du Taureau, qu'il a embelli l'original de tous les ornemens dont il a parlé. L'ouvrage étant commencé, Bahram-schah, qui en entendit parler, voulut en prendre connoissance. S'en étant fait lire un morceau, il en fut très-satisfait, et ordonna à Nasr-allah d'achever sa traduction sur le même plan, et de la lui dédier. Nasr-allah s'empressa d'exécuter l'ordre du monarque, dont l'approbation étoit pour lui le plus puissant encouragement.

La préface est terminée par de nouveaux éloges du prince, et par des vœux pour la durée et la félicité de son règne et pour l'augmentation de sa puissance.

A cette préface du traducteur Persan succède celle du traducteur Arabe Ebn-almokaffa. Elle est intitulée *مفتح كتاب* *چنين كوید ابو الحسن* *Introduction au livre*, et commence ainsi : *عبد الله بن المقفع رحمه الله* *Voici ce que dit Aboul'hasan Abd-allah ben-almokaffa, à qui Dieu fasse miséricorde,*

Cette préface contient l'histoire de la mission de Barzouyèh envoyé dans l'Inde par Nouschiréwan, de la découverte du livre de
Calila;

Califa, du retour de Barzouyèh en Perse, et de sa récompense. Dans la traduction Arabe, elle est intitulée *باب بعثة برزويه الى بلاد الهند*; elle se trouve dans mon édition du texte Arabe, p. 31-45. C'est le premier Prolegomène du *Specimen sapientiae Indorum veterum* du P. Possin, et le texte Grec se lit dans les *Prolegomena ad librum Στεφανίτης και Ἰχνηλάτης*, imprimés à Upsal, p. 7-22. L'auteur de la version Hébraïque a beaucoup abrégé ce récit, ou plutôt n'en a donné qu'un extrait très-imparfait. J'ai comparé la traduction de Nasr-allah avec le texte Arabe; les différences qu'elle présente sont peu de chose, et ne tiennent qu'à la variété des manuscrits Arabes et à quelques ornemens ajoutés au récit par le traducteur Persan.

La préface d'Ebn-almokaffa se termine par ces mots : *واين كتاب كليله ودمنه شانزده بابست ده باب از آن هندوان ساخته اند و شش باب از جهت پارسيان الحاق افتادست* « Ce livre de Calila et Dimna se compose de seize chapitres : dix sont l'ouvrage des Indiens, les six autres ont été ajoutés par les Persans. » Un manuscrit qui appartient à M. Jouannin, porte *واز آن اصل که هندوان کرده اند ده بابست واين شش باب از سخنان برزجمهر* « De l'original composé par les Indiens, il y a dix chapitres : ces six autres sont l'ouvrage de Buzurdjmihir, fils de Bakhtéghan. » L'auteur du *Eyari danisch* répète la même chose dans sa préface, et dit que les chapitres ajoutés sont les deux premiers et les quatre derniers. Dans un manuscrit de la Bibliothèque royale de Berlin, la table des chapitres est disposée de manière que les six chapitres ajoutés sont rejetés à la fin de cette table. La disposition est telle qu'on va le voir :

كتاب كليله ودمنه شانزده بابست وان که هندوان جمع کرده اند ده

بابست بدین تفصیل

باب الاسد والتور باب الفحص عن امر دمنه باب الحمامة

باب المطوقة	باب البوم والغراب	باب ابن الملك والطائر قبرة	باب
السنور والجرذ	باب الاسد وابن آوى	باب القرد والسلفاء	باب
اللبوة والاشبال	باب الناسك وابن عرس	باب.....واينج از جهت	
يارسيان الحاق افتاده	است شش بابست	باب برزويه طبيب	باب
الناسك والضيف	باب البلاد والبراهمة	باب السباح والصايغ	باب
ابن الملك واصحابه			

Le livre de Calila et Dimna contient seize chapitres. Ce que les Indiens ont réuni dans ce livre forme dix chapitres, dont voici le détail : Chapitre du Lion et du Taureau ; Chapitre des informations faites contre Dimna ; Chapitre de la Colombe au collier ; Chapitre du Hibou et du Corbeau ; Chapitre du Roi et de l'Oiseau nommé *Kobarra* ; Chapitre du Chat et du Rat ; Chapitre du Lion et du Chacal ; Chapitre du Singe et de la Tortue ; Chapitre de la Lionne et des Lionceaux ; Chapitre du Moine et de la Belette ; le Chapitre (*il manque ici quelque chose ; ce doit être d'Abdallah ben-almokaffa, le premier des chapitres ajoutés*), avec ce qui a été ajouté par les Persans, forme six chapitres ; Chapitre du médecin Barzouyeh ; Chapitre du Moine et de son Hôte ; Chapitre de Balad et des Brahmes ; Chapitre du Voyageur et de l'Orfèvre ; Chapitre du Fils du Roi et de ses Compagnons.

Suivant ce tableau, les six chapitres ajoutés seroient les chapitres 1, 2, 13, 14, 15 et 16 de nos manuscrits.

Au reste, dans le manuscrit même de Berlin, les chapitres ne sont point rangés suivant cet ordre indiqué dans la préface.

Dans les deux manuscrits n.^{os} 379 et 380 de la Bibliothèque du Roi, la table des chapitres est disposée comme dans le manuscrit de Berlin.

Voici maintenant la table des chapitres tirée du man. n.^o 375 :

Fol. 13 verso.

فهرست بابهای کتاب

باب نخستین در شرح کتاب وترغیب مردمان در خواندن این کتاب و آموختن کیفیت تحصیل فایده ازو

باب دوم در وصف حال برزویه و تعلیم تدبیر معاش و معاد و ترتیب
حال و مال

باب سیم در کلیله و دمنه و شیر و کاو و اظهار اثر نمیه در تفرقه دوستان
باب چهارم در داد خواستن از دمنه و پیدا کردن که خون
ناحق نخسبد

باب پنجم در کبوتر و سنکپشت و موش و آهو و اظهار فایده موافقت
دوستان

باب ششم در زغان و سومان و باز نمودن که بگفت دشمن غره
نشاید گشتن و مگر بر دشمن ظفر شاید یافتن

باب هفتم در سنکپشت و بوزنه و اظهار عجز آنکس که اندوخته
را نکاه نتواند داشتن

باب هشتم در زاهد و راسو و باز نمودن که هرک بی تدبیر در کاری
شروع کند ناچار پشیمان شود

باب نهم در کرپه و موش و اظهار آن که چو کسی میان خصمان
مختلف گرفتار شود بتلطف چگونه یکی را دوست سازد و بوی از
دیگران برهد و آنکاه با وی عهد بجای آرد چنانکه صیانت ذات خود
فرو نکند

باب دهم در ملک و مرغ فوزه نام و باز نمودن که از صاحب حقد تحرز
اولی تر

باب یازدهم در شیر و شیکال و اظهار آن که چون خدمتکار
را بی کناه عقوبت کنند دیگر باره ویرا چگونه اصطناع

کنند

باب دوازدهم در شیر و مرد تیرانداز و باز نمودن که از ایذاء خلق ببايد
 پرهیزید
 باب سیزدهم در زاهد و مهمان و اظهار آن که پیشه خود بطمع
 پیشه دیگر نباید گذاشت
 باب چهاردهم در ملك و بالار و برهمنان و باز نمودن که از خصال
 پادشاهان حلم بهترست
 باب پانزدهم در زرگر و سیاح و بوزنه و پلنگ و مار و باز نمودن که
 جزای نیکی بدی نباید کرد
 باب شانزدهم در پسر پادشاه و یارانش و اظهار آن که کارها جمله
 بتقدیر آسمانی منوطست

Table des Chapitres de ce Livre.

Chapitre I. On y expose de quelle nature est ce livre ; on y excite les hommes à le lire , et on leur enseigne la manière de tirer du profit de cette lecture.

Chapitre II. Histoire de Barzouyèh. Ce chapitre enseigne la conduite qu'on doit tenir par rapport aux intérêts de ce monde et de l'autre , et les règles à observer relativement à la vie présente et à la vie future.

Chapitre III. Histoire de Calila et Dimna, du Lion et du Taureau. On y montre ce que peuvent de mauvais rapports , pour mettre la division entre les amis.

Chapitre IV. Punition de Dimna. On apprend par-là que le sang innocent (versé injustement) veille et ne dort point.

Chapitre V. La Colombe, la Tortue, le Rat et la Gazelle. Avantages de l'union entre les amis.

Chapitre VI. Les Corbeaux et les Hiboux. On y montre qu'on ne doit pas se laisser surprendre par les paroles de son ennemi, et qu'il convient d'avoir recours à la ruse pour le vaincre.

Chapitre VII. La Tortue et le Singe. On y fait voir que celui-là est un imbécille qui ne sait pas conserver ce qu'il a amassé.

Chapitre VIII. L'Hermite et la Belette. Cet apologue montre que

quiconque forme une entreprise sans y avoir réfléchi, s'en repentira certainement.

Chapitre IX. Le Chat et le Rat. On voit dans ce chapitre comment un homme qui se trouve pressé par divers ennemis, doit, par de bonnes manières, se faire un ami de l'un d'eux, échapper aux autres par son secours, et ensuite accomplir envers celui-ci les engagements qu'il a pris, sans cependant négliger le soin de sa propre sûreté.

Chapitre X. Le Roi et l'Oiseau nommé *Finza* (1). On y montre qu'on ne sauroit rien faire de mieux que de se tenir sur ses gardes contre ceux qui ont un sujet de haine et de rancune.

Chapitre XI. Le Lion et le Chacal. Cet apologue enseigne comment on doit regagner par des bienfaits des serviteurs innocens qu'on a punis injustement.

Chapitre XII. Le Lion et l'Archer. On apprend par ce chapitre qu'il faut se bien garder de faire du mal aux hommes.

Chapitre XIII. Le Moine et son Hôte. Cet apologue enseigne qu'on ne doit pas abandonner son métier pour en prendre un autre.

Chapitre XIV. Le Roi, Balar (2), et les Brahmes. On y voit que la plus excellente qualité pour les rois, c'est la douceur.

Chapitre XV. L'Orfèvre, le Voyageur, le Singe, le Tigre et le Serpent. Ce chapitre apprend qu'il ne faut pas rendre le mal pour le bien.

Chapitre XVI. Le Fils du Roi et ses Compagnons. On apprend par ce chapitre que toutes choses dépendent du décret du Ciel.

Les seize chapitres sont rangés dans ce même ordre dans les six manuscrits de la Bibliothèque du Roi, et dans un autre qui a été apporté de Perse par M. Jouannin, et qui lui appartient.

Le premier chapitre commence immédiatement après cette table. Il est bien plus court dans la traduction de Nasr-allah que dans le texte Arabe. De quatre fables qu'il contient dans l'arabe, une seule se trouve ici; c'est la première. L'objet de ce chapitre est d'indiquer comment on doit lire ce livre pour en tirer un profit véritable, et de montrer que la science n'est utile qu'autant qu'on s'en sert pour régler sa conduite. Je ne donnerai point d'extrait de ce chapitre (3), dont on peut lire le contenu

(1) Dans plusieurs manuscrits on lit *كباره* *Kebarra*.

(2) Quelques manuscrits portent بلاد *Balad*.

(3) On en trouvera un court aperçu dans la II.^e partie de ce volume, p. 18. Il se lit dans mon édition du texte Arabe, p. 41 et suiv.

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

dans le *Directorium humane vite*, où il forme le prologue, qui commence par ces mots, *Hic est liber paraboliarum antiquorum sapientum nationum mundi*, et finit par ceux-ci, *Et est istud capitulum quod durat a principio libri usque huc*; dans le *Specimen sapientiæ Indorum veterum*; où il est intitulé *Prolegomenon II*, et est divisé en huit chapitres; enfin dans les *Prolegomena ad librum Στεφανίτης καὶ Ἰχνηλάτης*, où il se trouve, pag. 22-33, mais incomplet (1).

Ce chapitre se termine, dans la version de Nasr-Allah, par ces mots, qui semblent annoncer qu'il est l'ouvrage du traducteur Arabe Ebn-almokaffa :

Man. n.º 375,
fol. 15, verso.

وما چون اهل پارس را دیدیم که این کتاب را از زبان هندی بیهلوی ترجمه کردند خواستیم که اهل عراق و بغداد و شام و حجاز را از آن هم نصیب باشد و بلغت تازی که زبان ایشانست ترجمه کرده آید چون عزیمت در این کار بامضا پیوست آنج ممکن شد برای تفهیم متعلم و تلقین مستفید در شرح و بسط آن تقدیم افتاد تا بر خوانندگان استفادت و اقتباس آسان تر باشد

Ayant vu que les Persans avoient traduit ce livre de la langue Indienne en pehlvi, nous avons voulu que les habitans de l'Irak, de Bagdad, de la Syrie et du Hedjaz, pussent aussi en jouir, et qu'il fût traduit en leur langue qui est l'arabe. Après avoir exécuté effectivement ce projet, nous avons fait précéder ce livre, pour l'instruction de ceux qui étudient et la commodité de ceux qui apprennent, de tout ce que nous avons pu trouver de plus propre à en expliquer et développer le sujet, afin que ceux qui le liront, en retirent plus aisément de l'utilité et du fruit.

En effet, dans les exemplaires du texte Arabe, ce chapitre, quoique sujet à beaucoup de variétés, est toujours intitulé *Chapitre d'Abd-Allah ben-almokaffa*. Ce qui y est dit d'un homme qui, voulant apprendre à bien parler arabe, se fit donner par un de ses amis

(1) Ce qui appartient au prologue ou chapitre dont il s'agit, finit, p. 33, l. 8, à ces mots : πὸν δὲ σίπον ὑπίστρεψεν ἐν τῷ πύθει. Le surplus, jusqu'à la fin, p. 44, appartient à la vie de Barzouyéh ou Περζωέ, écrite par Buzurdjujhr ou Παρζετζεμζάρ.

L'éditeur ne paroît pas s'être aperçu qu'il y avoit une lacune dans son manuscrit, et il a mieux aimé supposer que le P. Possin n'avoit pas suivi fidèlement son original.

une tablette sur laquelle étoient écrits quelques mots arabes, et après l'avoir lue un grand nombre de fois, crut qu'il savoit parfaitement l'arabe, confirme cette opinion, et ne laisse guère lieu de douter que ce chapitre n'appartienne à Ebn-almokaffa (1).

Ceci donne lieu à une difficulté. On a vu plus haut que de seize chapitres qui forment le total du livre de Calila, dix seulement sont dus aux Indiens, et que les six autres ont été ajoutés par les Persans. Si le premier chapitre dont il s'agit, est l'ouvrage du traducteur Arabe Ebn-almokaffa, il n'appartient ni aux Indiens ni aux Persans, et il ne reste plus que quinze chapitres, dont dix seroient l'ouvrage des sages de l'Inde, et cinq seulement celui des Persans. Je ne vois d'autre moyen de lever cette difficulté, que de supposer qu'Ebn-almokaffa ne s'est pas exprimé d'une manière exacte, et que ou lui ou son traducteur a compris ce premier chapitre parmi les six qu'il a attribués aux Persans. Je dis *lui*, ou *son traducteur*, parce que je n'ai trouvé cette observation dans aucun manuscrit Arabe, et qu'elle ne paroît ni dans le *Directorium humane vite*, ni dans le *Specimen sapientiæ Indorum veterum*.

Le deuxième chapitre est celui qui est attribué à Buzurdjmihir, et qui contient la vie de Barzouyèh. Barzouyèh lui-même est censé parler dans ce chapitre, qui commence ainsi :

چنين كويد بر زويه طبيب مقدم اطباء پارس كه پدر من از لشكر پان
پارس بود و مادر از خاندان علماء زردشت و اول نعمتی كه خدای تعالی بر
من تازه كردانید دوستی مادر و پدر بود و شفقت ایشان بر احوال من چنانك
از فرزندان دیگر مستثنی بودم و بجزیت تربیت و تشریح مخصوص شدم
و چون سال عمر بهفت رسید مرا بر خواندن علم طب تخریص نمودند

Man. n.º 375
fol. 16, recto.

Voici ce que dit Barzouyèh médecin, le chef des médecins de la Perse :
Mon père étoit du nombre des militaires de Perse, et ma mère d'une famille

(1) Dans plusieurs manuscrits de la version de Nasr-allah, ce chapitre est attribué à Buzurdjmihir, et c'est sans doute d'après cela qu'Abou'lfazl le lui attribue aussi dans la préface du livre intitulé *Eyari danisch*.

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

de savans (de la religion) de Zoroastre. Le premier bienfait de Dieu à mon égard, c'est l'amitié qu'il inspira pour moi à mes père et mère, et le vif intérêt qu'ils prirent à ce qui me regardoit. Cet intérêt étoit tel, que j'obtins auprès d'eux la préférence sur leurs autres enfans, et qu'ils apportèrent un soin tout particulier à mon éducation et à mon avancement. Quand j'eus atteint l'âge de sept ans, ils m'excitèrent à étudier la médecine.

Il est étonnant que l'auteur de ce chapitre ait dit si peu de chose de Barzouyèh. Suivant Abou'lféda, dans sa Géographie, Barzouyèh étoit né à Mérou'lschahdjan مروالشاهجان, ville remarquable du Khorasan, parce que c'est là qu'a commencé la puissance des Abbassides, et qu'a été teinte la première robe noire que porta le premier prince de cette maison.

Je ne m'étendrai point sur le contenu de ce chapitre, quoique les réflexions sur la diversité des religions, la pratique des vertus, la vanité des biens et des plaisirs du monde, les avantages de la vie religieuse, qui y sont mises dans la bouche de Barzouyèh, à une époque antérieure au mahométisme, soient dignes d'une attention particulière, sur-tout si, comme je le pense, il n'y a aucune bonne raison de rejeter le récit qui attribue la rédaction de ce chapitre au célèbre Buzurdjmihr (1). On peut au surplus avoir une idée juste de ce morceau, où sont intercalés divers apologues, en lisant la traduction qui se trouve dans le *Directorium humane vite*, où il forme le premier chapitre, intitulé *De Berozia principe medicorum, et est equitatis et timoris Dei*, et dans le *Specimen sapientiæ Indorum veterum*, où il se lit sous le titre de *Prolegomenon III. Præfatio Perzois medici, etc.* et est divisé en dix chapitres. Le texte Grec de ce troisième Prolégomène, à commencer seulement du quatrième des dix chapitres de la traduction du P. Possin, a été imprimé dans les *Prolegomena ad librum Στεφανίτης καὶ Ἰχνηλάτης*, p. 33-44.

(1) On trouvera un extrait succinct de ce chapitre dans la Notice que je donne dans la seconde partie de ce volume de la version Latine du livre de Calila, faite par Raimond de Béziers (voyez II.^e partie, pag. 23-30). On distinguera

aisément dans ce morceau les additions bizarres qui appartiennent à Raimond. Dans mon édition du texte Arabe du livre de Calila, ce chapitre commence pag. 61, et finit pag. 77.

Il y a néanmoins dans ce chapitre, relativement à l'état de la Perse sous le règne de Nouschiréwan, un passage remarquable que je crois devoir transcrire ici. Après avoir parlé des peines de la vie, et de l'amertume que l'attente d'une mort inévitable répand sur les jours même les plus heureux, l'auteur en conclut que cette pensée doit refroidir dans le cœur l'amour du monde; puis il ajoute :

و هیچ خردمند تضييع عمر در طلب آن جايز نشمرد چه بزرگ عیبی و عظیم
غبنی باشد باقی را بفانی و دایمی را بزایلی فروختن و جان پاک را فدای تن نجس
داشتن خاصه درین روزگار تیره که خیرات بر اطلاق روی بتراجع نهاده است
و همت مردمان از تقدیر حسنات قاصر گشته با آنچه ملک عادل انوشیروان
کسری قباد را سعادت ذات و یمن نقیبت و رجاحت عقل و ثبات رای
و علو همت و کمال مقدرت و صدق لهجت و شمول عدل و رافت و اشاعت حلم
و محبت علم و علما و اختیار حکمت و اصطناع حکما و مالیدن جباران
و تربیت خدمتکاران و قمع ظالمان و تقویت مظلومان حاصل بود (1) می بینم
که کارهای زمانه میل بادیار دارند و چنانستی که خیرات مردمان را وداع
کردستی و افعال ستوده و اعمال پسندیده مدروس گشته و راه راست
بسته و طریق ضلالت گشاده و عدل ناپیدا و جور ظاهر و علم متروک و جهل
مطلوب و لوم و دناءت مستولی و کرم و مروت متواری و دوستیها ضعیف
و عداوتها قوی و نیک مردمان رنجور و مستذل و شریران فارغ و محترم و مکر
و خدیعت بیدار و وفا و حریت در خواب و دروغ موثر و مژده و راستی مهجور
و مردود و حق منهزم و باطل مظفر و متابعت هوا سنتی متبوع و ضایع
کردنیدن احکام خرد طریق مشروع و مظلوم محق ذلیل و ظالم مبطل

Man. n.° 375,
fol. 19, verso.

(1) On a ajouté ici, à la marge, dans le manuscrit n.° 375, les mots پیوسته می گفتی, qui signifient, *il disoit continuellement*, et qui se lisent dans plusieurs

manuscripts. En les admettant, tout ce qui suit seroit mis dans la bouche de Nouschiréwan. J'ai pensé devoir les omettre.

عزیز و حرم غالب و قناعت مغلوب و عالم غدار و زاهد مکار بدین معانی
 شادمان و محصول این ابواب تازه و خندان

Aucun homme raisonnable ne se croira permis de perdre sa vie à la recherche des biens du monde, parce que c'est une faute grave et une grande duperie de vendre ce qui est éternel pour ce qui est transitoire, et un bien sans fin pour une jouissance passagère, et de racheter le corps méprisable par le sacrifice de l'âme qui est d'une nature pure, et cela sur-tout dans le malheureux temps où nous vivons, où tout ce qui est bon semble rétrograder absolument, et où les hommes sont incapables de s'appliquer à faire provision de bonnes œuvres. Quoique le roi juste Anouschiréwan Kesra fils de Kobad soit distingué par un naturel heureux, un caractère excellent, une raison supérieure, un jugement solide, des vues élevées, une puissance sans bornes, une véracité entière, une justice et une clémence qui embrassent tout, une douceur universelle, l'amour de la science et des savans, l'inclination pour la sagesse, et la bienfaisance envers les sages, je vois, nonobstant cela, que tout va en arrière; et l'on diroit que toutes les bonnes inclinations ont pris congé du genre humain, et que toutes les actions louables et les qualités estimables ont entièrement disparu. Le chemin droit est fermé, et la route de l'égarément ouverte; la justice a disparu, et l'injustice se montre à découvert; la science est délaissée, et l'ignorance recherchée; la bassesse et les qualités viles dominant, la générosité et les belles qualités se cachent; les amitiés sont foibles, et les inimitiés fortes; les hommes de bien sont dans la peine et l'avilissement, et les méchans tranquilles et honorés; la ruse et la perfidie veillent, la bonne foi et la noblesse des sentimens dorment; le mensonge obtient la préférence et procure des succès, et la droiture est repoussée et rejetée; la vérité est mise en fuite, et la fausseté victorieuse: suivre ses passions est devenu une coutume généralement pratiquée, et négliger les préceptes de la raison, une route universellement adoptée; l'opprimé qui a bon droit est méprisé, l'oppresseur injuste est honoré; la cupidité triomphe, la modeste retenue est vaincue; et le savant perfide et le faux dévot se réjouissent de tout cela, et trouvent un sujet de satisfaction et de ris dans cet état de choses.

Ce tableau moral de la Perse au temps de Nouschiréwan est digne d'attention. Il explique les révolutions qui ébranlèrent cet empire sous les foibles successeurs de ce prince, et en facilitèrent la conquête aux farouches musulmans. Peut-être est-ce à cette corruption morale des Persans contemporains de Nouschiréwan qu'il

faut attribuer la mauvaise opinion que quelques historiens de Byzance ont eue d'un prince dont les Orientaux s'accordent à célébrer la justice et les vertus.

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

Le troisième et le quatrième chapitre contiennent l'histoire de Calila et Dimna, comme dans le texte Arabe et dans les versions Hébraïque, Grecque, Latine, dans l'*Anvari Sohâili*, et le *Homayoun naméh*. Tous les chapitres suivans, jusqu'au seizième, sont rangés dans le même ordre que dans l'*Anvari Sohâili* et le *Homayoun naméh*. Seulement il faut observer que, dans ces deux dernières versions, il n'y a que quatorze chapitres, parce que le chapitre d'Abd-allah ben-almokaffa, et celui de Barzouyèh, composé par Buzurdjmihir, ont été supprimés par Hosain Vaëz. Dans le *Directorium humane vite*, et sans doute dans la version Hébraïque attribuée au rabbin Joël, le chapitre d'Abd-allah ben-almokaffa est considéré comme un prologue, et le premier chapitre est celui de Barzouyèh. Le deuxième et le troisième chapitre de ces versions répondent donc au troisième et au quatrième chapitre de la version Persane de Nasr-allah. Dans la version Grecque de Siméon Seth, le chapitre d'Ebn-almokaffa et celui de Barzouyèh étant considérés comme des prolégomènes, l'histoire de Calila et de Dimna forme le premier et le deuxième chapitre. Il y a dans les manuscrits Arabes beaucoup de variétés à cet égard. Celui que j'ai suivi dans mon édition, compte en tout dix-huit chapitres, parce que l'on a compris au nombre des chapitres, 1.° une introduction historique tout-à-fait étrangère à l'ouvrage, et qui a pour auteur *علي بن الشاه فارسي* *Ali ben-Aschah, Persan*; 2.° l'histoire de la mission de Barzouyèh dans l'Inde, qui est la préface du traducteur Arabe Ebn-almokaffa; 3.° les considérations sur la nature de ce livre, et la manière de le lire pour en tirer du profit; 4.° l'histoire de Barzouyèh par Buzurdjmihir. En conséquence, l'histoire de Calila et Dimna y occupe le cinquième et le sixième chapitre.

Outre cela, il y a entre la version de Nasr-allah et les versions Hébraïque, Grecque et Latine, quelques différences par rapport au nombre et à l'ordre des chapitres; je vais indiquer ces différences.

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

VERSION PERSANE
de
NASR-ALLAH.

VERSION HÉBR.
et version Latine
DE J. DE CAPOUE.

VERSION GRECQUE
de
S. SETH.

Chapitre I.....	Prologue.....	Prolégom.
— II.....	Chapitre I.....	Prolégom.
— III.....	— II.....	Chapitre I.
— IV.....	— III.....	— II.
— V.....	— IV.....	— III.
— VI.....	— V.....	— IV.
— VII.....	— VI.....	— V.
— VIII....	— VII....	— VI.
— IX.....	— VIII....	— VIII.
— X.....	— IX.....	— IX.
— XI.....	— XIII....	— X.
— XII.....	— XI.....	— XIII.
— XIII....	— XII.....	— XV.
— XIV....	— X.....	— VII.
— XV.....	— XIV....	— XI.
— XVI....	— XV.....	— XII.

La version Hébraïque et le *Directorium humane vite* se terminent par deux chapitres qui ne se trouvent point dans la version Persane de Nasr-allah, ni dans le texte Arabe que j'ai suivi. Voici le titre qu'ils portent dans le *Directorium humane vite* :

Capitulum sextum decimum est de avibus, et est de sociis et de proximis qui decipiunt se invicem.

Capitulum septimum decimum est de columba et vulpe, et est de eo qui perhibet consilium alteri, et sibi ipsi nescit consulere.

La version de Siméon Seth offre, dans le quatorzième chapitre, une fable qui a pour objet de montrer comment un roi doit choisir des conseillers fidèles, et quel fruit il peut en retirer. Les personnages sont un roi des rats nommé *Τρωγλοδύτης*, et ses trois conseillers, dont les noms sont *Τυροφάγος*, *Κρεοβόρος*, *Ὄθονοφάγος*. Ce chapitre ne se trouve point dans la version de Nasr-allah; mais je le trouve dans un manuscrit Arabe du Vatican.

Je n'examine point ici si ce chapitre de la version Grecque et les chapitres XVI et XVII de la version Hébraïque ont été ajoutés

par les auteurs de ces versions; je conclus seulement de ce qu'ils ne se trouvent point dans la traduction de Nasr-Allah, qu'ils ne faisoient point originairement partie du texte Pehlvi du livre de Calila, et de la traduction Arabe d'Ebn-almokaffa.

L'ordre des chapitres n'est pas le même dans tous les manuscrits Arabes de Calila. Dans celui que j'ai suivi pour mon édition, les chapitres sont disposés suivant le même ordre que dans la version de Nasr-Allah, si ce n'est que le quatorzième chapitre de cette version y est placé immédiatement après le chapitre du Lion et du Chacal, qui est le onzième de cette même version.

Comme on peut desirer de comparer la traduction Persane de Nasr-Allah avec la version Arabe d'Ebn-almokaffa, et la nouvelle traduction Persane de Hosain Vaëz, je donnerai à la suite de cette notice le chapitre x, intitulé *Le Roi et l'oiseau nommé Finza*. On en trouvera le texte Arabe dans mon édition du livre de Calila, et la version Persane de Hosain Vaëz se trouve dans l'édition de l'*Anvari Sohäili*, donnée à Calcutta. La traduction Hébraïque de ce même chapitre est imprimée dans le tome IX de ce recueil, et l'on verra dans la seconde partie de celui-ci les traductions Latines de Jean de Capoue et de Raimond de Béziers.

Nasr-Allah termine sa traduction du livre de Calila par un épilogue qu'il est bon de faire connoître.

چون برهن ازین فصل پیرداخت رای خاموش شد ونیز سوال نکرد
 برهن گفت که آنچه در وسع وامکان بود در جواب سوال با ملک تقدیر نمودم
 و شرط خدمت خویش در آن بجای آوردم و امیدواریک کرامت می باشم که ملک
 خاطر را درین ابواب کار فرماید که محاسن حکمت بتامل و فکر ت جمال دهد
 و فایده تجارب تنبّه است و بدین کتاب فضیلت رای و رویت ملکانه بر
 پادشاهان گذشته ظاهر گشت و در عمر ملک هزار سال بیفزود و فرط خرد
 و کمال دانش او جهانیا نرا معلوم شد و ذکر ملک و دولت او بر روی روزگار باقی
 ماند و همه اقالیم عالم و آفاق کیتی برسید و بیس گفت شعر

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

Man. n.º 375,
fol. 133, verso.

تا مگر محبت میان طلبید مگر ملک بر میان تو باد
اکر بدین کتاب دابشلیم را که عرصه ملک او حصنی چند ویران
بوده است و چنگلی پنج شش پر خار کی بندگان این دولت را که پاینده باد
اضعاف آن ملک هست ذکر باقی توانست شد که بر امتداد روزگار مدروس
غمی کرد و در امتهای و ملت‌های تازه و زنده می باشد چون دیباجه آن بفر و جمال
القاب میمون و وزیب و بهاء نام مبارک خداوند شعر
فخر الملوك و ارت سلطان نامدار

بهرامشاه قبله شاهان نامور

شاهی گزوست دوده محمود را شرف

شاهی گزوست گوهر مسعود را خطر

مرزین گشت و شمتی از مناقب ذات بی‌همال که غمزه محاسن ایامست
و واسطه قلاده روزگار در تشبیب آن تقریر افتاد و نبذی از آثار رای و شمشیر
پادشاهانه که مفاخر دین و دولت بدان آراسته گشته است و فضایل ملک
و ملت بجلال آن کمال پذیرفته در ضمن آن ایراد کرده آمد و رمزی از مآثر
خاندان بزرگ شاهنشاهی و مسایح حمید خداوندان ملوک اسلاف انارالله
براهینهم که کردن و کوش فلک سبک سر بطوق منت و حلقة عبودیت ایشان
کران بارست و صدر و منکب زمانه عاقل برداء احسان و و شاح انعام
ایشان متحلی بدان مقرون گردانید شد توان دانست که رغبت مردمان در
مطالعه این کتاب چگونه صادق گردد و بسبب قبولی که از مجلس اعلی
صناعف الله اشراقه آنرا مرزانی بوده است جهانیا را بدان از چه نوع امالها باشد
و ذکر آن بتبع اسم وصیت دولت قاهره لا زالت ثابتة الارکان موطدة البنیان
سنت تابید و تخلید یابد و تا آخر عمر عالم هر روز زیادت نظام و طراوت پذیرد

والبته دور چرخ و قصد دهر تیرکی بصفت آن ملحق نتواند کرد و ذبول بطراوت آن راه نتواند داد و اگر بیدپای برهن بدانستی که تصنیف او این شرف خواهد یافت بدان بسی تعزز و مباحات نمودی و در تفتی آن روزگار کذاشتی که این سعادت دریابد و این تشرف و تفاخر خود را حاصل کند و چون ادراک این مراد دست ندادی معذرت درین عبارت که بو نواس کرد دست لازم شناختی شعر فان جرت الالفاظ یوما بمدحة لغیرک انسانا فان الذی نغنی اخر اکبر بنام کسی گفت بایدم شعری ببیش طبع تو باشی در آن بهانه من بحمد الله و ممتة ذکر معالی این دولت ثبتها الله شایع و مستفیض است و اسم آن سایر و منتشر و دیوانهای متداحان بدان ناطق و تواریخ بندکان متقدم بر تفصیل آن مشتمل و بر خصوص خواجه ابو الفضل بیهقی رحمه الله در آن باب خدمتی پسندیده کرد دست و یادکاری نفیس گذاشته و فقیه ابو القاسم نیشابوری رحمه الله تاریخ نوبت همایون شاهنشاهی پیرداخته است و در آن بر اندازه و قوف و مجال خویش نه فرخور مآثر پادشاه قدم گزارده و دیگر بندکان بنظم و نثر آرایج ممکن شده است بجای آورده اند و در آن بر قضیت اخلاص خویش مبالغتها نموده اما آن کتب هواخواهان مخلص و بندکان یک ذل خوانند و این مجموع نزدیک دوست و دشمن و مسلمان و مشرک و معاهد و ذمی مقبول باشد و تا زبان پارسی میان مردمان متداولست بهیچ تاویل مهجور نکرد و بتقلب احوال و تجدد حوادث در آن نقصانی و تفاوتی صورت نه بنده چه در اصل وضع کان حکمت و کنج حصافتست و بدین لباس زیبا که بنده درو پوشانید جمالی گرفت که عالمیانرا بخوبیشتن مفتون گرداند و در مدتی اندک تمامی اقالیم زمین را بکیرد

واین اشارت صفت تصلف دارد لکن چون تا قلی رود و بر دیگر کتب پارسی که اعیان و اکابر این حضرت عالی مد الله ظلها و بسط جلالها کرده اند مقابله فرموده آید شناخته گردد که این ترجمه چگونه پرداخته شدست و در انواع سخن قدرت تا چه حد بودست و اگر این بنده یک کتاب را از پارسی بتازی یا از تازی بیپارسی برد بدان تسوقی نجوید چه ذکر براعت او از آن سایر ترست که بدین معانی حاجت افتد و خواص و عوام را مواظبت او بر استفادت و تعلم مقرر گشته و کمال همت او در فراهم آوردن اسباب سعادت و اکتساب انواع هنر معلوم شد شعر

ولست اذا سما لله طرف	ارّة نواظری دون السمک
فدهری مسعف والعمر غص	ونفسی خرة والعرق زاکى
ولیس مُهجتی الا شباب	حُرمت به مزیة ذی احتناک
على ان الرهان (۱) ابان شاوی	اذا شأت الجذاع على المذاکی (۲)

آخر

زمانه ندارد به از من پسر نهانه چه دارد چو بد دختری در جمله بدین خدمت بنده و بنده زاده را شرفی بزرگ حاصل آمد و ذکر آن بر روی روزگار مخلص گشت و فرط اخلاص و نیک بندگی او جهانیا را روشن شد ایزد تعالی خداوند عالم در دین و دنیا بنهایت همت برساناد و تمامی بلاد شرق و غرب را بسایه رایت منصور و ظل چتر مبارک شاهنشاهی منور کناد و تشنکان امید را که در آفاق جهان منتظر احسان و عاطفت پادشاه بمانده اند از جام عدل و رافت ملکانه سیراب کناد انه القادر علیه و المتطول به

(1) Le man. 375 porte انار الزمان. | ils sont altérés. J'ai suivi dans le dernier vers la leçon des manuscrits 379 et 380.
(2) Les deux derniers vers sont omis dans plusieurs manuscrits; dans d'autres | Ce dernier est, en général, fort correct.

تمت الكليله والدمنه بحمد الله وحسن توفيقه والصلوة على محمد وآله

الطاهرين

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

Quand le Brahme eut achevé ce chapitre, le roi garda le silence et ne lui proposa plus aucune nouvelle question. Alors le Brahme, reprenant la parole, dit : J'ai fait tout ce qui m'a été possible et tout ce dont je suis capable, pour répondre aux questions que m'a faites le roi, et je me suis acquitté en cela de ce que le devoir exigeoit de moi. J'espère maintenant une grâce du roi, c'est qu'il appliquera son esprit au contenu de ces divers chapitres : car les maximes excellentes de la sagesse ne manifestent toute leur beauté qu'au moyen de la méditation et de la réflexion ; et le profit qu'on doit tirer de l'expérience, c'est d'y puiser des avertissemens utiles. Par ce livre, on a connu combien le jugement et la prudence du roi l'emportent sur ceux des rois précédens ; la durée de la vie du roi s'est accrue de mille ans ; la supériorité de son esprit et la perfection de sa science ont été connues des habitans de l'univers, et le souvenir de son règne et de sa puissance est demeuré pour toujours imprimé dans la mémoire des siècles, et est parvenu dans tous les pays du monde et à toutes les parties de la terre. Puis il ajouta : *Vers.* Tant que la ceinture conservera une inclination pour (ceindre) les reins, puisses-tu être orné de la ceinture de la royauté !

Si, au moyen de ce livre, Dabschélim, dont le royaume ne consistoit qu'en quelques châteaux ruinés et cinq ou six landes pleines de halliers, et étoit fort inférieur à ce que possèdent, comme leur propriété, les serviteurs de la monarchie d'aujourd'hui (que sa durée soit sans fin !) ; si, dis-je, il a cependant obtenu une renommée durable que la longueur des siècles ne sauroit effacer, et qui sera toujours vivante et florissante chez toutes les nations, et au milieu de toutes les religions ; aujourd'hui que la préface de ce même livre a été décorée de l'éclat et de la beauté des titres glorieux de l'ornement et de la gloire du nom béni de notre monarque, (*Vers*) — L'honneur des monarques, l'héritier d'un illustre sultan, Bahram-schah, prince qui est la *kibla* des souverains les plus renommés, qui fait la gloire de la famille royale de Mahmoud, et auquel la race de Masoud doit tout son prix ; — aujourd'hui que, pour embellir ce même livre, on y a inséré une légère esquisse des vertus personnelles de ce prince sans pareil, qui est la plus brillante des merveilles de notre siècle, et la principale perle du collier de notre âge ; qu'on y a fait entrer quelques traits des grandes choses qui sont dues à la sagesse et au glaive impérial, et qui ont ajouté un nouvel ornement à la gloire de l'empire et de la religion, et perfectionné par leur éclat l'excellence du royaume et de la loi sainte ;

qu'à tout cela enfin on a joint une mention succincte des monumens de la grandeur de cette famille impériale, et des gestes glorieux des souverains, ancêtres du monarque actuel (que Dieu illumine leurs tombeaux!), souverains dont le ciel, qui par son mouvement précipité amène les destinées, se reconnoît l'esclave et le sujet soumis; en témoignage de quoi il a mis à son cou le collier et suspendu à son oreille l'anneau, marques de la servitude: princes dont les grâces et les bienfaits ont revêtu et orné, comme d'un manteau et d'une écharpe, la poitrine et l'épaule du temps qui étoit nu (avant eux). On peut s'imaginer avec quel empressement les hommes se porteront à la lecture de ce livre, et quelle sera l'inclination des habitans de l'univers pour cet ouvrage, à cause de l'accueil favorable dont l'a honoré la Cour très-élevée (que Dieu double son éclat!). La renommée de ce livre, associée désormais au nom et à la célébrité de cette dynastie puissante (que ses fondemens soient toujours inébranlables, et son édifice solide!), est assurée d'une durée éternelle et sans fin; elle ne fera qu'augmenter en beauté et en fraîcheur, jusqu'aux derniers jours de l'existence du monde; les révolutions de la sphère céleste et la malice du temps ne pourront point altérer sa pureté, et sa fraîcheur ne sauroit se faner et se flétrir. Si le Brahme Bidpai eût su que son travail devoit obtenir un jour une telle faveur, il s'en seroit trouvé extrêmement honoré; il auroit passé sa vie dans l'attente et le desir de jouir de ce bonheur, et d'être lui-même témoin de cette gloire et de cette illustration. Ne voyant point se réaliser pour lui cet espoir flatteur, il se seroit fait un devoir de dire ce qu'Abou-Nawas a exprimé ainsi : *Vers.* S'il m'est échappé jamais des paroles à la louange d'un homme autre que toi, c'étoit de toi que je voulois parler; Ou comme a dit un autre : *Vers.* S'il m'a fallu consacrer des vers au nom d'un autre que toi, tu es toi-même mon excuse, par l'excès de ta beauté (dont l'éloge est au-dessus de mes forces).

Grâces à Dieu, la renommée des grandes choses qui illustrent cet empire, est répandue et étendue par-tout, et son nom est célèbre en tous lieux. Les vers des poètes qui ont chanté ses louanges, les publient, et les chroniques écrites par ses serviteurs qui nous ont précédés, en renferment le récit détaillé. Le Khodja Abou'lfadhl Baihaki (à qui Dieu fasse miséricorde) lui a particulièrement rendu en ce genre un hommage agréable, et a laissé un monument précieux; et le docteur Abou'Ikasem Nischabouri (à qui Dieu fasse miséricorde) a composé une histoire du règne auguste de notre monarque, et a traité ce sujet à proportion de ses connaissances et de ses talens, mais non comme auroient mérité de l'être les belles actions de sa Majesté. D'autres encore d'entre les serviteurs de cette cour ont écrit là-dessus, soit en vers, soit en prose, de la manière qu'ils ont pu le faire, et y ont consacré tous leurs efforts, comme l'exigeoit d'eux leur sincère

dévouement. Mais ces livres ne sont lus que par les amis sincères et les serviteurs fidèles de cet empire, tandis que ce livre-ci sera bien reçu des amis et des ennemis, des musulmans et des infidèles, des alliés et des tributaires. Tant que la langue Persane aura cours parmi les hommes, aucun prétexte ne le fera rejeter, et nulle des vicissitudes de la fortune et des révolutions des événemens ne pourra lui faire aucun tort, ni lui apporter le moindre dommage, parce que ce livre en lui-même, tel qu'il a été originairement composé, est une mine de sagesse et un trésor de prudence, et que par le vêtement magnifique dont je l'ai revêtu, il a acquis une beauté qui inspirera aux hommes une passion violente, et subjuguera en peu de temps tous les pays de l'univers. Peut-être semblera-t-il qu'il y a dans ce que je dis ici de la jactance; mais si l'on veut examiner avec attention les autres livres Persans, composés par les personnages les plus distingués de cette cour élevée (que Dieu dilate son ombre et étende sa gloire!), et les comparer à celui-ci, on connoîtra de quelle manière ce livre a été écrit, et jusqu'où va le talent de l'auteur en fait de style. Si le serviteur qui l'a composé, traduit des livres du persan en arabe, ou de l'arabe en persan, il n'a pas pour but en cela de faire valoir ses talens : car son mérite est trop généralement connu pour qu'il ait besoin de recourir à de tels moyens. tout le monde, grands et petits, sait avec quelle assiduité il s'est appliqué à l'étude et à acquérir de la science, et on connoît avec quelle noblesse de sentimens il a toujours travaillé à amasser des mérites pour la vie future, et à se procurer toute sorte de talens. *Vers.* Lorsque mon œil a élevé une fois ses regards vers la gloire, je ne les ramènerai pas au-dessous de l'Arcture, tandis que mon siècle me favorise, que ma vie est encore dans toute sa fraîcheur, que mon ame est libre, et que mon origine est pure. Le noble chameau qui m'emporte n'est autre chose qu'une jeunesse vigoureuse, qui ne me prive que des qualités propres à l'enfance; et cependant le gage que j'ai donné, a éloigné le terme de ma course, puisque le chameau de deux ans l'emporte sur celui de six ans (1). *Autre vers.* Le temps n'a pas un fils plus excellent que moi : pourquoi me tiendrait-il caché comme on cache une fille laide!

Au surplus, l'auteur de ce livre, serviteur et fils de serviteur (de cet empire), a reçu un grand honneur de l'hommage qu'il lui fait : la mémoire en sera éternelle, et la sincérité de son attachement et de son dévouement s'est montrée clairement par-là à tous les habitans de l'univers.

Daigne le Dieu très-haut accorder au maître de l'univers l'accomplis-

(1) Cela signifie, je pense : Je suis dans la fleur de la jeunesse, et je ne fais, pour ainsi dire, que de sortir de l'enfance; et cependant la réputation que j'ai acquise m'oblige à de plus grands efforts, pour ne pas rester au-dessous de moi-même, aujourd'hui que je n'ai plus déjà toute la vigueur de mes premières années.

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

sement de tous ses desseins quant à la religion et aux choses du monde, illuminer tous les pays de l'orient et de l'occident en étendant sur eux l'ombre de ses étendards victorieux et de son pavillon béni impérial, et abreuver de la coupe de sa justice et de sa bonté royale les hommes altérés de la soif de l'espérance, qui sont dans les diverses contrées de l'univers, abattus et attendant les effets de sa bienfaisance et de sa faveur: car Dieu seul a le pouvoir de faire cela, et est le maître de réaliser ce vœu.

Fin du livre de Calila et Dimna. Actions de grâces à Dieu et à son assistance propice. Nous implorons ses faveurs pour Mahomet et sa sainte postérité.

On a vu que Hosain Vaëz Caschéfi avoit cru nécessaire de faire une nouvelle traduction Persane du livre de Calila, parce que celle de Nasr-allah n'étoit plus du goût des contemporains de Hosain, et que la multitude des mots Arabes recherchés, et le grand nombre de vers, de proverbes et de sentences écrites en arabe, dont Nasr-allah l'avoit ornée, rebutoit les lecteurs auxquels cette langue n'étoit pas assez familière. La nouvelle version Persane de Hosain, malgré son élégance, ou plutôt à cause de son élégance, a eu le même sort, et elle a subi dans l'Inde, sous le grand Mogol Acbar, une rédaction nouvelle, qui porte le titre de عيار دانش *Eyari danisch* ou le Parangon de la science, et qui sera l'objet d'une autre notice.

J'ai peu de chose à dire du traducteur Abou'lmaali Nasr-allah. On a vu tout ce qu'il dit de lui-même, tant dans sa préface que dans l'épilogue qu'il a mis à la fin de sa traduction. Un passage de Khondémir qui se lit dans le *Habib alseyar* حبيب السير, à la fin de la vie du sultan Bahram-schah, ne nous apprend rien de plus, si ce n'est que Nasr-allah excelloit aussi dans la poésie. Voici ce que dit cet auteur :

وايضا از فصحاى سخن ارأى وشعرأى بلاغت انما نصر الله بن عبد
الحميد بن ابى المعالى وسيد حسن غزنوى معاصر بهرامشاه بودند ونصر
الله كتاب كليله ودمنه را بعبارتى كه حالا در ميان فرق برايا
موجودست بنام نامى آن پادشاه عاليجاه در سلك تحرير كشيده.

Au nombre des bons écrivains les plus éloquens et des poètes illustres, on compte parmi les contemporains de Bahram-schah, Nasr-allah, fils d'Abd-alhamid, fils d'Abou'lmaali, et Seïd Hasan Gaznévi. Nasr-allah a composé et dédié à cet illustre souverain le livre de Calila et Dimna, suivant la rédaction qui est aujourd'hui répandue parmi les hommes de toutes les classes.

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

Khondémir ou ses copistes ont altéré les noms de Nasr-allah : il falloit dire *Abou'lmaali Nasr-allah, fils de Mohammed, fils d'Abd-alhamid.*

Il n'est pas très-difficile de fixer à-peu-près l'époque à laquelle a écrit Nasr-allah. On voit par ce qu'il dit lui-même que Bahram-schah régnoit alors, et qu'à l'imitation de ses ancêtres il avoit porté la guerre dans l'Inde. Nasr-allah fait mention de cette expédition, dans un endroit de sa préface, où, après avoir parlé des victoires par lesquelles Bahram-schah a conquis l'empire étant encore fort jeune, il ajoute :

و بر اثر آن اکر دیو فتنه در سرآل با حلیم جای یافت تا پای از حد
بندگی بیرون نهادند در تدارک کار ایشان رسوم لشکرکشی و آداب
سپاه آری از نوعی تقدیر فرمود که روزنامه سعادت با اسم وصیت آن
مؤرخ گشت و کارنامه دولت بذکر محاسن آن جمال گرفت شعر
وما محاثرا العصیان صارمه وانما العار عن وجه الزمان محاثرا
وبدین دو فتح با نام کی بفضل ایزد تعالی و فر دولت قاهره لا زالت ثابتة الاوتاد
راسية الاطواد تیسیر پذیرفت نظام کارهای حضرت و ناحیت بقرار
معهود و رسم مالوف باز رفت و بر قاعده درست و سنن راست اطراد
و استمرار یافت و تمامی مفسدان اطراف دم در کشیدند و سر بخط بندگی
آوردند و دهایی خواص و عوام و لشکری و رعیت بر طاعت و عبودیت
بیارامید و نفاذ اوامر ملکانه از همه وجوه حاصل آمد و حشمت ملک
و هیبت پادشاهی در ضمائر دوستان و دشمنان قرار گرفت و ذکر آن در
آفاق و اقطار عالم سایر و مبسوط گشت

Man. n.º 375,
fol. 4, recto.

سلطنتش قطب الدین محمد غوری کہ داماد وی بود در غزنہ بحکم
بہرام شاہ مقتول کردید

Le sultan Bahram-schah (1), pendant la durée de son règne, ayant fait plusieurs expéditions dans l'Indoustan, punit beaucoup de révoltés et de rebelles. La première fois qu'il y entra, il prit, le 27 de ramadhan 1812, Mohammed Ba-Halim, qu'Arslan-schah avoit nommé général en chef de l'armée de Lahor, et qui, après avoir commis beaucoup d'actions criminelles, avoit levé l'étendard de la révolte. Bahram-schah le retint prisonnier, mais dans la suite il lui pardonna sa faute, lui rendit la liberté, et le nomma de nouveau général de l'Indoustan, comme il l'avoit été auparavant; après quoi, le sultan retourna à Gazna. Pendant son absence, Mohammed Ba-Halim ayant fait construire la forteresse de Nagor, qui est dans la province de Sawalik, y laissa sa famille, ses enfans et ses petits-enfans; puis ayant rassemblé une bonne armée d'Arabes, de Persans, d'Afgans et de Kholdjes, il subjuga un grand nombre d'infidèles qui n'étoient point soumis. Enivré de ces exploits, il aspira à l'indépendance et prit le titre de roi. Bahram-schah l'ayant appris, entra une seconde fois dans l'Inde: alors cet ingrat sans nom et sans origine, je veux dire Mohammed Ba-Halim, marcha à sa rencontre avec dix fils, qui tous avoient le rang d'émirs, dans l'intention de lui tenir tête, et de lui livrer bataille. La rencontre des deux armées eut lieu près de Moultan, et il y eut un combat tel, que la voûte du ciel en a peu vu de semblables: l'ingratitude recevant sa juste récompense, le vent de la défaite souffla sur les étendards de Mohammed Ba-Halim. Comme il fuyoit avec ses dix fils et ses gens, il tomba dans des terres marécageuses, où il périt sans qu'il restât aucune trace des chevaux ni de ceux qui les montoient. Alors Bahram-schah ayant donné le commandement en chef des troupes de l'Inde au général Hosaïn fils d'Ibrahim Aléwi, retourna à Gazna. Sur la fin de son règne, Bahram-schah fit tuer à Gazna Kotb-eddin Mohammed Gourï, qui étoit son gendre.

(1) Ce passage se trouve dans l'Histoire de l'Indoustan d'Alex. Dow, t. I, p. 136; mais ce traducteur a tellement altéré les noms, qu'on les reconnoît à peine. Il écrit *Byram shaw*, *Arsilla shaw*, *Balin*, pour *Bahram-schah*, *Arslan-schah*, *Ba-Halim*. Une faute plus grave, c'est qu'il traduit ainsi la fin de ce passage: *He (Byram shaw) soon after publicly executed Cuttub al Dien Mahummud of Ghor, who was son-in-law to Mahummud Balin.*

Il fait dire ainsi à Férischtah, ce que cet historien ne dit point, que Kotb-eddin étoit gendre de Ba-Halim, et qu'il fut tué aussitôt après le retour de Bahram-schah. Férischtah, au contraire, place la mort de Kotb-eddin vers la fin du règne de Bahram-schah, et nous savons par Abou'lféda (*Annal. Musl.* t. III, p. 521), que ce même Kotb-eddin étoit gendre de Bahram-schah; c'est aussi ce que dit Férischtah,

Quoique

Quoique le nom de *Ba-Halim* soit écrit dans Férischtah par un *hé* • et dans les manuscrits de la version de Nasr-allah par un *ha* ح , on ne peut douter que ce ne soit le même nom. Férischtah ne donne point la date précise de la seconde victoire de Bahram-schah sur Mohammed Ba-Halim ; mais la première étant de l'année 512 , on peut placer la seconde expédition de ce prince entre 515 et 520 ; et cela revient à ce que dit Fraser , qui , sans indiquer aucune autorité , assure que le livre de Calila fut traduit par Nasr-allah en l'année 515.

Observons , en passant , que Bahram-schah , dont Nasr-allah fait un si magnifique éloge , ne dut le trône qu'aux secours qu'il obtint de Sandjar , dont les troupes prirent Gazna , et pillèrent le trésor des Gaznévides ; et que , pour obtenir la couronne , il fut obligé de l'avilir , en se reconnoissant vassal des Seldjoukides ; enfin qu'il ne s'en assura la possession que par le meurtre de son frère Arslanschah : nouvel exemple de la confiance que doivent inspirer les éloges exagérés , prodigués par la flatterie aux princes assez aveugles pour y attacher quelque prix.

La traduction de Nasr-allah n'a sans doute pas été mise en oubli dans l'orient , malgré l'élégance de celle de Hosain Vaëz . Le nombre d'exemplaires que j'en ai eu sous les yeux pour rédiger cette notice , semble prouver qu'elle est encore assez répandue dans les pays où l'on parle persan ; et l'on voit par la préface du *عیار دانش* *Eyari danisch* , qu'Abou'l-fazl , en retouchant la version de Hosain Vaëz , a aussi fait usage de celle de Nasr-allah . Fraser possédoit un exemplaire de cette version de Nasr-allah , comme on le voit par le catalogue de ses manuscrits Orientaux . Il est étonnant que H. A. Schultens , dans sa préface du fragment du texte Arabe du livre de Calila qu'il a publié sous ce titre , *Pars versionis arabicæ libri Colaila wa Dimna* , ait paru douter que cette version Persane se fût conservée jusqu'aujourd'hui .

Je dois maintenant dire un mot de chacun des manuscrits de la version d'Abou'lmaali Nasr-allah , dont je me suis servi pour rédiger cette Notice .

FABLES,
DE BIDPAÏ,
en Persan.

Le manuscrit 375 que j'ai suivi de préférence pour les textes que j'ai rapportés, me paroît très-bon. Il ne porte aucune date, mais je le crois du sixième ou au plus tard du septième siècle de l'hégire.

Le manuscrit 376, rapporté du Levant par Vansleb, a été écrit à Bagdad, en l'année 678 de l'hégire [1279-80 de J. C.]; il est orné de figures.

Le manuscrit 377 est pareillement enrichi de figures : on n'y trouve ni l'époque à laquelle il a été écrit, ni le nom de l'écrivain. Je ne le crois pas fort ancien.

Le manuscrit 379 a appartenu à Melchisédech Thévenot ; il a été écrit en 718 de l'hégire [1318-9 de J. C.]. Il n'a point de figures.

Le manuscrit 380 a appartenu à Chrétien *Ravius* ou Rau, dont on lit le nom sur un des premiers feuillets. Il a passé ensuite dans la bibliothèque de Gilbert Gaulmin, si l'on doit en croire le catalogue imprimé des manuscrits de la Bibliothèque du Roi. J'en doute cependant, parce que je n'y aperçois nulle part ni le nom de ce savant, ni son écriture. Ce manuscrit porte la date de l'an 664 de l'hégire [1265-6 de J. C.].

Le manuscrit 385, de très-petit format, a appartenu à Melchisédech Thévenot : il est orné de figures, et porte la date de l'an 718 de l'hégire [1318-9 de J. C.].

Le manuscrit de M. Jouannin est très-bon ; il est sans figures. Il a été restauré en plusieurs endroits, pour remplacer des feuillets qui s'étoient perdus. Il a été écrit en l'année 616 [1219-20 de J. C.]. Les vers Arabes y sont écrits en encre rouge, et presque toujours avec les voyelles. Ce manuscrit et les manuscrits 375 et 380 de la Bibliothèque du Roi, sont ceux auxquels j'accorderois la préférence, si je voulois donner une édition de cette ancienne traduction des fables de Bidpai.

Comme j'ai souvent parlé, dans cette Notice, de l'*Anvari Sohâili*, je ne puis me dispenser de corriger une méprise très-grave, échappée à l'auteur de la Bibliothèque Orientale. D'Herbelot, au mot *Anuar Sohâili*, s'exprime ainsi : « *Anuar Sohâili*, les

» Lumières de Canopus. C'est le titre d'un livre fort connu dans
 » tout l'Orient, que Hassan ben-Sohaïl, vizir du khalife Alma-
 » mon, traduisit du persan en arabe; c'est pourquoi il lui donna
 » son nom; car Sohaïl, en arabe, signifie *Canopus*. » Je ne
 transcris point le reste de cet article, qui n'est qu'une suite d'er-
 reurs, faciles à corriger d'après les détails dans lesquels je suis
 entré dans cette Notice et dans plusieurs autres; mais je crois
 nécessaire de faire remarquer que le titre d'*Anvari Sohaïli* appar-
 tient uniquement à la traduction Persane faite par Hosain Vaëz
 Caschéfi, vers l'an 900 de l'hégire; que jusque-là ce livre, tant
 dans la traduction Arabe d'Abd-allah ben-almokaffa que dans la
 version Persane d'Abou'lmaali Nasr-allah, et vraisemblablement
 dans celle de Roudéghi, n'avoit porté d'autre titre que celui de
Livre de Calila et Dimna. J'ajoute que Hosain Vaëz intitula sa
 traduction *Anvari Sohaïli*, parce qu'il la fit par l'ordre de l'émir
Scheïkh Ahmed Sohaïli, vizir du sultan Abou'lgazi Hosain Behadur-
 khan, descendant de Tamerlan. On peut voir un abrégé de la
 vie de ce sultan dans le tome IV des *Notices et Extraits des ma-*
nuscrits. Dauletschah, dans son Histoire des poètes Persans, parle
 aussi du vizir Sohaïli, dont il étoit contemporain; comme il ne
 fait aucune mention de la traduction du livre de Calila, faite
 par Hosain Vaëz, et dédiée à ce vizir, il est vraisemblable qu'elle
 n'existoit point encore quand Dauletschah écrivoit son Histoire
 des poètes Persans.

FABLES
 DE BIDPAI,
 en Persan.

Pag. 261 et
 suiv.
 Ibid. p. 248.

Au reste l'erreur de d'Herbelot que je corrige ici, vient, suivant
 toute apparence, de quelque ressemblance entre le nom de *Sohaïli*
 et celui de *Sahal ben-Haroun*, qui est auteur d'un ouvrage fait à
 l'imitation du livre de Calila, et à qui, par cette raison, on a mal
 à propos attribué une traduction Arabe de ce même livre. J'ai déjà
 dit ailleurs un mot de cela, mais je crois utile de revenir ici
 sur cet objet, et de faire connoître l'article de la bibliothèque
 de Hadji Khalfa, qui, mal entendu, a donné lieu à beaucoup
 de méprises. Je le donnerai donc en original avec ma traduction
 et quelques observations, dans l'*Appendix* de cette Notice, sous
 le n.° V.

Not. et Ext.
 des manusc.
 t. IX, 1.^{re} par.
 p. 436.

APPENDIX

À LA NOTICE PRÉCÉDENTE.

N.° I.^{er}*EXTRAIT du Schah-namèh, concernant la Mission de Barzouyèh dans l'Inde, et le Livre de Calila (1).*

داستان آوردن کلیله از هند نزد انوشیروان

سرامد کنون بر من این داستان که بشنیدم از گفته باستان
 نکه کن که شاداب برزین چه گفت بدانکه که بکشاد راز از نهفت
 بکا. شهنشاه نوشین روان که نامش بماندست دایر جوان
 زهر دانشی موبدان خواستی که درکاه ازیشان بیاراستی
 بزشک و سخن کو و کنداوران گزارنده و آزموده ســـــران

(1) Je donne le texte de ce morceau du *Schah-namèh*, d'après quatre manuscrits; savoir, le manuscrit Persan de la Bibliothèque du Roi, ancien fonds, n.° 229; le manuscrit de la même Bibliothèque, fonds de Bruix, n.° 38; un manuscrit apporté de Perse, il y a quelques années, par M. Jouannin, et qui lui appartient; enfin, un très-beau manuscrit, appartenant à M. A***, qui a bien voulu me le communiquer. Je ne me suis attaché à aucun de ces manuscrits exclusivement: lorsqu'ils offroient des variantes, ce qui est très-fréquent, j'ai adopté la leçon qui m'a paru mériter la préférence. Dans les notes que j'ai jointes à ma traduction, j'ai quelquefois indiqué les variantes.

Relativement à l'état où se trouve aujourd'hui le texte du *Schah-namèh*, et aux variations sans nombre qu'offrent les manuscrits de ce poème, on peut consulter la notice que j'ai donnée du second tome des Mines de l'Orient, dans le Magasin encyclopédique, année 1813, t. IV, p. 203 et suiv., et la préface mise à la tête du premier tome du *Schah-namèh*, imprimé à Calcutta, en 1811.

Dans le Catalogue des manuscrits Orientaux de la bibliothèque Bodléienne, Barzouyèh est nommé *filz d'Azdahar* بن آزدهر. Voyez *Bibl. Bodl. cod. manuscr. Or. Catal.*; *cod. man. Arab. n.° 356*, p. 98, et n.° 388, p. 105.

ابا هر یکی نامور مهتری کجا هر سر پرا بدی افسری
 بزشکی سر اینده برزوی بود به پیری رسیده سخنگوی بود
 زهر دانشی داشتی بهر بهر بهر در جهان شهره
 چنان بد که روزی بهنگام بار بیامد بر نامور شهر پار
 چنین گفت کای شاه دانش پذیر پر و هنده و یافته یاد گیر
 من امروز در دفتر هندوان همی بنکریدم بر روشن روان
 نبشته چنین بد که بر کوه هند گیاهیست رخشان چو روی پرند
 که آنرا چو کرد آورد رهنمای بیامیزد و دانش آرد بجای
 چو بر مرده بپراکنی بیگمان سخنگوی کرد هم اندر زمان
 کنون من بدستوری شهر پار به پیام این راه دشوار خوار
 بسی دانشی رهنمای آورم مگر کین شکفتی بجای آورم
 تن مرده کر زنده گردد رواست که نوشین روان بر جهان پادشاست
 بدو گفت شاه این نشاید بدن مگر کازمون را ببايد شدن
 بپر نامه من بر شاه هند نکرتا که باشد بت آرای سند
 بدین کار با خویشتن یار خواه همان یاری از بخت بیدار خواه
 اگر تو شکفتی شوی در جهان کزین گفته رمزی بود در نهان
 بر هر چه باید بنزدیک رای کزو بایدت بیگمان رهنمای
 در کج بکشاد نوشین روان زبزی که بد جامه پهلوان
 و دینار و دیبا و خنجر و حریر ز مهر و زافسر زمشک و عبیر
 شتروار سیصد بیاراست شاه فرستاده بر خاست از بارگاه
 بیامد بر رای و نامه بداد سر بارها پیش او بر کشاد
 چو بر خواند آن نامه شاه رای بدو گفت ای پیر پاکیزه رای

زکسری مرا هیچ بخشید نیست
 زداد وزاورنك واز فر شاه
 نباشد شكفت از جهاندار يك
 برهن بگو اندرون هر كه هست
 بت آرای فرخنده دستور من
 بد ونيك هندوستان پيش تست
 بياراستندش بنزديك رای
 فرستاد از افكندن وخوردنی
 برفت آنشب ورای زد با ردان
 چو بر زد سر از گوه رخشند روز
 بزشكان دانند را خواند رای
 چو بر زوی بنهاد سر سوی گوه
 پیاده همه كوهساران بیای
 كیها ز خشك وز تر بر كزید
 زهر كونه سوده از خشك وتر
 همی مرده زنده نكشت از كیا
 همه كوه سپردند يكینك بیای
 بدانست كآن كار آن پادشاهنت
 دلش كشت سوزان ز تشویر شاه
 وز آن خواسته نیز كآورده بود
 زكار نبشته شد او تنكدل
 چرا خیره بر باد چیزی نبشت

تن ولشكر و پادشاهی یکیست
 وز آن روشنی بخت و آن دستگاه
 اگر مردگانرا بر آرد زخاك
 همه پيش تو است چون زیر دست
 هم از كنج پیر مایه كنجور من
 بزرگی مرا در كم و بیش تست
 یکی نامور چون ببایست جای
 همان پوشش نغز و كستردنی
 بزرگان قنوج و هم بخردان
 پدید آمد آن شمع کیتی فروز
 کسی گو بدانش بدی رهنمای
 برفتند با او بزشكان گروه
 به پیمود با دانشی رهنمای
 زیتر مرده و هر چه رخشند دید
 همی بر پرا كند بر مرده بر
 همانا كه سست آمد آن كیمیا
 بر از رنج شان هم نیامد بجای
 كه ز دست جاوید و فرمان رواست
 هم از نامداران هم از رنج راه
 ز كفتار بیهوده آزرده بود
 كه آن مرد بی دانش سنكدل
 كه بار آرد آن رنج كفتار زشت

چنین گفت از آن پس بدان بخردان
 که دانید داناتر از خویشتن
 بیایخ شدند انجمن هم سخن
 بسال و خرد او ز ما مهترست
 چنین گفت برزوی با مهتران
 برین رنجها بر فرونی کنید
 مکرکان سخنکوی دانای پیر
 بردند برزوی را نزد اوی
 چونزیدک او شد سخنکوی مرد
 برو پیر دانا سخن برکشاد
 که ما در نبشته همین یافتیم
 چو زان رنجها بر نیاید پدید
 کیا چون سخن دان و دانا چو کوه
 تن مرده چون مرد بی دانشست
 بدانش بود بیکمان زنده مرد
 چو مردم ز دانی آمد ستوه
 کتابی بدانش نمایند راه
 چو بشنید برزو از آن شاد کشت
 برو آفرین کرد و شد نزد شاه
 بیامد نیایش کنان پیش رای
 کتابیست ای شاه کسزده کام
 بهرست با ارج در کج شاه
 که ای کار دیده ستوده ران
 کجا سر بر افرازد از انجمن
 که دانند پیر پست ایدر کهن
 بدانش زهر مهتری بهترست
 که ای نامداران روشنروان
 مرا سوی او رهتونی کنید
 بدین کار باشد مرا دستگیر
 پیر اندیشه دل سر پر از گفت و گوی
 همه رنجها پیش او یاد کرد
 زهر دانشی پیش او کرد یاد
 بدین آرزو نیز بشتافتیم
 ببايست ناچار دیگر شنید
 که باشد همه ساله دور از گروه
 که نادان بهر جای بی رامشست
 چو دانش نباشد بگردش مگرد
 کیا چون کیلیست و دانش چو کوه
 بیای بیمانا تو در کج شاه
 همه رخ بر چشم او باد کشت
 بگردار آتش به پیمود راه
 که تا هند باشد تو باشی بجای
 که آنرا بهندی کیله است نام
 برای ویدانش نمایند راه

بکنجور فرمان دهد تا ز کج
 دژم گشت از آن آرزو جان رای
 ببرزوی گفت این کس از ما نجست
 ولیکن جهاندار نوشین روان
 ندارم زو باز چیزی که هست
 ولیکن نخوانی مگر پیش ما
 نکوید بدل کان نبشتست کس
 بدو گفت ببرزوی گای شهریار
 کلیله بیاورد کجور رای
 هر آن در که از نامه بر خواندی
 زمانی فزون زانکه بودیش یاد
 چو زو نامه رفتی بشاه جهان
 بدین چاره تا نامه هندوان
 همی بود شادان دل و تن درست
 بدین گونه تا پاسخ نامه دید
 از ایوان بیامد بنزدیک رای
 چو بکشاد لب رای بنواختش
 دو یاره بهاگیر و دو کوشوار
 همان شاره هندی همان تیغ هند
 بیامد ز قنوج ببرزوی شاد
 زره چون رسید اندر آن بارگاه
 یک گفت آنچه از رای دید و شنید
 بدو

بیارد بمن گر ندارد برنج
 بجنبید بر خویشتن بر زجای
 نه اکنون نه از روزگار نخست
 اگر تن بخواهد زما یا روان
 اگر سر فرازست اگر زیر دست
 بدان تا روان بد اندیش ما
 بخوان و بدان وبه بین پیش و پس
 ندارم فزون زانکه کوی بدار
 همی بود ببرزوی با رهنمای
 همه روز بر دل همی راندی
 نه بر خواندی نیز تا بامداد
 دری از کلیله نبشتی نهان
 بیاورد بنزدیک نوشین روان
 بدانش همی جان روشن بشست
 که دریای دانش بر ما رسید
 بدستوری باز گشتن بجای
 یکی خلعت هندوی ساختش
 یکی طوق پیر کوهی شاهوار
 همه روی آهن سراسر پزند
 بسی دانش نو گرفته بیاد
 نیایش کنان رفت نزدیک شاه
 بجای کیا دانش آمد پدید

بدو گفت شاه ای پسندیده مرد
 تو اکنون ز کنجورستان کلید
 بیامد خرد یافته سوی کنج
 درم بود و کوهر بچپ و بر است
 کرامتیه دستی بیوشید و رفت
 چو آمد بنزدیک تختش فراز
 چنین گفت برزوی را شهریار
 چرا رفتی ای رخ دیده ز کنج
 چنین داد برزوی پاسخ بشاه
 هر آن کس که او پوشش شاه یافت
 دگر آنکه با جامه شاهوار
 دل بد سگالان شود تار و تنک
 یکی آرزو خواهم از شهریار
 چو بنویسد این نامه بوزر جمهر
 نخستین در از من کند یادگار
 بدان تاپس از مرگ من در جهان
 بدو گفت شاه این بزرگ آرزوست
 ولیکن برج تو اندر خورست
 نویسنده نامه خسروی
 بموزر جمهر آن زمان شاه گفت
 نویسنده از کلک چون خامه کرد
 نبشتند بر نامه خسروی
 کلیله روان مرا زنده کرد
 ز چیزی که خواهی نباید گزید
 بکنجور نمود بسیار رخ
 جز از جامه شاه چیزی نخواست
 بدرگاه کسری خرامید و تفت
 برو آفرین کرد و بر دش نماز
 که بی بدره و کوهر شاهوار
 کسی را سزد کنج کو دید رخ
 که ای تاج تو برتر از چرخ و ماه
 بخت و تخت مهی راه یافت
 به بیند مرا مرد نا سازگار
 بماند رخ دوست با آب و رنگ
 که ماند زمن در جهان یادگار
 کشاید برین رخ برزوی چهر
 بفرمان پیروزگر شهریار
 بخوانند ورنجم نکردد نهان
 نه اندازه مرد از ره جوست
 سخن گرچه از پایکه بر ترست
 نوشت آنزمان خط بر پهلوی
 که این آرزو را نباید نهفت
 ز برزوی در سر یکی نامه کرد
 نبد آن زمان خط بجز پهلوی

همیدون نکه داشت در کج شاه
چنین تا بتازی سخن راندند
چو مامون جهان روشن و تازه کرد
دل موبدان داشت و رای کیان
کلیده بتازی شد از پهلوی
بتازی همی بود تا کاه نصر
کرانمایه بو الفضل دستور اوی
بفرمود تا پارسی و دری
وزان پس نوشتن چو رای آمدش
همی خواست از آشکار و نهان
کز زنده را پیش بنشانند
به پیوست گویا پراکنده را
بر انکو سخن داند آرایش است
حدیث پراکنده بپراکند
جهاندار تا جودان زنده باد

برو ناسزا کس نکردی نکاه
از آن پهلوانی همی خواندند
خور و ماه بر دیگر اندازه کرد
ببسته بهر دانشی بر میان
بدین سان که اکنون همی بشنوی
بدانکه که شد بر جهان شاه عصر
که اندر سخن بود کجور اوی
بگفتند و کوتاه شد داوری
برو بر خرد رهنمای آمدش
کز زیادکاری بود در جهان
همه نامه بر رودگی خواندند
بسفت اینچنین در آکنده را
چو ابله بود جای بخشایش است
چو پیوسته شد مغز و جان آکند
زمان و زمین پیش او بنده باد

TRADUCTION du morceau précédent du *Schah-namèh*.*Le livre de Calila est apporté de l'Inde à Nouschiréwan.*

Il est temps maintenant que je raconte cette histoire que j'ai recueillie des discours de mes devanciers. Prêtez donc attention à ce qu'a rapporté Schadab-bourzin (1), alors qu'il mit au grand jour ce qui auparavant étoit caché.

Au temps de Nouschiréwan, roi dont la renommée a toujours conservé son premier éclat, ce prince interrogeoit sur toute sorte de sciences les mobeds dont il avoit orné sa cour. Parmi eux étoient des médecins, des orateurs, des philosophes, des chefs remplis de prudence (2) et expérimentés. Il y avoit un homme illustre, supérieur en mérite (3), digne, aux yeux de chacun d'eux, d'être considéré comme une couronne dont il n'étoit personne qui ne se fit honneur : c'étoit (4) un médecin, un habile musicien (5), nommé Barzouï ; il étoit vieux et fort éloquent ; il possédoit des connoissances dans toutes les sciences, et jouissoit, dans tous les genres, d'une grande renommée dans le monde. Un jour, au mo-

(1) Suivant une autre leçon شادان برزین
Schadan-bourzin.

(2) La signification que je donne ici au mot كزارنده, ne se trouve ni dans Castell, ni dans Meninski, mais elle est autorisée par le *Farhang schoouri*, qui rend le verbe كزاریدن en turc, par تمیز و تشخیص ایلک.

(3) ابا est fréquemment employé dans le *Schah-namèh* pour با, comme l'observe l'auteur du *Farhang schoouri*, qui cite pour exemples ce distique :

ابا شهریاران لشکر شکن

چها باخت این روزگار کهن

et cet autre :

روم خیمه بر طرف جیگون زیم

ابا دشمنان دست در خون زیم

(4) کجا est ici synonyme de که : il est employé assez souvent dans ce sens, comme l'observe l'auteur du *Farhang schoouri*, qui justifie cette observation par les exemples suivans :

سر نامه کرد آفرین خدای
کجا هست و باشد همیشه بجای

برادرت چندان برادر بود
کجا مر ترا بر سر افسر بود

دم چون نامه بر رخ و در دست
کجا عنوان او این روی زردست

کجا s'emploie aussi pour چه, comme dans cet exemple :

بنزد سیاوش خرامید زود

بر او بر شهرد آن کجا رفته بود

(5) Les quatre manuscrits d'après lesquels je donne le texte de ce morceau, portent tous سرایند, ce qui ne signifie rien autre chose que *canens, modulans, canendo recitans* : je n'ai point dû changer cette leçon, qui cependant me paroît suspecte.

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

ment où le roi donnoit audience, Barzouï se présenta devant cet illustre monarque, et lui parla ainsi: O roi ami de la science, qui recherches l'instruction et conserves fidèlement le souvenir des connoissances acquises, j'ai jeté aujourd'hui les regards, avec un esprit éclairé, sur un livre des Indiens; j'y ai trouvé écrit que sur les montagnes de l'Inde il y a une herbe, brillante comme la lame d'une épée (1); que si un guide va la cueillir et en fait une mixtion, en employant les principes de la science, et qu'ensuite on la jette sur un mort, le mort recouvre infailliblement l'usage de la parole au même instant. Maintenant, avec la permission du roi, je ferai ce voyage pénible et rebutant; je prendrai pour guide une grande masse de science; peut-être serai-je assez heureux pour réaliser ce prodige. Il ne seroit pas surprenant qu'un corps mort recouvrât la vie, puisque le monde a pour roi Nouschiréwan (2). Le roi lui répondit: Il n'est pas vraisemblable que cela arrive, mais peut-être convient-il d'en faire l'épreuve. Porte une lettre de ma part au souverain de l'Inde: dirige tes regards par-tout où s'étend la région idolâtre du Sind (3); associe-toi un compagnon qui t'aide dans cette entreprise; demande aussi le secours de la bonne fortune, si tu veux être un prodige dans le monde (4). Il est vraisemblable que cette parole renferme un sens énigmatique: porte, pour l'offrir au raja, tout ce qui est nécessaire; car il n'y a aucun doute que tu n'aies besoin d'obtenir de lui un guide. Alors Nouschiréwan ouvrit la porte de son trésor; il fit charger trois cents chameaux d'étoffes de poil de chèvre (5), qui étoient le vêtement des braves, de pièces d'or, de brocard, d'étoffes de soie et de filosèle, de bagues, de couronnes (6), de musc et d'ambre.

(1) Au lieu de چوروی پرند, on lit dans un des quatre manuscrits چوچینی پرند comme un glaive de la Chine; et dans un autre, چوروی پرند comme un glaive Grec. Le mot پرند signifie proprement la surface brillante et comme moirée d'une épée: il veut dire aussi une étoffe de soie unie.

(2) Nouschiréwan ou Nouschin-réwan signifie ame douce, agréable.

(3) Le sens de ce dernier vers me paroît incertain. Le mot بت آرای est employé plus loin, comme épithète, en parlant du ministre du souverain Indien. Dans un des manuscrits que j'ai comparés, ce vers se lit ainsi:

ببر نامه من سوی رای هند

نکرکت بود چاره آرای هند

Porte, de ma part, une lettre au raja de l'Inde: tâche que (celui qui est) l'ornement de l'Inde te prête

secours. Je crois que cette leçon est une interpolation.

(4) A la lettre, si tu es un prodige dans le monde. Je ne comprends pas bien le sens de ce vers. Je ne trouve aucune variante dans les manuscrits. Je soupçonne cependant qu'il faut lire مکر au lieu de اکر, c'est-à-dire, il pourroit arriver que tu devinsses toi-même (par ta sottise crédulité) l'étonnement de l'univers; ou bien اکر تـو au lieu de اکر تـو, c'est-à-dire, autrement tu deviendras toi-même &c.

(5) Au lieu de زبمی que portent les quatre manuscrits, j'ai supposé qu'il faut lire زبموی. Peut-être زبمی est-il le nom d'une étoffe inconnue aux auteurs de dictionnaires.

(6) Au lieu de زافسر de couronnes, on lit dans un manuscrit زاکسون de satin noir; mais la mention de cette étoffe seroit déplacée ici.

L'envoyé quitta la cour de Perse ; et étant arrivé auprès du raja , il lui remit la lettre du roi , et développa devant lui les présens dont il étoit chargé. Lorsque le raja eut pris lecture de la lettre du roi , il dit à l'envoyé : Vieillard sage et prudent , je n'ai pas besoin que le roi me fasse présent de rien ; la personne , l'armée , le royaume , tout est un entre nous. Avec une telle justice , un tel trône , une telle majesté royale , l'éclat d'une telle fortune , une telle puissance , il ne seroit pas surprenant qu'un monarque aussi pur tirât les morts de la poussière. Tous les brahmanes qui habitent dans les montagnes , sont devant toi comme tes sujets (1) , ainsi que mon ministre fortuné , l'ornement de notre culte (2) , et mon trésorier qui est lui-même un riche trésor. Tout ce que renferme l'Indoustan , de bon et de mauvais , est à tes ordres ; tout ce qui fait ma grandeur , le fort comme le foible , est à toi.

Alors on disposa pour Barzouï , auprès du raja , un appartement distingué , comme il convenoit. Le raja lui envoya des tapis , des mets , des vêtemens recherchés et des matelas (3) . Il s'en alla ensuite et passa toute la nuit à délibérer avec les docteurs , les grands de Cannoudj , et les sages. Dès que le jour éclatant commença à paroître de derrière la montagne , et que le flambeau qui éclaire le monde se montra sur l'horizon , le raja manda les médecins les plus distingués par leur science , cherchant parmi eux quelqu'un qui , par ses connoissances , pût servir de guide. Quand Barzouï se mit en marche pour se rendre à la montagne , une troupe de médecins l'accompagna. Barzouï parcourut à pied toutes les montagnes , ayant la science pour guide. Il choisit des herbes tant sèches que fraîches , de celles qui étoient fanées comme de celles qui avoient tout leur éclat. Ayant mis en poudre les unes et les autres , il en répandit la poussière

(1) Ce vers diffère extrêmement dans les quatre manuscrits. J'ai suivi la leçon du manuscrit de M. Jouannin. Dans le manuscrit n.º 229, on lit همه جمله باشد ترا زیر دست ce qui donne le même sens ; mais je ne pense pas que le poète eût dit همه جمله , ce qui présente un pléonasme ridicule. Le manuscrit de M. A** porte همه رای دارد بتو زیر دست , c'est-à-dire , le raja te les soumet comme tes sujets ; car je ne pense pas que le mot رای puisse être pris ici dans un autre sens ; mais cette leçon où le raja semble parler de lui-même à la troisième personne , ne se lie pas avec le distique suivant où il s'exprime par le pronom ou adjectif possessif de la première personne , en disant دستور من mon ministre , كنخور من mon trésorier. Enfin dans le manus-

یکی دارد آن رای واین crit de Bruix on lit واین رای واین نادرست , ce qui ne présente aucun sens.

(2) A la lettre , qui orne les idoles. Peut-être le mot بت آرای est-il ici le nom propre du ministre ; cependant je suis plus porté à croire que c'est une épithète qui signifie l'ornement de la religion , à-peu-près comme chez les Musulmans , les surnoms de بهاء الدین la splendeur de la religion , زين الدين l'ornement de la religion.

(3) De même que les infinitifs خوردن et كسندن , sont employés pour signifier ce que l'on mange , et ce qu'on étend par terre pour se coucher , l'infinitif افکندن doit signifier ce que l'on jette par terre pour marcher dessus , comme tapis , nattes , &c.

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

sur un mort ; mais le mort ne fut point rendu à la vie par la vertu de ces herbes ; il sembla que ce remède souverain avoit perdu son efficacité. En vain Barzouï et ceux qui l'accompagnoient parcoururent à pied , l'une après l'autre , toutes les montagnes ; leur fatigue demeura sans fruit. Barzouï reconnut alors qu'un tel prodige ne peut être l'ouvrage d'aucun autre que de ce roi dont la vie est éternelle et la puissance sans bornes ; son cœur devint brûlant en pensant à la honte dont il seroit couvert devant le roi et devant les grands , et aux fatigués du voyage qu'il avoit entrepris. Il pensoit aussi avec regret aux riches présens qu'il avoit apportés , et aux discours qu'il avoit tenus , et qui restoient sans effet. Ce qu'il avoit trouvé écrit dans un livre , étoit pour lui un sujet d'angoisses. Pourquoi , se disoit-il , cet homme ignorant et au cœur de pierre a-t-il étourdiment écrit ainsi une chose qui n'est fondée que sur le vent , de sorte que ses discours vains ont eu pour fruit tant de peine et de fatigue ! Ensuite il adressa la parole aux sages qui l'accompagnoient , et leur dit : Hommes instruits par l'expérience , docteurs recommandables , connoissez-vous un homme plus savant que vous tous ! Quel est-il , et dans quel lieu sa tête s'élève-t-elle au-dessus de la multitude ! Ils répondirent tous d'un commun accord : Il y a dans ce pays un savant vieillard , d'un âge très-avancé ; il nous surpasse tous par le nombre des années et par la sagesse ; par la science il l'emporte sur tous les hommes distingués. Barzouï reprit et dit à ces personnages illustres : Hommes renommés et d'un esprit éclairé , veuillez encore ajouter aux peines que déjà vous vous êtes données , et daignez diriger mes pas vers lui. Peut-être ce vieillard éloquent et savant pourra-t-il m'assister dans cette affaire. Ils conduisirent donc vers ce vieillard Barzouï dont le cœur étoit agité de différentes pensées , et la tête remplie des divers propos qu'il avoit entendus. Lorsque cet homme éloquent fut près de lui , Barzouï lui exposa toutes les fatigues qu'il avoit éprouvées. Alors le savant vieillard , ouvrant la bouche , développa devant lui toute sorte de sciences. Nous aussi , lui dit-il , nous avons trouvé la même chose par écrit ; nous nous sommes aussi empressés à faire des démarches pour satisfaire le même desir ; mais puisque , malgré tant de peines , nous n'avons pu découvrir ce qui étoit l'objet de nos recherches , il faut nécessairement entendre cela d'une autre manière. Apprends que l'herbe c'est le discours , et que la montagne figure le savant qui passe toutes ses années loin de la foule des humains (1) ; le corps mort , c'est l'homme privé de science : car l'ignorant , quelque part qu'il se trouve , est sans mouvement. C'est par la science , sans aucun doute , que l'homme est vivant ; garde-toi d'appro-

(1) Le manuscrit 299 et celui de M. A*** | lit سنوه , ce qui est synonyme. Suivant cette
portent که باشد همه ساله اورا شکوه | leçon , le sens est , qui , à tout âge , inspire le
celui de M. Jouannin , au lieu de شكوه او | respect.

cher de celui qui en est privé, puisque c'est la science qui concilie aux hommes le respect. L'herbe est la figure de Calila, et la science est figurée par la montagne. Vraisemblablement tu trouveras dans le trésor du roi un livre qui te servira de guide pour te conduire à la science. En entendant ces paroles, Barzouï fut ravi de joie; toutes ses fatigues passées devinrent à ses yeux comme du vent. Il combla ce vieillard de bénédictions, et se rendit auprès du raja. Il parcourut la route avec la vitesse du feu, et parut devant le raja, en faisant des vœux pour lui. Prince, lui dit-il, puisses-tu vivre aussi long-temps que l'Inde subsistera. O roi, dont la fortune se plaît à favoriser les vœux, il y a dans ton trésor un livre nommé en indien *Calila*; il est sous le sceau, et respectueusement placé dans le trésor du roi, ce livre qui montre le chemin de la prudence et de la science. Daigne ordonner à ton trésorier de me l'apporter, s'il ne se refuse pas à prendre cette peine. Cette demande contrista le raja; il se leva de sa place par l'effet de son agitation (1). Il dit à Barzouï: Jamais personne ne nous a fait une semblable demande, ni en ce temps, ni dans les siècles passés. Mais nous ne saurions rien refuser au monarque Nouschiréwan, quand même il nous demanderait notre corps ou notre ame, soit qu'il exigeât de nous un grand de notre cour, ou un sujet inférieur. Cependant tu ne liras dans ce livre qu'en notre présence, afin que les hommes dont l'esprit est mal intentionné pour nous, ne disent pas dans leur cœur que quelqu'un a copié ce livre. Lis-le donc, apprends-le, et considère-le de telle manière qu'il te plaira (2). Grand prince, lui répondit Barzouï, je ne demande rien de plus que ce que tu veux bien m'accorder. Alors le trésorier du roi apporta Calila: Barzouï étoit avec celui qui lui avoit servi de guide. Chaque chapitre du livre qu'il lisoit, il le répétoit pendant tout le jour dans son esprit. Il n'en lisoit point chaque fois plus qu'il n'en pouvoit retenir jusqu'au lendemain. Quand le livre lui étoit ôté et rendu au roi, il écrivoit en cachette un chapitre de Calila. Il continua de la sorte, si bien qu'il apporta à Nouschiréwan le livre des Indiens. Son cœur étoit comblé de joie, son corps jouissoit d'une bonne santé, il purifioit son ame éclairée dans les eaux de la science, jusqu'à l'instant où lui parvint la réponse à la lettre qu'il avoit écrite à Nouschiréwan pour l'instruire de son succès, en ces termes: *La mer de la science est parvenue jusqu'à nous*. Alors il quitta l'appartement qu'il habitoit, et vint trouver le raja pour lui demander la permission de retourner dans sa patrie. Lorsqu'il eut ouvert la bouche, le raja le combla de caresses, le revêtit d'une robe Indienne, lui fit présent de deux bracelets de grand prix, de deux

(1) Le manuscrit de M. Jouannin porte *Il fut affligé, la prudence ne lui suggéra aucun remède.*
غمين شد نبد هيچ درمان رای, c'est-à-dire, (2) Mot à mot, par devant et par derrière.

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

pendans d'oreille, d'un collier formé de perles dignes d'un roi, d'un turban d'étoffe de l'Inde, et d'une épée de fabrique Indienne, dont la lame avoit par-tout l'éclat de la moire.

Barzouï quitta Cannoudj, plein de joie, ayant confié à sa mémoire beaucoup de science nouvelle. Quand il fut arrivé à la cour de Perse, il se présenta devant le roi en faisant des vœux pour lui, et lui raconta tout ce qu'il avoit vu et entendu chez le raja. La science remplaça l'herbe qu'on attendoit. Le roi lui dit alors : Homme digne d'estime, Calila a rendu la vie à mon ame. Maintenant prends de mon trésorier la clef de mes trésors ; je veux que tu choisisses tout ce qui te plaira. Le sage, riche des dons de l'intelligence, se rendit au trésor ; il ne causa pas beaucoup de fatigue au trésorier. A droite et à gauche, tout étoit rempli d'argent monnoyé et de pierres précieuses ; il ne demanda rien autre chose qu'un vêtement royal. Il se revêtit d'un habit (1) de grand prix, et retourna en hâte se présenter à la cour de Nouschiréwan. Quand il se fut approché de son trône, il lui souhaila toute sorte de bénédictions, et offrit au ciel des vœux pour lui. Le roi, lui adressant la parole, lui dit : Pourquoi es-tu sorti du trésor sans avoir pris une grosse somme d'argent et des pierreries de grand prix, ô homme éprouvé par tant de fatigues ! C'est à ceux qui ont supporté les fatigues qu'il convient de posséder des trésors. Barzouï répondit au roi : Prince, dont la couronne est élevée au-dessus du ciel et de la lune, quiconque a obtenu un vêtement royal, a trouvé le chemin de la fortune et du trône de la grandeur ; de plus, lorsqu'on me verra revêtu d'un habit digne d'un roi, moi qui suis un homme sans mérite, le cœur des méchans en sera affligé et serré, le visage de mes amis en recevra un nouvel éclat. J'ai cependant encore une demande à faire au roi, dans le desir que ma mémoire soit transmise, par un monument durable, aux siècles futurs. Je souhaite que Buzurdjmihir, lorsqu'il transcrira ce livre, expose au grand jour les peines qu'a supportées Barzouï ; qu'il consacre le premier chapitre à ma mémoire, par l'ordre du monarque victorieux, afin qu'après ma mort, on lise ce chapitre parmi les hommes, et que mes travaux ne demeurent point ignorés. Tu demandes-là, lui dit le roi, une chose d'un prix excessif, et qui surpasse tout ce à quoi peut prétendre un homme ambitieux de renommée (2) ; mais quelque supérieur à ton rang que soit un tel desir, il est convenable aux fatigues que tu as

(1) Je n'ai aucune autorité pour traduire le mot *دستی* par *habit* ; mais la suite des idées l'exige absolument.

(2) Ce vers varie beaucoup dans les manuscrits. Le manuscrit de Bruix porte *بر اندازة*

مرد دینار جوسد ; le manuscrit n.º 299, به اندازه مرد سالار جوسد ; celui de M. A***, نه زاندازه مرد آزاده خوسد, enfin celui de M. Jouannin, نه اندازه مرد آزرم جوسد. J'ai suivi cette dernière leçon, supportées

supportées. Alors le roi dit à Buzurdjmihir qu'il ne convenoit point de tenir caché le desir qu'avoit témoigné Barzouï. L'écrivain, après avoir taillé un roseau pour le rendre propre à tracer des caractères, écrivit au commencement du livre un chapitre concernant Barzouï. On le transcrivit sur l'exemplaire du roi. Il n'y avoit, à cette époque, aucune autre écriture que le caractère Pehlvi.

On conserva toujours ce volume dans le trésor du roi, et aucun homme abject n'étoit admis à le voir. La chose demeura ainsi jusqu'au temps où la langue Arabe fut en usage : on ne lisoit ce livre que dans le texte Pehlvi, à l'époque où Mamoun rendit au monde son éclat et sa fraîcheur, et donna une nouvelle forme au soleil et à la lune (1). Il possédoit un cœur semblable à celui des mobeds, et la sagesse des monarques de la race des Cayaniens ; il avoit ceint ses reins pour le service de toutes les sciences. Alors Calila fut traduit du pehlvi en arabe, de la manière qu'on l'entend lire aujourd'hui. Ce livre demeura ainsi en arabe, jusqu'au temps de Nasr. Lorsque ce prince, l'excellent Abou'lfazl son vizir, qui, en fait d'éloquence, étoit son trésorier, ordonna qu'on le récitât (2) en parsi et dans le dialecte (de la cour, nommé) *déri*. Le ministère (d'Abou'lfazl) fut de peu de durée. Lorsque après cela (Nasr) conçut le dessein de le faire mettre par écrit, la sagesse lui servit de guide ; il témoignoit le desir à tous, connus ou inconnus, qu'il restât de lui un monument dans le monde. On fit alors asseoir devant lui un homme d'une sagesse éprouvée : on lut le livre tout entier devant Roudéghi (3). Celui-ci mit en ordre les paroles qui avant lui étoient dispersées (4) ; il perça ces perles qui auparavant étoient pleines (5). La poésie est un ornement pour celui qui a de l'éloquence ; pour un sot, elle lui assure l'indulgence (6). Des discours sans ordre jettent le trouble dans l'esprit ; quand ils sont liés par la mesure, ils remplissent agréablement l'ame et le cerveau.

Puisse le monarque du monde vivre éternellement ! puissent le temps et la terre être soumis à ses ordres (7) !

(1) Ce vers varie beaucoup dans les manuscrits. Je crois que la leçon que j'ai adoptée est la meilleure : le sens est que *Mamoun renouvela la face de l'univers*.

L'auteur du *Schah-namèh* attribue à Mamoun ce qui appartient à Mansour. Son autorité paroît avoir égaré les écrivains postérieurs.

(2) Mot à mot, *on le dit*. Je traduis ainsi à la lettre, parce qu'il semble, par ce qui suit, que cette traduction Persane d'Abou'lfazl ne fut pas mise, du moins en entier, par écrit.

(3) C'est fort à propos que le poète dit qu'on

fit venir Roudéghi devant Nasr, et qu'on lui lut *Calila* : car Roudéghi étoit aveugle.

(4) C'est-à-dire qu'il mit en vers ce qui étoit en prose.

(5) C'est-à-dire que ces perles n'étoient point forées, et par conséquent n'étoient point mises en œuvre et ne formoient pas un collier.

(6) Le poète veut dire, je crois, qu'un bon livre mis en vers y gagne un nouveau mérite, et qu'un mauvais livre obtient par-là plus d'indulgence.

(7) Ce dernier vers est un vœu du poète pour le sultan Mahmoud.

N.º III.

*EXTRAIT des Vies des hommes illustres d'Ebn-Khilcan,
concernant Abd-allah Ebn-almokaffa.*

Ce qui suit est tiré de la vie d'Abou-Moghith Hosain ben-Mansour Halladj (1).

Après avoir terminé cet article, j'ai trouvé dans le livre intitulé *Schamil fi osoul eddin*, qui a pour auteur Abd-almélic surnommé *Imam-alharamain* (2), duquel je parlerai plus loin, un chapitre dont je dois faire mention ici pour rectifier une erreur dans laquelle l'auteur de ce livre est tombé. Voici ce qu'il dit : « Plusieurs écrivains sûrs et dignes de confiance ont » rapporté que ces trois hommes avoient formé ensemble une ligue pour » renverser le gouvernement, occasionner une révolution dans l'état, attirer » à eux les cœurs des hommes et les gagner. Chacun de ces trois person- » nages avoit choisi une partie de l'empire dans laquelle il devoit agir. Djan- » nabi avoit pris pour lui les contrées voisines de Lahsa ; Ebn-almokaffa » s'étoit enfoncé dans les pays habités par les Turcs, et Halladj avoit » choisi la contrée de Bagdad ; mais ses deux compagnons avoient jugé » qu'il périroit, et ne parviendroit point à son but, parce que les habitans » de l'Irak étoient peu disposés à se laisser séduire. »

Ici se termine ce que dit *Imam-alharamain*. Sur quoi je fais la remarque suivante : les hommes instruits dans l'histoire ne sauroient admettre la vérité de ce récit, parce que les trois personnages dont il s'agit n'ont point vécu dans le même temps. Halladj et Djannabi ont pu, à la vérité, se trouver réunis, parce qu'ils ont été contemporains ; mais j'ignore si leur prétendue réunion a eu lieu effectivement ou non. Par *Djannabi*, j'entends parler d'Abou-Taher Soleïman, fils d'Abou-Saïd Hasan, et petit-fils de Bahram, surnommé *Kirmati*. . . . Quant à Ebn-almokaffa, c'est Abd-allah ben-almokaffa, cateb célèbre par son éloquence, et auteur de petits traités très-estimés (3). Il étoit d'une famille de la province de Perse, et avoit fait profession du magisme ; mais il avoit abjuré cette religion,

(1) Ce morceau ne se trouve point dans tous les manuscrits d'Ebn-Khilcan. Il se lit dans mon manuscrit, et dans celui de la Bibliothèque du Roi, man. Arabe, ancien fonds, n.º 730.

(2) C'est-à-dire, l'imam des deux villes saintes.

Ce surnom lui fut donné, parce qu'il avoit enseigné plusieurs années à la Mecque et à Médine.

(3) Peut-être faut-il traduire, auteur du livre intitulé *Alrésail albédia*. Voyez ci-après, p. 267.

et fait profession de la foi musulmane entre les mains d'Isa, fils d'Ali, oncle paternel des deux premiers khalifes de la maison d'Abbas, Saffah et Mansour. Ensuite il devint secrétaire d'Isa ben-Ali, et lui fut spécialement attaché. On rapporte de lui cette parole : « J'ai bu à longs traits » des *khotba*, et je ne leur ai point conservé leur rime; elles ont été absorbées, puis elles ont reparu; ce ne sont plus elles, quant à la disposition » (des mots), mais elles ne sont point différentes d'elles-mêmes, quant » aux expressions (1). »

Haïtham ben-Adi racontait ce qui suit : Ebn-almokaffa vint un jour trouver Isa ben-Ali, et lui dit : L'islamisme est entré dans mon cœur, et je veux devenir musulman par ton ministère. Isa lui répondit : Il faut que cela se fasse en présence des généraux et des hommes les plus distingués; reviens donc demain. Ce même jour, au soir, Isa ben-Ali fit apporter à manger, et Ebn-almokaffa se mit à manger et à *marmotter* tout bas en mangeant (2), suivant la coutume des mages. Quoi, lui dit Isa, tu veux embrasser l'islamisme, et tu *marmottes* encore ! C'est, dit Ebn-almokaffa, que je serois fâché de passer la nuit sans appartenir à aucune religion. Le lendemain matin il embrassa l'islamisme, et en fit profession entre les mains d'Isa.

Ebn-almokaffa, malgré son mérite éminent, étoit soupçonné d'athéisme. Djahedh raconte qu'on tenoit pour suspecte la croyance d'Ebn-almokaffa, de Motia, fils d'Iyyas, et de Yahya, fils de Zéyad; ce qui a fait dire à quelqu'un : Comment Djahedh s'est-il oublié lui-même ! Le khalife Mahdi, fils de Mansour, disoit : Je n'ai point trouvé de livre d'athéisme, dont l'origine ne remonte à Ebn-almokaffa. Asmaï rapporte qu'Ebn-almokaffa a composé des ouvrages excellens, du nombre desquels est celui qui est intitulé *la Perle non-pareille*, livre qui, en son genre, n'a point son semblable (3) :

Asmaï raconte que, comme on demandoit un jour à Ebn-almokaffa, par qui il avoit été instruit des règles de la civilité, il répondit : J'ai été moi-même mon maître; toutes les fois que j'ai vu un autre faire quelque

(1) Il semble que ceci signifie qu'Ebn-almokaffa se vantoit d'avoir composé des *khotba*, en y faisant entrer tous les mots d'autres *khotba* plus anciennes, mais en en changeant le rythme et les cadences.

(2) C'est ce que les livres Zend appellent *vadj*, c'est-à-dire, parler sans articuler. On doit garder le *vadj* pendant le repas, et toutes les fois qu'on s'acquitte d'une fonction naturelle. Voyez le Zend-avesta, t. II, p. 566; *Vet. Pers. relig. histor.* 2.^e éd. p. 462, *Sadder*, porte 22.

(3) Hadji Khalfa parle de ce livre en ces

الدرة البهيمية والجوهرة الثمينة لعبد
الله بن المقفع الاديب وهو كتاب لم يصنف
في فته مثله تحصها بعض المتصوفة وسماه
عظة الالباب وذخيرة الاكتساب وهو مرتب
على اثني عشر فصلا ويشتمل على الحقايق
والمعاني واخبار السادة الحالط ولها مختصر
آخر مسمى البهيمية

الحالط est sûrement une faute; peut-être faut-il lire الحاصفة.

bonne action, je l'ai imitée; et quand j'ai vu quelqu'un faire une chose malhonnête, je l'ai évitée.

Ebn-almokaffa s'étant rencontré un jour avec Khalil ben-Ahmed, auteur du *Traité de Prosodie*, quand ils se furent séparés, on demanda à ce dernier comment il avoit trouvé Ebn-almokaffa. Il a, répondit Khalil, plus de science que de jugement. Ebn-almokaffa, interrogé de même au sujet de Khalil, répondit: Il a plus de jugement que de science.

Quelques personnes disent qu'Ebn-almokaffa est l'auteur du livre de Califa et Dimna; suivant d'autres, il n'en est point l'auteur; il a seulement traduit en arabe ce livre qui étoit en langue Persane, et l'introduction qui est à la tête de cet ouvrage, est de lui.

Ebn-almokaffa tournoit en dérision Sofyan, fils de Moawia, fils de Yérid, fils de Mohalleb, fils d'Abou-Sofra, gouverneur de Basra; il parloit mal de sa mère, et ne nommoit jamais Sofyan autrement que *le fils de la libertine* (1).

Il avoit souvent répété ces propos injurieux, lorsque Soleïman et Isa, fils d'Ali et oncles paternels du khalife Mansour, vinrent à Basra pour y dresser, au nom de Mansour, un acte de sauve-garde en faveur de leur frère Abd-allah fils d'Ali. Cet Abd-allah s'étoit révolté contre son oncle Mansour, et avoit aspiré au khalifat. Mansour fit marcher contre lui une armée, commandée par Abou-Moslem Khorasani. Ce général le vainquit, et Abd-allah s'enfuit vers ses deux frères Soleïman et Isa, et demeura caché auprès d'eux, parce qu'il appréhendoit que Mansour ne le fit mourir. Soleïman et Isa intercédèrent pour lui auprès de Mansour, et sollicitèrent sa grâce et l'oubli de sa conduite passée. Le khalife se rendit à leurs sollicitations, et il fut convenu que Mansour lui feroit donner par écrit un acte d'amnistie. Toute cette affaire est consignée dans les livres d'histoire; je n'en ai rapporté ici que ce qui étoit absolument nécessaire pour la liaison et l'enchaînement de la narration. Soleïman et Isa, étant venus à Basra, dirent à Abd-allah de rédiger lui-même cet acte d'amnistie, et celui-ci eut soin d'y mettre les termes les plus forts, afin que Mansour ne pût pas attenter à ses jours. J'ai déjà dit qu'Ebn-almokaffa étoit secrétaire d'Isa ben-Ali: ce fut lui qui rédigea l'acte d'amnistie. Il y employa les formules les plus fortes, jusque-là qu'il y disoit dans un endroit: « Et s'il » arrive que le prince des croyans manque à sa parole envers son oncle » paternel Abd-allah, fils d'Ali, ses femmes seront répudiées, ses bêtes » de service léguées à des établissemens pieux, ses esclaves libres, et les » Musulmans dégagés envers lui de leur serment de fidélité. » Ebn-almokaffa mettoit une grande application dans la rédaction des clauses. Quand Mansour lut cela, il en fut choqué, et demanda par qui cet acte avoit été dressé. On lui dit que c'étoit par un secrétaire de ses oncles, nommé

(1) Le terme de l'original signifie proprement *une femelle en chaleur*.

Abd-allah ben-almokaffa. Alors il écrivit à Sofyan, gouverneur de Basra, dont il a été parlé précédemment, de faire mourir Ebn-almokaffa. Sofyan lui en vouloit beaucoup pour le motif que nous avons déjà rapporté. Un jour donc Ebn-almokaffa se fit annoncer chez Sofyan, qui attendit, pour l'admettre, que tous ceux qui se trouvoient auprès de lui fussent sortis. Alors il le fit entrer; puis il le fit passer dans une chambre où il fut mis à mort. Ebn-almadaïni raconte ce fait de la manière suivante : Quand Ebn-almokaffa fut entré, Sofyan lui dit : Te souviens-tu des propos que tu tenois contre ma mère ! Emir, lui répondit Ebn-almokaffa, je vous conjure, au nom de Dieu, d'épargner ma vie. Que ma mère, répartit Sofyan, soit une libertine, si je ne te fais périr d'un genre de mort que personne n'a souffert avant toi. Alors Sofyan fit chauffer un four, puis il le fit couper, l'un après l'autre, les membres d'Ebn-almokaffa, et il les jetoit dans le four, sous les yeux de ce malheureux. Enfin, il y fit jeter tout son corps. Il fit fermer le four sur lui; puis il dit : Je n'ai encouru aucun blâme en faisant de toi un exemple, parce que tu es un impie (1) qui as corrompu les hommes. Soleïman et Isa ayant fait des recherches pour savoir ce qu'étoit devenu Ebn-almokaffa, on leur dit qu'il étoit entré dans la maison de Sofyan, pour le saluer, et n'en étoit point sorti. En conséquence ils accusèrent Sofyan auprès de Mansour, et le firent conduire lié et garroté devant lui. On fit comparoître les témoins qui attestoient qu'ils avoient vu Ebn-almokaffa entrer chez Sofyan, et qu'il n'en étoit point sorti. Ils déposèrent donc en présence de Mansour, qui leur dit qu'il examinerait cette affaire. Puis il ajouta : Qu'en pensez-vous ? Si je fais mourir Sofyan pour venger la mort d'Ebn-almokaffa, et qu'ensuite celui-ci sorte de cette maison (il montrait en même temps une porte qui étoit derrière lui), et vienne vous adresser la parole, comment pensez-vous que je vous traiterai ? je vous ferai mourir pour venger le sang de Sofyan. Alors les témoins rétractèrent leurs dépositions, et Soleïman et Isa ne parlèrent plus d'Ebn-almokaffa, voyant bien que c'étoit par ordre de Mansour qu'il avoit été tué. Il étoit âgé, dit-on, de trente-six ans.

Voici maintenant le récit de Haïtham ben-Adi. Suivant lui, Ebn-almokaffa se moquoit souvent de Sofyan. Comme Sofyan avoit un grand nez, quand Ebn-almokaffa entroit chez lui, il le saluoit en disant : *Salut à vous deux*; il vouloit dire Sofyan et son nez. Un jour il lui dit, pour

(1) Le mot *زندیق* signifie proprement un disciple du Zend-avesta, un sectateur du magisme.

Je dois rappeler, à cette occasion, un passage de Tabari, cité par M. de Hammer, tome I.^{er} des Mines de l'Orient, pag. 370, où

il est question d'Ebn-almokaffa et de sa doctrine impie. Il y est nommé mal à propos *Ebn-almocanna*.

Ce même passage se trouve dans *Nikbi ben-Masoud*, manuscrit Persan de la Bibliothèque du Roi, n.^o 61.

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

l'insulter, en présence de beaucoup de personnes : Que dites-vous d'un personnage qui est mort en laissant un mari et une femme (1) ! Une autrefois, Sofyan ayant dit : Je ne me suis jamais repenti de m'être tu, Ebn-almokaffa lui répondit : C'est un ornement pour toi d'être muet ; comment pourrais-tu te repentir de ce qui te fait honneur ! Aussi Sofyan disoit, en parlant d'Ebn-almokaffa : Par Dieu, je le couperai membre par membre, et ses yeux en seront témoins. Il avoit le projet de se rendre maître de sa personne par surprise, lorsqu'il reçut la lettre de Mansour qui lui ordonnoit de le faire mourir : en conséquence il lui ôta la vie.

Béladéri raconte ainsi cet événement : Quand Isa ben-Ali vint à Basra, au sujet de l'affaire de son frère Abdallah ben-Ali, il ordonna à Ebn-almokaffa d'aller trouver Sofyan pour telle ou telle affaire. Ebn-almokaffa le pria d'y envoyer une autre personne, parce qu'il craignoit que Sofyan ne lui fit quelque mauvais traitement. Isa lui ordonna d'y aller, disant qu'il répondoit de sa sûreté. Ebn-almokaffa obéit, et Sofyan le fit périr comme nous l'avons rapporté. D'autres disent qu'il le fit jeter dans le puits nommé *Almakhradj*, et fit renverser sur lui les pierres du puits. Suivant d'autres, il le fit entrer dans un bain dont on ferma la porte sur lui, et il y mourut suffoqué.

Notre ami Schems-eddin Abou'lmodhaffer Yousouf le prédicateur, petit-fils du Scheïkh Djémal-eddin Abou'lfaradj Djouzi le prédicateur célèbre, raconte dans son livre intitulé *le Miroir du temps* (2), l'histoire d'Ebn-almokaffa, ses aventures, et sa mort violente, sous l'année 145. Or, comme son usage est de rapporter chaque événement sous l'année dans laquelle il est arrivé, ce seroit une raison de penser qu'Ebn-almokaffa fut tué en cette année 145. Au contraire, la manière dont en parle Omar ben-Schabbèh (3) dans son histoire de Basra, donne à entendre que cet événement est de l'année 142 ou 143. D'ailleurs c'est une chose généralement reconnue que Soleïman ben-Ali est mort en 142 ; or nous avons dit que Soleïman demanda, concurremment avec son frère Isa ben-Ali, vengeance du meurtre d'Ebn-almokaffa, et c'est encore une preuve que celui-ci a été tué en l'année 142 : Dieu sait mieux ce qui en est. On trouve dans l'ouvrage intitulé *Hamma*, un poëme d'Ebn-almokaffa (4). Dans la vie d'Abou-Amrou ben-Alola Mokri, on verra une élégie qu'Ebn-almokaffa composa sur sa mort. Elle est attribuée par d'autres à son fils Mohammed ben-Abdallah ben-almokaffa. J'ai fait mention en cet endroit de cette

(1) Je ne devine pas le sens de cette plaisanterie, qui, vraisemblablement, renferme une obscénité.

(2) La Bibliothèque du Roi possède deux volumes de cet ouvrage, n.ºs 640 et 641 ; mais ils ne contiennent que des événemens posté-

rieurs à l'époque dont il s'agit dans ce récit.

(3) La vie d'Omar ben-Schabbèh se trouve dans Ebn-Khilcan.

(4) Il se trouve effectivement dans le *Hamma*, chapitre des *تعازی*, une pièce de vers d'Ebn-almokaffa.

diversité d'opinions (1) : on peut l'y voir. Quoi qu'il en soit, au surplus, de tout cela, la date du meurtre d'Ebn-almokaffa n'est pas postérieure à l'année 145 ; elle ne peut être que de cette année ou d'une année antérieure. Cela étant, comment pourroit-on imaginer qu'il y ait eu quelque complot entre lui, Halladj et Djannabi, comme le rapporte *Imam-alharamain* ! Cela met sa méprise en évidence. D'ailleurs, Ebn-almokaffa ne quitta jamais l'Irak. Comment donc cet auteur peut-il dire qu'il s'enfonça dans le pays des Turcs ! Il demeuroit à Basra, et ne voyageoit que dans l'Irak. Bagdad aussi n'existoit point encore de son temps ; ce fut Mansour qui la fit bâtir pendant son khalifat ; il en jeta les fondemens en l'an 140 ; elle fut achevée, et il vint y demeurer en 146 ; la construction de cette ville ne fut entièrement terminée qu'en 149. Il est question ici de l'ancienne Bagdad, qui est sur la rive occidentale du Tigre, entre le Tigre et l'Euphrate. La ville de Bagdad d'aujourd'hui est la nouvelle Bagdad qui étoit sur la rive orientale, et où étoient situés les palais des khalifes : elle est actuellement la capitale de l'empire. Saffah et son frère Mansour avoient d'abord leur résidence à Coufa. Saffah bâtit près d'Anbar une ville qu'il nomma Haschémia : ils y transportèrent leur résidence, puis ils quittèrent Haschémia, et vinrent demeurer à Anbar. Saffah y mourut, et on y voit son tombeau. Mansour demeura à Anbar, jusqu'à ce qu'il fit bâtir Bagdad et y fixât sa résidence.

Mokaffa (père d'Abd-allah surnommé *Ebn-almokaffa*) avoit pour nom *Dadouyeh*. Lorsque Haddjadj ben-Yousouf Thakéfi étoit gouverneur de l'Irak et de la province de Farès, il donna à Dadouyeh la perception des contributions de cette province : celui-ci ayant commis des vexations dans ses fonctions, Haddjadj le fit mettre à la torture ; sa main se retira (ce qu'on exprime en arabe par le mot *takaffa*) ; et de là lui vint le sobriquet de *Mokaffa*. Suivant d'autres, il avoit été mis en place par Khaled ben-Abd-allah Koschäiri, dont nous parlerons plus loin ; et Hadjaddj ayant succédé à Khaled dans le gouvernement de l'Irak, le fit mettre à la torture. Dieu sait mieux ce qui en est.

Ebn-Makki, dans l'ouvrage intitulé *Tathkif allisan*, dit : On prononce *Ebn-almokaffa*, mais on devroit dire *Ebn-almokaffi* : car Mokaffa étoit ainsi nommé parce qu'il faisoit et vendoit des *kifa*, c'est-à-dire, des espèces de paniers de feuilles de palmier, sans anse. Cependant la première opinion relativement à la prononciation de ce surnom, c'est-à-dire, *Mokaffa*, est admise en général par les savans.

(1) La vie d'Abou-Amrou ne venant dans l'ouvrage d'Ebn-Khilcan que long-temps après celle de Halladj, où se trouve cette digression sur Ebn-almokaffa, c'est une preuve que ce

morceau a été ajouté après coup par notre auteur. Voilà pourquoi il ne se trouve pas dans tous les manuscrits d'Ebn-Khilcan.

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

Man. Pers.
n.º 61, f. 387.

OBSERVATIONS sur l'Extrait précédent d'Ebn-Khilcan.

Nikbi ben Masoud parlant d'Abd-allah ben-almokaffa, le représente comme un infidèle qui professoit extérieurement l'islamisme, mais qui étoit demeuré au fond du cœur attaché à la religion des Mages et à la doctrine des Zendiks, زنادقه. « C'étoit, » dit-il, un officier de plume, qui écrivoit avec beaucoup de » pureté et d'éloquence; il possédoit à fond la langue Arabe, » au point que parmi ces gens-là (c'est-à-dire, les Zendiks), quand » on faisoit l'énumération des hommes distingués par l'élégance » de leur style, on le nommoit toujours le premier. C'est lui qui » a traduit le livre de Calila et Dimna, d'un style orné et d'une » manière si élégante. »

عبد الله بن المقفع دبیری با فصاحت و بلاغت و متبحر در لغت
که درین امت (۱) چون فصحا را شمردندی نخست او را یاد
کردندی و کتاب کلیده و دمنه را او ترجمه کرده است با زینتی بدان (۲)
خوش سخنی

Masoudi, dans le *Moroudj-aldhéheb*, parlant de Dabschélim, dit: « C'est ce prince qui est auteur du livre de Calila et » Dimna, lequel a été traduit par Ebn-almokaffa. Sahel ben-Ha- » roun a composé pour Mamoun un livre qu'il a nommé *livre de Thaléba et Afra*; il imite dans cet ouvrage le livre de Calila » et Dimna, quant aux chapitres dont il se compose, et aux » apologues qu'il renferme, mais il le surpasse par le mérite de » la composition. » وهو الواضع لكتاب كلیده و دمنه الذی نقله ابن المقفع وقد صنف سهل بن هارون للمامون کتابا ترجمه بکتاب ثعلبه و عفره يعارض فيه كتاب كلیده و دمنه في ابوابه و امثاله يسزید عليه في حسن نظمه

(۱) Peut-être faut-il lire مدت درین, dans ce temps-là. (۲) Je lis بدان.

Suivant

Suivant le même écrivain, Ebn-almokaffa a traduit du persan ou pehlvi en arabe, le livre intitulé *كتاب البنكش*, qui contient les aventures d'Espendiar, le même qui a construit le fameux château nommé *Alan* قلعة الان, château situé à cinq grandes journées de Téfis. Il a pareillement traduit en arabe l'ouvrage intitulé *السكسران*, qui contient l'histoire de la mort d'Afrasiab, des guerres des Perses et des Turcs, et des hauts faits d'armes de Roustam, fils de Dastan. Je crois, comme je l'ai déjà dit précédemment, que l'auteur cité par Th. Hyde, sous le nom d'*Ibu-Mucfa*, n'est autre qu'Abd-allah ben-almokaffa. Hadji-Khalfa attribue à Ebn-almokaffa, sur l'autorité du *Moroudj aldhéheb* de Masoudi, une traduction Arabe de toute l'histoire ancienne des Perses. Voici le passage de Hadji-Khalfa : تاريخ الفرس لبعض قدماء اهل فارس وهو قد كان معظما عند العجم لما فيه من اخبار اسلافهم وسير ملوكهم وهو اصل الشهنامة وغيرها ونقله ابن المقنح « (المقنح ١) من البهلوية الى العربية كما في مروج الذهب » des Perses, composée par d'anciens écrivains de la Perse. » C'étoit un livre tenu en grande estime parmi les Persans, à cause qu'il renfermoit l'histoire de leurs ancêtres et les vies de leurs rois. C'est la source du *Schah-naméh* et d'autres livres. » Ebn-almokaffa l'a traduit du pehlvi en arabe, suivant ce qu'on lit dans le *Moroudjal dhéheb*. » L'auteur du *Modjmel altéwarikh* cite aussi Ebn-almokaffa au nombre de ses autorités.

Man. Pers.
n.º 62 de la Bibl.
du Roi.

Nikbi ben-Masoud ainsi que Masoudi rapportent qu'Ebn-almokaffa, d'accord avec plusieurs autres Zendiks, s'étoit chargé de composer quelques morceaux à l'imitation de l'Alcoran ; mais qu'il ne put jamais y réussir.

Le passage d'Ebn-Khilcan prouve évidemment que c'est à tort que l'auteur du *Schah-naméh* a rapporté au règne de Mamoun la traduction Arabe du livre de Calila par Ebn-almokaffa, et qu'elle appartient certainement au règne de Mansour.

TEXTE de l'extrait précédent d'Ebn-Khilcan.

وبعد الفراغ من هذه الترجمة وجدت في كتاب الشامل في اصول الدين تصنيف امام الحرمين عبد الملك الآتي ذكره فصلا ينبغي ذكره هاهنا والتنبيه على الوهم الذي وقع فيه فانه قال وقد ذكر طايفة من الاثبات الثقات ان هولاء الثلاثة تواصلوا على قلب الدولة والتعرض لافساد المملكة واستعطاف القلوب واستمالتها وارتاد كل واحد منهم قطرًا اما الجنابي فاكناف الاحساء وابن المقفع توغل في اطراف بلاد الترك وارتاد للحلاج قطر بغداد وحكم عليه صاحبا باهلكة والقصور عن درك الامنية لبعده اهل العراق عن الانخداع هذا اخر كلام امام الحرمين قلت وهذا الكلام لا يستقيم عند ارباب التواريخ لعدم اجتماع الثلاثة المذكورين في وقت واحد اما للحلاج والجنابي فيمكن اجتماعهما لانهما كانا في عصر واحد ولكن لا اعلم هل اجتماعا ام لا والمراد بالجنابي هو ابو طاهر سليمان بن ابي سعيد الحسن بن بهرام القرمطي رئيس القرامطة..... واما ابن المقفع فهو عبد الله ابن المقفع الكاتب المشهور بالبلاغة صاحب الرسائل البديعة وهو من اهل فارس وكان مجوسيًا فاسلم على يد عيسى بن علي عم السقاح والمنصور الخليفين الاولين من الخلفاء بني العباس ثم كتب له واختص به ومن كلامه شربت من الخطب رياء ولم اضبط لها رويتا فغاضت ثم فاضت فلا هي نظاما وليست غيرها كلاما وقال الهيثم بن عدي جاء ابن

المقفع الى عيسى بن علي فقال له قد دخل الاسلام في قلبي واريد ان
اسلم على يدك فقال له عيسى ليكن ذلك بهضرم من القواد ووجوه
الناس فاذا كان الغد فاحضرتهم حضرطعاما عيسى عشية ذلك
اليوم فجلس ابن المقفع ياكل ويزمزم على عادة المجوس فقال له عيسى
اتزمزم وانت على عزم الاسلام فقال اكره ان ابات على غير دين فلما
اصبح اسلم على يدك وكان ابن المقفع مع فضله يتهم بالزندقة فحكى
لجاحظ ان ابن المقفع ومطيع ابن اياس ويحيى بن زياد كانوا يتهمون في
دينهم قال بعضهم كيف نسي الجاحظ نفسه وكان المهدي بن المنصور
لخليفة يقول ما وجدت كتاب زندقة الا واصله ابن المقفع وقال الاصمعي
صنف ابن المقفع المصنفات الحسنات منها الدرّة اليتيمة التي لم
يصنف في فنها مثلها وقال الاصمعي قيل لابن المقفع من ادبك فقال
نفسى اذا رايت من غيرى حسنا اتيته وان رايت قبيحا ابنته واجتمع
ابن المقفع بالخليل بن احمد صاحب العروض فلما افترقا قيل للخليل
كيف رايتك فقال علمه اكثر من عقله وقيل لابن المقفع كيف
رايت للخليل قال عقله اكثر من علمه ويقال ان ابن المقفع هو الذي
وضع كتاب كليله ودمنه وقيل انه لم يضعه وانما كان باللغة
الفارسية فعربه ونقله الى العربية وان الكلام الذي في اول هذا الكتاب
من كلامه وكان ابن المقفع يعبت بسفين بن معوية بن يزيد بن
المهلب بن ابي صفرة امير البصرة وينال من امه ولا يستيه الا ابن
المغتملة وكثر ذلك منه فقدم سليمان وعيسى ابنا على البصرة وهما
عما المنصور ليكتبا امانا لاختيهما عبد الله بن علي من المنصور وكان
عبد الله المذكور قد خرج على ابن اخيه المنصور وطلب للخلافة

لنفسه فارسى اليه المنصور جيشا مقدمه ابو مسلم الخراسانى فانتصر
ابو مسلم عليه وهرب عبد الله بن على الى اخويه سليمان وعيسى
فاستتر عندهما خوفا على نفسه من المنصور فتوسطا له عند المنصور
ليرضى عنه ولا يواخذة بما جرى منه فقبل شفاعتهما واتفقوا على ان
يكتب له امان من المنصور وهذه الواقعة مشهورة فى كتب التواريخ
وقد اتيت منها فى هذا المكان بما تدعو الضرورة اليه ليبنى الكلام
بعضه على بعض فلما اتيا البصرة قالوا لعبد الله اكتبه انت وبالخ
فى التاكيد كيلا يقتله المنصور وقد ذكرت ان ابن المقفع كان كاتباً
لعيسى بن على فكتب ابن المقفع الامان وشدّد فيه حتى قال فى جملة
فصوله ومتى غدر امير المؤمنين بعنه عبد الله بن على فنساؤه طوالق
ودوابه حبس وعبيده احرار والمسلمون فى حلّ من بيعته وكان ابن
المقفع يتنوّق فى الشروط فلما وقف عليه المنصور عظم ذلك عليه وقال
من كتب هذا فقالوا له رجل يقال له عبد الله بن المقفع يكتب
لاعامك فكتب الى سفين متولّى البصرة المقدم ذكره يامره بقتله وكان
سفين شديد الحنق عليه للسبب الذى تقدم ذكره فاستاذن ابن المقفع
يوماً على سفين فاخر اذنه حتى خرج من كان عنده ثم اذن له فدخل
فعدل به الى حجرة فقتل فيها وقال ابن المدائنى لما دخل ابن المقفع على
سفين قال له اذكركم كنت تقول لاقى فقال انشدهك الله ايها الامير فى
نفسى فقال اى مغتلة ان لم اقتلك قتلة لم يقتل بها احد وامر بتنوير
فحجر ثم امر بابن المقفع فقطعت اطرافه عضوا عضوا وهو يلقيها فى
التنور وهو ينظر حتى اتى على جميع جسده ثم اطبق عليه التنور ثم
قال ليس علىّ فى المثلة بك حرج لانك زنديق قد افسدت الناس وسال

سليمان وعيسى عنه ف قيل انه لما (١) دخل دار سفين مسلما ولم يخرج منها فخاصماه الى المنصور واحضراه اليه مقيدا وحضر الشهود الذين شاهدوه وقد دخل داره ولم يخرج فاقاموا الشهادة عند المنصور فقال لهم المنصور انا انظر في هذا الامر ثم قال لهم ارايتم ان قتلت سفيان به ثم خرج ابن المقفع من هذا البيت و اشار الى باب خلفه و خاطبكم ما تروني صانعا بكم اقتلكم بسفين فرجعوا عن الشهادة واضرب عيسى وسليمان عن ذكره وعلما ان قتله كان برضى المنصور ويقال انه عاش ستا وثلاثين سنة وذكر الهيثم بن عدى ان ابن المقفع كان يستخف بسفين كثيرا وكان انف سفيان كبيرا فكان اذا دخل عليه قال السلام عليكما يعنى نفسه وانفه وقال له يوما ما تقول في شخص مات وخلف زوجا وزوجة ليختر به على ملاء من الناس وقال سفيان يوما ما ندمت على سكوت قط فقال له ابن المقفع الخرس زين لك فكيف تندم على ما هو زين لك وكان يقول بسفين والله لا قطعته اربا اربا وعينه تنظر وعزم على ان يغتاله فجاءه كتاب المنصور بقتله فقتله وقال البلادري لما قدم عيسى بن على البصرة في امر اخيه عبد الله بن على قال لابن المقفع اذهب الى سفين في امر كذا وكذا فقال ابعت اليه غيرى فاني اخاف منه فقال اذهب انت في اماني فذهب اليه ففعل به ما ذكرناه وقيل انه القاه في بئر الفخرج وردم عليه الحجارة وقيل ادخله حماما واغلق عليه بابه فاختنق قلت ذكر صاحبنا شمس الدين ابو المظفر يوسف الواعظ سبط الشيخ جمال الدين ابو الفرج

(١) Le mot لما paroît superflu : peut-être faut-il lire أما , ou bien il faut lire ensuite لم يخرج ولم يخرج .

بن الجوزى الواعظ المشهور في تاريخه الكبير الذي سماه مرآة الزمان
اخبار ابن المقفع وما جرى له وقتله في سنة خمس وأربعين ومائة
ومن عاداته ان يذكر كل واقعة في السنة التي كانت فيها فيدل على ان
قتله كان في السنة المذكورة وفي كلام عمر بن شبة في كتاب اخبار
البصرة ما يدل على ان ذلك كان في سنة اثنتين او ثلاث وأربعين
ومائة ولا خلاف في ان سليمان بن علي مات في سنة اثنتين وأربعين
ومائة وقد ذكرنا انه قام مع اخيه عيسى بن علي في طلب ثار ابن
المقفع فيدل ايضا على انه قتل في هذه السنة والله اعلم وابن المقفع له
شعر وهو مذكور في كتاب الحماسة وسياتي في ترجمة ابي عمرو بن
العلاء المقرئ له مرثية فيه وقد قيل انها لولده محمد بن عبد الله بن المقفع
على ما ذكرته هناك من الخلاف فلينظر هناك فيه وكيف ما كان
فان تاريخ قتله لم يكن بعد سنة خمس وأربعين ومائة وانما كان فيها
او فيما قبلها واذا كان كذلك فكيف يتصور ان يجتمع بالحلاج والجنادي
كما ذكره امام الحرمين رحمه الله تعالى ومن ههنا حصل الغلط وايضا (١)
فان ابن المقفع لم يفارق العراق فكيف يقول انه توغل في بلاد الترك
وانما كان مقوما بالبصرة وبتردد في بلاد العراق ولم تكن بغداد موجودة
في زمنه فان المنصور انشأها في مدة خلافته فاختمها في سنة
اربعين ومائة واستتم بناءها ونزلها في سنة ست وأربعين وفي سنة تسع
وأربعين تم جمع بنائها وهي بغداد القديمة التي بالجانب الغربي على دجلة
وهي بين الفرات ودجلة وبغداد في هذا الزمان هي الجديدة
التي كانت في الجانب الشرقي وفيها دور الخلفاء وهي قاعدة الملك في هذا

(١) Je pense qu'il faut lire وايضا وايضا.

الوقت وكان السقّاح واخوه المنصور قد نزلوا بالكوفة ثم بنى السقّاح
بلدة عند الانبار سماها الهاشميّة فانتقلا اليها ثم انتقلا الى الانبار
وبها مات السقّاح وقبره ظاهر بها واقام المنصور على ذلك الى ان بنى
بغداد فانتقل اليها والمقّقع بضم الميم وفتح القاف وتشديد الفاء وفتحها
وبعدها عين مهملة واسمه دادويه وكان الحجاج بن يوسف في ايام
ولايته العراق وبلاد فارس قد ولاه خراج فارس فمدّ يده واخذ الاموال
فعدّبه فتقّعت يده فقبل له المقّقع وقيل بل ولاه خالد بن عبد الله
القشيري الآتي ذكره وعدّبه يوسف بن عمر الثقفي الآتي ذكره
لما تولى العراق بعد خالد والله اعلم اى ذلك كان وقال ابن مكى في كتاب
تثقيف اللسان ويقولون ابن المقّقع والصواب ابن المقّقع بكسر الفاء
لانه كان يعمل القفّاع ويبيعها قلت والقفّاع بكسر القاف جمع قفّعة
بفتح القاف وهو شىء من الخوص يشبه الزنبيل لكنّه بغير عروة والقول
الاول هو المشهور بين العلماء وهو فتح الفاء

*EXTRAIT du Dictionnaire bibliographique de Hadji-Khalifa,
concernant le Livre de Calila (1).*

كليله ودمنه وهو كتاب في اصلاح الاخلاق وتهذيب النفوس وضعه
بيديا الفيلسوف لدبشليم ملك الهند وجعله على السن البهايم والطيور
تنزيها للحكمة وفنونها وصيانة لغرضه الاقضى فيه بين العوام وعلى الاغبياء
الطغام (2) وقد صنّف في هذا الباب جماعة من اولى الالباب صحفا وافية
محتوية على حكايات غريبة واخبار عجيبة غير ان صاحب كليله
كان اول فاتح هذا الباب وكل ما صنّف بعد من نوادر الحكايات
فمقتبس من ضياء انواره وهو على اربعة عشر بابا ١ في وجوب الاجتناب
عن استماع كلام الساعي والتمائم ٢ في وخامة خاتمة الاشرار ومآل
عاقبتهم ٣ في منافع الاحباب والاحباب ٤ في عدم جواز الامن من
كيد العدو ٥ في مضار الامل والغفلة ٦ في آفة التججيل ٧ في
الحزم والتدبير ٨ في عدم الاعتماد على الخصة (3) ٩ في العلم (4) والصفح

(1) J'ai comparé, pour donner ce texte, les deux manuscrits n.°s 733 et 875 de l'ancien fonds de la Bibliothèque du Roi, un manuscrit du Vatican, n.° 378 ou 147, enfin la copie faite pour Petis de la Croix, et accompagnée de sa traduction. Je crois que cette copie a été faite d'après le manuscrit n.° 875. J'ai corrigé les fautes évidentes; quant à celles dont la correction n'est que conjecturale, j'en indiquerai les motifs dans mes notes.

(2) Je lis من العوام وعن. Cette correction est d'autant plus certaine, que ce passage est tiré du prologue du livre de Calila, par Ali ben-Aschah Farési, dans

lequel on lit: وجعله على السن البهايم والطيور صيانة لغرضه فيه من العوام وضئا بما ضمنه عن الطغام وتنزيها للحكمة وفنونها ومحاسنها وعيونها. Voyez mon édition du texte Arabe de Calila.

(3) Man. 733, الخصة; man. 875, الخفة; man. de Petis, الثقة; man. du Vatican, ارباب الحقد. Il faut lire ارباب الخفة.

(4) Tous les manuscrits portent ainsi, à l'exception de celui du Vatican où on lit العلو; il faut lire العفو le pardon; cette correction me paroît indubitable.

١٠ في المجازاة والمكافاة ١١ في ضرر طلب الزيادة وما يفوت سببه ١٢ في العلم^(١) والوقار ١٣ في ما يجب على الملوك من اجتناب استماع الخائيف^(٢) والغدار ١٤ في التسليم والتوكل ولما سمع انوشيروان فيه^(٣) ورام تحصيله فارس طيبا يقال له برزويه فاخرجه من الهند حكى انه لما بعث برزويه الى بلاد الهند لانتساح كليله ودمنه اعطاه من المال خمسين جرابا في كل جراب عشرة آلاف دينار ولما استخرج من الهند نقله من الهندية الى الفارسية لكسرى انوشيروان ونقله من الفارسية الى العربية عبد الله بن علي الاهوني^(٤) ليحيى بن خالد البرمكى في خلافة الوزير المهدي^(٥) وذلك في سنة ١٧٠ ونظمه سهل بن نوبخت الحكيم ليحيى بن خالد المذكور فلما وقف عليه اجازة الف دينار وقد صنف سهل بن هارون للامون كتابا ترجمه بكتاب نقله وعصره عارض فيه كتاب كليله ودمنه في ابوابه وامثاله ثم امر ابو الحسن نصر بن احمد الساماني لواحد من علماء عصره ونقله من العربية الى الفارسية ونظمه شاعره رودكى حسن^(٦) بالفارسية^(٧) ثم امر ابو المظفر بهرامشاه بن مسعود الغزنوي الى ابي المعالي نصر الله بن محمد بن عبد الحميد فنقله ثانية من نسخة ابن المقفع^(٨) وهذه الترجمة هو المشهور بكليله

(1) Il faut nécessairement lire العلم.

(2) Je lis الخائيف : cette correction est certaine.

(3) Il y a certainement ici quelques mots omis. Je lis ولما سمع انوشيروان بهذا بهذا. Il n'est point douteux que c'est là ce qu'a voulu dire Hadji-Khalifa.

(4) On lit الكوفي dans le man. de Petis, et الاهوازي dans celui du Vatican.

(5) Le mot الوزير doit être supprimé ou placé après البرمكى.

(6) Roudéghi se nommoit ابو الحسن et non حسن. Je pense que Hadji-Khalifa avoit écrit نظم احسن.

(7) Ce mot ne se trouve que dans le man. du Vatican.

(8) On lit المقفع dans les man. 733 et 875, et dans celui du Vatican.

وَدَمِنَه فِي هَذَا الزَّمَانِ لَكِنَّهُ أَطْنَبَ وَأَسْهَبَ بِإِسْرَادِ الْأَلْفَاظِ الْمَغْلَقَةِ ثُمَّ
جَدَّدَ هَذِهِ التَّرْجُمَةَ وَلِخْتِصَافِهَا وَهَدَّيْهَا الْمَوْلَى حَسِينَ بْنِ عَلِيٍّ السَّوَاعِظِ
الْكَاشِفِيِّ لِلْأَمِيرِ سَهِيلِيٍّ مِنْ أَمْرَاءِ السُّلْطَانِ ⁽¹⁾ بَايْقَرًا وَسَمَّاهُ أَنْوَارَ السَّهِيلِيٍّ
ثُمَّ تَرْجَمَ الْمَوْلَى عَلِيُّ بْنُ صَالِحٍ أَنْوَارَ السَّهِيلِيٍّ مِنَ الْفَارْسِيِّ إِلَى التُّرْكِيِّ بِإِنْشَاءِ
لَطِيفِ سَمَاءِ هَمَايُونِ نَامَةِ الْمَتَوَقِّيِّ سَنَةِ وَتَرْجَمَ الدِّينَ مُحَمَّدَ الْبَيْكَ الْقَزْوِينِيَّ ⁽²⁾
بِلُغَةِ تَرْكِيٍّ ⁽³⁾ الْمَتَوَقِّيِّ سَنَةِ وَمَلْتَمَسَ هَمَايُونِ نَامَهُ كَثَلَتْ لِلْمَوْلَى يَحْيَى
أَفَنْدِي الْمَفْتِيِّ

TRADUCTION du texte précédent.

Calila et Dimna. C'est un livre qui a pour objet de former les mœurs et de corriger les âmes. Il a été composé par le philosophe Bidpai, pour Dabschélim, roi de l'Inde. L'auteur y a placé ses préceptes dans la bouche des quadrupèdes et des oiseaux, pour, à l'abri de ce déguisement, mettre à couvert la philosophie et sa doctrine, et dérober ainsi aux yeux du vulgaire, et des hommes légers et grossiers, le véritable but qu'il s'étoit proposé en composant ce livre. Beaucoup de sages ont écrit en ce genre des livres excellens qui renferment des aventures merveilleuses et des récits pleins de charmes; mais l'auteur du livre de Calila est le premier qui ait donné l'exemple de ce genre de composition; et tous les recueils d'apologues et de récits amusans qu'on a faits depuis lui, doivent lui être rapportés, et sont empruntés de lui. Le livre de Calila contient quatorze chapitres, dont voici les sujets: 1. Qu'il faut bien se garder de prêter l'oreille aux discours des calomnieux et des semeurs de faux rapports. 2. Que la fin des méchans est malheureuse, et que leurs crimes ont une mauvaise issue. 3. Des avantages que l'on trouve à avoir des compagnons et des amis. 4. Qu'on ne doit jamais cesser d'être en garde contre les ruses d'un ennemi, ni se fier à lui. 5. Des suites fâcheuses de la négligence et de l'étourderie. 6. Des maux que cause la précipitation. 7. De la prudence et d'une sage prévoyance. 8. Qu'on

(1) *Lisez* السلطان حسين بن بايقرا. Dans le manuscrit du Vatican on lit ainsi: حسين من أمراء السلطان بايقرا.

(2) Le manuscrit du Vatican porte

جمال الدين بن محمد البك القزويني; mais le mot جمال a été ajouté après coup.

(3) Le manuscrit du Vatican lit بلغة التركي. L'une et l'autre leçon me paroissent fautives.

ne doit jamais se fier aux gens dont le cœur conserve de la rancune. 9. Du pardon et de l'indulgence. 10. De la juste rétribution des actions. 11. Des dangers que l'on court en cherchant à augmenter son état, et à se procurer ce à quoi l'on ne sauroit parvenir. 12. De la douceur et de la gravité. 13. De l'obligation où sont les rois de ne point écouter les hommes perfides et les traîtres. 14. De la résignation et de la confiance en Dieu (1). Nouschiréwan ayant entendu parler de ce livre, conçut un vif desir de se le procurer : en conséquence il envoya dans l'Inde un médecin appelé *Barzouyèh*, qui le lui apporta de ce pays. On dit que quand ce prince envoya Barzouyèh dans l'Inde pour y copier le livre de Calila et Dimna, il lui donna cinquante bourses dont chacune renfermoit dix mille pièces d'or. Ce livre ayant été tiré de l'Inde, Barzouyèh le traduisit de l'indien en persan, pour Khosrou Nouschiréwan. Ensuite il fut traduit du persan en arabe par Abd-allah, fils d'Ali Ahwani (2), pour Yahya, fils de Khaled le Barmékide, sous le khalifat de Mahdi, en l'année 165. Le philosophe Sahel, fils de Nevbakht, le mit en vers pour le même Yahya, qui, ayant lu son ouvrage, lui fit don de mille pièces d'or. Ensuite Sahel, fils de Haroun, composa pour Mamoun un livre intitulé *Kitab nakla wéasra*, dans lequel il imita le livre de Calila, tant pour le nombre des chapitres que pour les apologues. Dans la suite, par l'ordre d'Abou'lhasan Nasr, fils d'Ahmed, prince Samanide, un des savans de son temps le traduisit de l'arabe en persan ; et Roudéghi, poète attaché à la cour de ce prince, le mit en vers Persans. Plus tard Abou'lmaali Nasr-allah, fils de Mohammed, fils d'Abd-alhamid, le traduisit de nouveau de l'exemplaire (c'est-à-dire, de la version) d'Ebn-almokaffa, par ordre d'Abou'lmodhaffer Bahram-schah, fils de Masoud le Gaznévide. C'est cette traduction d'Abou'lmaali qu'on connoît aujourd'hui sous le nom de *Calila et Dimna*. Ce traducteur a fort alongé sa rédaction en la surchargeant d'expressions obscures. Cette version a été remise à neuf, abrégée et corrigée par le moula Hosain ben-Ali Vaéz Caschéfi, pour l'émir Sohaili, l'un des émirs de la cour du sultan Hosain, fils de Baïkra; il l'a intitulée *Anwar alsohaili*. Cette même version a été traduite du persan en turc dans un style charmant, sous le titre de *Homayoun-namèh*, par le moula Ali ben-Salih, mort en l'année Djémal-eddin, fils de Mohammed Albec Kazwini, mort en l'année l'a traduite en langue Turque (ou Tartare). Il existe un abrégé du *Homayoun-namèh*, réduit environ au tiers, par le moula Yahya Effendi, Mufti.

(1) Hadji-Khalifa suit l'ordre des livres ou chapitres, tel qu'il est dans l'*Anvari Sohaili* et le *Homayoun namèh*; les titres des chapitres de cette dernière version

m'ont servi à corriger les fautes qui se sont glissées dans les manuscrits de Hadji-Khalifa.

(2) Ou *Ahouni*.

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

OBSERVATIONS sur l'Extrait précédent de Hadji-Khalfa.

*Mines de l'O-
rient, t. II, p. 302.*

I. Hadji-Khalfa ne fait mention que d'une seule version Arabe du livre de Calila, et il l'attribue à Abd-allah, fils d'Ali, qu'il surnomme *Ahwani* ou *Ahouni*, ou, comme on lit dans le manuscrit du Vatican et dans celui de la Bibliothèque impériale de Vienne, *Ahwazi*. Cette traduction fut faite, suivant lui, en l'année 165, sous le khalifat de Mahdi, pour Yahya ben-Khaled le Barmékide, qu'il semble qualifier de *vizir*. Ceci donne lieu à plusieurs observations.

1.° Mahdi n'a point eu de vizir de ce nom. Le premier vizir, sous son règne, fut *Abou-Obaïd-allah Moawia ben-Yésar*, أبو عبيد الله معوية بن يسار; le second, *Abou-Abd-allah Yakoub ben Daoud*, أبو عبد الله يعقوب بن داود; le troisième, *Alfaïdh ben-Abi-Saléh*, (1) الفيز بن أبي صالح. Mahdi régna depuis l'année 158 jusqu'à 169. Yahya, fils de Khaled, ne fut vizir que de Haroun Rachid, et mourut en 190 ou 191.

2.° Hadji-Khalfa connoissoit la traduction Arabe d'Abd-allah ben-almokaffa, puisqu'il en parle quelques lignes plus bas: il ne pouvoit pas d'ailleurs en ignorer l'existence, attendu qu'il avoit sous les yeux le *Homayoun-naméh*, où il en est fait mention; comment donc se fait-il qu'il n'en dise pas un mot, à l'endroit précisément où il devoit en parler?

3.° On ne peut point supposer qu'*Abd-allah ben-Ali* de Hadji-Khalfa, soit le même qu'*Abd-allah ben-almokaffa*. Nous savons, par Ebn-Khilcan, que le père d'*Abd-allah ben-almokaffa* se nommoit *Dadouyéh*, et il est vraisemblable qu'il n'avoit point embrassé l'islamisme, son fils ayant lui-même vécu long-temps dans le magisme. Ainsi il est difficile de supposer qu'au nom de *Dadouyéh*, qui est Persan, il eût joint ou substitué celui d'*Ali*.

4.° La date du khalifat de Mahdi et de l'an 165, ne peut

(1) *Fakhr-eddin Razi*, manuscrit Arabe de la Bibliothèque du Roi, n.° 895.

convenir à Abd-allah ben-almokaffa, dont la mort, comme le prouve Ebn-Khilcan, doit être, au plus tard, de l'an 145, et est arrivée sous le khalifat de Mansour.

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

Toutes ces raisons me persuadent qu'il y a une lacune dans le texte de Hadji-Khalifa, et que ce bibliographe avoit écrit ونقله من الفارسيّة الى العربيّة عبد الله بن المقفّع في خلافة المنصور ثم..... بن علي الاهوني ليحيى بن خالد البرمكي في خلافة المهدي وذلك في سنة ١٤٥ » Ensuite il fut traduit en arabe sous le khalifat de Mansour, par Abd-allah ben-almokaffa. Plus tard il fut..... par..... fils d'Ali Ahwani, sous le khalifat de Mahdi, pour Yahya, fils de Khaled le Barmékide, en l'année 165. » Peut-être Hadji-Khalifa avoit-il écrit *لخصه*, *il fut abrégé*, ou bien *هدّبه*, *il fut revu et corrigé*: c'est ce qu'il est impossible de deviner. Cette lacune doit être fort ancienne, puisqu'elle se trouve dans tous les manuscrits que j'ai consultés, et vraisemblablement aussi dans celui de Vienne. Il peut se faire qu'elle vienne du premier copiste qui a mis au net l'ouvrage de Hadji-Khalifa.

II. *Sahl* ou *Sahel ben-Nevbakht* ne m'est pas connu; mais nous apprenons d'Abou'lfaradj que son fils *Abd-allah ben-Sahel ben-Nevbakht*, astronome célèbre, florissoit sous le khalifat de Mamoun. Sahel dut donc être contemporain de Yahya, fils de Khaled.

Hist. dynast.
p. 248.

III. Sahel ben-Haroun m'est totalement inconnu. Je ne crois pas qu'il ait rien de commun avec Sahel dont les deux fils, Fadhl et Hasan, furent successivement vizirs de Mamoun. Le livre que Sahel ben-Haroun composa pour Mamoun, à l'imitation de Calila et Dimna, paroît avoir eu beaucoup de célébrité. J'en ai déjà parlé ailleurs. Le titre de ce livre est écrit si différemment par les auteurs qui en ont parlé (1), et par les copistes, qu'on ne sait à quoi s'en tenir. Je le trouve nommé *تعليه وعفره*

Not. et Ext. des
man. t. IX, 1.7^e
part. p. 435.

(1) Dans un manuscrit de Masoudi | ouvrage indiqué dans la Bibliothèque de
je lis *تعليه وعفره*. Je ne trouve point cet | Hadji-Khalifa.

dans le commentaire d'Ebn-Bedroun, sur le poème historique d'Abou-Mohammed Abd-almédjid ben-Abdoun (1). Ce commentateur s'exprime ainsi : سهل بن هارون صاحب دواوين بعد يحيى البرمكى هو صاحب كتاب ثعلبه وعفره وهو كتاب مشى فيه » Sahel, fils de Haroun, chef des bureaux » après Yahya le Barmékide. Il est auteur du livre intitulé *Thaalba et Afra*, dans lequel il a imité la marche de Califa et » Dimna. »

Ce même commentateur dit, comme Hadji-Khalifa, que le livre de Califa fut mis en vers pour Yahya; mais il attribue ce travail à un écrivain tout-à-fait différent de celui que nomme le bibliographe. Son texte mérite d'être rapporté.

مما يحكى انه اراد ابوه يحيى ان يحفظ كتاب كليله ودمنه فصعب
عليه ذلك فقال له عبد الحميد (2) بن عبد الرحمن اللاحق انا انظمه
لك شعرا ليخف عليك حفظه فقال له افعل فنقله الى قصيدة مزدوجة
عدة ابياتها اربعة عشر الف بيت وعمله في ثلاثة اشهر فاعطاه يحيى
عشرة الف دينار واعطاه الفضل خمسة الف دينار وقال له جعفر اكون
راويتك لها ولا اعطيك شيئا واول القصيدة

هذا كتاب ادب ومحنة وهو الذى يدعى كليله ودمنه

On raconte que son père (le père de Djafar), Yahya, voulut apprendre par cœur le livre de Califa et Dimna, mais qu'il ne put y réussir. Alors Abd-almédjid (ou Abd-alhamid) fils d'Abd-alrahman Lahiki, lui promit de le mettre en vers, afin qu'il eût moins de peine à le graver dans sa mémoire. Yahya approuva ce projet, et celui-ci mit ce livre en vers apariés (c'est-à-dire, composés de deux hémistiches qui riment ensemble). L'ouvrage contenoit en tout 14,000 vers; il fut achevé en trois mois. Yahya donna 10,000 pièces d'or à l'auteur; Fadhl lui en donna 5,000; pour

(1) Il y a dans la Bibliothèque du Roi deux exemplaires de cet ouvrage, manuscrits Arabes, n.ºs 1411 et 1487. | Le passage cité ici ne se lit que dans le manuscrit 1411.
(2) On lit dans le man. 1487 عبد الحميد.

Djafar, il lui dit : Je veux l'apprendre par cœur sous ta dictée, et je ne te donnerai rien. Ce livre commence ainsi :

» C'est ici un livre d'instruction et d'épreuve ; c'est celui qu'on nomme *Calila et Dimna*. »

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

Il y a sans doute erreur dans Ebn-Bedroun ou dans Hadji-Khalifa ; car on ne croira pas que deux poètes aient en même temps entrepris et exécuté un semblable travail pour Yahya.

IV. Je ne sais si cette traduction en vers Arabes du livre de Calila, quel qu'en soit le véritable auteur, subsiste encore aujourd'hui. J'en connois une autre que je crois beaucoup moins ancienne, quoique j'ignore l'époque à laquelle elle a été composée : elle se trouve dans un manuscrit qui a appartenu à M. le baron de Schwachheim, et qui est aujourd'hui dans la bibliothèque de Vienne. Elle est intitulée *دُرّ الحكم في امثال الهنود والعجم*, et a pour auteur *Abd-almoumin ben-Hasan*. Le manuscrit dont je me suis procuré une copie, porte, dans le catalogue manuscrit de M. de Schwachheim, le n.° 115. L'ouvrage se compose de 4400 distiques ou 8800 vers environ, mais il y a une lacune de quelques pages. Peut-être en donnerai-je un jour une courte notice.

V. Hadji-Khalifa parle d'une version Turque faite par *Djémal-eddin ben Mohammed Albec Kazwini*. Les manuscrits sont si peu d'accord sur les noms de ce traducteur, qu'on ne peut nullement compter sur la leçon que j'ai suivie, et qui est celle du manuscrit du Vatican. M. de Hammer nomme ce traducteur *Ali ben-Felah Kazwini*, et lui attribue une traduction Tartare. Cela me paroît plus vraisemblable.

*Mines de l'O-
rient, t. II, p. 302.*

CHAPITRE du Fils du Roi, et de l'Oiseau.

Ce chapitre est le X.^e dans tous les manuscrits de la version Persane d'Abou'lmaali Nasr-allah. Mon objet, en publiant ce texte, n'étant que de faire connoître la rédaction et le style de cette version, j'ai jugé inutile d'y joindre une traduction, d'autant plus que j'ai publié ce même chapitre en françois, d'après la version Hébraïque, dans le tome IX de ce recueil, *partie I.^{re}, pag. 451 et suiv.*, et que je le donnerai en latin, de la traduction de Jean de Capoue et de celle de Raimond de Béziers, dans ce X.^e tome, *partie II.^e, p. 49 et suiv.* Je mettrai seulement ici, en notes, la traduction des passages qui pourroient offrir des difficultés.

J'ai suivi en général le manuscrit n.º 375; lorsque je m'en suis écarté, j'en ai rendu raison dans les notes.

باب ابن الملك والطائر

رای گفت برهن را که شنودم مثل آنک دشمنان غالب و خصمان
قاهر بدو محیط شوند و مغز و مهرب از همه جوانب متعذر باشد و او
طوعاً و کسراً بیکی از ایشان مظاهرت جوید و با او صلح پیوندد تا از
دیگران برهد و از خطر و خوف ایمن گردد و عهد خویش در آن واقعه
با دشمن بویا رساند و پس از ادراك مقصود و نیل مراد و حصول غرض
در تجرّز و تصویب نفس بر حسب خود برود و بین خرم و مبارکی
خرم از قصد دشمن مسلم ماند اکنون باز کوی داستان اهل
حقد و عداوت که از ایشان احتسار از و محاببت نیکوتر یا با ایشان
انبساط

انبساط و مقاربت و اگر یکی از آن طایفه کرد استمالت بر آید بدان التفات باید نمود و آن را در ضمیر جای شاید داد یا نه برهن گفت هرک بمادت روح قدس مستظهر باشد و ممد عقل کل (1) موید در کارها احتیاطی هرج تمامتر واجب بیند و مواضع خیر و شر و نفع و ضرر اندر آن نیکو بشناسد و بر تمیز او پوشیده نماید که از دوست مستزید و قرین آزرده تکرر ستوده تر و از مکاران مکر و غدرا و جناب اولیتر خاصه که تغیر باطن و تفاوت اعتقاد او بچشم خرد می بیند و جراحت دل و خدشه ضمیر او بنظر بصیرت مشاهدت می کند و آنرا از جهت خویش باهمالی مرموز یا بمکاشفتی صریح موجبات می داند (2) چه اگر بچرب زبانی و تودد او فریفته شود و جانب تحفظ و تیقظ را بی رعایت گذارد هرآینه تیرآفت را از جان هدف ساخته باشد و تیغ بلا را بمغناطیس جهل بخود کشید شعر لا تأمنن قومًا ظلمتم و بداتهم بالشتم والرغم ، ان یأبروا نخلًا لغیرهم والقول تحقره وقد ینمی (3) و از اخوات این سیاق حکایت آن مرغست رای پرسید که چگونه است آن حکایت گفت آورده اند که ملکی بود اورا

(1) Je pense qu'il faut lire کالی .

(2) C'est-à-dire, « Sur-tout lorsqu'il voit des yeux de l'esprit qu'il est survenu quelque changement à son égard, et quelque altération dans les dispositions et les intentions de son ami, qu'il aperçoit clairement par le regard de la sagacité que le cœur de celui-ci est ulcéré et son esprit blessé, et qu'il reconnoît que de sa part il a lui-même provoqué l'aliénation du cœur de son ami, soit par une négligence déguisée, soit par des torts réels et évidens. »

(3) C'est-à-dire, « Si tu as fait tort à

» quelques personnes, et que tu aies agi le premier injustement et d'une manière outrageante à leur égard, crains qu'elles ne fécondent les palmiers d'un autre: car le discours que l'on méprise acquiert souvent de nouvelles forces. »

L'auteur veut dire: Prends garde que si ceux-ci ne te nuisent pas par eux-mêmes, ils ne fortifient le parti de tes ennemis.

Le manuscrit 375 porte لئیرهم , tous les autres lisent لغیرهم . J'ai suivi cette leçon.

Dans le dernier hémistiche, au lieu de القول , plusieurs manuscrits lisent الشیء : le sens est le même.

برمدین خواندندی مرغی داشت فنزه نام با حسی سلیم و نطقی دلاویز
و در کوشک ملک بیضه نهاد و پچه بیسرون آورد ملک بفرمود تا او را
بسرای حرم بردند و بمقدم عزیزان سپردند و مثال داد که در تعهد او
و فرخ او مبالغت باید نمود (۱) و آن پادشاه را پسری آمد که انوار رشد و نجابت
در ناصیه وی تابان بود و شعاع اقبال و سعادت بر صفحات احوال وی
درفشان بیت فی المهد ینطق عن سعادة جده اثر النجابه
ساطع البرهان ان الھلال اذا رایت نمو ایقنت بدرا منه فی اللمعان
در جمله پادشاه زاده را با پچه مرغی تمام افتاد پیوسته با وی
بازی کردی و هر روز فنزه بکوه رفتی و از میوه‌ها گو که در میان
مردمان آنرا نمی نتوان یافت دو عدد بیاوردی یکی بیسر ملک دادی
یکی پچه خود را و کودکان حلی بجلوت آن تلذذ می طلبیدند و بنشاط
و رغبت آن را میخوردند و اثر منفعت آن (۲) در قوت ذات و بسطت جسم
هرچ زودتر پیدا می آمد چنانکه در مدت نزدیک (۳) بیالیدند و مخایل نفع
آن هرچ ظاهرتر مشاهدت کردند و وسیلت فنزه بدان خدمت (۴) موکدتر
گشت و هر روز قربت و منزلت وی می افزود یکچندی بگذشت
روزی فنزه غایب بود پچه او در کنار پسر ملک جست و او را برنجانید
آتش خشم پادشاه زاده را در غرقاب فحرت کشید تا خاک در چشم مردی
و مروت زد و الیف قدیم صحبت را بباد داد و پای او بگرفت و کرد سر بگردانید

(1) Le man. n.° 375 porte نمودند. La leçon que j'ai adoptée est exigée par la construction. On lit dans d'autres manuscrits نمایند ou رود, au lieu de باید نمود, ce qui est également bon.

(2) Le mot آن manque dans le manuscrit n.° 375.

(3) Au lieu de نزدیک, on lit اندک dans tous les autres manuscrits, et cette leçon me semble préférable.

(4) Le mot خدمت est omis dans le manuscrit n.° 375. J'ai cru à propos de m'écarter ici de la leçon de ce manuscrit.

و بر زمین انداخت چنانک بر فور هلاک شد فزه باز آمد پچه را گشته دید
 پر غم ورنجور گشت و در توجع و تحسّر افتاد و بانک و نفیر با آسمان رسانید
 وی گفت که بیچاره کسی که بصحبت جباران مبتلا گردد که عقد
 عهد ایشان زود سست شود و همیشه رخسار و فاء ایشان بچنگال
 جفا مجروح باشد نه اخلاص و مناصحت نزدیک ایشان محلی دارد و نه
 دالت خدمت و ذمام معرفت در دل ایشان و زنی آرد دوستی و دشمنی ایشان
 بر حدوث حاجت و زوال (1) منفعت مقصورست عفو در مذهب انتقام
 محظور شناسند و اهمال حقوق در شرح نخوت و جبروت (2) مباح پندارند
 ثمرت خدمت مخلصان کم یاد دارند و عقوبت زلت خاینان دیر فراموش
 کنند ارتکابها بزرگ را از جهت خویش خرد و حقیر شمرند
 و سهوهای خرد را از جانب دیگران بزرگ و خطیر دانند و من باری
 فرصت مجازات فایت نکرده و کینه پچه خویش از آن بی رحمت
 غدار بخوام که همزاد (3) و همنشین خود را بگشت و هماغانه
 و هماغوا به خود را (4) هلاک کرد پس بر روی ملک زاده جست
 و چشمهها جهان بینش بر کند و پروازی کرد و بر نشیمنی بلند حصین
 نشست در حال خبر بملک رسید ملک برای چشم پسر جزعها کرد و خواست
 که بحیلت مرغ را بدست آرد و بدام مکر و خدیعت فزه را در قفس
 محنت و بلا افکند و آنکاه آنچه سزای چنو بی (5) عاقبتی تواند بود و جزاء

(1) Le manuscrit n.° 375 porte و یافتن
 و بافتن . J'ai préféré la leçon des autres
 manuscrits.

(2) Le seul man. n.° 375 porte جرأت
 و جرأت . Je pense que c'est
 une faute.

(3) On lit dans le manuscrit n.° 375
 همراز, ce qui ne vaut rien.

(4) Le manuscrit n.° 375 omet le mot
 هماغانه que le rythme de la phrase
 exige.

(5) Le mot چنو est pour او چون .

چنین اقامتی را شاید در باب وی تقدیر فرماید پس بسر نشست
 سر باره که چون بشتابد چو آفتاب
 از غرتش طلوع کند کوکب ظفر
 فرخ آن کوه روان با دست و پای و گوش و سر
 فرخ آن سیمرخ پیکر کشم از پیست بسر
 چون فروگیری رکاب از کوه پیش آرد حدیث
 چون بجنابانی عنان از باد پیش آرد خبر (۱)

آخر

فكائمًا لَطَمَ الصَّبَاحُ جَبِينَهُ

واقص منه فخاص في احشائه (۲)

ویش آن بالا رفت و فوزه را اواز داد که آمن فرود آی فوزه ابا نمود

(1) Ces vers Persans offrent beaucoup de variantes dans les manuscrits : ils manquent tout-à-fait dans le manuscrit n.° 385. Le second vers ne se lit que dans les manuscrits n.°s 375 et 380.

Au lieu de *غرتش*, on lit dans le manuscrit n.° 375, *رفتش*, ce qui est moins élégant.

Dans le même manuscrit on lit *عنان*, au lieu de *رکاب*, et ensuite *رکاب* au lieu de *عنان*. La leçon que j'ai suivie est bien préférable.

Voici la traduction de ces vers :

« Il monta sur un coursier, du front étoilé duquel se lève l'astre de la victoire, alors qu'il se hâte dans sa marche comme le soleil.

» Honneur à cette montagne ambulante, qui a des mains, des pieds, des oreilles et une tête ! honneur à (ce coursier) qui, des pieds à la tête, n'a rien qui ne ressemble au Simorg.

» Lorsque vous mettez le pied sur l'étrier, il transmet la mission dont il

» est chargé avec plus de célérité que l'écho de la montagne ; lorsque vous agitez sa bride, il est de retour avec les nouvelles dont il est porteur, plus promptement que le vent. »

(2) A la marge du manuscrit de M. Jouannin, on lit *صفت اسی اغر مجل*, c'est-à-dire, il décrit un cheval qui a une étoile blanche sur le front, et les paturons blancs. Cette note m'a aidé à entendre ce vers Arabe, qui signifie mot à mot : on diroit que l'aurore l'a frappé sur le front, et que, pour se venger d'elle, il lui a enfoncé ses jambes dans les entrailles. Le poète veut dire que l'étoile que ce cheval a sur le front, semble y avoir été imprimée par l'Aurore dont elle imite la blancheur, et que la blancheur de ses paturons pourroit faire croire qu'il les a teints dans les entrailles de l'Aurore. Je ne chercherai point à justifier des figures aussi dénuées de tout agrément qu'elles sont hyperboliques.

وگفت که مطاوعت فرمان ملک بر من فرضست و بادیه فراق او بی شک
دراز وی پایان خواهد گذشت کی همه عمر کعبه اقبال من در کاه
او بودست و عهد سعادت عمر عتبه او را شناخته ام و اگر جان
شیرین را عوضی شناسمی لبیک زنان احرام خدمت کبری و کمان آن می
بود که من در سایه (1) چون کبوتران مکه مرقه توانم زیست و بر
فراز صفا و مروه اوستان پرواز توانم کرد (2) لکن خون پسر چون
خون ذبایح حاج در حریم امن او آخر مباح داشتند و هنوز مرا تمنیتی
ارزانی می باشد (3) و در خبر آمدست خبر لا یلذع المؤمن من
حجر مرتین و موافقت تدبیری بقاء حیات مرا مخالفت این فرمانست (4)
و از آنجا که رحمت ملکست امید می دارم که بدین مدافعت مرا
معذور فرماید و نیز مقررست رای ملک را که مجرم (5) آمن نشاید
زیست که اگر چه در عقوبت عاجل توقیفی رود عذاب آجل
بی شبهت منتظر و مترصد باشد و هر چند روزگار بیش گذرد مایه

(1) Plusieurs manuscrits ajoutent *او* après *سایه* ; mais comme dans la proposition suivante il n'y a point de pronom après *اوستان*, j'ai cru devoir suivre la leçon du manuscrit n.º 375.

(2) C'est-à-dire, « Je me figurois que » je pourrais vivre heureux à l'ombre, » comme les colombes de la Mecque, et » que je pourrais à l'aise déployer mon vol » sur les hauteurs de Safa et de Merwa. »
Voyez, sur les colombes de la Mecque, ma *Chrestomathie Arabe*, t. III, p. 77.

Safa et Merwa sont deux lieux célèbres dans les cérémonies du pèlerinage de la Mecque, et entre lesquels les pèlerins doivent courir. L'auteur fait une allusion à la signification de ces deux mots dont le premier, *صفا*, signifie *la pureté des*

intentions, et le second, *مروة*, *des sentimens humains et généreux*. Je prends *اوستان* dans le sens d'*ample, étendu*. On lit dans un manuscrit *کسناخ*, *hardiment*.

(3) C'est-à-dire, « Convient-il de vouloir encore m'amuser par de vaines espérances ! » Dans le manuscrit de M. Jouannin on lit : *هنوز مرا تمنی رجوع* : *و آرزوی عود باشد*, ce qui me paroit meilleur.

(4) Le sens est : « Et le parti le plus convenable que j'aie à prendre pour le reste de ma vie, c'est de me refuser à cet ordre du roi. » Le mot *حیات* est omis dans le manuscrit n.º 375.

(5) Le man. n.º 375 porte *مجرم را* c'est une faute.

بیش کیرد واکر بموافقت تقدیر و مساعدت بخت از آن برهد اعقاب
را تلخی آن عقاب نباید چشید و خواری نکال و وبال آن بدید و پسر
ملك با پچه من غدري اندیشید و من از سوز فراق (1) فرزند پانچ آن
بدادم و امروز مرا بر تو اعتماد نباید کرد و برسن مخادعت تو فرو چاه
نشاید شد مصراع چشم ندید دست چو تو کینور، ملك گفت چون
از جانبین ابتدائی و جزایی رفت نه مارا بر تو کراهیتی متوجه است
ونه ترا از ما آزاری باقی قول من باور دار و بیهوده مفارقت جان کداز
اختیار مکن و بدانک من انتقام و تشقی را از معایب روزگار مردان شهرم
و هرگز از جانب خویش در آن مبالغتی روا نبینم، خشم نبودست بر اعداش
هیچ، چشم ندید دست در ابروش چین (2) فتره گفت باز آمدن من هرگز ممکن
نباشد که خردمندان از مقاربت یار مستوحش نهی کرده اند و گویند
هر چند مردم آزرده لطف و دلجویی زیادت واجب دارد و اکرام
و احسان فریضه تر شهرد بد کمانی و نفرت بیشتر واجب بود و احتراز و احتراس
فراوان تر لازم و حکما پدر و مادر را بمنزلیت دوستان دانند و برادر را
بهکل رفیق وزن را بمنزلیت الیف شمردند و اقربا در رقیبت غریبان
و دختر را در موازنه خصمان دارند و پسر را برای بقای ذکر خواهند
و نفس و ذات خویش را یکتا شناسند و در عزت آن هیچ جانب را شرکت
ندهند چه هرگاه که مهمتی حادث گردد هر کس (3) بکوشه روند و بهیچ تلویل

(1) J'ai ajouté, d'après plusieurs manuscrits, le mot فراق qui ne se lit point dans le manuscrit n.º 375. Au surplus, l'absence de ce mot ne change rien au sens.

(2) « Jamais il ne s'est laissé aller à » la colère contre ses ennemis ; jamais » l'œil n'a vu ses sourcils froncés ».

Presque tous les manuscrits portent اعدام *mes ennemis*, et ابروم *mes sourcils*, au lieu de اعداش *ses ennemis*, et ابروش *ses sourcils*.

(3) Le manuscrit n.º 375 porte زهر کس ; c'est une faute.

خود را برای دیگری در میان نهند (۱) قطعه

داشت زای بروس‌تاء خگاو مهستی نام دختری و دو گاو
 نو عروسی جو سرو نو (۲) بالان کشت روزی ز چشم بد نالان
 بدرش شد چو ماه نو باریک شد جهان پیش پیر زن اتاریک
 دلش آتش گرفت و سوخت جگر که نیاری (۳) چنو نداشت دگر
 از قضا گاو زالك از بی (۴) خورد پیوز روزی بدیکش اندر کرد
 ماند چون پای مقعد اندر ریک آن سر مرد ریکش (۵) اندر دیک
 گاو مانند دیوی از دوزخ پیش آن زال تاخت از مطبخ
 زال پنداشت هست عزرائیل بانک برداشت پیش گاو نبیل
 گای مقلوت (۶) من نه مهستیم من یکی پیر زال محنتیم (۷)

(1) Il règne une grande variété dans les manuscrits, par rapport aux vers suivants. Dans l'*Anvari Sohäili*, cette même fable est en prose; mais Hosain Vaëz a inséré dans son récit quelques vers de la traduction d'Abou'lmaali.

(2) Les manuscrits n.ºs 375 et 376 portent *سرو بن*: je crois que c'est une faute. Dans les autres manuscrits, au lieu de *بن*, on lit *تر*, ou *بر*, ou enfin *نو*. J'ai suivi cette dernière leçon, qui a en sa faveur le plus grand nombre des manuscrits.

(3) Ce mot est écrit différemment dans les manuscrits; le seul manuscrit n.º 385 porte *نیاری*, qui est la vraie leçon. Dans le manuscrit n.º 375 on lit *نیازی*, ce qui ne donne aucun sens.

(4) C'est-à-dire, je crois, *faute d'avoir à manger*. Si l'on fit *بی*, le sens sera, *pour chercher à manger*.

(5) Tous les man. lisent *مرد ریکش*. Si l'on s'en tient aux dictionnaires, le mot *مرد ریک* signifie *un sablon fin* dont on

se sert pour polir, et la *succession* d'un homme mort. Mais il est évident qu'il a ici la même signification que *مردری* *impuissant, incapable d'agir*. Le *Farhang schoouri* l'explique par *دستی فرومایگی* et ajoute *یعنی الدن بر ایش کلین آدمیه* et *دیر لر*. Le même lexique observe qu'on dit *مرده ریک* (ou *مردوی*) pour *مرد ریک*. Il est donc évident que ces deux mots *مرد ریک* et *مردری* s'emploient l'un pour l'autre, et que le second n'est qu'une contraction du premier.

(6) Ce mot, qu'on écrit de diverses manières, n'est qu'une corruption de *ملك الموت* *l'ange de la mort*.

(7) On ne sauroit dire jusqu'à quel point ce vers varie dans les manuscrits. Dans le manuscrit n.º 375, qui est ordinairement fort exact, on le lit ainsi:

گای مقلوت از نه مهستیم

ولت کز جینک ولت از نتیم

ce qui ne paroît pas même persan. J'ai

کرترا مهستی همی باید اِنک اورا بسر مرا شاید
 اوست بیمار من نیم بیمار من درستم مرا بدو مشمار
 بی بلانا زنین شهرد اورا چون بلا دید در سپرد اورا
 بجمالی نکو بدو بد شاد بخیمالی بدش زدست بداد
 تا بدانی که روز پیکاپیچ هیچ کس مر ترا نباشد هیچ (۱)
 ومن امروز از همه علایق منفرد شدم و از همه خلائق منقطع
 گشتم و از خدمت تو چندان توشه غم برداشتم که راحله من بدان
 کران بارسست و خود کدام جانور طاقت تحمل آن دارد شعر وانما
 اولادنا بیننا اکبادنا تمشی علی الارض ، لو هبت الريح علی بعضهم
 لامتنعت عینی عن الغمض (۲) ، در جمله کوشه جگر و میوه دل
 و روشنای دیده و راحت جان در صحبت تو در باختم و مشقتها
 زفت کشیدم چنانک بیت دشمن خندید بر من و دوست
 کرپست ، کان بی دل و جان و دیده چون خواهد زیست ، و با این همه بجان
 آمن نیستم و بدین لابه فریفته شدن از خرد و کیاست دوری نماید رای
 هجرت و صبر ملک گفت اگر آنچ از جهت تو رفت بر وجه
 ابتدا بودی تحرز نیکو نمودی لکن بر سبیل قصاص و جزا کاری

suiivi la leçon du man. de M. Jouannin, qui est aussi celle des man. n.º 376 et 379, et qui se retrouve dans l'*Anvari Sohâili*. J'ai seulement conservé le mot مقلوبت, comme il est écrit dans le manuscrit n.º 375.

(1) Dans le manuscrit n.º 375, les trois derniers vers sont rangés dans un ordre différent. On lit d'abord le vers تا بدانی, ensuite le vers بی بلا, et enfin celui-ci, بجمالی. Cet arrangement m'a paru con-

traire au sens: j'ai suivi l'ordre du manuscrit n.º 385. Le vers بجمالی manque dans beaucoup de manuscrits; mais presque tous placent le vers تا بدانی à la fin de la fable; et Hosain Vaëz, qui a imité ce vers, en a usé de même.

(2) C'est-à-dire, « Nos enfans ne sont » autre chose pour nous que nos propres » viscères qui marchent sur la terre: si le » vent souffle sur quelqu'un d'entre eux, » il m'est impossible de fermer l'œil. »

پیوستی و قضیت معدلت هم این واجب کند مانع ثقت و موجب نفرت
چيست فزه گفت موضع خشم در ضمائر موجعست و محلّ حقد
در دلها ناجع⁽¹⁾ واکر بخلاف این چیزی شنوده آید اعتماد را نشاید که
زبان درین معنی از مضمون عقیدت عبارتی راست نکند و بیان درین
سفارت حق امانت نکذارد اما دلها مشاهده یکدیگر را شاهد
عدل و کواہ بمقتست و از یکی بر دیگری دلیل توان گرفت و دل ترا در
آنج می کوی موافق زبان نیست و من صولت ترا نیکو شناسم و در
هیچ وقت از باس تو آمن نتوانم بود شعر از کوه کوه رزم کران
ترگنی رکاب و زباد وقت حمله سبک ترگنی عنان شعر تنقوض الافلاک
ان خالفنه و تعاض من بعد الحراك سکون⁽²⁾ ملک گفت میان دوستان
و معارف احقاد و ضغاین بسیار حادث گردد چه امکان جهانیان از
بسته گردانیدن راه آزار و خصومت قاصرست و هرک بنور عقل آراسته
باشد و بزینت خرد متکلی بر میرانیدن آن حرص نماید و از احیاء آن
تجنب لازم شمرد فزه گفت ان العوان لاتعلم الخمرة⁽³⁾ من گرموسرد اقام

(1) Au lieu de ناجع qu'on lit dans le manuscrit n.º 375, tous les autres portent موليم. Je crois cependant que ناجع est la vraie leçon. Le sens est: « Le lieu de la » colère dans les esprits, est comme une » blessure qui fait souffrir, et la plaie de » la rancune dans les cœurs prend de l'ac- » croissement. » Il pourroit se faire néanmoins qu'au lieu de ناجع, Abou'lmaali eût écrit فاجع *douloureux*, ce que les copistes auront changé en y substituant le mot موليم, qui est d'un usage plus ordinaire, mais que la rime ne permet pas d'admettre.

(2) Le manuscrit n.º 375 lit تنعوض

الافلاك ان خالفنها; mais la leçon que j'ai adoptée, et qui est celle du manuscrit de M. Jouannin, autorisée en partie par plusieurs autres manuscrits, est bien préférable. Le sens de ce vers est: « Les » sphères célestes elles-mêmes seroient » renversées et détruites, si elles résis- » toient à ses ordres (c'est-à-dire, aux » ordres du destin), et on verroit le repos » et l'inaction succéder à leur mouve- » ment. » Dans le manuscrit de M. Jouannin, on lit deux gloses qui expliquent تعاض et پراکنده شود عوض داده شود.

(3) C'est un proverbe Arabe qui se trouve dans Meidani, et dont le sens est,

بسیار چشیده ام و عمر در نظاره مهره بازی چرخ بپایان می رسانم
مصراع ابعده المشیب اخذع بالزئیب (۱) و بسیار نفایس از
حقه این دهر بلهجب بباد داده ام و از ذخایر تجریت و ممارست
استظهاری وافر حاصل کرده و بحقیقت شناخته که هرک بر پشت
کتره خاک دست خویش مطلق دید دل او چون سر چوکان بر همه کس
کتر شود و بر اطلاق فرق مردی و سروت را زیر قدم بسپرد و روی
آزرم و وفا را خراشیده گذارد بر من این معانی مشتبه نکردد
و مرا فریفتن روزگار ضایع کردن باشد

وقد عجمت تلك الخطوب قناتنا فزاد علی عجم الخطوب اعتدالها (۲)
و آنچه بر لفظ مبارك ملك می رود عین صدق و محض صوابست اما در
مذهب خرد قبول عذر ارباب حقد محظورست و طلب صلح اصحاب عداوت
حرام زیرا که در آن خطری برزکست و جان بازی ندبی (۳) کران تا حریف
لطیف و کعبتین راست و مجاهز (۴) امین نباشد در آن شروع نشاید

Une femme d'un âge fait n'a pas besoin qu'on lui montre à mettre son voile. Il se dit des personnes qui ont acquis de l'expérience.

Dans le manuscrit n.º 375 on lit *الحمر* ; c'est une faute qui provient de ce que le copiste, qui n'a pas entendu le sens de ce proverbe, a pris les mots suivans, *من كرم* pour de l'arabe qu'il a prononcé ainsi, *من كرم*, tandis que ce sont des mots Persans qu'il faut lire *من كرم*. Aussi a-t-il mal à propos laissé du blanc après ces mots.

(1) Cet hémistiche Arabe paroît être un proverbe ; il signifie : « Lorsque mes cheveux sont devenus blancs, me laisserai-je séduire par des raisins secs ! »

(2) Ce vers signifie : « Ces dangers ont mis à l'épreuve la vigueur de nos lances, et cette épreuve n'a fait que les rendre plus droites et mieux dressées. »

(3) Le manuscrit de M. Jouannin lit *وجان بازی بی کران*. Presque tous les autres manuscrits portent, comme le manuscrit n.º 375, *وجان بازی ندبی کران*, c'est-à-dire, « et parce qu'exposer sa vie, c'est une trop grosse gageure. » Le mot *ندب* est un terme du jeu de dés. Voyez Hyde, *De ludis Orient.* p. 245 et 293, dans le second volume du *Synagma dissertationum*.

(4) Je crois que le mot *مجاهز* qui ne se trouve point dans les dictionnaires, signifie *le banquier, celui qui donne à jouer, et qui garde les enjeux.*

پیوست و نیز صورت نبندد که خصم موجبات وحشت را فراموش
کند و از ترصد فرصت در مکافات آن اعراض نماید و بسیار
دشمنانند که بقوت و زور بریشان دست نتوان یافت و بحیله و مکر
در قبضه قدرت و چنگال نعمت توان کشید چنانکه پیل وحشی
بموانست پیل هلی در دام افتد و من بهیچ وقت و در هیچ حال از انتقام
ملك آمن نتوانم بود و روزی در خدمت او بر من بسالی گذرد چه ضعف
و حیرت من ظاهرست و شکوه و مهابت او غالب شعر

شیطان سنان آبدارت را نا داده شهاب کوب شیطانی

باران کمان کامکارت را نا دوخته روزگار بارانی (1)

ملك گفت کرم الیف خویش را در سوز فراق نیفکند و بهر بدگمانی انقطاع
دوستی و برادری روا ندارد و معرفت قدیم و صحبت مستقیم را بظن
مجرد ضایع و بی ثمرت نکذارد اگرچه در آن خطر نفس و مخافت جان
باشد و این خلق در حقیر قدر تر و خسیس منزلت تر جانوران یافته می شود

هو الكلب إلا ان فيه ملالة ، وسوء مراعاة وما ذاك في الكلب

فزه گفت حقد و آزار در اصل مخوفست (2) خاصه آنچه در ضمیر ملوک

(1) Je crois que ces vers signifient :
« Tu es un satan dont la lance brillante,
» semblable à un démon, n'a point été
» frappée et chassée par les feux du ciel.
» Tu es une pluie dont l'arc fortuné qui
» lance les flèches comme un déluge, n'a
» point été renfermé dans l'étui, et rendu
» impuissant par la fortune. »

On sait que, suivant l'Alcoran, les
malins esprits furent chassés des sphères
célestes, par des étoiles volantes que les
anges lancèrent sur eux. Peut-être dans
le second vers y a-t-il une allusion à la
promesse que Dieu fit à Noë de ne plus

envoyer le déluge sur la terre. On peut
rendre ainsi le sens de ce vers, moins lit-
téralement, mais d'une manière plus in-
telligible : « Le fer brillant de ta lance
» est un satan qui n'a point été dompté
» et mis en fuite par la puissance divine :
» ton arc envoie un déluge, mais ce n'est
» point un déluge dont le temps ait ar-
» rêté le cours et tari la source. »

(2) Le man. n.° 375 porte محرم است
dans tous les autres manuscrits on lit
مخوفست. J'ai adopté cette leçon qui est
préférable.

متمکن گردد که پادشاه در مذهب تشنّی صلب باشد و در دین انتقام غالی^(۱) تاویل و رخصت را البته در حوالی سخط و کراهیت مجال ندهد و فرصت مجازات را فرضی متعین شمرد و امضاء عنایت را در تدارک کار خاینان و تلافی سهو مقصران فخری بزرگ و ذخری نافع شناسد و اگر کسی بخلاف این چشم دارد زرد روی شود که فلک درین هوس دیده سپید کرد و بدین تکاپوی پشت کوز و بدین مراد نتوانست رسید بیت *طَلَبْتُ وَفَا الْغَانِيَاتِ* و انما تکلفت ایراء بمقدحة صلد^(۲) و مثل کینه دردها ما دام که مهیجی نیابد چون انکشت افروخته بی هیزم است اگر چه حال اثری ظاهر نکراند چندانکه بهانه یافت و علتی دید بر آن مثال که آتش در حلقه افتد فروغ خشم بالا گیرد و جهانی را^(۳) بسوزد بسیار دماغه‌ها تر را دود آن خشک کند و چشمه‌ها خشک تر کند و هرگز آن آتش را مال و سخن جانی و لطف و تواضع مجرم و چاپلوسی و تضرع کناهکار و اخلاص و مناصحت خدمتکار تسکین ندهد و تا نفس آن متمم باقیست فوراً حقد کم نشود چنانکه تا هیزم بر جایست آتش نمیرد و با این همه اگر کسی را از کناهکاران امکان تواند بود که در مراعات جوانب لطیف بجای آرد و در طلب رضا و تحری فراع دل^(۴) دوستان سعی پیوندد و در کسب منافع و دفع

(1) Le sens est qu'ils excèdent toute borne, comme les partisans d'Ali, qu'on nomme غالی, et au pluriel غلاة, c'est-à-dire, exagérés.

(2) C'est-à-dire: « J'ai désiré trouver » de la constance dans les femmes; c'est précisément vouloir tirer du feu d'une

» pierre dure qui résonne sans faire feu. »

(3) C'est-à-dire, l'habitant du monde, ou un monde. Dans d'autres manuscrits on lit جهان را le monde.

(4) Le mot دل est omis dans le manuscrit n.º 375.

مضار معونتی ومظاهرتی واجب دارد ممکنست که آن وحشت
بر خیزد وهم عقیدت مستزید (۱) را صفوقی حاصل آید وهم دل خایف مجرم
بنسیم امن خوش وخنک شود ومن از آن ضعیفتر وعاجزترم که این ابواب
بر خاطر یارم گذرانید یا توانه اندیشید که خدمت من موجب استزادت
را ننی کند وسبب الفت وموافقیت را مثبت گرداند اکر باز آید
پیوسته در هراس ومخافت باشم وهم روز بلکه هر ساعت مرک تازه
مشاهدت کنم درین مراجعت مرا فایده نمائند است که خود را دست
دیت نمی بینم وکردن وسر (۲) فدای تیغ نمی توانه داشت شعر
نه مرا بر تکاب تو پایاب نه مرا بر کشاد تو جوشن (۳)
ملك گفت که هیچ کس بر نفع وضرر در حق کسی بی خواست باری عمر
اسمه قادر نتواند بود وانك و بسیار و خرد و بزرگ آن بتقدیر سابق
وحکم مبرم باز بسته است وچنانك دست مخلوق از احیا وایجاد قاصرست
اهلاك وافنا از جهت او هم متعذر باشد ومفاتحت پسر من بدین ایذا
ومکافات تو بقضاء آسمانی ومشیت اینزدی نفاذ یافت وایشان علت
آن عرض وشرط آن حکم بودند تو ما را بمقادیر بیش ازین مواخذت منمای
اکر این هجر اتفاق افتد بتقسم خاطر والتفات ضمائر کشد وشادمانی

(1) Le manuscrit n.° 375 porte مستزید ,
et un peu plus loin استزادت : cette leçon
est aussi celle de plusieurs autres manus-
crits. Dans le manuscrit n.° 380, les points
diacritiques sont omis. Le man. n.° 379
lit مستزید et استزادت : cette leçon que
j'ai suivie, est réclamée par le sens. On
entend par مستزید, un homme exigeant
qui trouve qu'on ne fait jamais pour lui
autant que l'on devrait faire.

(2) On lit نیز کردن را dans le m. 375.

(3) C'est-à-dire : « Je n'ai ni la force
» de t'attaquer, ni une cuirasse propre à
» résister à tes attaques. »

Au lieu de بر تکاب, qui est la leçon
du manuscrit n.° 375, tous les autres
lisent با رکاب ou در رکاب ou بر رکاب.
Le sens est alors : « Je n'ai ni la force
» de te tenir l'étrier, c'est-à-dire, de te
» faire ma cour et de demeurer à ton ser-
» vice, ni une cuirasse propre à résister
» à tes attaques. »

ومسرت از کامرانی وبسپت آنکه مهنا کردد که اتباع وییوستگانرا از آن

نصیبی باشد شعر

أَسْرَانِ أَحْظَى وَيَمْنَعُ صَاحِبِي فَإِذَا لِلْحَرِّ الْأُمِّ جَارٍ (1)

فنزہ گفت همچنین است وعجز آفریدگان از دفع قضاء آفریدگار
ظاهر ومقررست (2) که انواع خیر وشر و ابواب نفع وضر بر حسب ارادت
وقضیت مشیت خداوند جل جلاله نافذ می گردد و بجهد و کوشش
خلایق در آن تقدیم و تاخیر و مماطلت و تعجیل صورت نبندد لامر
لقضائه ولا معقب لحکمه یفعل ما یشاء و یحکم ما یرید و با آنچه اجماع کلی
واتفاق عام بدین کلمت حاصل است هیچ کس نکفتست که جانب حرم
واحتیاط را مهمل شاید گذاشت و تصون نفس از مکاره در
توقف نهاد مثل اعقلها وتوکل علی الله (3) و میان گفتار و کردار تو مسافتی
تمام می توان شناخت و راه اقتحام مخوفست ومن بنفس معلول وجنّب
از خطر لازم و تومی خواهی که درد دل خود را بکشتن من شفا طلبی
و بحیلت مرا در دام بلا افکنی و نفس من از مرگ ابا می نماید و الحق
هیچ جانور باختیار این شربت نخورد و تا عنان مراد بدست اوست از
آن تخرز صواب بیند و گفته اند که غم بلاست و فاقه بلاست و نزدیکی

(1) C'est-à-dire : « Trouverai-je quel-
que plaisir à jouir du bonheur, si la
jouissance en est interdite à mon ami ?
Je serois alors, aux yeux des hommes gé-
néreux, le plus méprisable des voisins. »

Dans le manuscrit n.° 375, on lit
وا لله ان احظی. La leçon que j'ai suivie
et qui est celle de tous les autres manus-
crits, à l'exception du manuscrit n.° 380,
où ce vers est omis, est de beaucoup pré-
férable.

Dans le manuscrit de M. Jouannin,
les mots الام جار sont expliqués en
persan par ceux-ci, لئیم ترین همسایه.

(2) Le manuscrit n.° 375 porte
ظاهرست ومقررست : c'est une faute.

(3) Ce proverbe signifie : Attache ton
chameau, et mets ta confiance en Dieu.
C'est-à-dire que la confiance en Dieu
ne doit pas faire négliger les précautions
que conseille la prudence.

دشمن بلاست و فراق دوست بلا و نا توانی بلا و خوف و غیره بلا و عنوان همه بلاها مرکست و صوفیان آنرا آفت (۱) کبیر خوانند مصراع این بنده دگر باره نروید نه فی است ، و از مضمون ضمیر مصیبت زده آنکس تنسم تواند کرد که بارها بسوز آن مبتلا شد باشد و هم از آن بابت شربت‌ها تلخ تجرع کرده و من امروز از دل خویش بر عقیدت ملک دلیل می توانم گرفت و کمال حسرت و فحرت او بچشم خرد می توانم دید و فرط توجع و تاسف من (۲) نمودار حال اوست و نیز متیقنم که هرگاه که ملک را از بینای پسر یاد آید و من از چچه خویش اندیشم تغیر و تفاوت در باطنها پدید آید و نتوان دانست که از آن چه زاید درین صحبت بیش راحتی نیست مفارقت اولیتر مصراع با هرک بدی کردی تا مرک بر اندیش ، ملک گفت چه خیر تواند بود در آنکس که از سهوهای دوستان اعراض نتواند کرد و از سر حقد و آزار احباب بر نتواند خاست که در مدت عمر بدان مراجعت نییوندد و بهیچ وقت و در هیچ حال در محیفه دل او از آن اندک و بسیار نشانی یافته نشود و اعتذار و استغفار اصحاب را باهتزاز و استبشار تلقی نماید

خبر قال النبي عليه السلام الا انبتکم بشر الناس من لا يقبل عذرا ولا يقبل عثرة و من باری ضمیر خود هرچ صافی تر می بینم و ازین ابواب که بر شمرده می آید در خاطر خود اثری نمی یابم و همیشه جانب عفو من اتباع را ممهّد بوده است و انعام و احسان من خدمتکاران را مبدول شعر

(1) Plusieurs manuscrits, et entre autres le manuscrit n.º 375, lisent آکف. La leçon que j'ai suivie est meilleure.

(2) Le mot من est omis dans le manuscrit n.º 375 : le sens exige qu'on le rétablisse.

وليس بَقْفَةٍ حِذْلِي إِذَا مَا أَتَى الْجَبْرِي إِلَيْهِ لِاحْتِكَاكِ
ولا انا اذ تدارك ذنب خَلِي عَجَزَتْ لَهُ عَنِ الْعَفْوِ الدَّرَاكِ (1)
فَنَزِهَتْ كَفَتْ بَيْتِ كَرِيَادِ اِنْتِقَامِ تَوْبِهِ بِحَرْبِ كَذْرِدِ اِزْ اَبِ هَرِ بِخَارِ كِه
خِيزِدِ بُوْدِ شَرَارِ (2) مِنْ هِي دَانِهْ كِه كِنَاهِ كَارِمِ وَاكِرْ چِه مَبْتَدِي
نَبُوْدِهْ اِمِ مَتَعَدِي هَسْتَمِ وِهْرِكِ دِرْ كَفِ يايِ او قِرْحِهْ بَاشَدِ اَكِرْ چِه
بَثْبَاتِ عِزْمِ وَقُوْتِ طَبْعِ بِي بَاكِي كِنْدِ وِبِرْ سِنَكِ دِرْ شَتِ رِفْتِنِ جَايَزِ
شَرْدِ چَاوِهْ نِيَابَدِ اِزْ اَنَكِ جِرَاحَتِ تَازِهْ شُوْدِ وِيَايِ اِزْ كَارِ بَمَانَدِ چِنَانَكِ
بِرْ خَاكِ نَرْمِ رِفْتِنِ نِيَزْدَسْتِ نَدِهْدِ وَاِنَكِ بَا عِلَّتِ رَمْدِ
اِسْتِقْبَالِ شَالِ وَاَجِبِ بِيْنَدِ هَمْتِ وِيِ بَرِ تَعْرُضِ كُوْرِيِ مَقْصُوْرِ بَايَدِ
شِنَاخْتِ وِمَقَارِبَتِ مَجْرَمِ بَا حَقُوْدِ هَمِيْنِ مِرَاجِ دَارِدِ وِخَرَزِ اِزْ اَنِ اِزْ وِجِهْ
شَرْعِ وِقَانُوْنِ رِسْمِ فِرْضِ اِسْتِ اَيْتِ قَوْلِهْ تَعَالِيِ وَلَا تَلْقُوْا بَايْدِيَكُمُ اِلَى
التَّهْلِكَةِ (3) وَاِسْتِطَاعَتِ خَلْقِ اِزْ اَنِ نَتُوَانَدِ كَذَشْتِ كِه دِرْ صِيَانَتِ
ذَاتِ اَنِ (4) قَدْرِ مِبَالِغَتِ كِنْنَدِ كِه نَزْدِيَكِ اِهْلِ خَرْدِ مَعْذُوْرِ كَرْدِنْدِ چِه

(1) Ces deux vers ne se trouvent que dans les manuscrits 375 et 379, et dans celui de M. Jouannin. Au lieu de بقفة on lit dans le manuscrit 375, بِنَافِعِ. Dans le manuscrit de M. Jouannin, قَفَّةِ est expliqué par درخت خشك, et حذلي par تَنَهْ دَرِخْتِ مِنْ شَتْرَانِ شَمْرَكِيْنِ, et لاحتكاكِ par اِزْ بَرَايِ خُوِيْشْتِنِ خَارِيْدِنِ. Dans le second vers, le manuscrit 379 lit تَكَاتِرِ au lieu de تَدَارِكِ, ce qui est assez indifférent. Le man, de M. Jouannin explique تَدَارِكِ par شُوْدِ بِيَايِي, et الدراكِ par دُوْسْتِ. Enfin il explique الدراكِ par دِرْ بَايِنْدِ. Au lieu de الدراكِ, on

lit, dans le manuscrit 375, اِدْرَاكِي, Le sens de ces vers est : « Mon tronc, » quand les chameaux galeux viennent » se frotter contre lui, n'est point un bois » sec et usé (qui se casse et se refuse à » leur soulagement); et quoique mon » ami ait commis faute sur faute, je ne » me refuse point à lui accorder un » pardon généreux et sans bornes. »

(2) C'est-à-dire : « Lorsque le vent de » ta vengeance vient à passer sur la mer, » toutes les vapeurs qui s'élèvent des » eaux, deviennent autant d'étincelles. »

Au lieu de شرار, étincelles, la plupart des manuscrits lisent غبار, de la poussière.

(3) Alcoran, sur. 2, v. 190, édition de Hinckelmann.

(4) Le mot اَنِ est omis dans le manuscrit 375.

هرک بر قوت و زور خویش اعتماد کند لا شک در مخاوف و مضایق رود
 و اکتحام موجب هلاک و دوائی بنوار باشد و هر که مقدار از طعام و شراب
 نشناسد و چندان خورد که معده از هضم آن عاجز آید یا لقمه
 بر اندازه دهان نکند تا در کلوش آویزد او را دشمن جان خویش باید
 شمرد حیات را چه گوارنده تر ز آب ولی کسی که بیش خورد
 آب بگشدد استسقاش و هرک بکفتار خصم در غرور افتد و بقول کسی
 که از او آمن نتواند بود فریفته شود بنزدیک اصحاب خرد و حصافت
 مردود باشد و در زمره اصحاب حمق و جهالت معدود گردد و هیچ کس نتواند
 شناخت که تقدیر در حق وی چگونه منزل شدست و او را در
 ترصد سعادت روزگار می باید گذاشت یا در انتظار شقاوت زیست
 لکن بر همه واجبست که کارها را خویش بر مقتضی رایها
 صایب می دارند و در مراعات جانب حزم تکلف واجب بینند
 و در حساب نفس خویش ابواب مناقشت لازم بشمرند و در میدان
 هوا عنان خویش گرد می گیرند و با دوست و دشمن در خیرات مسابقت
 می جویند تا همیشه مستعد قبول اقبال و دولت توانند بود و اگر
 اتفاقی خوب روی نماید از جمال استحقاقی خالی نباشند و طاعنان
 را مجال وقیعت باقی نماند و کارها را جهان (۱) خود بر قضیت حکم آسمانی
 می رود و در آن زیادت و نقصان و تقدیر و تاخیر صورت نبندد شعر
 کس کار کرد کار جهان در نیافتست و آن کس که او
 بجوید همواره تافتست (۲) و بر اطلاق عاقل آنکس را توان خواند

(1) On lit dans le manuscrit 375, | omettent, signifie: » Personne n'a jamais
 جهانیان, ce qui est une faute. | » compris les œuvres du créateur de l'uni-

(2) Ce vers, que plusieurs manuscrits | » vers, et quiconque cherche à les com-

که از ظلم کردن و ایذاء جانوران بیسرهیزد و ما دام که راه
حذر پیش وی کشاده باشد در مقام خوف و فرج بایستد و تحریر
از آن باقی نکند و من بمهرب نزدیکم و کمریزگاه بسیار دارم
و حرامست بر من توقف درین حیرت و تردد که (۱) بخط ملک بی شک
خون من حلال دارد و اینج از وجه دیانت و مسرّت بر وی محظورست
مباح پندارد و امید چنین می دارم که هر کجا روم اسباب معیشت
من ساخته و مهیا باشد چه هرک پنج خصلت را بضاعت راه و سرمایه
عمر سازد بهر جانب که روی نهد اغراض پیش وی متعذر نکند
و از موافقت رفیقان ممتنع باشد و وحشت غربت او بموانست بدل گردد
از بدی و بد کرداری باز بودن و از ریبیت (۲) و خطر پهلوتی کردن و مکارم
اخلاق را در همه احوال ملازم گرفتن و شعار و دثار خود کم آزاری
و نیکوکاری ساختن و حسن ادب در همه اوقات نگاه داشتن و عاقل
چون در منشا و مولد و میان اقربا و عشیرت بجان آمن نتواند بود دل بر
فراق اهل و مسکن و فرزندان و بیوستگان خوش کند که این همه
را عوض ممکن گردد شعر تلیق بکل بلاد از حلت بها اهلاً باهل
و جیرانا بچیران و از نفس و ذات عوض صورت نبندد (۳) شعر و مالی آن
اطعتك من حیوة و مالی بعد هذا الراس براس و نباید دانست که ضایع تر
مالها آنست که از آن انتفاعی نباشد و در وجه انفاق ننشیند و نابکار
تر زنان آنست که با شوی نسازد و بتر فرزندان آنست که از طاعت

» prendre, est toujours dans la per-
» plexité. »

(1) Au lieu de وتردد که, le manuscrit
375 porte نزدیک, ce qui ne donne
aucun sens.

(2) On lit مرتب in le manuscrit
375.

(3) Ces mots و ذات عوض
صورت نبندد, sont omis dans le manus-
crit 375.

پدر و مادر ابا نماید و همت بر عقوق والدین مقصور دارد و نسیم تر دوستان
آنست که در حال شدت و نکبت دوستی و مصادقت را مهمل گذارد
و غافل تر ملوک آنست که بی گناهان از ترسان باشند و کناه کاران
آمن^(۱) و در حفظ ممالک و ضبط رعایا اهتمام لازم نشناسد و ویران تر شهرها
آنست که در وامن و خصم کم اتفاق افتد و هر چند که ملک کرامت می
فرماید و انواع تمنیت و قوت دل ارزانی میدارد و آن را بعهود
و موثیق موکد می گرداند البته مرا بنزدیک او امان نیست و در
خدمت و مجاورت او بهیچ وجه آمن نتواند زیست چه روزگار میان ما
مفارقتی افکند که نیز^(۲) مواصلت را در حوالی آن مجال
نتواند بود و در مستقبل هرگاه که اشتیاقی غالب گردد حکایت
جمال تخت آرای ملک بر چهره ماه و بیکر مهر خواهم دید^(۳) و اخبار سعادت
اورا از نسیم سحری خواهم پرسید بیت
اقول و اروی کما هبت الصبا الایا صبا نجد متی هجت من نجد^(۴)
نسیم الصبا قل للاحبة منشدًا سلام علیکم کیف حالکم بعدی
واز حال غربت و محنت من رای ملک را هم بسزین مزاج اطلاع
تواند بود شعر
واذا الصبا هبت فان نسیمها یهدی الیک تحیتی و ثنایی اخر

(1) Le manuscrit 375 omet entièrement les mots آمن و کناه کاران آمن.

(2) Au lieu de نیز, la plupart des manuscrits lisent پیش ou پیش. Le manuscrit 380 omet tout-à-fait ce mot. J'aimerois mieux lire پس ازین.

(3) On lit dans le manuscrit 375,

با چهره و بیکر مهر و ماه خواهم کرد ce qui est certainement une faute. On pourroit conserver cette leçon en substituant بر à با, et دید à کرد; alors دید rimerait avec پرسید.

(4) Dans le manuscrit de M. Jouannin on lit, au mot اروی, cette glose روایت. موضع نجد, et au mot نجد, می کم.

ای باد صبحدم گذری کن بکوی من پیغام من بسر بَر ماه روی من
 اورا بکوی تا توز کویم برفته از آفتاب نور ندیدست کوی من
 شد آب روی من همه در عشق ریخته تا خیره خیره سنک زدی بر سبوی من
 برین کلمات سخن باخر رسانید و ملک را وداع کرد شعر
 بجست با رخ زرد از نهیب تیغ کبود چنانک برک بهاری زبیش باد خزان
 اینست داستان حذر از مخادعت دشمن مستولی و احتراز از تصدیق
 لابه و زرق خصم غالب و بر عاقل پوشیده نماید که غرض از بیان این
 امثال آن بودست تا خردمندان در حوادث هر یک را امام سازند و بناء
 کارها و مهمات بر مقتضای آن نهند ایزد تعالی جملگی مومنان
 را شناسای مصالح حال و مال و بینای مناظم دین و دنیا کناد بمنّة
 وسعة جوده ۵

عیار دانش*

OU

LE PARANGON DE LA SCIENCE;

*TRADUCTION Persane du Livre de Calila, faite par le vizir
Abou'lfazl.*

Manuscripts Persans de la Bibliothèque du Roi, fonds de Bruix, n.º 23;
fonds d'Anquetil du Perron, n.º 101.

Par M. SILVESTRE DE SACY.

LA traduction Persane du livre de Calila ou des Fables de Bidpai, dont nous allons donner la notice, et qui porte le titre de عیار دانش, c'est-à-dire, *le Parangon de la science*, a été décrite très-succinctement par Fraser, dans le Catalogue des manuscrits Orientaux, qu'il a joint à la suite de la vie de Nadir-schah. Cette notice a été répétée par M. Ch. Wilkins, dans la préface de sa traduction Angloise du *Heetopades* ou *Fables de Vichnou-Sarma*, et par M. Langlès, dans le discours préliminaire sur la religion, la politique, la littérature et les mœurs des Indiens, qu'il a placé à la tête de ses Fables et Contes Indiens, publiés en 1790. Elle a besoin cependant de beaucoup de corrections. C'est ce qui m'engage à la transcrire ici.

*A Catal. of
Orient. manusc.
p. 19.*

AYAR DANISH. The history of which book is thus. The ancient *Brahmins* of *India*, after a great deal of time and labour, compiled a treatise (which they called *Kurtuk Dumnik*), in which were inserted the choicest treasures of wisdom, and the perfectest rules for governing a

* Eyari danisch.

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

people. This book they presented to their *rajahs*, who kept it with the greatest secrecy and care. About the time of *Mohammed's* birth, or the latter end of the VIth century, *Noishervan* the just, who then reign'd in *Persia*, discovered a great inclination to see that book : for which purpose, one *Burzuvia*, a physician, who had a surprising talent in learning several languages, particularly the *sanskerrit*, was introduced to him, as the properest person to be employed to get a copy thereof. He went to *India*; where, after some years stay, and great trouble, he procured it. It was translated into the *Pehluvi* language by him, and *Buzr-jumehr* the *vizir*. *Noishervan* ever after, and all his successors the *Persian* kings, had this book in high esteem, and took the greatest care to keep it secret. At last, *Abu Jaffer Munsour Zu Nikky*, who was the second *khalif* of the *Abassi* reign, by great search, got a copy thereof in the *Pehluvi* language, and ordered *imam Hossan Abdal Mokaffa*, who was the most learned of that age, to translate it into *Arabic*. This prince, ever after, made it his guide, not only in affairs relating to the government, but in private life also.

In the year 380 of the *hegira*, *sultan Mahmud Ghazi* put it into verse. And afterwards, in the year 515, by order of *Bheram Shah ben Massaud*, that which *Abdal Mokaffa* had translated, was retranslated into *Persic*, by *Abul Mala Nasser allah Mustofy*; and this it that *Kulila Dumna*, which is now extant. As this latter had too many *Arabic* verses, and obsolete phrases in it, *Molana Ali ben Hossein Vaez*, at the request of *Emir Sohéli*, keeper of the seals to *Sultan Hossein Mirza*, put it into a more modern stile, and gave it the title of *Anuar Sohéli*.

In the year 1002, the great *Moghol Jalal o'din Mahommed Akbar* ordered his own secretary and *vizir*, the learned *Abul Fazl*, to illustrate the obscure passages, abridge the long digressions, and put it into such a stile as would be most familiar to all capacities; which he accordingly did, and gave it the name of *Ayar danish*, or the Criterion of wisdom.

Voici les principales corrections dont cette notice a besoin :

1.^o *Zu Nikky*, qui n'a jamais été le surnom d'aucun khalife, doit être changé en *Dawaniki* دوانقى . Ce surnom, formé de دوانق pluriel de دانق, petite pièce de monnaie, fut donné au khalife Abou-Djafar Mansour, à cause de son extrême avarice, comme nous l'apprend Elmacin. C'est comme si l'on disoit marchand de sous.

Hist. Sarac.
pag. 104.

2.^o Le traducteur Arabe du livre de Calila devoit être nommé

Abou'hasan Abd-allah ben-almokaffa : jamais personne n'a pu être appelé *Abd-almokaffa*.

3.° Il n'est point vrai que le sultan Mahmoud Gaznévi ait mis en vers le livre de Calila. Abou'lfazel, ou mieux *Abou'lfazl*, qui a donné lieu à cette erreur de Fraser, ne dit point cela; il prétend que Roudéghi a mis le livre de Calila en vers, par ordre du sultan Mahmoud, ce qui est évidemment faux, et renferme un anachronisme considérable.

4.° L'auteur de la traduction Persane, intitulée *Anvari Sohâili*, ne s'appelle pas *Ali ben-Hosain Vaëz*, mais bien *Hosain ben-Ali*.

5.° Je ne sais sur quelle autorité Fraser donne l'année 515 pour date précise à la traduction d'Abou'lmaali Nasr-allah, faite par ordre de Bahram-schah. Bahram-schah a régné depuis 512 jusqu'en 548 ou environ.

Abou'lfazl, vizir du grand mogol Acbar, auteur du livre intitulé *Eyari danisch*, étoit un homme non moins distingué dans la littérature que par ses talens politiques. Il composa une histoire du grand Mogol Acbar jusqu'à la quarante-septième année de son règne, et Férischtah avoue que c'est le guide qu'il a suivi pour cette partie de son histoire des rois de l'Indoustan (1). La troisième partie de l'histoire d'Acbar par Abou'lfazl, ou de l'*Acbar-namèh*, اکبر نامه, est la description historique et statistique de l'empire Mogol, sous le même prince, intitulée *Ayini Acbari*, آیین اکبری. Dans cet ouvrage, Abou'lfazl, parlant de la bibliothèque d'Acbar, et des livres qu'il se faisoit lire assidument, dit : « Nasr-allah » Moustavfi, et Mevlana Hosain Vaëz avoient fait des traductions » Persanes de *Calila et Dimna*; mais comme elles étoient rem- » plies de métaphores outrées, et écrites d'un style difficile à » entendre, Sa Majesté ordonna à l'auteur du présent ouvrage

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

Ayeen Akbery,
10. 1, pag. 103,
ed. in-8.°

(1) Voici le passage de Férischtah :
شیخ ابو الفضل بن شیخ مبارک جزئی وکلی
قضایای آن پادشاه در اکبر نامه که
قریب یک لک بیت است ثبت نموده مسود

این اوراق محمد قاسم فرشته که در صدد
اختصار است خلاصه آن درین کتاب
مندرج میسازد. Ce texte est tiré d'un
manuscrit qui m'appartient.

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

» d'en faire une nouvelle rédaction du persan : il a donné à
» cette rédaction le titre de *Eyari danisch*. وکتاب کلیله
ودمنه را که در حکمت عملی کارنامه ایست غرابت بخش با آنکه
نصرالله مستوفی ومولانا حسین واعظ بفارسی نقل کرده بودند چون
استعارات غریب ولغات دشوار داشت بفرمان چمن آرای اقبال راقم
شکرف نامه خلعتی تازه از فارسی پوشانید وبعیار دانش اشتها رکرفت

Ce passage, conforme à ce qu'on lit dans la préface même du livre nommé *Eyari danisch*, fait voir clairement que c'est le livre de *Calila et Dimna* qu'a traduit ou plutôt retouché Abou'fazi d'après les versions de Nasr-Allah et de Hoşain Vaëz, et non l'ouvrage Sanscrit, intitulé *Hitopades* ou fables de Vischnou-Sarma, comme on le lit dans la Biographie universelle, et dans une des notes que M. Langlès a jointes à la traduction Française du tome I.^{er} des *Recherches Asiatiques*, p. 409. Il existe, il est vrai, une traduction Persane du *Hitopades*, qui se trouve dans la Bibliothèque du Roi, parmi les manuscrits Persans, sous le n.° 386, et est intitulée مفرح القلوب; mais elle n'a point pour auteur Abou'fazi.

Abou'fazi, sur la vie duquel nous avons jusqu'à présent peu de détails, étoit fils de Mobarec, et avoit un frère aîné nommé *Scheïkh Fizi*, qui a traduit divers ouvrages de littérature du sanscrit en persan. Ils descendoient d'une famille Indienne. C'est du moins, je pense, ce que veut dire Djihanghir, quand il s'exprime ainsi : شیخ ابو الفضل که از شیخ زاده های هندوستان است. Abou'fazi, qui avoit été envoyé dans le Décan par Acbar, ayant été rappelé à la cour, fut assassiné pendant son retour, en l'an 1011 de l'hégire, et non 1013, comme l'a dit, par erreur, M. Langlès. Sa mort est rapportée différemment par Férischtah, et par l'empereur Djihanghir; et comme ce dernier se reconnoît lui-même auteur de ce meurtre, on doit l'en croire

*Recherches Asia-
tiques*, 10. I.^{er},
p. 410.

croire (1). Au reste le mérite d'Abou'lfazl étoit si reconnu, que Djihanghir, qui avoue l'avoir fait assassiner, et lui reproche de s'être vendu bien cher à son père Acbar (2), dit de lui qu'il étoit extrêmement distingué par ses talens et sa science بمزیت و فضل و دانایی امتیاز تمام داشت. La vie de cet homme illustre nous est peu connue, et ce que j'en ai rapporté est à-peu-près tout ce que nous en savons. Je conjecture qu'on trouveroit quelques particularités sur Abou'lfazl dans l'*Acbar-namèh*; mais ce que j'en ai dit suffit pour cette Notice.

La notice que je vais donner de la traduction d'Abou'lfazl, doit naturellement se borner à faire connoître la préface de l'auteur, la disposition de l'ouvrage, et un épilogue qui le termine, et à donner un échantillon de cette version, pour qu'on puisse la comparer à celle de Hosain Vaëz. Voyons d'abord ce que contient la préface; je vais en donner le texte, en omettant ce qui est sans intérêt, et j'y joindrai une traduction libre :

بر دانش پذیران نکته رس و روشن ضمیران صبح نفس پوشیده
نماید که در زمان پیشین حکیم بیدپای برهن بفرموده رای دابشلیم
هندی که فرمان روایی بعضی از ولایت هندوستان داشت کتاب کلیله
و دمنه که بزبان هندی کرتک دمنک گویند تصنیف کرده بود و چون
نظر دور بین رای دابشلیم در یافته بود که دلها را همه وقت بشنیدن
سخنان حکمت میل نمی باشد و طبیعتها را بر افسانه شنیدن

(1) Voici le texte de Férischtah :
ودر سنه احدی و عشر و الف شیخ ابو الفضل
موجب فرمان طلب متوجه درگاه شد و در
حوالی نرور جمعی از راجپوتان اوندجه
بطمع مال بر سر راه آمد جنک کردند
و شیخ ابو الفضل را کشته اموال بردند

(2) C'est là le sens de ces mots,
و ظاهر خود را بزبور اخلاص اراسته بقیمت
کران سنک بیدرم فروخته بود
qui ont été traduits ainsi : « En affectant
» les dehors d'un grand dévouement, il
» s'étoit vendu à mon père au prix d'un
» joyau inestimable. »

توجه تمام است از دانایان مذکور خواسته بود به پند دانایان پیشین که بترازی دانش سنجیده باشد لباس افسانه پوشانیده از زبان بی زبانان ادا نمایند تا از غرض پاک شده در همه اوقات چه در زمان خوشحالی چه در هنگام بی سرودی از خواندن این کتاب سیری بهم نرسد و ملالی نشود الحق این کتاب یادکاری است پادشاهان بزرگ را در قواعد جهان داری و فهرستی است جهانبنانان والا را در مردم شناسی و ضابطهای رعیت پیوری بیت بهار عالم حسنش دل و جان تازه دارد بزرگ اصحاب صورت را ببوارباب معنی، و پادشاهان هندوستان این پند نامه دانش را از نظر نا اهلان پوشیده داشته همواره در امور ملکی و مالی دستور العمل خود میدانستند و فرمان روایان اطراف عالم اوزه این را شنیده جویای آن می بودند حکایت می کنند که یکی از برهمنان هندوستان پرسیدند که در یونان زمین مشهور است که بجانب هندوستان کوهها باشد که در آنجا داروها روید که مرده بدان زنده شود راستست و روش بدست آوردن آن چون است برهمن گفت این سخن راست است لیکن رمز دانایان پیشین ماست چه از کوهها دانایان خواسته اند و از دواها سخنان حکمت و از مردها نادانایان که بوسیله دانشها بزندگانی جاوید میرسند و این سخنان را دانایان هند فراهم آورده کتابی ساخته اند که نام او کلیله و دمنه است و در خزاین پادشاهان می باشد آنجا بدست توان آورد اما بسی بسیار تا آنکه انوشیروان را شوقی تمام بدیدن آن کتاب شریف پدید آمد برزویه طبیب را که بدانش و تدبیر یگانه روزگار بود بهندوستان فرستاد و حکیم مذکور بهند آمد مدتی

مدید در بزم رساندن این کتاب انواع حیلها و وسیلهها برانگیخته آن کتاب را از زبان هندی به پهلوی آورده تحفه مجلس عالی انوشیروان ساخت و بوسیله این خدمت شرف تحسین و احسان یافته کامیاب شد و انوشیروان از مطالعه آن خوش دل و شکفته خاطر شد مدار مهمات ملکی را بر ضابطهای این کتاب نهاد و ابوالمعالی نصر الله مستوفی مترجم کلیده و دمنه از این مقنع روایت می کند که پادشاه عادل انوشیروان که از شعاع عقل و نور عدل نصیبی تمام داشت و همت در پیدا کردن سروین هر علی صرف می کرد شنید که در خزاین رایان هندوستان کتابی است که حکما بزبان بی زبانان وضع کرده اند و حکمت را بلباس ظرافت آورده پادشاهان در اداب ملک رانی کارنامه ایست

الغرض حکماء فارس این کتاب عجیب را نقلها بر گرفتند و در نکاه داشت آن از چشم اغیار مبالغه تمام می نمودند و بعد از زمان انوشیروان سایر ملوک عجم نیز در تعظیم او و در پنهان داشتن این کتاب بدیع سعی می نمودند تا آنکه نوبت خلافت بابو جعفر منصور دوانیقی که خلیفه دوم عباسیانست رسید خلیفه بسی تمام نسخه کلیده و دمنه را که بزبان پهلوی ترتیب یافته بود بدست آورده امام ابو الحسن عبد الله بن المقنع را که سرآمد سخن وران عهد بود بفرمود که آن کتاب را از پهلوی بعربی ترجمه کرد و دایم در پیش نظر داشته بنای کارخانه سلطنت را موافق آن می نمود تا آنکه ابو الحسن نصر بن احمد السامانی فرمود که از زبان عربی بزبان فارسی آوردند و روزی بفرموده سلطان محمود غازی آنرا در رشته نظم کشید و بار دیگر

باشارت بهرام شاه بن سلطان مسعود که از اولاد سلطان محمود غازی غزنوی است نسخه عربی کلیله و دمنه که ابن مقفع فراهم آورده بود ابو المعالی نصر الله مستوفی ترجمه نمود و کلیله و دمنه که الحال مشهور است اینست و چون این کتاب اشعار عربی و لغات مشکل داشت مولانا حسین واعظ باشارت امیر شیخ سهیلی که مهردار سلطان کامکار سلطان حسین میرزا بود آن کتاب را روشنتر از آن ترتیب داده انوار سهیلی نام نهاد و چون نظر کیمیا اثر حضرت جهانبانی خلیفه الزمانی جلال الدین والدنیا اکبر پادشاه غازی برین کتاب افتاد استخوان بندی سخن و افسانه سازی پندهای کهن بسعدت قبول و تحسین کرامی شد در همان هنگام بنده درگاه ابو الفضل بن مبارک که خاک سجدت اخلاص بر تارک دارد مامور شد که اگرچه انوار سهیلی بنسبت کلیله و دمنه مشهور بزبان اهل روزگار نزدیکتر است اما هنوز از عبارات عرب واستعارات عجب خالی نیست باید که بعضی از لغات انداخته و دراز نفسیهای سخن پرداخته بعبارتی واضح بهمان ترتیب نکاشته آید تا فایده آن عام شود و مقصود تمام گردد بنابراین حکم پادشاهی که ترجمان فرمان الهیست کتاب مذکور را بدستور انوار سهیلی ترتیب داده آمد لیکن دو باب را که مولانا حسین واعظ از کلیله و دمنه مشهور انداخته بود درین کتاب آورده شد چه این دو باب اگرچه در اصل این قصه مدخل ندارند اما بس سخنان بلند حق پسند ازین دو باب خاطر نشان خردمندان میشود و قطع نظر از آنکه سخنان خدایی در آنها مذکور است چون برزویه حکیم پس از

تکاپوی بسیار این پند نامه نامی را بهم رسانیده بزبان پهلوی ترجمه نموده است حق عظیم دارد خصوصا که مزد این خدمت را ذکر این دو باب داشته باشد و بوزرجمهر را نیز در فراهم آوردن این کتاب حق عظیم است انداختن آن دو باب از آیین حق گذاری مناسب نبود

فهرست باب اول در بعضی سخنان بوزرجمهر حکیم که باین کتاب مناسبت دارد باب دوم در احوال برزویه طبیب باب سیوم در کوشنا کردن سخنان سخن چینان باب چهارم در سزا یافتن بدکاران و بد سرانجامی آنها باب پنجم در فوایدیک دلی با دوستان باب ششم در اندشیدن کار و بار دشمنان و ایمن نا بودن از فریب ایشان باب هفتم در زیان بیخبری و از دست دادن مقصود و دیر شتافتن در آن باب هشتم در زیان شتاب زدگی در کارها باب نهم در دور اندیشی و بفریب ازاد شدن از دشمن باب دهم در پرهیز از کینه داران و تکیه نا کردن بر چاپلوسی ایشان باب یازدهم در بخشیدن کناهان که خوشترین صفتی است پادشاهان را باب دوازدهم در بیان پاداش در کارها باب سیزدهم در ضرر افزون طلبیدن و از کار خود باز ماندن باب چهاردهم در بزرگی دانش و گران باری و آهستگی در کارها خصوصا پادشاهان را باب پانزدهم در بیان پرهیز نمودن پادشاهان از سخنان بی وفایان و بد اندیشان باب شانزدهم در التفات نا نمودن بر گردش روزگار پوشیده نماید که ابوالمعالی نصر الله مستوفی در کلیله و دمنه می آرد که کتاب کلیله و دمنه را که بوزرجمهر حکیم بزبان پهلوی ترتیب داده است شانزده باب است و در اصل کرتک دمنک هندی است و شش باب را

برای زیادتی فایده بوزرجمهر لاحق ساخته است چهار باب آخر کتاب
 که از زبان برهن در سوال وای افزوده است آنرا بر همان نمط آورده
 شد و دو باب دیگر که باؤل کتاب ملایم بود در آنجا ذکر یافته بود
 بهمان اسلوب درین کتاب مذکور ساخته شد امید که منظور نظر
 پادشاه زمان گردد و فایده آن بخواص و عوام رسد

امید که این نامه گرامی گردد پیرایه بزم شادکامی گردد
 ازین توجه شهنشاه زمان نای یابد چنانکه نای گردد

Tous les gens instruits et éclairés savent que, dans les temps anciens, le sage Bidpai, brahmane, composa par l'ordre du raja Dabschélim, Indien, qui régnoit sur une province de l'Indoustan, le livre de *Catila et Dianna* qui, en langue Indienne, porte le nom de *Cartac Damanac*. Comme Dabschélim avoit reconnu que les hommes ne sont pas toujours disposés à écouter les leçons de la sagesse, et qu'au contraire ils ont une inclination naturelle à entendre des fables, il avoit demandé aux savans de revêtir de la forme de fables les avis des philosophes anciens qui étoient marqués au coin de la sagesse, et de les mettre dans la bouche des animaux qui ne parlent point, afin que, dépouillés par-là de toute apparence d'intérêt personnel, ce recueil fût lu par les hommes, en tout temps, dans les instans de la gaieté comme dans ceux de l'affliction, sans jamais inspirer ni satiété, ni dégoût. Ce livre, en effet, est un monument qu'ont laissé les anciens rois, où l'on apprend les principes fondamentaux du gouvernement: c'est en quelque sorte le registre dressé par ces souverains illustres, de tous les moyens par lesquels on acquiert l'art de connoître les hommes, et de toutes les règles de l'administration sur lesquelles est fondé le bonheur des sujets.

Vers. Sa beauté, comme la saison du printemps, fait reflourir le cœur et l'âme; par l'éclat de ses couleurs, il attire les hommes qui ne s'attachent qu'à l'extérieur; par son odeur, ceux qui cherchent le sens intérieur.

Les rois de l'Indoustan eurent toujours le plus grand soin de dérober la connoissance de ce livre aux gens qui n'en étoient pas dignes, et en firent constamment la règle de leur conduite, tant par rapport aux affaires du gouvernement que relativement aux intérêts de la vie future. Quant aux souverains étrangers auxquels étoit parvenue la renommée de cet ouvrage,

ils avoient un grand désir de le connoître. On rapporte que l'on fit un jour cette question à un brahmane de l'Indoustan : « C'est une opinion » généralement répandue dans le pays des Grecs , que dans l'Inde il y a » certaines montagnes où croissent des simples qui rendent la vie aux » morts : la chose est-elle vraie ! et , en ce cas , quel est le moyen de se les » procurer ! » Le brahmane répondit : « Le fait est vrai , mais c'est là une » énigme de nos anciens sages. Par les montagnes , ils ont entendu les » savans ; par les médicamens , les maximes de la sagesse ; enfin par les » morts , les ignorans qui , au moyen de l'étude des sciences , parviennent à » la vie éternelle. Ces maximes ont été réunies par les sages de l'Inde » dans un livre nommé *Calila et Dimna* , que l'on conserve dans les trésors » des rois : c'est là qu'on peut se le procurer , mais non sans beaucoup de » peine. » Enfin Nouschiréwan ayant conçu un très-grand désir de posséder ce livre , envoya dans l'Indoustan le médecin Barzouyèh , qui , par sa prudence et sa science , étoit la merveille de son siècle. Barzouyèh étant arrivé dans l'Inde , employa long-temps toute sorte d'adresse et d'artifices pour se procurer ce livre ; et quand il l'eut obtenu , il le traduisit de l'indien en pehlvi , et l'offrit comme un don précieux à la cour de Nouschiréwan. Le roi lui sut beaucoup de gré du service qu'il lui avoit rendu , et le combla de bienfaits. La lecture de ce livre enchantâ l'esprit et le cœur de Nouschiréwan , et il en fit le fondement de l'administration de toutes les affaires de son empire. Abou'lmaali Nasr-allah Mostavfi , qui a traduit le livre de *Calila et Dimna* , raconte , d'après Ebn-Mokanna (1) , que le roi Nouschiréwan , qui étoit un prince très-éclairé et très-juste , et qui mettoit tous ses soins à faire fleurir toutes les sciences , entendit dire que dans les trésors des rajahs de l'Indoustan , il y avoit un livre composé par les sages , dans lequel ils avoient fait parler les animaux sans raison et avoient revêtu la sagesse d'une forme agréable , et que ce livre étoit la base de la politique des rois.

(Ici Abou'lfazl copie , d'après Nasr-allah , tout le récit du voyage et du retour de Barzouyèh : je l'ometts à dessein.)

Pour revenir à notre sujet , les sages de la Perse firent des copies de ce livre , et le cachèrent soigneusement aux regards des étrangers. Les rois de Perse , successeurs de Nouschiréwan , n'eurent pas moins d'estime que lui pour ce livre , et ne le tinrent pas caché avec moins de soin. Sous le khalifat du second des khalifes Abbasides , Abou-Djafar Mansour Dawaniki (2) , ce prince , ayant obtenu avec peine un exemplaire de la

(1) Les deux manuscrits portent ainsi. Il semble par la notice de ce livre donnée par Fraser , qu'il lisoit dans son manuscrit *Mokaffa* ; au reste , de quelque

manière qu'ait écrit Abou'lfazl , il est certain qu'il faut lire *Ebn-Mokaffa*.

(2) Voyez l'explication de ce surnom , ci-devant , pag. 198.

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

traduction Pehlvie de *Calila et Dimna*, ordonna à l'homme le plus éloquent de ce temps, l'imam Abou'lhasan Abd-allah fils de Mokanna (1), de traduire ce livre du pehlvi en arabe. Mansour avoit continuellement cet ouvrage sous les yeux, et régloit tout son gouvernement d'après les principes qui y sont contenus. Dans la suite, Abou'lhasan Nasr ben-Ahmed Samanide donna l'ordre de le traduire de l'arabe en persan; et par le commandement du sultan Mahmoud Gazi, Roudéghi le mit en vers. Le livre de *Calila et Dimna* fut traduit une seconde fois, par l'ordre de Bahram-schah, fils du sultan Masoud, l'un des descendans du sultan Mahmoud Gazi Gaznévide, d'après l'exemplaire Arabe qu'Ebn-Mokanna avoit composé (2). Cette traduction fut faite par Abou'lmaali Nasr-allah Mostavfi, et c'est celle qu'on connoît aujourd'hui sous le nom de *Calila et Dimna*. Mais comme elle renfermoit des vers Arabes et des termes difficiles à entendre, Mevlana Hosain Vaéz, par l'ordre de l'émir Sohaili, chancelier du sultan Hosain Mirza, rédigea ce livre d'une manière plus claire et l'intitula *Anvari Sohaili* (3).

Les regards bienfaisans du souverain de notre siècle... Djélal-eddin Achar, empereur conquérant, étant tombés sur ce livre, ce chef-d'œuvre d'éloquence, et ce recueil où sont offertes, sous le masque de la fable, les maximes de l'ancienne sagesse (4), eut le bonheur de plaire à Sa Majesté. Aussitôt le serviteur de cette cour, Abou'lfazl, fils de Mobarec, dont l'humble soumission est sans bornes, reçut l'ordre de faire une nouvelle rédaction de l'*Anvari Sohaili* dans un style clair, en conservant l'ordre primitif, mais en retranchant certaines expressions, et raccourcissant les périodes de trop longue haleine, afin que ce livre devînt d'une utilité plus générale, et que le but qu'on s'étoit proposé (5) fût parfaitement atteint: car bien que l'*Anvari Sohaili*, si on le compare à la traduction connue sous le nom de *Calila et Dimna*, se rapproche davantage du style de notre siècle, il n'est point cependant exempt de termes Arabes et de métaphores extraordinaires. En exécution de cet ordre impérial, qui n'est que l'interprète

(1) Le manuscrit de Bruix porte عبد المقنع, ce qui est une faute grossière: il paroît que Fraser a lu dans son exemplaire عبد المقنع.

(2) Notre auteur ne s'exprime pas ici avec assez de justesse: il auroit dû dire d'après la traduction Arabe faite par Ebn-almokaffa; mais il a pu s'exprimer comme il le fait, parce qu'Ebn-almokaffa avoit ajouté à l'ouvrage un chapitre de sa composition.

(3) D'Herbelot, au mot *Anouar So-*

haili, a commis une faute en disant que le titre d'*Anvari Sohaili*, donné au livre de *Calila*, vient de *Hasan ben-Sohail*, vizir du khalife Almamoun, qui le traduisit du persan en arabe. Voyez ce que j'ai dit là-dessus, ci-devant, p. 139.

(4) Le mot استخوان بندی signifie un bandage destiné à maintenir des os fracturés; quant à افسانه سازی, il signifie mettre en forme de fables.

(5) C'est-à-dire, le but que s'étoient proposé l'émir Sohaili et Hosain Vaéz.

de la volonté divine, ce livre a été disposé dans le même ordre que l'*Anvari Sohaïli*; mais on y a compris deux chapitres que Mevlana Hosain Vaëz avoit retranchés du livre connu sous le nom de *Calila et Dimna*, et n'avoit point fait entrer dans sa nouvelle traduction. Car bien que ces deux chapitres n'appartiennent point à l'original de ce recueil, cependant ils renferment beaucoup de discours intéressans et pleins de vérité, dignes de plaire aux hommes de sens; et quand on feroit abstraction des oracles divins qui y sont rapportés, puisque Barzouyèh, après bien des démarches pénibles, a formé ce recueil de maximes sages et l'a traduit en pehlvi, il mérite qu'on respecte son ouvrage, d'autant plus que la récompense qui lui fut accordée pour cet important service, consiste dans la conservation de ces deux chapitres: d'un autre côté, Buzurdjmihir a aussi acquis des droits sur ce recueil, auquel il a contribué; il semble donc qu'il y auroit de l'ingratitude à retrancher ces deux chapitres.

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

Table du livre.

Chapitre I. Quelques discours de Buzurdjmihir, qui sont relatifs à ce livre.

II. Histoire du médecin Barzouyèh.

III. Qu'on ne doit pas prêter l'oreille aux discours des semeurs de mauvais rapports.

IV. Que les méchans reçoivent la juste peine de leur malice, et ont une mauvaise fin.

V. Utilité de l'union intime avec les amis.

VI. Que l'on doit réfléchir sur la conduite de ses ennemis, et ne pas se laisser surprendre par leurs ruses.

VII. Dommages que cause l'ignorance, et combien il est dangereux de négliger son but et de traîner en longueur l'exécution de ses projets.

VIII. Dangers de la précipitation dans les affaires.

IX. De la prévoyance, et comment on doit employer la ruse pour échapper à ses ennemis.

X. Qu'il faut se garder de ceux qui ont un sujet de haine dans le cœur, et ne point faire fond sur la douceur feinte de leurs paroles.

XI. Que la plus belle qualité des rois est de pardonner les fautes.

XII. De la rétribution des actions.

XIII. Des torts que l'on se cause en cherchant à augmenter sa fortune, et abandonnant pour cela son métier.

XIV. De l'excellence de la science, de la patience et de la lenteur dans les affaires, particulièrement pour les rois.

XV. Que les rois doivent se garder des gens sans foi et des hommes mal intentionnés.

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

XVI. Qu'il ne faut point faire attention aux vicissitudes de la fortune. Il faut savoir qu'Abou'lmaali Nasr-allah Mostavfi dit, dans le livre de *Calila et Dimna*, que l'ouvrage du même nom, disposé en pehlvi par le sage Buzurdjmihir, est composé de seize chapitres; que de ces chapitres, dix appartiennent à l'original Indien *Cartac Damanac*, et les six autres ont été ajoutés par Buzurdjmihir pour augmenter l'utilité de ce livre. Les quatre derniers chapitres du livre, qui sont mis dans la bouche du brahmane, comme servant de réponses aux questions du raja, ont été disposés suivant le même ordre que le reste de l'ouvrage, et les deux autres chapitres qui convenoient à l'introduction du livre, ont été mis au commencement. On a observé le même arrangement dans cet ouvrage-ci. On espère qu'il obtiendra un regard favorable du souverain de ce siècle, et qu'il sera utile à tous, grands et petits.

Vers. Mon espoir est que ce livre sera bien accueilli, et qu'il deviendra l'ornement du banquet de la joie. Par les heureux effets de la bienveillance que lui témoignera le monarque de ce siècle, il obtiendra une telle renommée, que sa gloire en sera augmentée.

Je ne ferai, sur cette préface, qu'un petit nombre de remarques.

1.^o Il est étonnant qu'un homme aussi savant qu'Abou'lfazl ne se soit pas aperçu que Roudéghi ne pouvoit pas avoir mis en vers le livre de Calila, par ordre du sultan Gaznévide Mahmoud, fils de Sébectéghin. C'est un anachronisme inexcusable. Mahmoud ne commença à régner qu'en 387 de l'hégire [997 de J. C.], et Roudéghi florissoit à la cour de Nasr ben-Ahmed Samanide, mort en l'année 331 de l'hégire [942 de J. C.]. Aussi est-ce à Nasr que le *Schah-namèh* et la préface de la traduction d'Abou'lmaali Nasr-allah attribuent l'ordre donné à Roudéghi de mettre en vers le livre de Calila. Hadji-Khalifa dit aussi la même chose. Il est surprenant qu'Abou'lfazl, qui avoit sous les yeux la préface d'Abou'lmaali Nasr-allah, soit tombé dans une pareille méprise. Mais il peut se faire que cette méprise soit plus ancienne, et qu'elle soit due, je ne dis pas à Hosain Vaëz, mais à quelque copiste de l'*Anvari Sohaili* de Hosain Vaëz. M. de Diez m'a communiqué un extrait d'un manuscrit de l'*Anvari Sohaili* qui lui appartient, et dans lequel on lit effectivement

ورودی شاعر بموجب فرموده سلطان محمود در رشته نظم انتظام داد
 » Le poète Roudéghi le mit en vers par l'ordre du sultan Mah-
 » moud. » Si on lisoit *محمود آن سلطان محمود*, on pourroit tra-
 duire, *par l'ordre de ce sultan illustre*; ce qui pourtant seroit encore
 inexact, les princes Samanides n'ayant jamais porté d'autre titre
 que celui d'*Émir*: mais vraisemblablement c'est purement par inad-
 vertance que le mot *محمود Mahmoud* se sera glissé ici dans quelque
 manuscrit de l'*Anvari Sohâili*. Cette faute n'a point passé dans la
 traduction Turque d'Ali Tchélebi, intitulée *Homayoun-naméh*.

2.° Abou'lfazl paroît attribuer par-tout à Buzurdjmihr l'in-
 troduction qui contient des conseils sur la manière dont on doit
 lire le livre de Calila, pour en tirer un profit réel. En effet,
 dans plusieurs manuscrits, ce chapitre est attribué à Buzurdjmihr.
 Il est plus vraisemblable cependant qu'il appartient au traducteur
 Arabe, Abou'lhasan Abd-allah ben-almokaffa, comme je l'ai fait
 voir dans la notice de la traduction d'Abou'lmaali Nasr-allah.

3.° Abou'lfazl, tout en conservant dans sa nouvelle rédaction
 les deux chapitres que Hosâin Vaëz avoit retranchés, c'est-à-dire,
 l'introduction que je regarde comme l'ouvrage d'Ebn-almokaffa,
 et la vie de Barzouyèh, qui est attribuée sans variation à Buzurdj-
 mihr, n'a pas cependant voulu priver ses lecteurs de la nouvelle
 introduction imaginée par Hosâin Vaëz, je veux dire de l'aventure
 du roi *Homayoun-fal* *همایون فال*, et du vizir *Khodjestèh-raï*
مخستہ رای, par laquelle toutes les parties du livre sont liées
 et renfermées dans un seul cadre. Il l'a donc attachée à la fin
 du second chapitre qui contient la vie de Barzouyèh, au moyen
 de la transition suivante :

ویش از آن که شروع (۱) در باب سیوم که آغاز مقصود کتاب
 از آنست در حکایتی که تقریب سخن همان خواهد بود شروع میرود

Man. de Bruis,
fol. 24, recto.

(۱) On lit ainsi dans les deux manuscrits. Il semble cependant manquer un verbe,
 tel que *شود*, ou *رود*.

جوهر شناسان بازار معانی وصاحب عیاران ملک سخن دانی آورده اند که در ولایت چین پادشاهی بود که آواز دولت و کامکاری او عالم گرفته و ذکر عظمت و شهر یاری او بر زبان خاص و عام افتاده.

Avant de passer au troisième chapitre, où commence proprement le sujet de ce livre, nous allons insérer une histoire qui lui servira comme d'introduction.

Les jouailliers du bazar des pensées, et les essayeurs du royaume de l'éloquence, ont rapporté qu'il y avoit à la Chine un roi dont le bonheur et l'heureuse fortune avoient rempli le monde de leur renommée, et dont la grandeur et la puissance souveraine étoient célébrées par tous les hommes, grands et petits.

Abou'lfazl a seulement changé le nom de *Homayoun-fal* همایون فال, en celui de *Farrokh-fal* فرخ فال, qui signifie *de bon augure*.

Abou'lfazl traduit, comme Hosain Vaëz, le nom de *Bidpai* par طبیب مهربان, *médecin compatissant*; mais il n'ajoute pas, comme le même Hosain Vaëz, qu'il a entendu dire à quelques savans Indiens que son nom est *Pilpai* پیل پای, ce qui se dit en Indien هستی پات, *Hasti-pat*, c'est-à-dire, *pied d'éléphant*.

Tous les chapitres du livre intitulé *Eyari danisch* sont rangés dans le même ordre que ceux de l'*Anvari Sohaili* et de la traduction d'Abou'lmaali Nasr-allah : cela me dispense d'entrer dans aucun détail à cet égard.

L'ouvrage se termine par un épilogue que je dois faire connoître.

Cet épilogue contient d'abord la date du jour auquel a été achevée cette traduction : cette date y est exprimée suivant plusieurs ères, mais d'une manière extrêmement fautive; et comme cette partie de l'épilogue a été omise et est restée en blanc dans le manuscrit de M. Anquetil, je n'ai aucun moyen d'en rectifier les fautes. Cette date est suivie d'un éloge magnifique du livre de Calila, et d'une courte mention des traductions qui en ont été faites avant celle-ci, ce qui amène une longue digression sur l'excellence du règne d'Acbar. Tout cet épilogue seroit inintelligible, si l'on n'avoit que le manuscrit de Bruix,

dont le copiste, pour lequel, sans doute, le style de ce morceau étoit trop relevé, a commis une multitude de fautes. Je vais transcrire quelques passages de cet épilogue.

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

روز افزون دین (۱) نوزدهم تیر ماه الهی سنه ۳۳ موافق روز زیاد (۲)
بیست و دویم تیر ماه سنه ۵۱ مطابق کوس (۳) چهاردهم اذر ماه قدیمی
سنه ۹۵۱ یزدجردی مصادف روز یکشنبه یانزدهم ماه شعبان سنه ۹۹۹
موافق سنه ۱۴۶۵ هندی مقارن حزیران ماه رومی سنه ۸۹۹
اسکندری سپری شد (۴) این کنجنامه شاهنشاهی و کاراکاهی
دستور العمل ارکان سلطنت و خلافت منشور الاداب دیوان عدل
ورافت نتیجه افکار دانش و بینش خلاصه انظار منتظمان کارکا.
آفرینش فهرست دفتر دانای مجمل ارقام جهان آرای لوح تعلیم دبستان
آداب نسخه دار و مدار (۵) ارباب الباب نوش داروی اصلاح مزاج عالم
تریاق فاروق مسمومان عشرت و غم کان (۶) یاقوت اکیل سعادت
ابدی دریای کوهر سلطنت سرمدی تعویذ بازوی خردمندان افسون
جادوی دانش پسندان زمین کرد آسمان پایه هندی نژاد فارسی پیرایه
کوچکان را سرمایه بازی پیران را دیباجه سرافرازی نقد جست
وجوی این سینجی سرای حاصل تکاپوی این سراب دریا نمای
سلیمانی باید که زبان بی زبانان داند پادشاهی سزد که معنی این رقم

(1) Il faut certainement lire فروردین.

(2) Il faut lire باد.

(3) Il faut lire روزکوش. Voyez Hyde, *Hist. rel. vet. Pers.* ch. XV, p. 190 de la seconde édition.

(4) Ici commence l'épilogue dans le manuscrit de M. Anquetil.

(5) Dans le manuscrit de M. Anquetil,

on lit دار مدار; peut-être faut-il corriger ainsi: نسخه دار مدارس.

(6) Le manuscrit de M. Anquetil porte, وعکان کربت یاقوت. On pourroit lire وعزکان کربت کان یاقوت; mais la rime me persuade que la leçon du manuscrit de Bruix que j'ai suivie, est la meilleure

غیب خوانان خواند اگرچه در عهد نوشیروان عادل ترجمان خرد
این سر ایزدی را بزبان پهلوی وبعد از آن بلسان تازی نثرًا و نظماً
ترتیب داده منت بر جان تشنه لبان صحرای طلب نهاده بود لیکن
بواسطه بلندی مقصود و سستی قاصد راز سر بسته او ادا نشد
الحمد لله امروز بهجت افروز نورانیت این شهنشاه خدا آگاه که
صد هزار نوشیروان نخبه عدالت از حضرت او بر میگیرند این پردگی
شبستان مراد را که در پرده به تنگ آمد بود بر روی روز انداخت
چنانچه یاک نظران ساده لوح عجم که الفاظ عربی و عبارات سنجیده
سنگ راه اینان بود بی حجاب صورت همه معنی نظاره کردند الحق
لنکان را پای و پیران را عصای بود فی کوران را چشمی بخشید
و بینایان سرمه در چشم کشید فی فی مردها را حیاتی تازه کرامت فرمود
وزندها را قرین خرد کاربین ساخت فی فی نفس عنصری را موطن
تعیدی (۱) سرچشمه اطلاق کشود و مجرد منشیان هیولانی را غواص
دریای شهود گردانید شکر ایزد را که عالم صورت التیام یافت
و جهان معنی منتظم شد اول انتظام آن رای دابشلم داد آخر

(۱) Le man. de Bruix porte تعیدی .
Je pense qu'il faut lire تعیدی , c'est-
à-dire, *obscur*, *embrouillés*. Le mot
تعیدی, suivant le *Tarifat* de Djor-
djani, signifie une obscurité dans le
discours, qui résulte ou d'un défaut
d'ordre régulier dans la construction de
la phrase, d'une ellipse, d'un mot sous-
entendu, ou de ce qu'un terme est em-
ployé dans une acception figurée, sans
que le reste du discours guidé l'esprit de
l'auditeur pour qu'il passe de l'acception
ordinaire à cette acception particulière.
التعید هو ان لا يكون اللفظ ظاهر الدلالة

على المعنى المراد للخلل واقع اما في النظم
بان لا يكون ترتيب الالفاظ على وفق
ترتيب المعاني بسبب تقديم او تاخير
او حذف او اضرار او غير ذلك مما يوجب
صعوبة فهم المراد واما في الانتقال اي لا يكون
ظاهر الدلالة على المراد للخلل في انتقال
الذهن من المعنى الاول المفهوم بحسب اللغة
الى الثاني المقصود بسبب ايراد اللوازم
البعيدة المفتقرة الى الوسائط الكثيرة مع
خفاء القرابين الدالة على المقصود

فرمانروای هفت اقلیم بحق دانای بود از هند جدا افتاده باز بهند
آمد مانند غربی که بسوی وطن آید

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

Le jour *Fervardin*, 19.^e du mois de *Tir* divin, de l'an 33, qui répond au jour *Bad*, 22.^e du mois de *Tir* de l'an 51, et au jour *Cousch*, 14.^e du mois d'*Adher* ancien de l'an 951 de l'ère de *Yezdegherd*, ainsi qu'au lundi 15.^e du mois de *Schaban* de l'année 999 (de l'hégire), correspondante à l'année Indienne 1645, et au mois de *Haziran* Grec de l'an 899 d'Alexandre, a été achevé cet état des trésors de la royauté, cet agenda de l'administration éclairée, régulateur des soutiens du sultanat et du khalifat, protocole des usages du divan de la justice et de la clémence, produit des méditations de la science et de la prévoyance, quintessence des reflexions de tous ceux qui tiennent un rang dans l'atelier de la création (c'est-à-dire, dans le monde), table du volume de la science, abrégé des caractères qui tracent le bonheur de l'univers, tablettes destinées (1) à l'enseignement dans l'école de la civilisation, exemplaire et pivot des hommes sages (2), électuaire propre à rétablir la santé de l'univers, thériaque puissante pour guérir ceux qui ont avalé le poison de la joie et du chagrin, mine qui produit le rubis de la couronne du bonheur éternel, mer qui fournit la perle de la royauté impérissable, amulette du bras des hommes intelligens, charme de la magie des amateurs de la science, vaste comme la circonférence de la terre, élevé comme le ciel, Indien par son origine, Persan par sa parure, source abondante d'amusemens pour l'enfance, étoffe de gloire pour la vieillesse, produit net et comptant de toutes les peines qu'on se donne dans cette demeure éphémère, seul résultat de toutes les courses qu'on fait au milieu de cette vapeur trompeuse qui se montre, comme une mer, à nos regards déçus. Un monarque, rival de Salomon, doit entendre les langues des animaux privés de la parole; un empereur doit lire les pensées des êtres qui ne s'expriment que par des traits que l'ouïe n'entend point. Quoique l'interprète de la raison ait arrangé ce secret divin du temps de Nouschiréwan le juste, en langage Pehlvi, et plus tard, en langue Arabe, tant en vers qu'en prose, et par-là ait acquis un droit à la reconnaissance de tous ceux qui, les lèvres altérées, haletaient dans les plaines désertes du desir,

(1) Littéralement, *planche de l'instruction de l'école des bonnes mœurs*. L'auteur compare ce livre à la planche sur laquelle le chef d'une école trace la leçon que tous les écoliers doivent apprendre et copier sur la planche qu'ils portent avec eux.

(2) Le mot *دار* *نخبه* signifie celui qui tient le

modèle ou l'exemple d'après lequel les élèves doivent copier et imiter les caractères. Si on lisoit, comme je conjecture qu'on doit le faire, au lieu de *مدار* *پivot*, *مدارس* *collèges*, ou au singulier, *مدرسه* *collège*, le sens seroit, *proposé pour exemple dans le collège des hommes sages*.

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

cependant à cause de l'élévation du but auquel on tendoit, et de la faiblesse de ceux qui vouloient l'atteindre, le secret scellé de ce livre n'a point été révélé (1). Mais, grâce à Dieu, en ce jour rayonnant d'éclat, la lumière de ce monarque instruit dans la connoissance de Dieu, et qui pourroit offrir un modèle de justice à cent mille Nouschiréwan, a fait paroître au grand jour cette chaste beauté de l'appartement du désir (2), qui étoit auparavant comprimée sous les voiles qui la cachotent; en sorte que les simples Persans, au chaste regard, pour lesquels jusque-là les expressions Arabes et les termes compassés et élégans étoient comme autant de pierres jetées dans leur chemin, peuvent voir aujourd'hui, sans voile, les traits de chacune des pensées qu'il renferme. Et, en vérité, ce livre est le pied des boiteux et le bâton des vieillards; je me trompe, il donne des yeux aux aveugles, et fournit un collyre pour fortifier la vue de ceux qui voient clair: disons mieux encore, il rend une nouvelle vie aux morts, et il donne aux vivans l'intelligence qui pénètre le fond des choses; ou plutôt il ouvre à l'ame élémentaire les demeures obscures de la source de l'intuition universelle (3), et il rend les facultés matérielles de l'homme intelligent (4), capables de se plonger dans la mer de la contemplation des essences spirituelles (5).

Grâces soient rendues à Dieu de ce que la forme extérieure de ce livre a été convenablement arrangée, et les pensées artistement disposées. La première disposition lui a été donnée par le raja Dabschélim; la dernière par le monarque des sept climats.

En vérité, la sagesse avoit été enlevée de l'Inde, et elle y est revenue, comme un étranger qui retourne dans sa patrie.

Abou'lfazl expose ensuite les changemens qu'il a faits au style de l'*Anvari Sohâili*, pour mettre cet ouvrage à la portée de tout le monde; puis il fait l'éloge d'Acbar, dont la sagesse, la justice et la bonne administration rendent, pour ainsi dire, superflue

(1) Plus littéralement, *n'a point été prononcé*.

(2) L'auteur compare le livre de Calila à une jeune fille, renfermée dans son appartement nocturne, dont le mystère même excite les desirs. Le mot مراد signifie proprement l'objet désiré, et non le désir.

(3) L'auteur qui emprunte ici des expressions de la doctrine mystique, veut dire que, par la lecture de ce livre, l'ame de l'homme rendue grossière par son union avec les éléments, recouvrant toute sa pureté, devient ca-

pable de pénétrer dans les obscurités du monde spirituel. Je soupçonne qu'au lieu de اطلاق, qui signifieroit liberté absolue, dégagement de toute contrainte, Abou'lfazl avoit écrit اطلاع vue, intuition, connoissance parfaite.

(4) Littéralement, les commis matériels doués d'intelligence: ce sont les organes des sens, instrumens de nos facultés intellectuelles.

(5) Le mot شهود, dans le style mystique, est opposé à وجود: il signifie les substances dont l'existence ne peut être saisie par les sens.

la lecture du livre de Calila, et lui ôtent beaucoup de son utilité, parce que ce n'est plus le temps où le médecin de la sagesse soit obligé de mettre les leçons qu'il veut donner dans la bouche des animaux sans raison, à cause que, sans cela, les hommes ne les comprendroient point, et où il faille employer des comparaisons pour s'accommoder à la foiblesse de leur intelligence. Ici l'auteur fait un long parallèle entre les siècles antérieurs et celui d'Acbar, tout à l'avantage de ce dernier. Puis il termine ainsi :

وآنکه درین نامه سخن فروشی نکردم ومتاع بلاغت را به بازار
 نیاوردم نه آن بود که نفس اماره بآن نمی کشید و سرنخن گذاری
 نداشت یا متاع کران مایه بلاغت در کتاب خانه خاطر اماده نبود چه
 خاطر بو الهوس که چایک رو باد پای خیال است میدان سخن وری
 را می طلبید که چند جولان گری را کرم نماید و فارسان عرصه فارس
 زبان باختن کشایند و خود تیر دست نوازش بر سر و دوش کله رقاص
 کشد که جولانگه فراخ بود و جولان کر شوخ و گستاخ لیکن از
 آنجا که سعادت قرین بود قاصر نکذاشت لا جرم عنان کشید آمد
 زمان پیش را که اصل این نامه درخور آن انتظام داده اند در نظر
 داشته این کهن پیر سال خورد را که بعنایت پادشاهی خلعت تازه
 در بر کرده جوانی از سر گرفته است عیار دانش نام نهادی اگر نه
 صیرفان کنج خانه شاهنشاهی که مشکل پسندان عالم آگاهی اند
 در نظر نمی بودند که کوه دانشی که درین زمان حقیقت نشان
 است آنرا افسانه و افسون کجا عیاری تواند کرد ایزد تبارک و تعالی
 شاهنشاہ عالم را که دانش و بینش را عالمی دیگر است بقای بخشد
 امین رب العالمین

Si je n'ai point exposé en vente dans ce livre les richesses du discours, et si je n'ai point apporté dans le bazar les marchandises de l'éloquence, ce n'est point que mon penchant naturel ne me portât à le faire, et ne se fût volontiers livré à déployer toutes les beautés de l'art oratoire; ce n'est pas non plus que la bibliothèque de mon esprit ne mît à ma disposition ce qu'il y a de plus précieux en fait d'éloquence. Au contraire, un instinct très-vif, qui est le coursier de l'imagination, léger comme le vent, ne souhaitoit rien tant que de s'élançer dans la carrière du discours, pour y faire quelques courses rapides, et pour que les cavaliers du champ de la langue Persane y montrassent leur adresse au jeu du talent oratoire, en sorte que Mercure lui-même (1) flattât et caressât de la main, sur la tête et les épaules (en signe de satisfaction), le sauteur de la plume, en disant : la carrière étoit vaste, et le voltigeur s'est montré hardi et audacieux. Mais là où passe celui que la fortune favorise de son secours, le foible laissé à son impuissance ne sauroit y parvenir : en conséquence, j'ai retenu la bride de mon coursier (2). Eu égard au temps passé dans lequel l'original de ce livre a été composé d'une manière analogue et convenable à l'état où se trouvoit alors la culture de l'esprit, je donnerois volontiers à ce vieillard décrépît, qui, revêtu par la faveur du monarque, d'un vêtement frais, a recouvré une nouvelle jeunesse, le nom de *Parangon de la science*, si je ne portois mes regards sur les changeurs du trésor impérial qui sont les hommes les plus difficiles à contenter, du monde de la science : comment, en effet, des fables et des récits fantastiques pourroient-ils servir de modèle et de régulateur au métal précieux de la science, tel qu'il est dans ce siècle où les choses ont toute la pureté et toute la valeur dont elles sont susceptibles! Que Dieu, béni et très-haut, daigne prolonger les jours du monarque du monde, prince qui est lui-même un autre monde de science et de prudence. *Amen.*

Je dois faire ici une observation sur le titre donné à cette traduction du livre de Calila, par Abou'lfazl, et sur la manière dont j'ai traduit ce titre.

Le mot عيار est Arabe : il vient de la racine عيم, qui, à la seconde forme عيم, signifie, suivant l'auteur du Kamous, peser les pièces d'or ou d'argent une à une, pour vérifier si elles ont le poids requis. Son dérivé عيار veut dire la pièce ou le poids

(1) Mercure est considéré par les Orientaux comme l'écrivain céleste et le protecteur de tous ceux qui manient la plume. Dans le manuscrit de M. Anquetil,

on lit نيز, au lieu de تيز; c'est une faute.

(2) L'auteur veut dire qu'il a usé d'un style simple, pour se mettre à la portée du commun des hommes.

que l'on emploie en guise d'étalon, pour faire cette vérification, et qui sert comme de contrôle aux pièces que l'on examine. De là vient que l'on dit *صاحب عيار* et *عيار كير*, pour exprimer le vérificateur entre les mains de qui se trouve l'original ou étalon sur lequel se vérifient les pièces ou les flacons. William Jones, dans sa grammaire Persane, écrite en anglois, a traduit les mots *عيار دانش*, par *the touch-stone of learning*, c'est-à-dire, la pierre de touche de la science. C'est, je crois, substituer une idée à une autre.

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

*A Gramm. of the
Pers. language,
p. 142.*

La pierre de touche se nomme proprement *محک* ou *سنگ محک*. Il est possible que, par analogie, on la nomme aussi *معيار* et *سنگ عيار*, comme je le trouve dans la nouvelle édition du dictionnaire Anglois-Persan de Richardson, donnée par M. Wilkins; et effectivement on dit *عيار گرفتن*, pour l'essai qui se fait avec la pierre de touche, ainsi que je le vois dans ce passage où l'auteur de l'*Ayin Acbari* explique ce qu'on entend dans l'Inde par le mot *بنواری banwari*. Il dit :

اگرچه درین سر زمین صیرفیان دیدم دراز از موم کاری برنگ
وصفا پایه و عیار بر شناسند لیکن برای دلنشینی دیگران این شکر
قانون در میان آمد قسمی چند است از مس و مانند آن بر سر هر یک
اندک طلای پیوسته اند و عیار هر کدام نکاشته چون نو آمد را عیار
بر گیرند خطی چند از او از آن قسمها فراز سنگ محک بر کشند بهر که
نزدیک باشد از آن قسم شمرند

Quoique, dans ce pays-ci, les changeurs, dont la vue est pénétrante, connoissent à l'inspection de la couleur et de l'éclat, le degré de fin et le titre (des métaux); cependant pour satisfaire les autres et tranquilliser leur esprit, on a introduit cette grande règle (qu'on appelle *banwari*). Voici en quoi elle consiste : on a des morceaux de cuivre ou autre métal semblable; à l'extrémité de chacun de ces morceaux, on a fixé une petite portion d'or; on y a écrit le titre de chacun de ces morceaux. Quand on veut essayer une nouvelle partie d'or, on trace sur la pierre de touche une ligne avec l'or qu'on veut essayer et avec ces morceaux, et le morceau

qui donne la teinte la plus approchante de celle de l'or qu'on veut essayer, détermine le titre de ce dernier.

On voit clairement, par ce passage, que le mot عيار seul, et quand il n'est pas joint au mot سنك, ne signifie pas *Pierre de touche* , mais *titre* ou *essai* . L'intention d'Abou'lfazl, en donnant à son ouvrage le titre de عيار دانش, a cependant été de faire entendre que ce livre étoit le plus parfait modèle de la science et de la sagesse, l'étalon ou la mesure originale d'après laquelle on devoit juger tous les livres dont on desiroit apprécier le mérite. C'est ce qui fait que j'ai employé un mot un peu suranné dans notre langue, mais très-propre à exprimer cette idée, et que j'ai traduit le titre de l'original par le *Parangon de la science* .

Le manuscrit du fonds de Bruix a été terminé le 22 de schaban 1054 [1644 de J. C.], et celui de M. Anquetil, le 24 moharram 1114 de l'hégire [1303 de J. C.]; 47 du règne d'Alemghir. Le premier de ces manuscrits est d'une très-belle écriture; mais le second, écrit dans le caractère Persan de l'Inde, est plus correct, et préférable à celui de Bruix, sur-tout dans les endroits où le style de l'auteur est recherché et difficile à entendre. Ils sont tous deux de format in-8.° M. Anquetil a indiqué ce manuscrit d'une manière peu exacte, ainsi que celui de l'*Anvari Sohâili* qu'il possédoit, à la fin de la première partie du tome I.^{er} du *Zend-avesta*, p. *dcccviij*, n.^{os} 78 et 79. La notice manuscrite qu'il a mise à la tête du volume, n'est pas propre non plus à en donner une juste idée.

Il ne me reste plus, pour compléter cette notice, qu'à faire connoître le style de cette version, afin qu'on puisse la comparer avec celle de Hosâin Vaëz, intitulée *Anvari Sohâili*. Je choisirai pour cela l'apologue du Roi et de l'Oiseau, nommé ici چکاوک *l'Allouette*. Je ne donnerai point le texte de l'*Anvari Sohâili*, parce que ce texte est imprimé. Je ne traduirai pas non plus la version d'Abou'lfazl, la comparaison de ces deux traductions Persanes ne pouvant intéresser que les personnes qui entendent la langue dans laquelle elles sont écrites.

COMMENCEMENT du X.^e chapitre du Livre intitulé
Eyari danisch.

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

Man. de Bruis,
fol. 215 verso.

رای دابشلیم براهمنونی بخت و راهمنائی خرد از بیدبای برهن پرسید که ای دانای راز نهانخانه دانش از هر گونه سخن که سرمایه دولت همان تواند بود بگفتن آن برهن منت نهادی اکنون می خواهم که باز نمایی که با گروه آدمی زاد که به بد درونی و کینه داری گرفتار اند چگونه زیست باید کرد و در آشنائی و آمد شد اینها باید بست یا نه و اگر یکی از آنها چابلوسی نماید و پیرب زبانی و خوش گفتاری آیین هواخواهی و دوستی ظاهر کند باور توان کرد یا نه برهن گفت ای کاردان خردمندان پیشین که بنور الهی دل ایشان روشن شده است از دوست آزرده خاطر و همنشین رنج دیده ملاحظه بسیار نموده اند و از همنشینی او پرهیز می کرده اند خصوصاً که سواد خوانان صفحه پیشانی که به نیروی دانش و نور خاطر راز پنهانی دلها را می خوانند نشان بد درونی کینه داران آزرده خاطر معلوم کنند هرآینه از ایشان بکشاده روی که ظاهر سازند و خرم دلی که و نمایند فریب نخورند و برگفتار و کردار این گروه اعتماد نه نمایند اگرچه این سخن احتیاج ندارد که برای آن دلیلی آورده شود چه خرد درست اندیشه در قبول این نمی ایستد لیکن برای فهماندن کوتاه بینان داستان ملک با چکاوک نیک دست آویز است رای پرسید که چگونه بوده است آن حکایت برهن گفت آورده اند که ملکی بود نام او ابن مدین با مرغی که او را چکاوک گویند بسیار الفت داشت چه نیکو روی و پسندیده خوی بود و با این زبان کویا و دل دانا داشت همواره

ملك باو سخنان گفتی وجوابهای درست و سخنان شیرین شنیدی
ناگاه آن چکاوک در گوشه شاه بیضه نهاده بچه بیرون آورد
ملك از بسیاری دلبستگی فرمود تا او را بحر سرای بردند
و خدمتکاران حرم را حکم شد که از حال او و فرزند او نیکو خبر دار
بوده در نگاه داشت و پرورش کوشش بسیار بجا آوردند و در همان روز نیز
در خانه شاه فرزندی نجسته روی مبارك قدم بوجود آمد چنانچه
شاه زاده بباری در آمد و بچه چکاوک نیز پالیده گشت شاه زاده را با
او الفتی تمام پیدا شد پیوسته بآن مرغک بازی کردی و چکاوک هر
روز بکوهها و بیشهها رفتی و از میوههای که مردم آنرا ندانستندی
و اگر بدانستندی راه بآن نتوانستی برد هر روز دوتا آوردی یکی را
برای پادشاهزاده گذرانیدی و دیگر را به بچه خود خورانیدی و در اندک
زمان خوردان از خوردنیهای خوشکوارا خوش مژ به پالیدند و بزرگ
شدند و چکاوک را ازین نیکو خدمتی خود جا و بزرگی افزود روزی
چکاوک بکاری رفته بود و بچه او در کنار شاهزاده بر جست و بسر
بچه خود دست او را ریش کردانید شاهزاده در خشم شد و از روی
غصه تمام پای او را کسرفته بگرد سر بگردانید و بر زمین زد چنانکه
با خاک برابر شد و جان در ساعت سپرد چون چکاوک باز آمد بچه
خود را کشته دید از دردمندی نزدیک بود که هلاک شود و با
خود اندیشید که این کرد بلا توانکینته که ترا اشیانه بن خاری
یا سر هر دیواری باید حرم سرای سلطان چه جای تست اگر بکوشه
و توشه نامرادی خود قناعت کردی امروز بدین بلا گرفتار نمی
شدی و در بیوفائی اهل دنیا سخنان درد آلوده میکفت و در نکوهش

خود که زیاده طلبی پیش گرفته خود را باین روز نشانه است سخن
هی راند و از آزرده کی که داشت و کینه کشی که می خواست بر روی ملک
زاده بر جست و چشم جهان بین او را بر کند و پرواز کرده بر کنگره
کوشک به نشست خبر بملک رسید برای چشم پسر کرپها کرد
و خواست که بحیله مرغ را در دام فریب آورد و بسزای لایق رساند
پس بزیر کوشک آمد و گفت ای مونس روزگار فرود آی که اگر از درد
ماتر پسر خود دیدم نور چشم مرا بر گندی باکی نیست حالا عیش
مرا بر هم مزن و از دوری خود مارا مسوز چکاوک آواز بر کشید که ای
ملک دانایان مارا از صحبت آدمی زاد پرهیز فرموده اند که آدمی زاد
در جانب خود کارهای بزرگ را اندک شمارد و از طرف دیگران اندک
سهوی را بسیار شناسد مرا شوی آز و مهربانی تو از نصیحت بزرگان
خود دور انداخت و از کوشه وطن بر آورده سر کرم خدمت تو ساخته
بود و بخود قرار داده بودم که بقیه زندگانی را در ملازمت تو گذرانم
اکنون حق خدمت دیرینه مرا در نظر نیاورده باندک کنایه پسر مرا
را کشتند مرا نصیحت بزرگان خود در خاطر آمده دیگر سر آن ندارم
که ترا ملازمت کنم و اگر دانستی که جان شیرین را عوض است
یکبار دیگر پیش تو آمدی آزموده را آزمودن از دایره خرد بیرون
آمدنست نشنیده که بزرگان پیش بین یک چیز را دو بار نیاز مایند
و از زخم جانوری دو باره کزیده نشوند و نیز بر دل هوشمند ملک پوشیده
نخواهد بود که گناهکار را ایمن زیستن از بیخردی باشد اگر عذاب
وسزای او بالفور نباشد آخر کار به عذاب بد گرفتار خواهد شد
و اگر بخت و طالع مدد کند و پیش از آن که ستمی رسد و بلای بیند

رخت هستی بر بندد فرزندان و خویشان و دوستان او را آزارها رسد که طبیعت آدمی زاد بلك هر جاندار بر مکافات سرشته شده است اکنون که من کینه پسر خود را کشیده ام و پسر ترا آزرده ام چگونه دل بملازمت نهم ملك مکر داستان دانا دل و دزدان کوش نه کرده است ملك پرسید که چگونه بوده است آن حکایت چکاوک گفت آورده اند که در شهر رقه درویشی بود باخلاق پسندیده و صفات ستوده آراسته نام او دانا دل گفتندی و بزرگان آن شهر او را دوست داشتندی درویش هنگامه دکان خود را برهم زده بتکاپوی رضای الهی سفر نمود و در تنهای و بیکسی روزگار گذراندن گرفت جمعی از دزدان بوی رسیدند و بکمان آن که با او زر و جواهر بسیار است قصد کشتن او کردند دانا دل هر چند که اظهار بیچیزی خود کرد باور نداشتند و هر چند خواست که بسخن و نصیحت خلاص شود سودمند نیامد درویش در آن دشت تنهایی در کار خود فرو مانده بود و چپ و راست نظری می افکند که مددکاری پیدا شود ناگاه جفتی کلندکان را گذر بر آنجا افتاد دانا دل آواز بر کشید که ای کلندکان درین بیابان بدست ستمکاران کشته می شوم برای خدای کینه من ازین جماعت بخواهید و خون من از ایشان باز طلبید دزدان بچندیدند و گفتند چه نام داری گفت دانا دل جواب دادند که از دانایی غیر از نامی نداری و گروهی که بیخرد باشند کشتن آنها چندان زبانی ندارد آخر آن درویش را بکشتند و آنچه داشت بردند چون خبر کشتن او باهل شهر رسید ملول گشتند و افسوسها خوردند و پیوسته کوشش نمودندی تا کشتندکان او پیدا شوند آخر کار

پس از زمان دراز روز عید بسیار مردم به نمازگاه فراخ آمدند بودند
گشتندگان دانا دل نیز حاضر شده بودند درین میان جفتی از
کلنکان از هوا درآمدند و بر بالای سر دزدان پرواز می کردند و فریاد
می نمودند یکی از دزدان با یاران خود گفت همانا که کلنکان خون
دانا دل می طلبند یکی از مردم شهر که نزدیک آنها نشسته بود این
سخن بگوش او رسید او بدیگری باز نمود تا آنکه این خبر بحاکم
رسید حاکم ایشان را در بند ساخته باندک شدتی که کردند
سرگذشت تمام باز گفتند و از راه مکافات بقصاص رسیدند و این
داستان برای آن آوردم تا ملک را معلوم شود که از من چنین کار
نایسندیده شده است اما چه کنم که از راه مکافات در آمدن چون
این کار از من شده است فرمان خرد آنست که بفرموده تو اعتماد
نکنم و ترک صحبت تو کرده گوشه گیریم

مفرج القلوب*

L'ÉLECTUAIRE DES CŒURS,

OU

TRADUCTION Persane du livre Indien intitulé
Hitoupadésa, par Tadj-eddin;

Manuscrit Persan de la Bibliothèque du Roi, n.º 386.

Par M. SILVESTRE DE SACY.

APRÈS m'être occupé successivement des diverses versions inédites du *Livre de Calila et Dimna*, ou *Fables de Bidpai*, j'ai dû prendre connoissance d'une traduction Persane de l'ouvrage Indien intitulé *Hitoupadésa* ou *Fables de Vischnou-Sarma*, attendu les nombreux rapports qui existent entre ce livre et celui de Calila.

Le *Hitoupadésa* jouit d'une grande célébrité dans l'Inde. Il suffiroit, pour le prouver, de faire observer qu'en Bengali le nom de ce livre est devenu un nom appellatif, qui signifie *fable instructive* ou *morale* (1). Il a été traduit du samscrit en anglois par M. Ch. Wilkins, et publié à Bath en 1787. M. Jones en a aussi fait une traduction Angloise, qui se trouve dans le recueil de ses œuvres, *tome XIII* de l'édition *in-8.º* L'original Samscrit a ensuite été imprimé à Serampore, en 1804, sous la

* Mofarrih alkoloub.

(1) Voyez a *Vocabulary Bongalee and*

English, &c. by H. P. Forster, tom. I, p. 104, t. II, p. 436.

direction de M. H. T. Colebrooke, qui y a joint un discours préliminaire sur ce livre, et M. Wilkins en a donné à Londres, en 1810, une nouvelle édition dans laquelle on regrette de ne pas trouver le discours préliminaire de l'édition de Sérampore. Il me sera permis, d'après cela, d'être très-court dans le compte que je vais rendre du manuscrit qui contient une traduction Persane du même ouvrage.

Ce manuscrit, qui a appartenu autrefois à Melchisédech Thévenot, porte une très-courte notice de la main de Renaudot, conçue en ces termes : *Opusculum mysticum et fabulosum anonymi, de moribus rectè instituendis et vitâ spirituali, ex Indicis Sinicisque historiis. Persicè. De eo amplius si codex integrior repertus fuerit.*

Renaudot, à en juger par la manière dont il s'exprime, paroît avoir examiné ce volume bien légèrement, et n'avoir pas même aperçu le nom du traducteur. Dans le catalogue imprimé de la bibliothèque de Melchisédech Thévenot, ce volume est désigné ainsi parmi les manuscrits Persans : « Fables traduites de la langue » Indienne, sans nom du traducteur. » Le manuscrit contient cent seize feuillets, et a été écrit le lundi 19 de rébi second de l'année 1064 [1654].

Je commencerai par transcrire la préface du traducteur, et par en donner la traduction.

تمم بسم الله الرحمن الرحيم بالخیر
در توحید باری تعالی گوید

سپاس بی قیاس مر حضرت پادشاهی را که از جمله بندکان خویش
بشیر را مراتب اعلی داد و چتر سپید کون خرد مر صبح بمروارید علم
بر سر ایشان نهاد و قبای مصور مصنی با کلاه تاج استعارات مکمل
بجوهر فضل و کرم خود پوشانید و سمنند خنک دونه طبع با قلاده فهم
بر زین زرین زینرکی سوار کرد و ضابط ملک دل کردانید تا ولایت

متردان نفس را تاراج ساخته و بتان دلپذیر و دلبران بی نظیر پیدا آورده در سلك گوهر سخن در كلوی ایشان بیفکند و درود بی شمار بر پیغامبر کبار و نبی المختار مصطفی صلی الله علیه و سلم بدان که این کتاب از زبان هندی که آنرا هیتوپدس نام گویند که درین چهار حکایت آورده اند حکایت اول متلابه یعنی فایده محبت و یاری کردن حکایت دوم شهر بهد یعنی میان دوستان جدای کردن حکایت سیوم بکره یعنی جنک بدانچه فتح بجانب خود شود و هنریت در لشکر غیرى افتد و ستدن حصار بحکمت و عقل حکایت چهارم سنه یعنی صلاح کردن پیش از مخالفت و بعد از یکان یکان شاخ در شاخ حکایت های خوب و سخنهاى مرغوب دیگر می گوید که بشنیدن آن مردم دانا و عاقل گردد چون حرکت محرکان بدانند چون این کتاب را پیش ملك الملوك الشرق والغرب نصر الدولت والدین مقطع شق بهار یدیر الله معالیه رسید دید که در آن قضهای خوب و پندهای مرغوب است فرمود تا این کتاب را فارسی کنند بنابراین بنده ضعیف تاج الدین از زبان هندوی بتوفیق الله تعالی بزبان فارسی آورده نام این کتاب مفرح القلوب نهاده شد تا هر کس را پندی و فرحتی حاصل گردد

Au nom du Dieu clément et miséricordieux!

L'auteur dit, à la gloire de l'unité du créateur très-haut :

Louanges sans mesure à cette majesté royale qui, entre tous ses serviteurs, a donné à l'espèce humaine le rang le plus élevé; qui a placé sur la tête des hommes le voile blanc (1) de la raison, enrichi des perles de la science; qui les a revêtus de la tunique peinte, de l'art de composer des

(1) Suivant une correction faite en inter- | firmament, azuré. Peut-être چتر seroit-il mieux
ignes, il faut lire سپهر کون, de couleur du | traduit par ombrelle, que par voile.

livres (1), et du bonnet royal des métaphores, embelli des pierres précieuses de sa libéralité et de ses dons généreux; qui les a fait asseoir sur le coursier léger de l'intelligence, paré du collier de la sagacité et de la housse d'or de la finesse (2); qui a mis le pouvoir et l'administration du royaume dans les mains du cœur, pour qu'il pût livrer au pillage le pays habité par les rebelles de l'ame concupiscible, et qu'ayant enlevé et mis en lumière les idoles charmantes et les beautés ravissantes des pensées (3), il les suspendît au cou des humains, après les avoir converties en un collier formé des perles de l'élocution (4). Bénédiction sans nombre sur le grand envoyé, le prophète choisi, Mustafa; que Dieu lui soit propice, et lui accorde le salut!

Sachez que ce livre a été traduit de la langue Indienne, dans laquelle il porte le nom de *Hitoupadésa* (5). On y a réuni quatre histoires. Elles sont intitulées, la première, *Matralâbha*, c'est-à-dire, de l'utilité d'avoir des amis et de former des liaisons; la seconde, *Souhridbhéda*, c'est-à-dire, de la manière de mettre la division entre des amis; la troisième, *Bigrâha*, ou de la manière de combattre, en sorte qu'on ait la victoire de son côté, et qu'on mette en fuite l'armée ennemie, et de se rendre maître des places fortes par une conduite sage et prudente; la quatrième enfin, *Sandhi*, ou de la manière de faire la paix, avant d'en venir aux hostilités. Sous chacun de ces récits, l'auteur comprend et enchâsse l'une dans l'autre des histoires agréables, et d'autres discours dignes de plaire, dont la lecture est très-instructive et propre à former la raison, quand le lecteur connoît le (principe du) mouvement des êtres mis en action (6). Ce livre étant parvenu à la connoissance du roi des rois de l'Orient et du Couchant, de ce monarque, l'appui de l'état et de la religion, le point central du printemps (7), (que Dieu prolonge la durée de ses

HITOUPADÉSA,
en Persan.

(1) Le texte porte مصور, c'est-à-dire, orné de figures. Ensuite on lit مضفي, ce qui est nécessairement une faute. On peut lire مصفي, c'est-à-dire, purifié, pur. J'ai préféré lire مصدفي, que je considère comme l'abstrait de مصنف, auteur de livres, écrivain. Il me semble que l'expression suivante, avec le bonnet royal des métaphores, exige cette idée ou une idée analogue.

(2) Le texte porte, qui a placé à cheval, sur la selle d'or de la finesse, le coursier blanc de l'intelligence avec le collier de la sagacité. Cela est visiblement fautif. Je lis avec une légère correction وبرهند خنك دونه طبع با قلاده
فهم وزين زرین زیرگی سوار كرد
ce qui donne le sens que j'ai exprimé.

(3) Je supplée le mot معاني que le sens exige.

(4) C'est-à-dire, qui a rendu le cœur, qui est le séjour de la sagesse, supérieur à l'ame concupiscible, source des passions, afin que, s'emparant des pensées que fournit l'imagination, il les revêtît des formes agréables de l'éloquence, et en fit pour l'homme un ornement digne de lui.

(5) Le mot a été traduit, نقل کرده است, manque dans l'original.

(6) Le sens de cet endroit me paroît fort incertain. Peut-être l'auteur veut-il dire: Dieu, auteur du mouvement de tout ce qui se meut.

(7) A la lettre, l'endroit où se divise en deux portions le printemps. Cette expression insolite m'est tout-à-fait inconnue.

HITOU PADÉSA
en Persan.

hautes qualités !), il a reconnu qu'il contenoit de beaux récits et des avis utiles, et il a donné ordre qu'on le traduisît en persan. En conséquence, le foible serviteur Tadj-eddin, avec l'assistance divine, l'a traduit de l'indien en persan, et l'a intitulé l'*Électuaire des cœurs* (1), afin que chacun y trouve des avis sages et un sujet de joie.

Le style de cette préface est embarrassé, et le sens difficile à saisir. L'auteur a voulu imiter les expressions figurées dont les écrivains Persans, élégans, font usage, sur-tout dans leurs préfaces, mais il y a mal réussi.

Les noms Samscrits des quatre parties du *Hitoupadésa* sont exprimés assez exactement en caractères Persans, excepté le second; le sens en est plutôt paraphrasé que traduit. Le premier, *mitralâbha* مترلابه, est composé de *mitr*^a, amitié, en persan مهر, et de *lâbha*^b, gain, profit.

Le second, *souhridbhéda*, devroit être écrit سهريدهد ou سهربتهد, et non شهرپهد: il signifie *séparation d'un ami*, étant composé de *souhrid*^c, ami, et de *bhéda*^d, séparer. *Souhrid* est lui-même composé de *sou*^e, particule d'approbation, et *hrid* ou *hrit*^f, esprit, qu'on reconnoît dans le persan خرد. *Bhéda* se retrouve aussi dans le persan پيدا, *apparent, visible, manifeste*; car les choses deviennent manifestes par leur séparation d'avec les autres, par leur distinction. Aussi ces deux significations sont-elles réunies dans la racine Arabe بان.

Le troisième mot, *bigraha* بگرو, s'écrit en samscrit, *vigraha*^g; il signifie *guerre*, et est composé de *vi*, particule augmentative, comme و en persan, et de *graha*^h, prendre, saisir, qu'on reconnoît dans le persan گرفتن.

Enfin le quatrième mot *sandhi*ⁱ سند, signifie *union, paix, pacification*; il est formé de *san* pour *sam*, particule qui signifie *union*, et qui répond au *συν* des Grecs, et de *dhi*^k, tenir.

(1) On appelle مفرح, c'est-à-dire, *causant* | peut le voir dans la *Pharmacopœa Persica* du
de la joie, les électuaires cordiaux, comme on | P. Ange de Saint-Joseph.

^a Colebrooke, *Cosha*, l. 11, ch. VIII, pag. 184, n.º 9, et 185, n.º 12.

^b Carey, *Gram. App.* pag. 75.

Colebrooke, *Cosha*, l. 11, ch. IX, pag. 231, n.º 80.

^c *Ibidem*, l. 11, ch. VIII, p. 185, n.º 12.

^d *Ibid.* l. 11, ch. III, p. 277, n.º 5.

^e *Ibid.* l. III, ch. V, p. 368, n.º 5.

^f *Ibid.* l. I, ch. I, p. 28, n.º 9.

^g *Ibid.* l. 11, ch. VIII, p. 186, n.º 18.

^h Carey, *Grammar, Append.* p. 9.

ⁱ Colebrooke, *Cosha*, l. 11, ch. VIII, pag. 186, n.º 18; l. III, ch. III, p. 279, n.º 11.

^k Carey, *Grammar, Append.* p. 21.

Ces quatre mots se trouvent réunis dans un vers de l'original,

Mitralâbha souhritbhédo vighraha sandhiriva cha,

que M. Wilkins a traduit ainsi : *The acquisition of a friend. The separation of a favourite. Of disputing. Of making peace.*

HITOUPADÉSA,
en Persan.

The Hectopades,
p. 3.

Les vers par lesquels commence l'introduction de l'auteur, dans l'original Samscrit, sont omis, ou plutôt déplacés, comme on le verra bientôt, dans la traduction Persane. Elle commence seulement à ces mots de l'original : « Sur les bords du fleuve » *Bhaghirâthi*, il y a une ville considérable nommée *Patalipoutra*, » où régnoit autrefois un raja nommé *Soudarsana*, qui étoit orné » de toute sorte de belles qualités. »

Ibid. p. 3.

Le traducteur Persan substitue au nom *Bhaghirâthi*, le mot كنگ, le *Gange*; et c'est effectivement le Gange qui porte en samscrit, entre autres noms, celui de *Bhaghirâthi*. Il appelle la ville, *Manakpour*, مانك پور, ce qui peut être une faute du copiste, pour *Patalpour* پاتل پور (1); quant au raja, il le nomme *Tchandarasin*, چندر سين. Ce traducteur s'est donné une telle liberté qu'on ne reconnoît qu'avec peine dans sa traduction l'original Samscrit. On en pourra juger par le morceau suivant, qui, dans la traduction de W. Jones, forme le commencement du premier chapitre ou *Mitralâbha*, mais qui, dans l'édition du texte original, et dans la traduction de Wilkins, fait partie de l'introduction :

Ibid. p. 294.

حکایت چن آورده اند که در کرانه (1) لب آب کنگ مانک
پور نام شهری است و در آن شهر چندر سين نام رای معظم بود که
بیشتر اریان در امر وی بودند پسران داشت روزی رای مذکور
بر تخت شاهی نشسته بود و پسرانش بی ادب وار ایستاده بودند
شخصی بدیدن ایشان آغاز کرد هر کرا علم نیست او کور است

(1) M. Wilkins a écrit *Patani-poutra*; W. Jones, *Patalipoutra*, et c'est ainsi qu'on lit ce nom dans le texte Samscrit imprimé.

(2) On avoit d'abord écrit کرانه; on a corrigé ensuite ce mot pour en faire کناره : on dit l'un et l'autre.

اگر چه بر سر دو چشم دارد چشم آن را کویند (1) هر چه پیش
آید به بیند و هر مشکلی که پیش افتد آن را حل کند و آن چشم
علم است و غنی آن را کویند که بعلم غنی باشد چرا که نقد علم
را هیچ دزدی بردن نتواند و هر چند که خرج کند تا (2) افزایش گردد
و نقصان نشود و هیچکس شریک او نیست و بی بهاست و آرایش مردان
است و در حذر و صفر (3) مونس جان و فرحت قلوب است یار باشد (4)
و علم چیزی است اگر چه (5) در ذات احادی باشد در پهلوی پادشاهان
بنشانند و گفته اند از جمله هنرهای دو هنر بزرگتر خوانده اند که نیک
چیز (6) است اول خواندن علم دوم سلاح بازی کردن اما ازین هر دو
علم را اگر بچه بخواند و همه (7) کس او را دعا کند و اگر پیر
بخواند همه کس بدل و جان بشنود و آنچه معنی بگوید در دل که به
بندد و اگر پیر تیغ بازی کند همه او را بخندد و بگویند که عقل
کم کرده است یا دیوانه شده است پس ای برادران در خواندن
علم کاهلی نکنید و در خاطر نکذرانید که برای اندک عمر چه
مشقت خواهم کرد زیرا که اگر علم باشد دولت دینی و دنیوی
حاصل گردد و در بندگی حق تعالی غافل نباشید و در دل نیارید که
هنوز جوان هستیم کدام وقت است که روزه نماز خواهم (8) کرد
و چنین بدانید که مرک موی کاجک سر گرفته همیشه مینماید دوم
وقت فرصت دهد یا نهد و گفته اند ای برادران بچکان خود را

(1) Je lis که هر چه.

(2) Je lis کنند با.

(3) Lisez حضر و سفر.

(4) Il paroît qu'on a voulu raturer les
mots یار باشد.

(5) J'aimerois mieux lire که اگر.

(6) J'aimerois mieux lire نیک
fort bon.

(7) Lisez همه کس.

(8) Lisez و نماز خواهم.

در خوردگی علم بیاموزید تا در دل ایشان علم قرار گیرد زیراچه گفته اند در اوند خام هر چه نقش کند چون پخته شود و آن (۱) نقش دور نشود چون رای این جمله کیفیت (۲) شنید غمگین شد ماند سر در کربان انداخت و گفت دریغ بر پسران من چهار چیز جمع شده اند اگر یکی از آن چهار چیز بر کسی باشد بی راه کند خاصه که بر فرزندان من چهار چیز موجود اند یکی جوانی دوم مال سیوم غروری چهارم بی هنری و گفته اند هر پسری را که علم نیست و یا او بر علم کار نکند ستور بهتر از او باشد که چیزی بار برد و نیز در خاطر گذرانید اگر در مجلس حکایت کنند (۳) که نیک مرد و اهل علم نیست و در آن مجلس اول آنکه کسی را جواب گوید نیک مرد او را بگویند که امر باری تعالی بتعظیم و تکریم بجا آرد و خلق خدا تعالی را شفقت نماید مهر کند در مجلس که اهل علم نباشد او را فرزند مادر نکویند گویا که او (۴) عقیمه آن را بگویند و کسی که بجز (۵) علم شود در جهان هیچ فرزندی نباشد نراده (۶) و پس چون فرزند نباشد از مادر و پدر نا امید شوند گویا که نراده باشد بزرگان گفته اند بر هر که کرم خدای تعالی است او را شش چیز حاصل شوند اول آنکه هر روز علم افزاید دوم تندرستی سیوم زن صاحب جمال و شیرین سخن و دوست دار چهارم خدا ترس و دست کشاده پنجم فرزندان نیکبخت و دراز عمر ششم هنری نیک که در وقت تنگچه (۷)

(1) Lisez آن نقش.

(2) Je pense qu'il faut lire گفت.

(3) Je doute que le copiste ait voulu écrire . کند . Ce passage est corrompu et inintelligible.

(4) Je supprime le pronom او.

(5) Je prends بجز dans le sens de بی sans.

(6) Je crois qu'il faut effacer ici نراده.

(7) Le mot تنگچه se trouve plusieurs fois dans cet ouvrage.

کارآید این جمله فرهای رای کرد و گفت چگونه فرزندان من ازین بی راهی گذاشته راه علم بگیرند شخصی دیگر گفت ای رای معظم چهار چیز پیه از شکم مادری آرد اَوَن دراز عمر یا کوتاه دوم نیکبختی و یا بدبختی سیوم دولت و یا فقیری چهارم علم و یا بی هنری اگر برای پسران تو علم روزی داشته است اهل علم خواهند شد و هر اندیشه که ترا خون دل میکند آن دارو چرا نمی خوری که صحت یابی رای پرسید آن کدام دارو است گفت یفعل الله ما یشاء و بحکم ما یسیرد رای فرمود ای دوست راست می گویی فاما خدای تعالی آدمی را دست ویای وهوش وکوش و عقل و بینای داده است با (1) وجود آن برای تحصیل کردن علم و در بندگی خدای تعالی گاهلی نباید کرد راست آرند کارهای همونست اگر کسی دنباله پرنده مشقت کند حق تعالی مشقت او ضایع نمیکند چنانچه در خانه کلال (2) کل افتاده است خودی خود (3) اوند نمی شود تا آن زمان آب در کل انداخته مالش داده بر چرخ نمی آرد بدست خود راست نمی کند اوند چگونه راست شود حاصل آنست که بی مشقت چیزی دست نمی دهد و نه مال و نه علم و نه راه خدای تعالی و نماز و نه روزه ای عزیزان چون مادر و پدر فرزندان خویش را در پیکری علم آموختن تقصیر میکنند پس آن پدر و مادر دشمن فرزندان خود اند و فرزندان بی علم در مجلس علمای چنان نمایند چنانچه در زمره کبکان زاغ

(1) J'ai peine à croire qu'il n'y ait pas ici une faute. On pourroit lire وجود آن با وجود que, ou bien با وجود علم

il leur a donné tout cela avec l'existence, pour qu'ils travaillassent à acquérir la science.

(2) Je lis کلکار.

(3) Je lis از خود.

چون بدین نوع بسیار فکر و اندیشه کرد ز تارداران اهل علم خود را (۱) طلبید و گفت (۲) ای برادران میان شما کسی هست که پسران ما را علم بیاموزاند و عالم گرداند و زین بی راهی راست آرد و شما عاقل و دانا و هوشمند هستید زیراچه هر درختی که قریب صندل اصلی باشد او هم صندل گردد بیت درختی که صندل بر آید بلند که صد شجره گردد ازو بهر مند همچنان اگر نادان در صحبت عاقل و دانا افتد او هم دانا گردد بعد ز تاردار که بشن (۳) بر همان نام داشت گفت ای معظم فرزندان تو از آل بزرگ اند می توانی که ایشان را از دریای حماقت کشیدی در کشتی علم سوار کنی زیراچه ایشان رای زادگان اند اگر کسی دنباله پرنده مشقت می کند او هم ناطق گردد چون ایشان را علم خواهم آموخت درین چه عجب است ان شاء الله تعالی در میان شش ماه فرزندان ترا دانا و عاقل و اهل علم گردانم درین سخن رای مذکور بسیار خوش شد ز تاردار را خلعت داد و گفت آری اگر گری در میان کل افتد برابر کل بر سر بزرگان برود آنچه ان اگر فرزندان من بخدمت تو خواهند ماند خزانه کم عقلی که در سینه ایشان جمع شده است خالی خواهد و از کوه علم پر خواهد شد رای چون بدین نوع مدح ز تاردار بسیار کرد فرزندان خود را بدو سپرد

On raconte que sur le bord du Gange il y a une ville nommée *Ma-*

(1) مملکت خود را *Peut-être faut-il lire*

(2) طلبیده گفت *Il faut lire* طلبیده گفت, ou طلبید و گفت *bien*

(3) Une autre main que celle du copiste a écrit tant en interligne qu'à la

marge, *بجای*, au-dessus de *بشن*. Cette correction ne vaut rien. On lit au commencement du second livre, comme ici, bien distinctement, *بشن بر همان*.

HITOU PADÉSA
en Persan.

nakpour. Dans cette ville habitoit un grand raja, appelé *Tchandarsin*, auquel obéissoient la plupart des rajās. Il avoit plusieurs fils. Un jour qu'il étoit assis sur son trône, et que ses enfans se tenoient devant lui, comme des jeunes gens sans éducation, quelqu'un, en les voyant, commença à dire; Quiconque ne possède point la science, est aveugle, quoiqu'il ait deux yeux à la tête. On appelle *œil*, ce qui voit tous les objets qui se présentent devant lui, et qui résout toutes les difficultés qui surviennent: cet œil, c'est la science. On appelle *riche*, celui qui est riche en science; car aucun voleur ne peut emporter l'argent comptant de la science; on a beau le dépenser, il va toujours en augmentant, et n'éprouve aucune diminution: on n'en partage la possession avec aucun associé; elle est d'un prix infini; c'est l'ornement des hommes. En voyage, ou paisible dans sa demeure, l'homme y trouve une compagnie agréable à son ame, et la joie du cœur. La science est une chose qui, quand elle se trouve chez un homme du commun, le met de niveau avec les rois (1). Il y a deux talens qu'on préfère à tous les autres, et qui sont deux choses excellentes: le premier est la science; le second, le maniement des armes. De ces deux choses, la première a cet avantage, que si un jeune homme la possède, tout le monde fait des vœux pour lui, et si elle se trouve dans un vieillard, tout le monde l'écoute avec un esprit et une ame attentifs, et grave dans son cœur tout ce qu'il dit; tandis que si un vieillard s'avise de manier une épée, tout le monde se met à rire, et chacun dit qu'il a perdu l'esprit et est devenu fou. Ne soyez donc point paresseux, mes frères, à étudier pour acquérir la science, et n'allez pas vous laisser séduire, en vous disant à vous-mêmes: Pourquoi prendre tant de peine pour une vie si courte! car la possession de la science assure le bonheur temporel et spirituel. Ne soyez point négligens dans le service de Dieu, et ne donnez point entrée dans vos cœurs à ces pensées: Nous sommes encore jeunes; est-ce là le temps de jeûner et de prier! Faites bien réflexion que la mort semble toujours tenir (l'homme) par les cheveux du sommet de sa tête, et qu'il est incertain si le temps vous donnera ou non une autre occasion (de vous amender). On a dit, mes frères: Ayez soin que vos enfans acquièrent la science pendant qu'ils sont petits, afin qu'elle s'affermisse solidement dans leur cœur; car, ainsi qu'on l'a observé il y a long-temps, tout ce qu'on grave sur un vase de terre, avant de lui faire éprouver l'action du feu, y reste imprimé pour toujours, et ne s'efface point quand le vase a subi la cuisson.

(1) M. Wilkins a rendu le texte Samscrit d'une manière fort différente. On reconnoît le sens exprimé par le traducteur Persan, dans la version de W. Jones: *Knowledge acquired* | *by a man of low degree places him on a level with the prince. Voyez the Works of S. W. Jones, in-8.°, t. XIII, p. 4.*

Le raja ayant entendu ce discours, fut plongé dans la tristesse; il demeura la tête baissée et enfoncée dans le collet de ses vêtemens, et dit: Hélas! quatre choses, dont une seule suffiroit pour égarer un homme, se trouvent réunies sur mes enfans; la jeunesse, les richesses, l'orgueil, et le défaut de talens. On a dit avec raison: Une bête de charge vaut mieux qu'un enfant qui n'a point de science, ou qui ne conforme point sa conduite à sa science, parce que cet animal du moins est bon à porter des fardeaux. Le raja fit encore ces réflexions: (1). On appelle *homme de bien*, celui qui accomplit les commandemens de Dieu avec le respect et la soumission qui leur sont dus, et qui a des sentimens de bonté pour les créatures de Dieu, et leur témoigne son affection. On ne donne point le nom de *fils d'une telle* (2), dans une société, à l'homme qui ne possède aucune science; vous diriez qu'il n'existe pas, et l'on appelle sa mère *stérile*. L'homme qui est dépourvu de science, n'est pas considéré dans le monde comme un fils; c'est comme s'il n'étoit point né. Puis donc qu'il n'est pas un fils, son père et sa mère n'ont point l'espoir de tirer de lui quelque avantage; on diroit qu'il n'est pas même né (3). On a dit que six choses caractérisent l'homme envers lequel la divinité est prodigue de ses faveurs: premièrement, sa science prend chaque jour de nouveaux accroissemens; secondement, il jouit d'une parfaite santé; troisièmement, il a une femme belle, douce dans ses paroles, et remplie d'affection; quatrièmement, il est animé de la crainte de Dieu, et porté à la libéralité; cinquièmement, il a des enfans d'un heureux caractère, et dont la vie n'est point abrégée; sixièmement, enfin, il possède un talent capable de lui offrir une ressource, dans le temps de la détresse.

Le raja, après avoir fait toutes ces réflexions, dit: Comment mes enfans, renonçant à leurs égaremens passés, pourront-ils entrer dans la voie de la science!

Quelqu'un alors, lui adressant la parole, lui dit: Puissant raja, l'enfant, en sortant du sein de sa mère, apporte quatre choses: 1.° une vie longue ou courte; 2.° une bonne ou une mauvaise fortune; 3.° la richesse ou la pauvreté; 4.° la science ou le défaut de tout talent. Si tes enfans sont destinés à posséder la science, ils deviendront infailliblement savans. Pourquoi ne prends-tu point le remède qui seul peut soulager toutes les inquiétudes qui déchirent et ensanglantent ton cœur, et te procurer

(1) Ce que je passe ici est tellement altéré, qu'il est impossible, même à l'aide des deux traductions de l'original Samscrit, d'en tirer un sens tant soit peu plausible.

(2) C'est-à-dire, que quand un homme ne se fait remarquer par aucune parole sage, on

ne se demande point qui il est, et quel est le nom de sa mère.

(3) C'est à l'aide des deux traductions de l'original Samscrit, que j'ai rendu tout ce passage, dont le texte Persan est fort corrompu.

HITOUPADESA,
en Persan.

la santé ! Quel est ce remède , demanda le raja ! Le voici , lui répondit-on : *Dieu fait ce qu'il veut, et dispose de tout ainsi qu'il lui plaît.* Tu as raison , mon ami , reprit le raja ; mais Dieu a donné à l'homme des mains , des pieds , une intelligence , des oreilles , la raison et la vue , et tout cela pour qu'il travaillât à acquérir la science ; il ne faut point mettre de nonchalance dans le service de Dieu , bien que ce soit lui seul qui donne le succès aux actions (1). Si quelqu'un prend beaucoup de peine auprès d'un oiseau (2), Dieu ne laissera pas sa peine sans récompense. Il en est de cela comme de l'argile qui seroit tombée dans la maison d'un potier : elle ne se changera jamais d'elle-même en un vase de terre ; pour qu'elle soit convertie en vase , il faut qu'on ait jeté de l'eau sur cette argile , qu'on l'ait pétrie , et portée sur la roue , et que le potier l'ait travaillée de sa propre main. Sans cela , comment le vase de terre recevrait-il sa parfaite formation ! Le résultat de ceci , c'est que rien ne s'obtient sans peine , ni les richesses , ni la science , ni la vie spirituelle , ni la prière , ni le jeûne. Mes chers amis , si les pères et mères négligent de procurer à leurs enfans , pendant qu'ils sont jeunes , l'acquisition de la science , ces pères et mères sont vraiment les ennemis de leurs enfans ; et ceux-ci , dépourvus de science , paroîtront au milieu de la société des savans , comme un corbeau au milieu des perdrix.

Le raja , après avoir fait de longues et nombreuses réflexions de ce genre , manda près de lui les religieux (3) , hommes savans de ses états , et leur dit : Frères , y a-t-il quelqu'un parmi vous qui veuille se charger d'instruire mes enfans et de leur enseigner la science , et , les tirant de l'égarement où ils sont , les former comme il convient ! vous êtes des hommes pleins de raison , de science et d'intelligence , et il est reconnu que tout arbre qui est dans le voisinage du sandal , se change en sandal. *Vers.* Puisse l'arbre de sandal être très-élevé ! car cent arbres participent à son heureuse influence. De même si l'ignorant vit dans la compagnie de l'homme sage et savant , il deviendra aussi savant lui-même.

Alors un religieux qui se nommoit *Bischen Brahman* , dit : Puissant raja , tes enfans appartiennent à une race illustre ; je puis les retirer de la mer de la sottise , et les faire monter sur le vaisseau de la science , parce qu'ils sont tous des fils de raja. Si quelqu'un se donne de la peine pour instruire un oiseau , cet oiseau parviendra à parler ; qu'y aura-t-il donc d'étonnant si je rends aussi tes enfans savans ! S'il plaît à Dieu , je rendrai en six mois tes enfans remplis de science , de sagesse et de connoissances.

(1) Je doute que ce soit là le sens ; le texte pourroit bien être altéré.

(2) Je traduis à la lettre ; l'auteur , comme on le verra plus bas , veut dire qu'à force de

peines on apprend à un oiseau à parler ; il n'y a rien de cela dans l'original.

(3) A la lettre , les hommes qui portent une ceinture.

Ce discours causa une vive satisfaction au raja. Il fit revêtir le religieux d'une pelisse, et lui dit : Si un ver se trouve placé dans une rose, il prend place, comme la rose, sur la tête des grands ; de même, si mes enfans demeurent avec toi, le trésor d'ignorance formé dans leurs cœurs, sera bientôt vide, et il sera rempli des perles de la science.

Le raja ayant fait au religieux beaucoup de complimens de la sorte, lui remit ses enfans.

Ici commence véritablement l'ouvrage, c'est-à-dire, les leçons de morale et de politique présentées sous le voile de la fable, et dont tout ce qui précède n'est que l'introduction.

Je dois faire ici, avant d'aller plus loin, plusieurs observations, dont les unes sont générales et s'appliquent à tout le livre, et les autres ont pour objet particulier cette introduction.

Comme remarque générale, je ferai observer que le traducteur a constamment supprimé tout ce qui, dans l'original, a trait aux dogmes, aux rites religieux, et à la philosophie des Indiens, et qu'il y a substitué des idées et des expressions prises du mahométisme. Il a pris la même liberté, ou plutôt la même licence, en ce qui concerne les mœurs ; et c'est par un effet de cette licence qu'il fait revêtir d'une pelisse par le raja, le brahme *Pischen* ou *Vischnou*, circonstance tout-à-fait étrangère à l'original. Enfin il ne s'attache point à rendre fidèlement les noms des animaux ou des autres objets naturels. Ainsi, il dit que les ignorans, au milieu des savans, ressemblent à un corbeau au milieu d'un troupeau de perdrix, tandis que, dans l'original, il y a, suivant M. W. Jones, à un héron au milieu des flamans, et, suivant M. Wilkins, à un héron au milieu des oies (1). Il introduit l'arbre du *sandal*, communiquant ses qualités aux arbres qui l'avoisinent, là où l'original dit qu'un morceau de verre, par le voisinage de l'or, prend la couleur et l'éclat de la topaze.

Je ferai encore remarquer, comme observation générale, que le style du traducteur n'est ni pur, ni élégant, que les phrases

(1) *He must be like a heron among the flamans. Voyez the Works of S. W. Jones, to. XIII, p. 9.*

Their son appeareth there, like a booby among geese. Voyez the Heetopades, p. 7.

HITOUPADÉSA,
en Persan.

y sont ou sans liaisons, ou mal liées entre elles, et que de là il résulte fréquemment de l'obscurité.

Mes observations particulières relatives à l'introduction, sont: 1.^o que le traducteur a dérangé la marche de l'original, en plaçant tout d'abord la mention du raja et de la ville où il faisoit sa demeure, et réunissant les diverses réflexions qui, dans l'original, servent d'introduction générale, à celles qui font partie du récit et qui sont attribuées au raja ou à d'autres personnages de sa cour; 2.^o qu'il a supprimé tout-à-fait la mention faite dans l'original, des *Tantras et autres Schastras*, desquels est tiré le contenu du *Hitoupadésa*; 3.^o qu'il nomme *Bischen Brahman*, le Brahme ou Pandit appelé dans l'original *Vischnou-Sarman*. *Bischen* بيشن, est la même chose que *Vischnou*; quant à *Brahman* برهمن, il est possible que ce soit une altération due au copiste, et que le traducteur eût écrit *Sarman* سرمان.

Passons maintenant à l'analyse de l'ouvrage.

Le premier livre contient toutes les mêmes fables qu'on lit dans le *Hitoupadésa*. Le principal apologue est celui du Corbeau, de la Tortue, de la Gazelle et du Rat. La fable des Pigeons tombés dans un filet, et délivrés par le Rat, en forme l'introduction. Il y a quelque différence entre l'original et cette traduction, relativement aux personnages mis en action dans quelques-unes de ces fables. Le tableau suivant présente ces différences.

Hitoupadésa.

Traduction Persane.

Le Corbeau, le Rat, la Tortue,
la Gazelle et les Pigeons.

Le Voyageur et le Tigre.

La Gazelle, le Chacal et le
Corbeau.

Le Chacal aveugle, le Chat et
les Oiseaux.

Le Corbeau, le Rat, la Tortue,
la Gazelle et les Pigeons, *f. 8, r.*

Le Voyageur et le Lion, *f. 9, v.*

La Gazelle, le Chacal et le
Corbeau, *f. 20, v.*

Le Vautour (1), le Chat et les
Oiseaux, *f. 22, r.*

(1) کورکس

Aventures du Rat <i>Hiranyaca</i> .	Aventures du Rat <i>Hiranyak</i> (1), <i>f. 33, r.</i>	HITOUPADÉSA, en Persan.
L'Homme âgé et sa jeune Femme.	L'Homme âgé et sa jeune Femme, <i>f. 34, r.</i>	
Le Chasseur, la Gazelle, le Sanglier, le Serpent et le Chacal.	Le Chasseur, la Gazelle, le Sanglier et le Chacal (2), <i>f. 38, r.</i>	
Le Fils du raja et la Femme du marchand.	Le Vice-roi nommé <i>Tencbir</i> , et la Fille du marchand, <i>f. 42, r.</i>	
Le Chacal et l'Éléphant.	Le Chacal et l'Éléphant, <i>f. 43, v.</i>	

Je ne m'arrêterai point à faire remarquer à quel point la traduction est inexacte, et tous les noms Indiens corrompus. On peut appliquer à ce livre et au suivant tout ce que j'ai dit de l'introduction.

Le second livre, qui contient l'histoire de Calila et Dimna, est moins conforme que le premier au *Hitoupadésa*. Le fond du récit est cependant le même : l'apologue principal offre les mêmes acteurs, le Lion, le Taureau et les deux Chacals ; mais le *Hitoupadésa* en admet un cinquième qui ne figure point du tout dans le livre Arabe, intitulé *Calila et Dimna* ; c'est *Stabdha-carna*, frère du Lion ; il paroît également dans notre traduction.

Dans le *Hitoupadésa*, le Taureau est nommé *Sangjivaca* ; les deux Chacals, *Damanaca* et *Carattaca* ; le Lion, *Pingalaca*. Notre traduction appelle le Taureau, *Sanjavaca* سنجاوک ; les deux Chacals, *Davataca* دوتک et *Carattaca* کرتک ; le Lion, *Pengalaca* پنکلك ; le frère du Lion, *Bédu-carna* بدہ کن. Le nom du Taureau est remarquable, en ce qu'il prouve que dans la traduction Arabe le nom de cet animal doit être écrit شتر به , et non شتر به ,

(1) هرنیک .

(2) Dans la traduction en *hindoustani* du *Mofarrih alkoloub*, dont je parlerai plus bas, cette fable est placée après la suivante.

Notre traducteur nous représente le
Tom. X. 1.^{re} Partie.

Chacal, à la vue de ces trois corps morts, récitant la *fatiha*, ou première surate de l'Alcoran, en actions de grâces. On reconnoît à ce trait un Musulman.

بر هر سه کشتگان رسید و فاتحه خوش
خواند و شکر مر حضرت بجا آورد

HITOU PADÉSA,
en Persan.

comme a fait Schultens dans son édition d'un fragment de ce livre.

Les fables contenues dans ce second livre du *Hitoupadésa*, sont :

Le Singe et le Coin, ou le Singe et le Charpentier ;

Le Voleur, l'Ane et le Chien ;

Le Lion, le Rat et le Chat ;

La pauvre Femme et la Cloche ;

Les aventures de *Kandarpaketou*, qui contiennent, en outre, l'histoire du Vacher, du Barbier, et de leurs Femmes, et celle du Marchand qui perd tous ses bijoux, pour avoir voulu enlever un diamant de grand prix placé sur la tête d'une idole, dans la maison où il logeoit ;

La Femme du fermier et ses deux Galans ;

Le Corbeau, le Serpent noir, et la Chaîne d'or ;

Le Lion et le Lièvre ;

Les Perdrix et la Mer.

De ces fables, les suivantes seulement se trouvent dans la traduction Persane :

Le Singe et le Charpentier ;

Le Voleur, l'Ane et le Chien ;

Les Aventures de *Kandarpakit*, où sont renfermées celles du Barbier, du Vacher et de leurs Femmes, et celle du Marchand *Sadèh-conwar* (1) ;

Roup-calan, femme de *Soucandah*, marchand de roses, le Cotoual, et le fils du Cotoual (2) ;

Le Corbeau, le Serpent, et la Chaîne d'or ;

Le Lion et le Lièvre.

On voit que la fable du Lion, du Rat et du Chat, celle de

(1) Notre traducteur nomme ce marchand *کنوار سادہ* ; dans le *Hitoupadésa* il n'a point de nom. En persan, *سادہ* signifie *simple*, *niais*, et *کنوار* *voleur*, suivant M. Wilkins, dans la seconde édition du Dictionnaire de Richardson. Cette histoire est plus détaillée dans la

traduction que dans le *Hitoupadésa*.

(2) C'est la fable du Fermier et des deux Galans. Ni le Fermier, ni sa Femme ne portent de noms dans le *Hitoupadésa*. J'ignore ce que signifient les noms *روپ کلان* et *سوکندہ* ; ce sont, je crois, des noms Indiens altérés.

la pauvre Femme et de la Cloche, et celle des Perdrix (ou plutôt des *Tittibha*^a, mot Indien que les traducteurs Arabes et Persans ont conservé et écrit طيطوى) et de la Mer, manquent dans la traduction.

HITOU PADÉSA,
en Persan.

^a *The Heetopad.*
p. 65, l. 15 et 17.

En revanche, la traduction en contient deux qui ne sont pas dans l'original; savoir :

Le Fils du raja, le Fils du marchand épicier, et la vieille Femme;

Le Maître, mangeur d'opium, et les Écoliers.

La fable du Fils du raja est mise par le traducteur dans la bouche de Dimna ou *Davataca*, qui veut prévenir le Lion contre les efforts que pourroit faire le Taureau pour enlever aux deux Chacals la confiance du roi des animaux. Voici, en deux mots, le sujet de cette fable.

Le fils d'un raja, grand amateur du jeu de *nard*, نرد, ayant appris qu'un jeune homme nommé *Dhahanata*, ذهنت, fils d'un épicier, savoit ce jeu, l'envoya chercher pour jouer avec lui. Le jeune homme plut tant au fils du raja, qu'il se forma entre eux une étroite liaison, et que depuis ce moment ils passaient tous les jours ensemble. Le raja en conçut du chagrin, voyant que son fils négligeoit toutes les occupations qui convenoient à son rang. Une vieille femme s'offrit à lui, et promit de détruire en peu de jours cette union. Ses offres ayant été acceptées, elle saisit un moment où les deux jeunes gens étoient ensemble, et fit signe des yeux et de la main au fils du marchand. Le fils du raja dit à son ami d'aller savoir ce que vouloit lui dire cette femme. Il y alla, et la femme, appliquant sa bouche sur l'oreille du jeune homme, lui dit : *je n'ai rien à vous dire*. Revenu auprès du fils du raja, et interrogé sur ce que cette femme lui avoit dit, il assura à plusieurs reprises qu'elle ne lui avoit rien dit. Le jeune prince n'ajoutant point foi à cette réponse, conçut des soupçons, s'éloigna de son ami, et envoya chercher la vieille femme, pour savoir d'elle ce qui en étoit. Je suis, dit-elle, une ancienne domestique du marchand épicier; il m'avoit ordonné de demander à son fils s'il vous avoit fait manger quelque chose. Et quelle

HITOU PADÉSA,
en Persan.

chose, dit le fils du raja? Je l'ignore, dit-elle; ce sont peut-être des sucreries, ou des amandes, ou quelque autre fruit. Le jeune prince, encore plus irrité par ces paroles, et excité par ceux qui l'approchoient, fit prendre le fils du marchand, lui coupa la tête, et fit mettre le feu à la maison du marchand.

La fable du Maître et des Écoliers est encore mise dans la bouche de Dimna.

Un maître, fort adonné à l'usage de l'opium, tomboit souvent dans le sommeil, et dans l'espèce d'ivresse qui est la suite de l'usage immodéré de l'opium. Dans cet état, il ne pouvoit pas supporter que ses écoliers le réveillassent en lui faisant des questions; il le leur avoit sévèrement défendu, et avoit menacé de coups ceux qui transgresseroient ses défenses. Un jour, comme il avoit une lampe devant lui, et qu'il donnoit une leçon à ses écoliers, il s'endormit profondément; et sa tête s'étant penchée en avant vers la lampe, le feu prit à sa barbe blanche, qui fut consumée en un instant. Réveillé en sursaut par cette aventure, il se plaignit amèrement de ce que les écoliers ne l'avoient pas averti. Vous nous avez appris, lui dirent-ils, que rien n'est plus malséant que de parler en présence des personnes auxquelles on doit du respect, à moins qu'on ne soit interrogé.

Je me rappelle avoir lu cette fable quelque part. Je ne sais si c'est dans l'*Anvari Sohâili*, ou dans le *Gulistan*, ou le *Bostan* de Saadi.

Outre les deux fables dont je viens de donner l'analyse, ce second livre offre encore, dans la traduction Persane, un fragment de mythologie Indienne, fragment assez remarquable pour que je croie nécessaire de le copier ici.

C'est Dimna ou *Davataca*, qui, après avoir raconté les aventures de *Kandarpakit*, continue à parler ainsi à *Carattaca*:

ای برادر تو اندیشه مکن چنانچه میان شیروستور محبت کرده ام
هیچنان در ایشان عداوت خواهم انداخت کفت نشنید قطعه (۱)

(1) Le copiste ignorant a pris ce mot pour un titre, et l'a écrit en rouge. Il faut certainement lire قصه.

دراز است اما مختصر گفته شده است در آنچه سیتا زن سرپرام بسیار مشقت دید آورده باددشاه (1) ولایت خود گردانید همشیرکان سرپرام سیتان (2) غریب را دیدن نتوانستند یکی گفت چگونه محبت ایشان بشکند خواهد بر خاست وگفت اینک شمان (3) را تماشای بنمایه ودر خانه برادر رفت سرپرام با برادران در نردخانه نرد می باخت خواهر سرپرام نزدیک سیتا رفت و طپ و خند گرفت هم در عین خند گفت که ای سیتا راون چه صورت دارد گفت که ای ملک زنان قدری بمویس (4) تا من پچه را شیر داده می آید دوید هر جا که سرپرام نرد می باخت گفت بتماشاء زن خود بنکر تا آنکه با راون ملاقات نیست صورت او چگونه بیند (5) همان زمان در خاطر سرپرام غیرت افتاد ونجید وگفت ترا در بکشم اما در کشتنی (6) عورت شرمی است از خانه من بیرون شو ای برادر بهجتی (7) عورت سرپرام دریا پل بست و شهر لنکا بسوخت و حصار زرین شکست و راون را کشت در یک ساعت آن عورت را بیرون کرده (8) ای برادر از مکر چیست که نمی شود سیتا از نیک زنان بود چون در ابرو شوهر کرده دید هیچ دم نزد اکر بد می بود چنانچه روپ کلان زن کلفروش مکر باخته بود

Mon frère, n'aie aucune inquiétude. De même que j'ai produit la

(1) Je lis پادشاه .

(2) Lisez سیتا .

(3) Lisez شمان . Cette faute est très-commune dans notre manuscrit.

(4) Il faut sans doute lire بنویس , c'est-à-dire, mot à mot, écris un peu. Peut-être y a-t-il ici une faute.

(5) Il semble que بیند soit pris ici dans le sens de نماید .

(6) Lisez کشتن .

(7) Lisez بهجت .

(8) Lisez کرده است ou کرد .

HITOU PADÉSA,
en Persan.

liaison d'amitié qui est entre le Taureau et le Lion, de même aussi je ferai naître l'inimitié entre eux. N'as-tu jamais ouï raconter cette aventure dont le récit est très-long, mais a été mis en raccourci, je veux dire de quelle manière *Sita*, femme de *Sri-Rama*, à force de peines, le rendit roi du pays où elle étoit née. Les sœurs de lait de *Sri-Rama* ne pouvoient supporter *Sita*, qui étoit étrangère. L'une d'elles dit comment elle se proposoit de rompre l'amour de ces deux époux (1). Alors une des sœurs (de *Sri-Rama*) se leva et dit : Je vais vous divertir. Puis elle se rendit au palais où son frère *Sri-Rama* étoit occupé à jouer au *nard* avec ses frères, dans le salon consacré à ce jeu. La sœur de *Sri-Rama* s'approcha de *Sita*, et se mit à sauter et à rire. Tout en riant, elle lui dit : *Sita*, dis-moi quelle figure a *Ravana*. *Sita* lui répondit : Reine des femmes, accordez-moi un instant (2) pour que je donne à teter à mon fils ; après quoi je reviendrai. Aussitôt elle courut au lieu où *Sri-Rama* jouoit au *nard* avec ses frères, et elle lui dit : Venez voir le divertissement de votre femme. Tandis que vous ne pouvez point vous rencontrer avec *Ravana*, vous verrez quelle est sa figure. A l'instant même *Sri-Rama* éprouva un mouvement de jalousie ; il se fâcha et dit : Je vais te tuer ; mais il y auroit de la honte à tuer une femme ; sors donc de ma maison. O mon frère, pour l'amour d'une femme, *Sri-Rama* a jeté un pont sur la mer, a brûlé la ville de *Lanca*, a renversé un château d'or, et a tué *Ravana*, et cependant, en un seul moment (de mauvaise humeur), il a chassé cette même femme (3). Que ne peut donc pas produire la ruse ! *Sita* étoit une excellente femme ; quand elle vit la mauvaise humeur peinte sur les sourcils de son époux, elle ne dit pas un mot. Si elle eût été méchante, comme *Roup-calan*, la femme du marchand de roses, elle auroit joué quelque mauvais tour à son mari (4).

Jusqu'ici il a été aisé de comparer le *Hitoupadésa* avec la traduction Persane ; cette tâche est beaucoup plus difficile, relativement au troisième et au quatrième livre.

(1) Peut-être le texte est-il fautif ici, et faut-il traduire ainsi, en lisant *بشکینید* ; comment parviendrez-vous à rompre leur amour ?

(2) A la lettre, si le texte n'est point fautif : *Écrivez un peu, pendant que, &c.*

(3) Voyez la Mythologie des Hindoux, t. I.^{er}, et l'Analyse du Ramayana, dans le tome I.^{er} de ce poëme, publié en sanscrit et en anglais.

Je ne crois pas que l'aventure dont il s'agit ici se trouve dans le Ramayana :

elle est nécessairement postérieure au mariage de *Sri-Rama* avec *Sita*, mais antérieure à l'enlèvement de *Sita* par *Ravana*. *Sita* avoit dû connoître *Ravana* avant son mariage, puisque ce prince étoit venu à la cour de son père adoptif pour la demander en mariage.

(4) Dans la traduction en hindoustani, on trouve précisément les mêmes fables que dans le *Mofarrih alkoloub*, et elles y sont placées dans le même ordre.

Ces deux livres ne forment dans la réalité qu'un seul apologue, dont le sujet, dans l'original, est l'inimitié réciproque des Oies et des Paons. Dans la traduction Arabe du livre de Calila, et dans toutes celles qui en sont dérivées, on a substitué aux Oies et aux Paons, les Corbeaux et les Hiboux. Dans notre traduction Persane, les Hupes prennent la place des Paons.

HITOUPADÉSA,
en Persan.

Le troisième livre commence à-peu-près comme dans l'original. Dans le pays de *Carna-pour-dip* کرن پور دیپ, est un lac, دجله, nommé *Padma* پدم, où fait sa résidence une Oie appelée *Hira-carna* هرکرن, dont la domination s'étend sur tous les animaux aquatiques. Un Héron, بوتیمار, se présente devant l'Oie, et lui rend compte de tout ce qui lui est arrivé dans un voyage qu'il a fait à un pays où règne une Hupe, et de la dispute qui s'est engagée entre lui et quelques hupes, sujets de ce roi, relativement à la prééminence respective de *Carna-pour-dip* et du pays des hupes, ainsi que des souverains de ces deux contrées. Le Héron a soutenu l'excellence de son pays et de son roi; mais cette liberté lui a attiré de mauvais traitemens, et il s'en est mal trouvé, de même que les Oiseaux qui, ayant voulu donner conseil aux Singes, périrent victimes de la vengeance de ceux-ci, et dont il raconte l'histoire. L'Oie reproche au Héron d'avoir manqué de prudence, et d'avoir montré, dans cette occurrence, un courage et une résistance déplacés, et rapporte, à cette occasion, l'apologue de l'Ane revêtu de la peau de lion, qui inspiroit un grand effroi aux habitans des campagnes, jusqu'à ce qu'il se trahit lui-même par son imprudence, en se mettant à braire. Cette fable est chargée, dans la traduction Persane, de circonstances qui ne sont point dans l'original. On y voit une Biche partageant le déguisement de l'Ane, et vivant, comme lui, à discrétion dans les terres cultivées, grâce à l'effroi que leur déguisement inspire aux laboureurs. Le son d'une flûte attire l'attention de la Biche; l'Ane s'en aperçoit, et, instruit de son goût pour la musique, il veut lui faire voir ses talens, en lui répétant des airs qu'il a appris autrefois, dit-il, des grenouilles. Là-dessus, malgré les sages avis

HITOUADÉSA,
en Persan.

de la Biche, il se met à braire, et rompt ainsi le charme qui faisoit sa sûreté et celle de la Biche. Le Héron, continuant son récit, dit que, fatigué des insultes des hupes, et de leurs questions, il leur a dit qu'il étoit venu pour préparer des logis, parce que l'armée du roi des animaux aquatiques étoit entrée sur le territoire des hupes. Sur cette déclaration, il a été conduit par force devant le roi des hupes. Cela donne lieu à une délibération dans laquelle un Perroquet observe que le pays de l'Oie fait partie des états de la Hupe. Un Vautour, vizir de la Hupe, applaudit à ce discours. Le Héron se met à rire, et répond que s'il suffisoit de dire que le pays de l'Oie fait partie du royaume de la Hupe, pour que cela fût ainsi, lui aussi pourroit dire de même que les états de la Hupe font partie du royaume de l'Oie. Le Perroquet lui replique que le Barbier menteur a tiré de l'utilité de son mensonge, et lui demande quel avantage il espère tirer des siens. Là dessus, le Héron veut savoir l'aventure du Barbier menteur; et elle est racontée par le Perroquet.

Cette aventure, dont le récit seroit assez long, ne se trouve point dans le *Hitoupadésa*. On y voit figurer un barbier et sa femme, qui étoit très-belle, mais de mœurs fort dépravées, et un autre personnage désigné par la qualité de *خوطه*, mot dont j'ignore le sens. Il seroit difficile de donner l'analyse de ce conte, dont le sujet est grossier; cela n'est d'ailleurs d'aucune utilité.

Après ce conte, le récit continue. Le Héron demande que la Hupe charge quelqu'un de se rendre auprès du roi de *Carnapour-dip*, pour s'assurer de la vérité de ce qu'il a dit. La proposition paroît juste, et l'on délibère sur le choix d'un ambassadeur. Le choix tombe sur le Perroquet, qui accepte la commission, mais ne veut point voyager en la compagnie du Héron, et justifie sa répugnance à cet égard, par la fable de l'Oie et du Corbeau, fable qui se trouve aussi dans le *Hitoupadésa*. Le Perroquet en conclut qu'il faut toujours éviter la compagnie des méchants.

Le livre se termine ici brusquement par ces mots : « Pour » abrégé, la Hupe remporta la victoire, et détruisit le château. » Ici les fils du raja dirent : Maître, nous avons entendu l'histoire

» du

» du *Vigraha* ; raconte-nous maintenant celle du *Sandhi* , pour
 » que nous y trouvions une nouvelle instruction.

HITOU PADÉSA,
 en Persan.

غرض که هدهد فتح یافت و حصار شکست ، رایزادگان
 گفتند ای استاد حکایت بگو شنید (۱) حکایت سنده بگو تا
 پندی دیگر حاصل شود

Le traducteur, en mutilant ainsi son original, ou le copiste, en abrégant de cette manière l'ouvrage qu'il transcrivait, a montré un défaut absolu de goût et même de sens. Par-là l'ouvrage perd tout ensemble, et reste infiniment au-dessous de son mérite réel. Ce qui est omis forme cinquante pages de la traduction de M. Wilkins, et vingt pages du texte Samscrit, dans l'édition de Londres. En outre, le traducteur a omis la fable des Éléphants et des Lièvres. Dans l'*Akhlaki Hindi*, qui est la traduction en hindoustani du *Mofarrih alkoloub*, la partie de ce troisième livre qui est omise dans notre manuscrit, occupe environ vingt-six pages : elle contient six fables, dont trois me paroissent correspondre aux fables suivantes du *Hitoupadésa* Samscrit, le Charron et sa Femme, le Rajepoute qui sacrifie son fils pour la prolongation des jours du Raja, et le Barbier qui tue un mendiant.

Le quatrième livre, dont le commencement, au moyen des omissions que nous avons fait observer, se lie fort mal avec le troisième, n'a pas été mieux traité.

L'Oie, après la défaite de son armée et l'incendie de son palais, demande à son vizir *Sarkhab* (2) quel est l'auteur de ce désastre, et le vizir n'hésite point à l'imputer au Corbeau, émissaire de la Hupe, que l'Oie avoit imprudemment admis à sa cour, malgré les remontrances du vizir. Il est à remarquer que notre traducteur ou plutôt le copiste a supprimé l'aventure de ce Corbeau, au moyen de quoi le lecteur se trouve tout-à-fait dépaycé.

(1) Lisez شنیدم.

(2) Dans le *Hitoupadésa*, il est nommé

Sarva-gna, c'est-à-dire, qui connoît tout.
 Voyez the *Heetopades*, p. 321.

HITOU PADÉSA,
en Persan.
Fol. 107, recto.
Fol. 107, verso.
The Heetopades,
p. 236.

L'Oie avoue sa faute, et, à cette occasion, *Sarkhab* lui raconte la fable de la Tortue et des deux Oies. Dans cette fable se trouve celle du Marchand, de sa méchante Femme et de l'Esclave. Elle est racontée ici par la Tortue, tandis que, dans l'original, elle se trouve encadrée dans celle des trois Poissons, et est racontée par le poisson *Pratyoutpanna-mati*.

Les Oies, à leur tour, dans les remontrances qu'ils font à la Tortue, sur son désir de voler avec leur aide, lui racontent la fable du Héron, de la Belette et du Serpent.

Sarkhab finissoit son récit, lorsque l'espion que l'Oie avoit envoyé à la découverte, avant le désastre de son château, survient, et rend compte de ce qui s'est passé dans le camp des vainqueurs. L'Oie, par le conseil de *Sarkhab*, fait partir encore une fois son espion pour le camp de la Hupe, et *Sarkhab* propose d'envoyer un messager à la Grue *Mahabala* مهابل, qui régnoit à *Devadip* دیوادپ (1), pour la prier d'attaquer les états de la Hupe, et obliger par-là celle-ci à se retirer des états de l'Oie, afin de voler à la défense de son propre royaume. L'Oie approuve cette proposition, et le Héron est chargé de ce message.

L'espion cependant, revenu du camp de la Hupe, rapporte qu'on y parle de faire la paix, et que le Corbeau qui, envoyé par la Hupe, avoit causé par ses artifices tout le malheur de l'Oie et de ses états, avoit néanmoins rendu une entière justice, en présence de la Hupe et de son conseil, aux bonnes qualités de l'Oie, roi de *Carna-pour-dip*, et aux talens de son ministre *Sarkhab*.

Ici, soit par la faute du traducteur, soit par celle du copiste, le lecteur se trouve, on ne sait trop comment, transporté au moment où un ambassadeur de la Hupe étant venu auprès de l'Oie, pour traiter des conditions de la paix, et l'Oie appréhendant une nouvelle trahison, et hésitant à la recevoir, *Sarkhab* lui

The Heetopades,
p. 281 et 282.

(1) Dans le *Hitoupadésa* on lit *reine de Singhala-dwipà*, c'est-à-dire, de Ceylan. Le mot Samscrit *Sarasa* est rendu dans le persan par کنگک, grue. Voyez *the Heetopades*, p. 258 et 330; et pour le mot *Sarasa*, p. 293 et 323.

conseille d'envoyer des présents à l'ambassadeur de la Hupe. Le Roi y consent et fait partir, pour les lui porter, *Sarkhab* lui-même avec la Grue, ou plutôt la Cicogne; car je pense qu'il y a ici une faute dans le manuscrit, et qu'au lieu de *سكلك*, la Grue, il faut lire *لكلك*, la Cicogne (1)

HITOUPADÉSA,
en Persan.

Arrivé au camp de la Hupe, son ambassadeur lui rend compte de la bonne réception qu'on lui a faite, et lui conseille de s'en retourner dans ses états. Il lui représente que la prudence doit l'engager à prendre ce parti, d'autant plus que *Mahabala* menace son royaume d'une invasion.

La Hupe faisant difficulté d'ajouter foi à ce rapport, le Vautour ambassadeur propose de faire amener la Cicogne, chambellan de l'Oie, et d'entendre de sa bouche le véritable état des choses. La Cicogne est introduite avec le *Roch* (2), et après une courte conversation, la Hupe consent à la paix, et retourne dans son pays avec son armée.

Dans le *Hitoupadésa*, la paix est conclue par l'ambassadeur de la Hupe, le Vautour, en la présence de l'Oie et de son ministre, et il n'est point question du message de *Sarkhab* et de la Cicogne au camp de la Hupe. Ceci paroît être de l'invention du traducteur.

Cette analyse prouve que, comme je l'ai dit, le quatrième livre n'est pas moins défiguré ici que le troisième. Il est vraisemblable que cette altération du récit de l'original appartient beaucoup moins au traducteur qu'au copiste. Dans la traduction en hindoustani, ce livre contient en tout neuf fables qui sont toutes dans l'original du *Hitoupadésa*. Ce sont les deux Oies et la Tortue; la Tortue, le Marchand, sa Femme et l'Esclave; le Serpent, le Héron et la Belette; le Moine et le Rat; le vieux Héron et les Poissons; le marchand *Schadi* et le maréchal *Dilouali* (c'est, je pense, la fable des deux Géans); l'Homme du Moultan et les Coquins

(1) Dans le *Hitoupadésa*, il n'est fait aucune mention de la Cicogne. *The Heetop*, p. 282.

(2) C'est apparemment *Sarkhab* qui est ici nommé *Roch*. Le roch est un oiseau fabuleux, connu par les *Mille et une nuits*.

HITOU PADÉSA,
en Persan.

(c'est le Brahmane, la Chèvre et les Escrocs); le Serpent et le Roi des Grenouilles; enfin le Brahmane et la Belette. L'ignorance ou la négligence du copiste a augmenté, en plus d'un endroit, l'obscurité qui résulte de l'incohérence du récit ainsi mutilé; et il suit de là qu'on ne lit qu'avec dégoût, dans cette traduction, ce qui inspire un grand intérêt dans l'original Samscrit.

Je n'ai rien à dire sur l'auteur de cette traduction, si ce n'est que son ouvrage n'a pas été inconnu à M. Colebrooke, qui en fait mention dans l'introduction par lui placée à la tête de son édition du texte Samscrit du *Hitoupadésa*. Je conjecture que cette traduction a été faite sous le règne d'Acbar; mais je ne trouve point qu'il en soit fait aucune mention dans l'*Ayini Acbari*, quoiqu'il y soit parlé de divers livres traduits de l'indien en persan, du temps de ce prince.

Cette traduction Persane du *Hitoupadésa* a été elle-même traduite, comme je l'ai déjà insinué, en hindoustani, par Mir Béhadur Ali, premier secrétaire pour l'hindoustani, au collège Anglois du fort William, et cette traduction a été imprimée en caractères Persans, à Calcutta, en 1803, sous le titre de اخلاق هندی *Ukhlâqi hindee or Indian Ethics*. M. J. Gilchrist, dans la préface qu'il a mise à la tête de cette édition, après avoir rappelé la liberté extrême que se sont donnée constamment tous ceux qui ont traduit des livres Indiens en persan, observe qu'on ne doit point être surpris que la traduction du *Hitoupadésa* en hindoustani soit plutôt une sorte de parodie de ce livre célèbre qu'une version exacte. « Si, ajoute-t-il, le Mufti Tadj-eddin, à qui l'on doit le *Hitoupadésa* habillé à la persane, et publié sous le titre de *Mofarrih alkoloub*, s'est permis, suivant ses caprices, de supprimer certaines choses, d'en altérer ou d'en embellir d'autres, nous devons aussi présumer que le Mounschi Mir Béhadur Ali non-seulement l'aura suivi dans toutes les libertés qu'il a prises, mais ne se sera pas refusé à lui-même cette licence si commune parmi les traducteurs de ces contrées. » M. Gilchrist, n'ayant eu pour but, en faisant faire et en publiant de semblables versions, que de procurer aux élèves du fort William des livres

où ils pussent apprendre l'hindoustani, s'est cru dispensé de s'attacher à avoir des traductions fidèles des originaux. Ainsi, il n'a point pris la peine de comparer cette version avec le texte Persan du *Mofarrih alkoloub*. Ne sachant point l'hindoustani, je n'ai pas pu faire cette comparaison : cependant, par la table des fables contenues dans ce livre, et qui se trouve pag. 164 et 165 de la traduction de Mir Béhadur Ali, j'ai reconnu que cette version est conforme, pour les deux premiers livres et la première moitié du troisième, au texte Persan du *Mofarrih alkoloub*. Ainsi on y trouve l'aventure de Sitta avec Rama ; la fable du Maître et des Écoliers ; celle du Barbier menteur : mais quoique je ne puisse comparer que très-imparfaitement le contenu du troisième et du quatrième livre avec celui des mêmes livres dans le *Mofarrih alkholoub*, je n'hésite point à affirmer que cette traduction Hindoustanie a été faite d'après un manuscrit de ce dernier ouvrage, où ne se trouvoient pas les omissions que présente celui dont je donne la notice. Ces omissions ne sont donc point, selon toute apparence, du fait du traducteur, le Mufti Tadj-eddin, et elles doivent être imputées au copiste qui, pour abréger son travail, a mutilé l'ouvrage qu'il transcrivait. Il me paroît que Tadj-eddin n'a pris dans le troisième et le quatrième livre que des licences pareilles à celles que j'ai fait observer dans le second livre.

Je ne finirai point cette Notice sans dire un mot des rapports que le *Hitoupadésa* me paroît avoir avec les fables de Bidpai, ou le livre de *Calila et Dimna*.

Ces rapports sont tels, qu'il est impossible de n'en être pas frappé au premier coup d'œil, quelle que soit celle des nombreuses rédactions du livre de Calila qu'on veuille comparer avec le *Hitoupadésa*. Dans le premier livre de ce dernier ouvrage, on ne peut méconnoître l'apologue des Colombes, du Corbeau, du Rat, de la Tortue et de la Gazelle, qui forme le troisième chapitre des fables de Bidpai. Le second livre, ou l'histoire du Lion, du Taureau, et de Damanaca ou Dimna, est incontestablement la même chose que le premier livre de Calila, avec cette différence

HITOUPADÉSA,
en Persan.

Pag. 73.

Pag. 82.

Pag. 92.

HITOUPADÉSA,
en Persan.

que le jugement et la punition de Dimna, qui, dans les fables de Bidpai, font le sujet du second chapitre, sont renfermés dans le second livre du *Hitoupadésa*, et n'y occupent que quelques lignes. Enfin l'histoire des Oies et des Paons, qui occupe le troisième et le quatrième livre du *Hitoupadésa*, n'est pas moins certainement, pour le fond, l'apologue des Corbeaux et des Hiboux, auquel est consacré le quatrième chapitre des fables de Bidpai. Cette ressemblance entre les deux ouvrages ne se borne pas aux apologues principaux; parmi les fables qui entrent dans chacun de ces apologues, il en est beaucoup qui sont communes aux deux ouvrages.

Malgré ces traits multipliés de ressemblance, on ne peut se dissimuler que le *Hitoupadésa* ne sauroit être considéré comme l'original du livre de Calila, livre qui renferme un bien plus grand nombre d'apologues principaux et de fables de détail.

Cela surprendra peu, et l'on sera fort porté à croire que le *Hitoupadésa* et les fables de Bidpai sont des imitations ou des extraits d'un ouvrage plus ancien, si l'on fait attention à ces mots qui se lisent dans l'introduction du premier de ces ouvrages :

Pantchatantrât-tathânyaramâd-granthâd-akrischya likhyate; et qui ont été traduits ainsi par M. Wilkins : *And it (this work) is chiefly drawn and written from the Tantra, and other Sastras*, et que W. Jones a rendu un peu différemment : *These four parts are here written, extracted from the Tantra and other works*. Une inexactitude commune à ces deux traductions, c'est d'avoir omis le mot *pantcha*, qui signifie cinq, et d'avoir traduit *from the Tantra* au lieu de *from the Pantchatantra*, ou bien *from the five Tantras*. Une seconde inexactitude, à moins qu'elle ne tienne à une variante dans le texte Samscrit, est particulière à M. Wilkins, qui a mis dans sa traduction le mot *Sastras*, tandis que le texte dit *granthâd, libris*.

Le texte Samscrit signifie à la lettre, *ex Pantchatantra vero et aliis libris extractum, scriptum est*.

M. Wilkins ne paroît pas avoir considéré le mot *Pantchatantra* comme le titre d'un livre; car dans sa note sur ce passage, il dit qu'il y a lieu de croire que ce qui est dit ici ne doit s'en-

tendre que des maximes ou sentences en vers, qui ne sont effectivement que des extraits ou citations de divers ouvrages, tels que le *Mahabharat*, le *Smriti-sastra* de Manou, le *Ghita*, et, comme l'auteur le dit lui-même, le *Tantra-sastra*.

M. Colebrooke, le savant éditeur du texte Samscrit du *Hitoupadésa*, nous donne une autre idée du *Pantchatantra*, et elle est beaucoup plus conforme au sens que présente naturellement le texte de l'auteur du *Hitoupadésa*. Voici de quelle manière il s'exprime dans ses Remarques préliminaires ou Introduction au *Hitoupadésa* Samscrit :

« Dans les dernières lignes de la préface en vers du *Hitoupadésa*, on affirme positivement que cet ouvrage a été tiré du *Pantchatantra*, et d'autres écrits. Le livre indiqué ici comme la principale source où a puisé l'auteur de ce recueil de fables, est divisé en cinq chapitres, comme son nom le fait connoître. Il consiste, aussi bien que le *Hitoupadésa*, en apologues racontés par un savant brahme dont le nom est *Vischnou-Sarma*, pour l'instruction de ses pupilles, les fils d'un monarque Indien; mais il renferme une plus grande variété de fables, et un dialogue plus étendu que le recueil ou la compilation dont il a fourni en plus grande partie les matériaux; et quand on le compare (le *Pantchatantra*) avec l'une des traductions Persanes aujourd'hui existantes, on se convainc que, soit pour l'ordre dans lequel les fables sont disposées, soit pour la manière dont elles sont racontées, il approche plus près de ces traductions, que cette compilation (le *Hitoupadésa*). »

Je ne sais comment on pourroit, après cela, révoquer en doute l'existence du *Pantchatantra*, qui est d'ailleurs confirmée par le témoignage de Hosein Ali Djounpouri, éditeur de la traduction Persane des fables de Bidpai, intitulée *Anwari Sohaïli* (1).

M. Colebrooke ne s'en tient pas à cette assertion générale; il fait lui-même la comparaison du *Pantchatantra* avec l'*Anwari Sohaïli*, ou l'*Eyari danisch*, ce qui est indifférent pour cet objet,

HITOUPADÉSA,
en Persan.

*Hitopadesas
introductory Re-
marks by H. T.
Colebrooke, p. 3-*

(1) Voyez, dans l'édition Persane de l'*Anwari Sohaïli*, *طبعة القاهرة* fol. 239, recto.

HITOU PADÉSA,
en Persan.

et il commence, avec raison, par écarter dans cette comparaison tout ce qui est bien connu pour appartenir soit au traducteur Arabe, Abd-allah ben-Almokaffa, soit à Hosäin Vaëz, auteur de l'*Anvari Sohâili*, et quelques chapitres du livre de Calila, qui, suivant le témoignage positif de l'ancien traducteur Persan, Abou'l-maali Nasr-allah, avoient été ajoutés par les Persans, traducteurs du livre de Calila en pehlvi.

Nous ne suivrons point M. Colebrooke dans cette comparaison; mais nous rapporterons le résultat qu'il en tire, en ces termes : « Sans particulariser davantage les différences qui se rencontrent » entre le persan et le samscrit, il suffit de dire que les cinq cha- » pitres du *Pantchatantra* sont conformes, quant au sujet et à la » disposition générale des fables, aux chapitres III, V, VI, VII, VIII » et IX du livre intitulé *Eyari danisch*, et que plus de la moitié des » fables contenues dans cette partie de l'ouvrage Persan qui s'an- » nonce comme tirée du texte Indien, correspondent exactement » à des apologues semblables qui se lisent dans le samscrit. » M. Colebrooke, entre autres observations propres à atténuer les conséquences que l'on voudroit peut-être tirer contre l'identité du *Pantchatantra* et des fables de Bidpai, des différences qu'on trouve entre ces deux livres, fait remarquer fort à propos que la tradition historique constate que Barzouyeh rapporta plusieurs livres de l'Inde, et que des extraits de ces divers livres peuvent être entrés dans la rédaction Pehlvie du livre de Calila. Il faut ajouter que M. Colebrooke auroit dû comparer avec le texte Samscrit du *Pantchatantra* (1), la traduction Arabe du livre de Calila, par Abd-allah ben-Almokaffa, et non les versions Persanes fort

(1) Je voudrois pouvoir déterminer d'une manière précise ce que signifie le mot *tantra*; mais je n'ai pas trouvé à cet égard des renseignemens bien positifs. Le P. Paulin de Saint-Barthelemy, dans son *Vyacarana, seu locupletissima Samscrdamicæ linguæ Institutio*, p. 300, dit : *TANTRA*, artificium, versutiæ, dolus, deceptio; facetiæ, joci festivi; *TANTRAM*, excellentia, intentum, judi-

cium, definitio, versutia. Il cite, relativement à ce second mot, un vers de l'*Amaracocha*, qui se trouve effectivement dans l'édition de ce dictionnaire donnée par M. Colebrooke, p. 344, liv. III, ch. IV, sect. XXI, dist. 187, et que voici :

Tantram, pradhâné siddhânté soutravâpé paritchadé.

Les significations indiquées par M. Colepostérieures,

postérieures, dont les auteurs ont intercalé beaucoup de fables qui n'étoient point dans l'arabe, et ont supprimé quelques-unes de celles qui s'y trouvoient.

HITOU PADÉSA,
en Persan.

Il pourroit encore se trouver des personnes qui, sans contester la grande ressemblance qui existe entre le *Pantchatantra* et le livre de Calila, réclameraient la priorité de ces apologues en faveur des Persans, et demanderoient quelles preuves on peut apporter pour faire voir que ce ne sont pas ici les Indiens qui ont traduit et imité les Persans.

Il ne me semble point difficile de répondre à cette question. D'abord, ce seroit rejeter, sans aucun motif, même plausible, une tradition générale et bien ancienne, qui a pour auteurs les Persans eux-mêmes. Suivant cette tradition, le livre de Calila vient originairement de l'Inde; il en a été apporté avec d'autres livres, sous le règne de Nouschiréwan, par un Persan nommé Barzouyèh. Cette tradition, nous la lisons dans une traduction Arabe qui est, au plus tard, de l'an 140 de l'hégire, 757 de J. C. Nouschiréwan est mort en l'an 579, moins de deux siècles avant l'époque à laquelle a été faite cette traduction, et d'ailleurs

brooke, sont, 1.^o chef; 2.^o juste conclusion; 3.^o un instrument de tisserand; 4.^o un habillement; 5.^o le soin d'un royaume; 6.^o dépendance; 7.^o un livre sacré; 8.^o un excellent médicament.

Il y a effectivement chez les Indiens des livres fort anciens, ou considérés comme tels, auxquels s'applique d'une manière spéciale la dénomination de *Tantra*. M. Colebrooke, dans son Mémoire sur les castes Indiennes (*Asiat. Researches*, éd. in-8.^o, t. V, p. 62), a donné une liste des *Tantras* qui ne lui paroissent pas tous d'une égale antiquité. Outre cela, il est fait mention ailleurs des *Sastra-tantras*, sans que ce mot soit expliqué (*Rech. Asiat.* trad. Franc. t. I, p. 376); du *Vaischnavi-tantra* et du *Dourga-tantra* (*Asiat. Resear. t. V*, p. 371 et 387), du *Tantra-sara* ou Moelle du *Tantra* (Catal. des man. Samscrits de la

Bib. du Roi, p. 82) &c. Il semble aussi que M. Colebrooke, dans son Mémoire sur les *Véda* (*Asiat. Resear. t. VIII*, p. 390), donne le nom de *Tantra* à des ouvrages ou recueils de prières qui sont connus sous celui de *Mantra-sastra*. Le même savant établit évidemment ailleurs (*ibid.* p. 496) une différence marquée entre le style des *Védas* et celui des *Tantras*. Au reste, l'Europe n'est pas encore bien informée de ce qu'il faut entendre précisément par les *Tantras*, et les divers catalogues que nous possédons des anciens livres Indiens, gardent le silence sur les *Tantras*. Voyez *Ancient Indian literature*, p. 122-127; *Ouseley's Oriental Collections*, t. III, p. 93-102, et 151-155; Mémoire sur la littérature des Hindous, dans les *Recherches Asiatiques*, t. I.^{er} de la traduction Française, p. 372 et suiv.

HITOU PADÉSA,
en Persan.

on ne sauroit imaginer que l'histoire de Barzouyèh, de sa mission dans l'Inde, et de son retour auprès du Roi de Perse avec des livres de morale et de politique tirés de l'Inde, ait été inventée par le traducteur Arabe.

Mais quelque forte que soit cette preuve, il y en a une autre bien plus forte encore de la vérité de cette tradition : c'est que les fables de Calila, dans les traductions mêmes les plus éloignées de l'original, telles que l'*Anvari Sohâili* et le *Homayoun-namèh*, portent une empreinte ineffaçable d'une origine Indienne, et, au contraire, n'ont rien qui annonce tant soit peu une origine Persane.

Et d'abord on y chercheroit inutilement quelques traces du magisme, du culte du feu et des élémens, de la rivalité d'Ormuzd et d'Ahriman, des anciennes traditions historiques et mythologiques de la Perse, des attributs et des fonctions des Amshaspands et des Izeds, du Zend-avesta et de son auteur. On n'y voit jamais (je parle ici de la version Arabe) les noms de *Cayoumarath*, de *Dhohak*, de *Féridoun*, de *Rostam*, de *Minotchehr* et autres héros de la Perse ; ni Alexandre, ni Darius, n'y sont nommés ; le *Neurouz*, ni aucune fête des Persans n'y est même rappelée. Les animaux symboliques décrits dans les livres de Zoroastre, gravés sur les ruines des anciens monumens de la Perse, ou sur les pierres fines que le temps a épargnées, sont inconnus à l'auteur de ce recueil.

Au contraire, les traces de l'indianisme, quoique peut-être affoiblies déjà et altérées dans la traduction Pehlvie, y sont en grand nombre. De là la fréquente mention des moines ou fakirs ; l'abstinence du Chacal religieux, qui refuse de manger de tout ce qui a vie ; la malédiction prononcée par un moine contre un serpent, dans l'apologue de la Grenouille et du Serpent, &c. ; de là la métamorphose d'une souris en femme, par les prières d'un saint, et sa restitution à l'état de souris, par le même moyen (1) ;

(1) Cette fable ne se trouve point dans le *Hitoupadésa*, quoiqu'il y ait dans le quatrième livre une métamorphose d'une souris en chat, puis en chien, puis en tigre, et enfin en souris. Celle dont il

s'agit est néanmoins bien d'origine Indienne, et elle se trouve comme telle dans la *Mythologie des Indoux*, du colonel de Polier, t. II, p. 577.

de là des noms propres d'animaux qui ont une signification dans la langue Indienne, et n'en ont point, à notre connoissance, en persan, tels que *Dimna* ou *Damanaca*, *Schanzebèh* ou *Sanjavaca*; *tittawi*, nom d'oiseau, qui n'est ni Persan, ni Arabe, mais bien Indien, *tittebha*; de là enfin une mention assez fréquente des brahmes ou brahmanes.

HITOU PADÉSA,
en Persan.

La fable du Moine et de la Belette rappelle la familiarité des Indiens avec la mangouste, qui s'apprivoise facilement, vit dans les maisons, comme le chat parmi nous, les purge des rats, des souris, des mulots, et est l'ennemie née des couleuvres et des serpens qu'elle saisit avec une adresse inexprimable. Il est vraisemblable que, dans l'original, c'étoit de la mangouste qu'il s'agissoit dans cet apologue (1). Les singes et les tortues, souvent mis en scène dans ces fables, appartiennent plutôt à l'Inde qu'à la Perse.

Et qu'on ne m'objecte pas qu'il n'y est point question de Vischnou, de Crischna, des *avatars* ou incarnations, de toute la mythologie Indienne et autres choses de ce genre. Si l'on prend, comme cela doit être, pour base de cet examen critique, la version Arabe, considérée, autant qu'il est possible, dans son état primitif, et dépouillée de tous les accessoires dont les copistes l'ont ornée, ou plutôt par lesquels ils l'ont défigurée, on verra qu'elle est écrite du style le plus simple, sans aucune érudition, et l'on en conclura, ou qu'il en étoit de même de l'original Indien, ou plutôt que Barzouyèh n'a pris de cet original que la morale, la politique et les apologues, et qu'il a supprimé tout ce qui avoit trait à la mythologie et à la croyance Indiennes. On peut bien faire une semblable supposition, puisque la traduction du *Hitoupadésa* en persan, faite dans l'Inde par un Musulman, il y a à peine cent soixante ans, et qui a été le sujet de la présente

(1) Voyez *Essais philosophiques sur les mœurs de divers animaux étrangers*, page 86; Paulin de Saint-Barthélemy, *Viaggio alle Indie Orientali*, p. 154. La mangouste, quoi qu'en dise l'auteur des *Essais*, s'appelle *Kirri* dans l'Inde.

On l'y nomme aussi نیولی *Niouli*, mot dérivé du samscrit *nakoula*. Voyez la note 329 de M. Wilkins, sur le *Hitoupadésa*. Les voyageurs nomment souvent cet animal *Ichneumon*.

HITOUPADÉSA,
en Persan.

Notice, est pareillement dépouillée de tout ce qui appartient à la religion de l'Inde.

Je ne crains donc point d'affirmer que toutes les règles de la saine critique assurent à l'Inde l'honneur d'avoir donné la naissance à ce recueil d'apologues, qui fait encore aujourd'hui l'admiration de l'Orient et de l'Europe elle-même.

Je joins à cette Notice la table des fables contenues dans la traduction en hindoustani du *Hitoupadésa*. J'ai traduit cette table à l'aide du dictionnaire Anglois-Hindoustani de Gilchrist, et M. le capitaine Lockett, secrétaire du conseil du collège du fort William, et examinateur pour les langues Arabe, Persane et Hindoustanie, a bien voulu revoir ma traduction.

TABLE

*Des Fables contenues dans la Traduction en hindoustani
du Hitoupadésa.*

LIVRE I.^{er}

لکھ یتنک کوتی اور چیرپار کی داستان	Histoire du corbeau <i>Lagha-patanaca</i> et de l'Oiseleur.
بورھی باکھہ اور مسافر کی	Le Lion vieux et le Voyageur.
سبدہہ کوتی اور ہرن اور چھدر بدہہ کیدر کی	Le corbeau <i>Souboudha</i> , la Biche et le chacal <i>Tchouhdra-boudha</i> .
ایک کد اور بتی کی	Un Vautour et un Chat.
چندر سین بنیا اور کیلاوتی بنی کی بیٹی اور منوہر بقال کی	Le marchand <i>Tchandra-sin</i> , sa fille <i>Kilavati</i> , et <i>Manouhara</i> , le mar- chand de légumes.
تنکبیر نام ایک شخص اور نوجوبنا بقال کی بیٹی کی	Un homme nommé <i>Tancabir</i> , et <i>Nevdjoubana</i> la fille du marchand de légumes.
پرمان نام حاکم اور ارتھہ لوبھی کیدر کی	Le gouverneur <i>Perman</i> et le chacal <i>Artha-loubhi</i> .
دھول تلک ہاتھی اور آتما نام کیدز کی	L'éléphant <i>Dhoula-télaca</i> et le cha- cal <i>Atama</i> .

بھاکبھرتا بنئی اور سنجوک اور نندوک پیل کی	Le marchand <i>Bhaca-bharata</i> et les bœufs <i>Sandjavaca</i> et <i>Nanduvaca</i> .
ایک برھئی اور بندر کی	Un Charpentier et un Singe.
شام بھکت کدھی اور کججو دھوبی کی	L'âne <i>Schama-bhacata</i> et le blan- chisseur <i>Canadjou</i> .
کرپاکنور اور دھنپت چوبر باز کی	<i>Carpacanour</i> et <i>Dhanapata</i> le joueur d'échecs.
کندھرپ کیت اور نندو نائی اور ساد کنوار کی	<i>Candharpa-kit</i> , le barbier <i>Nandou</i> et <i>Sada-convar</i> .
سیتا اور رام اور اس کی بہن کی	<i>Sita</i> , <i>Rama</i> et sa Sœur.
ایک مالن اور اس کی یارون اور اس کی خصم کی	Une Jardinière, ses Amans et son Mari.
ایک کوی اور سانپ کی	Un Corbeau et un Serpent.
ایک خرکوش اور شیر کی	Un Lièvre et un Lion.
استاد اور شاگرد کی	Le Maître et l'Écolier.

LIVRE III.

قاز اور ہدھد کی قصہ کی	Histoire de l'Oie et de la Hupe.
بندر اور پرندوں کی	Le Singe et les Oiseaux.
پارس ناتھہ دھوبی اور اس کی کدھی اور ہرن کی	Le blanchisseur <i>Pares-natha</i> , son Ane et la Biche.

ایک تجام اور اس کی فاحشہ
Un Barbier et sa Femme débauchée.

HITOUPEDESA,
en Persan.

جو رو کی

ایک مسافر اور ہنس اور کوی کی
Un Voyageur, une Oie et un Corbeau.

ایک کمینی اور صوفی اور اھیرنی
Un Bandit, un Moine et une Laitière.

کی

نروتہ کھار اور اس کی جو رو
Naroutama le potier, et sa Femme débauchée.

بدکارہ کی

رای مدن یال سارنک کی
Le soldat *Raya-madana-pala*.

رای مندوک اور بیربل راجپوت
Le raja *Mandavaca* et le rajepoute *Bira-bala*.

کی

کرنا بہات اور برہمنوں کی
Kirna-bhata et les Brahmanes.

نرند برہئی اور کور کھناتھہ
Naranda le charpentier, et le djogui *Kor-ghanatha*.

جو کی کی

LIVRE IV.

دوقاز اور کچھوی اور چھوی کی
Les deux Oies, la Tortue et le Poisson.

ایک کچھوی اور بنیائیں اور
Une Tortue, la Marchande et l'Esclave.

غلام کی

ایک سانپ اور بکلی کی
Le Serpent et le Héron.

ایک جو کی اور چوھی کی بچی کی
Un Djogui et un Souriceau.

ایک بورھی بکلی اور چھلیوں
Un vieux Héron et les Poissons.

کی

شادی نام ایک بنی اور دلوالی
نعل بند کی

Le marchand *Schadi*, et le maréchal
Dilavali.

ایک ملتانی اور رندون کی

Un Habitant du Moultan, et les
Coquins.

ایک سانپ اور میندکون کی
پادشاہ کی

Un Serpent et le Roi des grenouilles.

ایک برہمن اور نیولی کی

Un Brahmane et une Belette (ou
Mangouste).

ADDITION

*A la Notice de la traduction Persane du Livre de Calila
et Dimna par Abou'lmaali Nasr-allah (1).*

Par M. SILVESTRE DE SACY.

J'AVOIS négligé de consulter, relativement à l'auteur de la version Arabe du livre de Calila, le كتاب الفهرست ou Catalogue de livres, d'Abou'lfaradj Mohammed ben Ishak Alwarrak, plus connu sous le nom d'Abou-Yakoub Alnédim, ouvrage important pour l'histoire littéraire des Arabes, écrit en l'année 377 de l'hégire, et dont la première partie se trouve dans la Bibliothèque du Roi, sous le n.º 874, parmi les manuscrits Arabes.

M. Ét. Quatremère m'a averti qu'il s'y trouvoit un article sur Ebn-Almokaffa. Je crois qu'on me saura gré de le donner ici. Il se lit au feuillet 163 verso de ce manuscrit.

اخبار عبد الله بن المقفع واسمه بالفارسية روزبه وهو عبد الله بن المقفع ويكنى قبل اسلامه ابا عمرو فلما اسلم اكنى بابي محمد والمقفع ابن المبارك وانما تقفع لان الحجاج بن يوسف ضربه بالبصرة في مال احتجته من مال السلطان ضربا مبرحا فتقفعت يده واصلته من حوز مدينة من كور فارس وكانت (وكان لisez) يكتب اولاً لداوود بن عمر بن هبيرة ثم كتب لعيسى بن علي بن علي كerman وكان في نهاية الفصاحة والبلاغة كاتباً شاعراً فصيحاً وهو الذي عمل شرط عبد الله

F. 163 verso.

(1) Voyez ci-devant, p. 161.

بن على المنصور وتصعب في احتياطه فيه فاحفظ ذلك ابا جعفر
فما قتله سفيان بن معوية حرقا بالنار وقع ذلك من المنصور بالموافق
فلم يطلب بثاره وطلد دمه وكان احد النقلة من اللسان الفارسي الى
العربي مضطلعا باللغتين فصيحيا بهما وقد نقل عدة كتب من كتب
الفرس منها كتاب خداينامه في السير كتاب اسرنامه في
الامر كتاب كليله ودمنه كتاب مزدك كتاب التاج في سيرة
انوشيروان كتاب الاداب الكبير ويعرف بماقر احسس كتاب
الادب الصغير كتاب السمه (اليتيمة) في الرسائل

Histoire d'Abd-allah ben- Almokaffa. En persan il avoit pour nom *Rouzbéh*. Abd-allah fils d'Almokaffa est le nom sous lequel il est connu. Avant qu'il eût embrassé la religion Musulmane, il prenoit pour surnom *Abou-Amrou*: devenu Musulman, il adopta le surnom d'*Abou-Mohammed*. Mokaffa étoit fils de Mobarec: il fut (appelé le) *Recroquevillé [takaffa]*, parce que Haddjadj ben-Yousouf lui ayant fait donner une violente bastonnade, pour le punir d'avoir détourné à son profit des deniers qu'il avoit perçus pour le compte du souverain, sa main se *recroquevilla*. Il étoit originaire de Houz, ville capitale de l'une des divisions de la province de Farès. Il fut d'abord secrétaire de Daoud, fils d'Omar fils de Hobaira, et ensuite d'Isa, fils d'Ali, qui l'employa dans son gouvernement du Kirmant. C'étoit un homme très-habile dans sa profession, qui écrivoit avec beaucoup de pureté et d'élégance, et étoit en même temps bon poète. Ce fut lui qui rédigea les conditions de l'engagement de Mansour en faveur d'Abd-allah, fils d'Ali. Il prit les précautions les plus grandes dans la rédaction de cet acte, pour en assurer l'exécution, et il laissa par-là une fâcheuse impression contre lui dans l'esprit de Mansour. Aussi, quand Sofyan, fils de Moawia, l'eut tué en le faisant brûler, Mansour ne désapprouva pas cette action; il ne voulut point tirer vengeance de ce meurtre, et l'effusion de son sang resta impunie. Abd-allah ben-Almokaffa est un de ceux qui ont traduit des livres du persan en arabe: il possédoit les deux langues, et les parloit avec pureté. Il a traduit divers livres des Persans, entre autres le *Khodai-namèh* ou *Mémoires historiques*, le, le livre de Calila et Dimna, le livre de Mazdac, le livre de la Couronne, contenant la vie de Nouchiréwan, le grand Traité des belles-lettres (ou de la civilité), appelé

....., le petit Traité des belles-lettres, le livre intitulé *la Perle unique*, contenant de petits traités.

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

Ce dernier ouvrage est sans doute celui dont parle Ebn Khilcan, sous le nom de *الرسائل البديعة*. Voyez ci-devant, p. 154, note (3).

Le même auteur duquel j'ai tiré ce passage, me fournit aussi deux articles importans sur Sahel ben-Haroun et Abd-alhamid ben-Abd-alrahman Lahiki, dont j'ai parlé dans la même Notice.

Il nous apprend que Sahel ben-Haroun étoit d'origine Persane, qu'il vint habiter Basra, et s'attacha au service de Mamoun. Il étoit excellent poëte; et ayant composé un éloge de l'avarice, il l'adressa à Hasan ben-Sahel, et sollicita en même temps les effets de sa libéralité. Hasan lui fit cette réponse sur le dos même de sa lettre d'envoi: « J'ai reçu votre lettre, et lu vos bons avis; » pour vous en témoigner ma reconnoissance, j'ai pris le parti de » les suivre, et d'acquiescer à votre opinion. Adieu. » Il ne lui fit aucun don.

Entre autres ouvrages de Sahel ben-Haroun, notre auteur fait mention de celui qu'il composa à l'imitation de Calila et Dimna, *كتاب بعله وعمرا على مثال كليله ودمنه*. Faute de points diacritiques, il n'est pas possible de deviner comment on a dû prononcer le titre de ce livre.

F. 165 verso.

Quant à Abd-alhamid Lahiki, l'auteur le nomme *Aban Lahiki* *ابان اللاحق*, et dit qu'il étoit fils d'Abd-alhamid et petit-fils de Lahik, ce qu'il répète encore ailleurs. Il nous apprend qu'Aban étoit poëte, ainsi que plusieurs autres membres de sa famille, mais qu'il se distingua particulièrement en mettant en vers, du genre de ceux qu'on appelle *appariés* *مزوج*, des livres écrits en prose. Au nombre des livres qu'il mit ainsi en vers, notre auteur compte le livre de Calila et Dimna, la vie d'Ardeschir, et la vie de Nouschiréwan.

F. 164 recto.

F. 222 verso.

Puisque j'ai eu occasion de faire cette addition à la Notice

FABLES
DE BIDPAI,
en Persan.

de la traduction Persane du livre de Calila faite par Abou'lmaali, j'en profiterai pour donner ici les vers d'Abd-allah ben-Almokaffa, qui se trouvent dans le *Hamma*, au chapitre des *Complaintes funèbres*, ou مزائی, et dont j'ai parlé dans cette Notice.

Les voici :

قال ابن المقفع يرقى يحيى بن زياد وقيل انه يرقى عبد الكريم
ابن العوجاء

رزينا ابا عمرو ولا حتى مثله فله ريب الحادثات بمن وقع
فان تك قد فارقتنا وتركتنا ذوى خلة ما في انسدادها طمع
فقد جر نفعنا فقدنا لك اننا امنا على كل الرزايا من الجزع

Complainte d'Ebn-Almokaffa sur la mort de Yahya ben-Ziad, ou, suivant d'autres, sur celle d'Abd-alkérim ben-Alaoudja.

Abou-Amrou nous a été enlevé, Abou-Amrou auquel nul homme vivant ne peut être comparé. Ah! que le trépas choisit mal les victimes qui tombent sous ses coups! Si ta séparation a laissé parmi nous un vide que nous ne saurions espérer de voir jamais rempli, du moins nous tirons de ta perte cet avantage, qu'aucun malheur ne peut plus nous inspirer de crainte et d'effroi.

Je dois dire, en finissant, que la plus récente version Persane du livre de Calila, celle d'Abou'lfazl, qui est connue sous le nom d'*Eyari danisch*, a été traduite depuis peu en hindoustani, sous le titre de خرد افروز *Khired afrouz*, et doit avoir été imprimée à Calcutta, en deux volumes *grand in-8.*

 ADDITION

Aux différentes Notices sur les traductions des Fables de Bidpai, insérées dans les tomes IX et X de ce Recueil.

Par M. SILVESTRE DE SACY.

DANS la notice que j'ai insérée dans le tome IX des Notices et Extraits des manuscrits, de la traduction Hébraïque du livre de Calila, j'ai eu occasion de parler de l'ouvrage publié à Paris, en 1633, par David Sahid d'Ispahan, ou plutôt par Gaulmin, sous le titre de *Livre des lumières ou la Conduite des Rois, composé par le sage Pilpay Indien*, et j'ai dit que ce livre n'étoit autre chose qu'une traduction du prologue et des quatre premiers chapitres de *l'Anvari Sohäili*, version Persane du livre de Calila, faite par Hosäin Vaëz Caschéfi. J'ai ajouté que ce même ouvrage avoit été réimprimé à Paris, avec quelques changemens dans le style, en 1698, sous ce titre, *les Fables de Pilpay, philosophe Indien, ou la Conduite des Rois*; et il est essentiel de remarquer que, dans cette édition de 1698, on a supprimé, à la fin du volume, les mots *fin de la première partie*, qu'on lit dans l'édition de 1644. J'en possède encore une autre édition, en petit format, conforme à la précédente, si ce n'est que le titre est, *les Fables de Pilpay, philosophe Indien, ou la Conduite des grands et des petits*. A Paris, et se vend à Bruxelles. 1698.

Cette traduction Française me paroît être l'original duquel dérive immédiatement une version en langue Grecque moderne, imprimée à Vienne en 1783, sous ce titre :

Μυθολογικὸν ἠθικο-πολιτικὸν τῆ Πιλπαΐδου Ἰνδοῦ φιλοσόφου, ἐκ τῆς Γαλλικῆς εἰς τὴν ἡμετέραν διάλεκτον μεταφρασθέν· νῦν ὀρθῶτον

Hhh 2

τύποις ἐκδοθέν δαπάνη, καὶ ἐπιμελεία Πολυζώη Λαμπανιτζιώτη τῆ ἐξ Ἰωαννίνων ἀφ' ἑνὸς ἐν Βιέννῃ, 1783. Ἐκ τῆς τυπογραφίας Ἰωσήπου Βαυμειτζέρη, τῆ νομοδιδασκάλου.

L'éditeur, dans sa préface, après un court éloge de Bidpai ou Pilpay, Πίλπαϊς, et de son livre, donne une très-courte analyse des cinq chapitres dans lesquels, suivant lui, Bidpai a partagé son ouvrage, διαιρῶν αὐτὸ εἰς πέντε κεφάλαια. Le premier de ces cinq chapitres n'est autre chose que l'introduction imaginée par Hosain Vaëz, c'est-à-dire l'aventure du roi *Homayoun-fal* et de son vizir *Khodjesteh-raï*. Dans la traduction Grecque, le roi est nommé Εὐσημος, et le vizir, Εὐβελος. Les quatre autres livres sont ceux qu'a traduits David Sahid ou Gaulmin. L'éditeur fait observer ensuite que l'ouvrage contient soixante fables, bien liées, et encadrées avec beaucoup d'art les unes dans les autres; puis il continue ainsi :

“Ὅθεν ἐγὼ βλέπωντας τὴν χρῆσιν τῆ, καὶ τὴν ἀποδοχὴν ὅπερ ἔλαβεν ἀπὸ ὅλα τὰ γένη τῆς Εὐρώπης, τὴν πολλαπλάσιον ἐκδοσὴν τῆ, καὶ τὴν ταχεῖαν πώλησιν, ἠθέλησα εἰς ἐξακολούθησιν τῆς κλίσεώς μου, διὰ τὰ μεταφραστῆ ἐκ τῆς Γαλλικῆς διαλέκτου ἀπὸ ἀνδρῶν εἰδήμονα, καὶ τὰ τὸ ἐκδοσῶ εἰς φῶς, ἰδίους μου ἀναλώμασιν, ἐλπίζοντας τὰ εὐρὴ καὶ μετὰ τῶν ἡμετέρων ἐκείνην τὴν ἀποδοχὴν ὅπερ εὗρεν εἰς τὰ ἄλλα γένη.

Cet éditeur, et le traducteur qu'il a employé, paroissent avoir également ignoré que ce qu'ils traduisoient du françois et publioient, n'étoit qu'une portion des fables de Bidpai.

Ils ont même ajouté à la fin du livre, une conclusion qui ne se trouve dans aucune des trois éditions de l'ouvrage de Gaulmin qui me sont connues, conclusion dans laquelle on suppose que l'ouvrage est complet.

Τέτοιας λογιῆς τελειώνωντας ὁ Πίλπαϊς ἱερεὺς τὴν ὁμιλίαν τῆ, ὁ Δαφίλιμος τὸν ἀπεχαιρέτησε, καὶ ἐπανῆλθεν εἰς τοὺς τόποις τῆς ἐξουσίας τοῦ, καὶ ἔζησε μετὰ μεγάλης φρονήσεως, καὶ ἀρετῆς ἐν βαθεῖ ἡμέρῃ.

S'il n'y avoit que cette seule différence entre le françois et le

grec, on pourroit croire que le traducteur Grec auroit ajouté cela, ou pour terminer le récit, dans la persuasion que l'ouvrage étoit complet, ou par supercherie, pour que les lecteurs ne se doutassent point qu'il ne l'étoit pas.

Mais il existe entre la traduction Française de Gaulmin et la traduction Grecque, d'autres différences graves dont je ne saurois rendre raison. Je ne parle pas de réflexions omises ou ajoutées, ce qu'on pourroit ne regarder que comme des libertés prises par le traducteur Grec; il s'agit de différences beaucoup plus considérables.

Ainsi, dans la traduction Française, la cinquième fable du chapitre II est celle d'un Aveugle qui voyageoit avec un Ami, et qui, au lieu de son fouet, ramasse un serpent transi de froid. Son ami a beau l'avertir de son erreur, il refuse de le croire; et bientôt le serpent réchauffé lui fait une piquûre mortelle.

A la place de cela, le Grec nous offre l'histoire d'un homme qui avoit renoncé au monde pour vivre dans la solitude, loin de l'agitation des hommes. Bientôt une sombre mélancolie s'empara de lui; il quitta sa solitude, et se rendit à la cour d'un roi, pour lui offrir ses services: il fut agréé, obtint toute la faveur du roi, et se vit tous les jours comblé de nouvelles grâces. Cette faveur extraordinaire excita contre lui la jalousie d'un seigneur de la cour, qui le dénonça au roi comme un traître et un ennemi secret du royaume. Ces calomnies firent impression sur l'esprit du roi, qui donna ordre d'étrangler son favori. Cette fable est ridicule, parce qu'elle n'est presque qu'une répétition de celle qui la précède.

La fable septième du même livre a, dans le français, pour sujet, la Femme coquette et le Peintre; dans le grec, la Femme coquette et le Perroquet.

Dans la fable deuxième du IV.^e livre, au lieu d'un Roi et de sa Maîtresse, le Grec introduit un Roi et son Favori, βασιλεὺς καὶ φίλος.

A la fable neuvième, qui, dans le français, est le Menuisier et sa Femme galante, le traducteur Grec a substitué une fable du Singe et du Renard.

Il a passé tout-à-fait la fable de la Souris métamorphosée en fille, et celle du Serpent et des Grenouilles, qui terminent le quatrième chapitre; chapitre qui, comme nous l'avons dit, est intitulé dans le grec, *Chapitre v.*

Ces différences, au surplus, ne viennent point originairement du traducteur Grec. Ce traducteur me paroît avoir suivi une édition Française des fables de Bidpai, donnée à Hambourg, en 1750, et intitulée : *les Fables politiques et morales de Pilpai, philosophe Indien, ou la conduite des grands et des petits, revues, corrigées et augmentées par Charles Mouton, secrétaire et maître de langue de la cour de S. A. S. et R. Monseigneur l'évêque de Lubeck, duc de Slesvig-Holstein, &c.* Cette édition Française ressemble parfaitement à l'édition Grecque, et tout ce que j'ai observé relativement à celle-ci lui est commun. Elle se termine par ces mots : « le bramine ayant fini ici son discours, Dabschélim se » leva, prit congé de lui et s'en retourna dans ses états ».

Ueber Inhalt
und Vortrag...
des königlich.
Buchs, p. 146.

M. de Diez assure que cette édition n'est qu'une réimpression d'une autre plus ancienne, donnée aussi à Hambourg, en 1717. Il croit que c'est la traduction de David Sahid ou de Gaulmin, que Ch. Mouton s'est appropriée, en supprimant la préface de Gaulmin. Je n'ai pas vu l'édition de Hambourg, 1717; mais ce que je puis affirmer, c'est que celle de Hambourg, 1750, représente, avec quelques altérations, la traduction de Galland, et non celle de Gaulmin. La traduction de Galland a paru, pour la première fois, en 1724; l'édition de Ch. Mouton ne sauroit donc être une réimpression d'une édition de 1717. M. de Diez prétend, il est vrai, que la traduction de Galland avoit été imprimée à Paris dès 1714; mais je crois pouvoir assurer que cette assertion est dénuée de tout fondement. Quoi qu'il en soit, il reste toujours à savoir quelle est la source des différences notables qui se trouvent entre la traduction de Galland, donnée après sa mort, à Paris, en 1724, et l'édition de Hambourg, 1750, que paroît avoir suivie le traducteur Grec.

M. de Diez, qui, comme je l'ai dit, s'est persuadé que c'étoit la traduction de Gaulmin que Ch. Mouton avoit reproduite à

Hambourg, en 1750, indique encore quelques autres éditions de cette même traduction.

La première, de Paris, 1709, *in-12*, avec ce titre, *les Conseils et les Maximes de Pilpay, philosophe Indien, sur les divers états de la vie*; la seconde, donnée je ne sais où, sous le nom d'un S.^r Zange (ou peut-être Lange), et qui doit avoir servi d'original immédiat à une traduction Allemande publiée à Eisenach, en 1803, *in-8.º*, par un S.^r Vollgraff. Je n'ai vu ni l'une ni l'autre de ces deux éditions, mais j'en possède une qui doit représenter exactement celle de 1709; elle est intitulée, *les Fables de Pilpay, philosophe Indien, et ses conseils sur la conduite des grands et des petits. A Paris, chez Pierre de Laulne, libraire, 1725, avec privilège du Roi, et se vend à Bruxelles, chez Jean Léonard, libraire imprimeur, rue de la Cour*. A la fin du volume, est l'extrait du privilège du Roi, sans date; et ensuite on lit: *achevé d'imprimer le 24.º juillet 1709*. Il est évident que c'est une contrefaçon de l'édition de Paris, 1709. Dans cette édition de 1725, que je crois imprimée à Bruxelles, et non à Paris, comme dans celle de 1698, on trouve la préface de Gaulmin, mais altérée; et on ne lit pas à la fin, *Fin de la 1.ºe partie*.

Dans cette édition aussi, la fable cinquième du chapitre II est, comme dans l'édition de 1698, un Aveugle qui voyageoit avec son Ami.

La fable septième du même livre, la Femme coquette et le Peintre, est omise tout-à-fait.

La fable deuxième du iv.º livre, le Roi et sa Maîtresse, est aussi omise.

Il en est de même de la fable neuvième, le Menuisier et sa Femme.

On y trouve, au contraire, les deux dernières fables de ce même livre, savoir, la Souris métamorphosée en fille, et le Serpent et les Grenouilles.

Je possède encore une édition de 1792, dédiée, par le duc Frédéric-Auguste de Brunswick Oels, à la duchesse douairière Philippine-Charlotte de Brunswick, et imprimée sans doute à

Berlin, quoique sans nom de lieu : elle est une réimpression, presque page pour page, de celle de 1725. Cette édition, dont M. de Diez a parlé dans l'ouvrage déjà cité, édition que j'ai sous les yeux, n'a rien de particulier, si ce n'est la dédicace en vers François, datée du 2 décembre 1791.

NOTICES ET EXTRAITS

DES MANUSCRITS

DE

LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI,

ET AUTRES BIBLIOTHÈQUES.

NOTICE

DE L'OUVRAGE INTITULÉ

LIBER DE DINA ET KALILA,

*Manuscripts Latins de la Bibliothèque du Roi, n.ºs 8504
et 8505.*

Par M. SILVESTRE DE SACY.

LES deux manuscrits dont nous allons donner la notice, portoient autrefois les n.ºs 5383 et 5384, et c'est sous ces numéros qu'ils ont été indiqués par Montfaucon, dans la *Bibliotheca bibliothecarum*, t. II, pag. 756. Ils contiennent une traduction Latine des fables de Bidpai, ou livre de Calila. Nous avons déjà dit un mot de cette traduction Latine du livre de Calila, dans la Notice que nous avons publiée dans le tome IX de ce recueil, d'un manuscrit Hébreu qui contient un fragment de la version Hébraïque du même ouvrage. Nous avons pris alors l'engagement de donner une notice détaillée de ces manuscrits Latins; et c'est cette promesse que nous remplissons aujourd'hui. Le manuscrit, n.º 8505, n'étant qu'une copie faite en 1496 du manuscrit n.º 8504, nous

*1.ºe partie, pag.
438 et suiv.*

ne nous en occuperons que quand nous aurons fait connoître le manuscrit original.

Ce manuscrit, en parchemin, de format petit *in-folio*, est composé aujourd'hui de 169 feuillets, et chaque page est divisée en deux colonnes. Les feuillets n'ont point été originairement cotés; ils ont été numérotés à une époque moderne; mais une note qu'on lit sur le *recto* du premier feuillet, resté en blanc, note qui paroît être du quinzième siècle, et peut-être même de la main du copiste à qui l'on doit le manuscrit n.º 8505, porte: *Ce livre ycy contient iiij foyz quarante feullies, et viij feullies de x soy* (1) *chacun qui monte environ iiij escus a marchander asse.* Celui qui a numéroté les feuillets a omis les deux premiers, qu'il a, sans doute, regardés comme un hors-d'œuvre; il a commis une faute en passant immédiatement du n.º 7 au n.º 9, en sorte qu'il n'y a point de feuillet numéroté 8; enfin il ne s'est point aperçu qu'il manque un feuillet entre celui qui est numéroté 9, et celui qui porte le n.º 10, et un autre entre les feuillets 22 et 23. La plupart des cahiers sont de quatre feuilles formant huit feuillets ou seize pages; quelques-uns n'ont que deux feuilles, c'est-à-dire, quatre feuillets ou huit pages. La dernière colonne de chaque cahier a une réclame; cette réclame cependant est quelquefois omise. Ce manuscrit est orné de miniatures fort mal dessinées, et de lettres grises.

La première feuille du manuscrit paroît avoir été ajoutée après coup, et ne dépend point du premier cahier. Le premier feuillet de cette feuille est collé sur la couverture; le second feuillet, dont le *recto* est resté en blanc, contient, sur le *verso*, ce qui suit, écrit en deux colonnes.

(2) *Cum animaverterem quamplurimum me diu stetisse desolatum ac querulosum ante aulam regiam, per tempus et tempora et medium temporis, non habens accessum seu introitum me coram majestate regia presentari, ut factum meum et supplicationem manifestare valerem domino*

(1) C'est-à-dire, *de dix sous.*

(2) L'auteur ou le copiste qui écrivoit pour lui, a laissé la place pour la lettre

grise du mot *Cum*, et n'a écrit que l'*u*. Mais la lettre grise n'ayant point été exécutée, une autre main plus moderne a

DES MANUSCRITS.

5

meo regi : hoc autem esse potuit propter duo ; primo quia sum aligena (sic), et conditionis humilis, et a custodibus (1) hostium (sic) camere regie ac curiam regiam frequentantibus sum ignotus ; secunda causa esse potuit propter aliquod bonum mihi prosperum per majestatem regiam in futurum, quia dicitur a prudentibus : Omnia cum quodam veniunt incommoda fructu ; et considerans principium, medium et finem mei propositi, animaverti quod adhuc me poteram per majestatem regiam finaliter prosperari, quia dicitur : Debile principium melior fortuna sequetur ; et alibi : Quidquid agas sapienter agas, et respice finem ; et Pamphilus : Principium finemque simul prudentia spectat, Rerum finis habet crimen et omne decus : Verbi principium, finem circumspecte verbi, Ut melius possis premeditata loqui ; et quia per notos amicos regios non poteram me proponentes coram regia majestate, saltim (sic) valerem per viam scientificam meum propositum adimplere, et per consequens me coram facie regia apparere, quia dicitur a sapiente : Consilio pollet cui vim naturam negavit ; et sapiens nominatur astris quemadmodum seminator terrarum virtutes naturales (2) ; et quia viam meliorem habere non poteram, librum quem tempore illustrissime domine Johanne bone memorie, Dei gratia regine Francie et Navarre tunc viventis, dotata tribus donis anime, et quatuor dotibus corporis, anima cujus cum sanctorum gloria requiescat (3), ad cujus titulum et honorem transferre inceperam de lingua Hispanica in Latinum, quem librum tunc inceptum, usque nunc pretermisum, desolatus propter prefate generose obitum, translationem quam tunc inceperam pretermisi. Et quia bonum principium absque bono fine a sapientibus non laudatur, ideo proposui et elegi jam librum perficere et complere ad ejus requisitionem.

LIBER
de
DINA ET KALILA.

Comme il n'y a aucune ponctuation après le mot *requisitionem*, on peut douter que ce prologue dût finir ici. Je suis d'autant plus porté à croire qu'il manque quelque chose, que dans le manuscrit 8505, dont le copiste n'a fait qu'abrégé cette partie du manuscrit 8504, on lit :

Et hoc ad ejus titulum et memoriam sempiternam, et per consequens

écrit dans l'espace qui lui étoit destiné, ces mots : *animaverterem quamplurimos in via morum errare plurimum, nec minus*, qui se lient assez mal avec le reste du prologue.

(1) Je pense qu'on a voulu écrire *et custodientibus ostium camere regie*.

Je corrigerai, dans la suite, sans en

avertir ; les simples fautes d'orthographe échappées au copiste.

(2) Il y a certainement quelques mots omis en cet endroit.

(3) Il est resté en blanc, ici, un espace qui paroît avoir été destiné à recevoir une miniature représentant la reine Jeanne.

LIBER
de
DINA et KALILA.

ad communem utilitatem totius regie curie gallicane, et ex hoc de ipsa et suo sponso rege regum erit memoria per illos qui hunc librum perlegent per tempora longiora. Et si queratur cui parti philosophie subponitur, ethice vel morali, quia loquitur de morali scientia titulus.

Vient ensuite une feuille qui forme à elle seule un cahier. Le *recto* du premier feuillet est en blanc. Le *verso* de ce même feuillet, et le *recto* du suivant, sont divisés en deux colonnes : l'une est écrite ; sur l'autre on a collé six petits tableaux ou miniatures qui représentent les cérémonies dont il est fait mention dans le texte. Le *verso* du premier feuillet contient trois de ces miniatures rapportées.

A la première, qui représente Philippe-le-Bel, son fils Louis, roi de Navarre, et son gendre Édouard II, roi d'Angleterre, répond le texte suivant, écrit en encre bleue :

Incipit liber de Dina et Kalila, translatus pariter (1) et completus per Raimundum de Biterris physicum, de idiomate Hispanico in Latinum, anno Domini m.° ccc.° xiiij.° in præclaro excellenti festo Pantecosten, quando illustrissimus dominus rex Navarre ejusque nobilissimi fratres ab excellenti domino Philippo, Dei gratia rege, ordinem militarem benignissime susceperunt.

A la seconde, répond le texte suivant, écrit en encre d'or :

Post quos plures nobiles, comitesque barones ob regum honorem, tunc temporis et postea dictum ordinem cum magno gaudio subintrarunt.

Enfin le texte suivant, écrit en encre rouge, d'une teinte violette, répond à la troisième miniature :

Tertia vero die (2) Pantecostes, prefatus dominus rex Francie, una cum preclaro rege Anglie pluri que nobili militia, vexillum angeli celestis a reverendo patre in Christo domino Nicolao, divina providentia tituli Sancti Eusebii presbitero (3) cardinalis (sic) et quamplures alii nobiles devotissime acceptarunt.

(1) Ou *Parisius*, comme on lit dans le man. 8505. Dans le manuscrit 8504, ce mot est écrit ainsi en abrégé, *par*.

Cette année, 1313, Pâque tombant au 15 avril, la Pentecôte étoit le 3 juin.

(2) C'est-à-dire, le 5 juin. On avoit écrit d'abord *diem*, mais on a mis ensuite

un point sous chacun des jambages de la lettre *m*, pour indiquer qu'il falloit supprimer cette lettre. Cette manière d'indiquer une correction est fréquente dans ce manuscrit : j'en fais mention une fois pour toutes.

(3) On avoit écrit *presbiteri*, en encre

Il y avoit pareillement trois miniatures rapportées sur le *recto* du second feuillet ; la première s'est décollée, et est perdue : elle répondoit au texte suivant, écrit en encre rouge :

In illa die Parisius gaudium si unquam per quamplures extitit sine dubio (1) finaliter celebratum.

Le sujet de la seconde miniature est expliqué par le texte suivant, écrit en encre d'or :

Figura et descriptio Universitatis et Communitatis Parisius, cum solemnitate maxima transeuntis ante conspectum regis et aliorum regum existentium ad ostium palatii circumque cum tota regali militia.

Enfin à la dernière miniature, qui est plus grande que les autres, répond le dernier texte, écrit en encre verte, et ainsi conçu :

Eodem anno predicto, de consilio reverendi in Christo patris P., Dei gratia episcopi Cathal. cancellariique regii, presens liber regius per R. physicum supra dictum fuit presentatus liliate regie majestati (2).

C'est au *verso* de ce même feuillet que commence véritablement l'ouvrage. Cette page est ornée d'une grande miniature, qui représente Philippe-le-Bel ayant la couronne sur la tête, et assis sur son trône ; à sa droite, est la reine d'Angleterre, Marguerite, fille de Philippe et femme d'Édouard II, et à sa gauche, le roi de Navarre, Louis, fils du roi de France ; Marguerite et

violette ; du dernier *i* on a fait un *o* avec de l'encre bleue ; mais on a laissé subsister *cardinalis*, au lieu de *cardinali*.

Il s'agit ici de Nicolas de Francavilla, ou de Farinula, françois, de l'ordre des frères prêcheurs, nommé par Clément V, cardinal prêtre, du titre de St. Eusèbe, et que le même pape, le 3 des ides de septembre de la huitième année de son pontificat [1312], nomma légat auprès du roi de France, pour donner la croix au roi et aux princes du sang. Nicolas mourut en 1325. Voyez Ciacon. tome II, col. 375.

(1) Il faut suppléer, sans doute, le mot *dies*.

(2) Le *P.* est l'abrégé de *Petrum*, et le *R.* veut dire *Raimundum*. Pierre dont il s'agit ici, doit être Pierre de Latilly, évêque de Châlons, qui fut poursuivi dans la suite, comme suspect d'avoir empoisonné Philippe-le-Bel. Il fut élevé à la dignité de chancelier, le jeudi après *Quasimodo* de l'an 1813, n'étant alors qu'archidiacre de Châlons ; peu après, il fut nommé évêque de la même ville. Fr. du Chesne, dans l'Histoire des chanceliers et gardes des sceaux de France, p. 266, dit qu'il fut élu vers la fête de S. Paul ; mais il ne fut sacré évêque de Châlons-sur-Marne que le dimanche 2 décembre de la même année.

LIBER
de
DINA et KALILA.

Louis sont debout, et portent la couronne; à la droite de Marguerite, sont deux autres princes, et un troisième est à la gauche du roi de Navarre: ces trois princes sont vêtus d'une robe bleue, et couverte de fleurs de lis d'or, en tout pareille à celle de Philippe-le-Bel. Deux de ces princes sont, sans doute, Philippe, comte de Poitou, et Charles, comte de la Marche, qui occupèrent dans la suite, l'un et l'autre, le trône de France; il est difficile de dire quel est le troisième: seroit-ce Charles de Valois, oncle de Philippe-le-Bel, ou plutôt le fils de Charles (1)?

Il est essentiel de copier en entier l'introduction mise par Raimond, à la tête de sa traduction, parce qu'elle contient des détails précieux. La voici:

Christianissimo, devoto serenissimoque principi, pugili, defensori ac columna sancte ecclesie et fidei orthodoxe, domino suo, domino Philippo, divina providentia benedicti et a Deo confirmati, regni Francie regi illustri, Raymondus de Biterris, physicus, de dicto regno oriundus, ejusque subditus et fidelis, cum sui recommendatione humili et devota, presens opusculum, et devotum in omnibus famulatum.

Cum mos laudabilis fuerit antiquorum, bonarum artium studia litteris commendare, et in libro redacta principibus offerre, pro eo quod quemquam non magis deceat, conveniat vel expediat, aut meliora aut plura scire quam principem cujus doctrina, scientia et experientia prodest omnibus qui sub ejus regimine gubernantur, et secundum Augustinum locutio scripturarum secundum cujusque lingue proprietatem accipienda sit, quia habet omnis lingua quedam propria locutionum genera, que quum in alia transferuntur videntur absurda, ex quo, secundum Hieronymum, ecclesiastica interpretatio, etiamsi habeat eloquentie venustatem, dissimulanda et fugienda est, ut non otiosis philosophorum scholis paucisque discipulis, sed universa loquatur hominum genera (2); idcirco, ego Raymundus de Biterris predictus, considerans regalem librum Kalile et Dyne utilem, figuralem et moralem in lingua Hispanica vulgariter com-

(1) Philippe, fils de Charles, qui, étant né en 1293, avoit alors vingt ans. Ce qui peut faire juger que c'est l'un de ces deux princes, c'est que l'on remarque sur la robe bleue de ce personnage, quelques garnitures rouges, et que Charles de Valois et Philippe son fils, qui régna dans la suite, portoient pour armes, l'écu

de France à bordure de gueules. *Art de vérifier les dates*, t. II, p. 710.

(2) Il faut lire, *dissimulare eam debet et fugere. . . . sed universo loquatur hominum generi*. Ce passage est tiré de la lettre 31 *ad Pammachium*, t. IV, col. 244 des œuvres de S. Jérôme, de l'édition de D. Martianay.

positum

positum, incliteque memorie domine Johanne domine mee, consorti vestre, regine Francie et Navarre, comitisseque Campanie palatine, in dicto Hispanico oblatum, fore sibi et aliis dicte lingue Hispanice inexpertis non intelligibilem; ejusdem dicte domine mee regine mandato dictum librum Kalile et Dyne duxi in linguam Latinam que lingua communior est et intelligibilior ceteris, plano et usitato sermone, ad laudem et gloriam divini nominis, utilitatem rei publice, et ad honorem serenitatis et magnificentie vestre regie, et prefate domine mee regine, nec non et domini Ludovici regis Navarre, et inclite domine Margarete regine Anglie, et dominorum Philippi comitis Pictavie et Burgundie, ac Caroli, liberorum vestrorum et suorum (1) fideliter redigendi (2), et vestre majestati regie presentandum. In quo quidem libro addidi versus, proverbia, autoritates et alia secundum propositam materiam, prout in ipso libro lector poterit intueri, dictasque additiones duxi per rubeum, ut ab ipso libro antiquo discerni valeant, conscribendas. Quare autem dictus liber Kalile et Dyne ita intituletur, unde originaliter translatus fuerit, et quare dicatur liber regius, et quomodo dominus rex et regni majores per ipsum in regimine instruantur, et qualiter in xix capitulis dividitur, in ipsius libri proemio qui (sic) subsequitur, continetur.

De tout ce que nous avons rapporté jusqu'ici, on apprend que Raimond de Béziers, médecin, avoit été chargé par la reine Jeanne de Navarre, femme de Philippe-le-Bel, de traduire d'Espagnol en Latin le livre de Calila et Dimna, qui avoit été offert à cette princesse; que cette traduction avoit été interrompue par la mort de cette reine, c'est-à-dire en l'année 1305; que, dans la suite, Raimond desirant se procurer un accès auprès de Philippe, et ne trouvant aucun moyen d'obtenir cette faveur, imagina qu'il pourroit y réussir, en achevant la traduction qu'il avoit commencée du vivant de Jeanne; qu'ayant effectivement terminé son travail, il eut l'honneur de l'offrir au roi, en l'année 1313, postérieurement aux fêtes qui eurent lieu, à Paris, le jour de la Pentecôte et les jours suivans, et qu'il suivit en cela le conseil de Pierre de Latilly, chancelier de France et évêque de Châlons. Cette présentation put bien n'avoir lieu que vers la fin de l'année 1313, quoique l'ouvrage eût été achevé aux fêtes de la Pen-

(1) De *suorum* une main plus récente a fait *filiorum*.

(2) Lisez *redigendum*.

tecôte. Ce qui rend cela vraisemblable, c'est qu'à l'époque du 5 juin, Pierre de Latilly, s'il étoit déjà nommé à l'évêché de Châlons, du moins n'étoit pas encore sacré, et ne devoit pas être qualifié *évêque de Châlons*. Raimond nous apprend encore qu'il a orné sa traduction de vers, de proverbes et de citations qui ne se trouvoient point dans le livre Espagnol, et qu'il a eu soin d'écrire ces additions en encre rouge, pour qu'on les distinguât facilement de ce qui appartenoit à l'original.

Il n'y a aucune raison de douter de tout ce que Raimond dit dans les textes que nous avons rapportés. L'histoire fait mention des fêtes qui eurent lieu à Paris, à la Pentecôte de l'an 1313, à l'occasion de la cérémonie dans laquelle Philippe-le-Bel conféra l'ordre de la chevalerie aux trois princes ses fils; le cardinal Nicolas, du titre de Saint-Eusèbe, se trouvoit alors, comme le dit Raimond, à Paris, et Pierre de Latilly étoit chancelier de France, et fut, la même année, sacré évêque de Châlons. Le volume que nous avons sous les yeux est, sans doute, celui-là même qui fut présenté par Raimond à Philippe-le-Bel, comme on peut s'en convaincre par la beauté de l'écriture, et le grand nombre de miniatures et d'autres ornemens qui l'embellissent. Il n'est pas néanmoins, suivant toute apparence, de la main de Raimond; car il fourmille de fautes qui décèlent un copiste ignorant, et plus occupé du soin de l'écriture que du sens de ce qu'il écrivoit.

Raimond, surnommé *de Béziers*, sans doute parce qu'il étoit natif de cette ville, m'est tout-à-fait inconnu. On pourroit supposer qu'il étoit clerc, parce qu'à cette époque, la médecine étoit souvent exercée par des ecclésiastiques; mais je n'admettrois point volontiers cette conjecture: car je pense que s'il eût été clerc, il n'auroit pas manqué de joindre cette qualité à son nom, comme il y joint celle de médecin, *physicus*.

Raimond, comme on l'a déjà vu, annonce qu'il a fait sa traduction d'après un original écrit en langue Espagnole. C'est ce qu'il répète encore dans le *proœmium* ou la préface du livre de Califa; qui suit la dédicace qu'on vient de lire. Nous ne devons point manquer à transcrire ici cette préface. Elle est ainsi conçue :

Incipit proemium et capitula (1), ac generalis continentia dicti libri Calile et Dyane (sic). Su au (2).

In nomine gloriose, sancte ac individue Trinitatis. Liber iste parabolas sapientum continens antiquorum, sermones in ipso pretiosos luculenter ac moraliter aggregantium, liber Kalile et Dine rationabiliter, ut per subsequencia patebit, intitulatur. Qui quidem ab Indorum lingua fuit in idioma Persicum, satisque subsequenter in Arabicum, ex hinc in Hebraicum, a quo finaliter apud Toletum ob ejus documentorum memorandum ac venerabile mysterium in Hispanicum translatus, ab illisque partibus ad regnum Navarre, sed ex hinc ad superexcellens regnum Francie, per dilectissimum quemdam clericum apportatus, mihi-que Parisius creditus per eundem. Cujus ego sermonum splendorem et doctrine luculentiam attendens, ad prelibate serenissime mandatum, fretus illius auxilio, Qui rupem siccam fundere jussit aquas, ad perfectionem de cetero proprio translationis ab Hispanico videlicet in Latinum, suppositi tamen tituli sig. . . . (3) declarans. Fabulose dicitur quod erant duo lupi fratres sagaces, per consequens et discreti, quorum unus Digna (sic) et alius Calila vocabatur. Erat Dyna prudentior et diligentior, intellectu, argumentis, documentis, disciplinisque philosophicis precellens, qui multum servire in regis curia affectabat: Calila vero toto animo resistebat, dicens quod non erat utile sibi vel finis laudabilis in regum curia commorari (4). Et quia fratrum istorum disputatio documentaque regia et auctoritates elegantissime super ipsis ibidem, in quinto videlicet libri capitulo, multa-que proverbialia et alia moralia que potissime regibus, secundario vero principibus ceterisque terre dominationibus attribuuntur, enucleatissime pertractantur; idcirco liber iste regius nomen ab istis fratribus, titulumque sortitur prenotatum. Documenta igitur hujus libri spectant ad secreta regalia pertractanda. Per ipsum enim reges possunt et principes philosophicis informari documentis, moribus et virtutibus animos illustrare; quid bonum, quidque malum fuerit discernere; de duabus viis que melior fuerit eligenda (5); quales condiciones seu virtutes morales rex in suo debeat imperio retinere, ac penes se conservare; quos debeat in curia sua preponere vel deponere; ad quem gradum dignitatis suos familiares debeat sublimare; quos de suo palatio regio debeat

LIBER
de
DINA et KALILA

(1) Le manuscrit porte *et erpitula*.

(2) Je ne sais ce que l'on a voulu écrire ici, peut-être est-ce *sunt autem*. Ces mots sont écrits en rouge, comme appartenant au titre: ils sont séparés de ce qui précède par un point, et l'S est capitale.

(3) Il y a ici quelques lettres effacées. Je lis *significationem*; comme l'espace

vide est très-petit, ce mot devoit être écrit d'une manière fort abrégée.

(4) Le manuscrit porte *in regnū curia commemorari*: les points qu'on voit sous l'n de *regnū*, et sous la syllabe *me* de *commemorari*, indiquent qu'il faut retrancher ces lettres, et lire *regum* et *commorari*.

(5) Supplétez *cognoscere*.

exterminare, loco et tempore opportunis; quibus personis rex debeat committere corpus suum, ac consilium reserare; de quibus hominum conditionibus debeat eligere ac constituere senescallos, baillivos, iudices, notarios, prepositos et alios quosque necessarios servire curie regie majestatis; et per quem modum rex debeat devincere et debellare suum publicum inimicum, suumque regnum defendere contra ipsum. Vos igitur regalem curiam frequentantes, qui tempus vestrum in narrationibus anbagicis (sic), verbi gratiâ, Lanceloti, Galvani, consimilibusque consumitis, libros (sic) quibus nulla consistit scientia, vel modica viget utilitas, crebrius instudentes, abjecta vanitatis palea, librum istum regium virtutum graniferum, non solum semel, imo pluries attentissime perlegatis, quia per illum poteritis documentis moralibus virtutibusque vos et alios informare, vitiorum turpitudinem, infamiam ac malitiam evitare, scire vos regere et habere inter principes et barones, et a periculis in curiis regis contingentibus preservare.

Regius iste liber dividitur in decem et novem capitula, modo qui sequitur ordinata.

Ce *proœmium* est, du moins en grande partie, comme on a pu s'en convaincre en le lisant, l'ouvrage de Raimond, ou de l'auteur du texte Espagnol sur lequel il a fait sa traduction. Cependant ce qui est dit au commencement, relativement à l'original Indien du livre de Calila, et aux versions Persane, Arabe et Hébraïque qui en ont été faites, doit être tiré de cette dernière version: car on lit de même dans la traduction Latine de Jean de Capoue, publiée sous le titre de *Directorium humane vite*, et faite d'après l'Hébreu: *Hic est liber parabolarum antiquorum sapientum nationum mundi: et vocatur liber Kalile et Dimne; et prius quidem in lingua fuerat Indorum translatus (1), inde in linguam Persarum translatus; postea vero reduxerunt illum Arabes in linguam suam, ultimo exinde ad linguam fuit redactus Hebraïcam.* Ce passage pourroit bien être du nombre de ceux que Raimond a ajoutés après coup, à son premier travail, quand il a eu connoissance de la version Latine de Jean de Capoue, comme je le dirai dans la suite de cette Notice. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans une version Espagnole, faite de l'arabe, comme étoit, je crois, celle que Raimond a traduite

(1) Il est vraisemblable que Jean de Capoue avoit écrit *scriptus*.

en latin, il ne pouvoit être question des versions Persane et Hébraïque faites d'après l'arabe.

Ce seroit de l'hébreu, si nous en croyons notre auteur, qu'auroit été faite à Tolède la traduction Espagnole, qui fut ensuite apportée dans le royaume de Navarre, et de là à Paris, par un clerc qui la communiqua à Raimond. On ne trouve aucune date de l'époque où a été faite la traduction Espagnole, ce qu'on seroit bien aise cependant de savoir, afin de connoître si elle étoit antérieure à la traduction Latine de Jean de Capoue, et à une autre traduction en la même langue, faite, dit-on, en Espagne, d'après l'original Arabe, avant celle de ce Juif converti. J'ai parlé ailleurs d'une traduction Espagnole, faite, à ce qu'il paroît, d'après cette ancienne version Latine anonyme. Elle ne pourroit avoir rien de commun avec la traduction Espagnole dont s'est servi Raimond, s'il étoit vrai que celle-ci reconnût pour original la version Hébraïque, l'autre, au contraire, devant avoir été faite sur une version Latine dérivée immédiatement de l'arabe, suivant ce qu'on lit dans le manuscrit cité par le P. Sarmiento, et par D. Rodriguès de Castro (1); mais je ne pense pas qu'on puisse, à cet égard, ajouter foi à Raimond. On pourroit croire aussi que la traduction Espagnole que Raimond a eue sous les yeux, est précisément celle qui a été faite d'après le *Directorium humane vite*, et publiée sous le titre d'*Exemplario contra los engaños y peligros del mundo*; je ne le pense pas néanmoins, 1.^o parce que la traduction Espagnole imprimée, a conservé le prologue de Jean de Capoue, ce qu'on ne trouve point dans la version Latine de Raimond; 2.^o parce que ce dernier ne fait aucune mention d'une version Latine; 3.^o enfin parce que la traduction de Raimond décele en plusieurs endroits, un original Arabe. Quoi qu'il en soit, si, d'un côté, il est certain, que Raimond a fait sa traduction d'après un texte Espagnol, comme il l'assure, et comme on en trouve des preuves dans son livre, de l'autre côté, il me paroît

LIBER
de
DINA et KALILA

Not. et Extr.
des man. t. IX,
1.^{re} part. p. 402.

(1) *El libro de Kalila e Dimna que fue sacado dearavigo en latin, romanizado per mandado del Infante Alfonso,* | *hijo del Rey Don Fernando. Bibliot. Española. t. I, p. 636 et 638. Voyez le tome IX de ce Recueil, 1.^{re} partie, p. 423 et suiv.*

LIBER
de
DINA et KALILA.

très-vraisemblable que la traduction Latine de Jean de Capoue ne lui a pas été inconnue, et qu'il en a tiré parti. On verra dans la suite sur quoi je fonde cette conjecture. J'ajoute que la traduction Espagnole mise en Latin par Raimond, avoit vraisemblablement été faite d'après le texte Arabe, ou d'après une version Latine dérivée immédiatement du texte Arabe, et non, comme le dit Raimond, d'après la version Hébraïque.

Maintenant, comparons le nombre des chapitres dont se compose l'ouvrage de Raimond, et le sujet de chaque chapitre avec le *Directorium humane vite*.

La traduction de Raimond renferme dix-neuf chapitres, dont on trouve une table très-étendue, à la suite du *proemium* que nous venons de transcrire. Cette table occupe près de treize pages du manuscrit. Nous copierons en entier les sommaires des trois premiers chapitres, mais pour les suivans, nous nous contenterons d'en indiquer succinctement les sujets, dans les propres termes de l'auteur (1).

F. 10, r.

Primum hujus libri capitulum est de conditionibus antiquorum philosophorum, et intentionibus eorum documentisque in generali et in speciali; sub quo continentur documenta sub exemplis, fabulis, metris et figuris, per que sensibiliter actoris (2) intentio et littere declaratio manifestatur; et continet tres fabulas (3). Prima est philosophorum disputantium de compositione hujus libri; secunda, hominis fodientis thesaurum sub radice arboris absconditum, et aliorum furtim asportantium; tertia, furis portantis bladum in panno et patris-familias insequentis ipsum. Et sub isto sunt quinquaginta versus proverbiales, secundum exigentiam materie, cum autoritatibus quamplurimis sapientium et philosophorum; Et est quasi proemium hujus libri.

F. 13, r.

Secundum capitulum est de itinere Belzebui vel Bethorias physici, quod fecit ad Indiam; quomodo rex Nugerem (4) misit ipsum in provinciam Indie, ut apportaret herbas per quas mortui possent resuscitari,

(1) J'indique en marge le *folio* du manuscrit 8504, où commence chaque chapitre.

(2) Je crois qu'il faut lire *auctoris*.

(3) Ce mot avoit été omis; il a été écrit à la marge.

(4) Il est incertain comment on doit

lire ce nom. Le copiste qui a écrit le manuscrit n.º 8505, a lu et écrit *Migerem*, mais dans l'original, il n'y a point sur le quatrième jambage, la petite virgule qui doit indiquer l'*i*, et qui, au surplus, est fréquemment omise. Au chapitre 11, *fol. 13 recto*, on lit *Mugerem*

secundum quod invenerat in quodam libro figuratum. Nulla figura, nulla fabula, nulli versus.

Tertium capitulum est de his que dixit Bethorias physicus de factis suis, recitando ejus originem, et unde venerat a nativitate sua usquequo incepit philosophari, qui istum librum transtulit de lingua Indorum, et interpretatus est ipsum. Et est capitulum de equitate et Dei timore, ac dilectione Dei et proximi, et de contemptu mundi. Quo capitulo continetur quid est fides catholica, et que requiruntur ad fidem; quid est spes et que requiruntur ad spem, et quid est meritum; quid est charitas, et quod est initium charitatis; et quomodo nos debemus habere circa pauperes, secundum sensus anime qui sunt duo, intellectus et sensus, et quinque corporis qui sunt visus, auditus, gustus, odoratus et tactus; et quomodo conversus est ad Deum faciendo opera charitatis, glorificando et laudando Deum omnium creatorem, ejus opera inscrutabilia recitando, que nec intellectus humanus, nec ratio valet attingere, divinum etiam auxilium invocando. Cujus invocatione facta somnus Berosiam (1) rapuit, et obdormivit in domino, et raptus in paradiso illa hora illuminatusque gratia Sancti-Spiritus, vidit loca celestia, civitatemque celestem, et omnes electos, sanctos et sanctas Dei, novemque angelorum ordines, Deumque stantem in medio ipsorum in deitate et sua essentia, retribuens (sic) unicuique quod suum est; et postmodum qualiter et quomodo voluit incarnari et fieri deus et homo; et ultimo vidit beatam Mariam tenentem Dei filium inter ulnas. Et excitatus a somno, recordatus de omnibus que in illa visione viderat, cepit recordari et in scriptis redigere, laudando et invocando Deum et ejus matrem gloriosam, per versus elegantissimos, orando flexis genibus coram ipsa. Et ultimo factus est heremita, Deum colens, relinquens mundana corruptibilia pro eternis. Et sub isto capitulo novem figure sexque fabule continentur. Prima fabula est de latronibus intransibus domum patris-familias, volentibus ejus bona furari, quid eis accidit propter istud. Secunda est de amasio mulieris conjugate, a viro vel hospite casualiter superveniente deprehenso. Tertia fabula est de mercatore fatuo, qui dimisit opera sua propria propter aliena, quid accidit ei propter istud. Quarta est de cane qui transiens super pontem dimisit frustum carnis propter umbram que apparuit sibi in profundum. Quinto ponit quomodo ex spermate viri a quo fit generatio, diffunditur in matricem, et cum mulieris spermate commiscetur et fit generatio, et c. et ultimo nascitur homo, et quid accidat ei in hoc mundo. Sexta fabula

LIBER

de

DINA et KALLA.

F. 13, v.

dans les deux manuscrits. Au surplus, on reconnoît dans *Nugeren*, une corruption de *Nouschirvan*.

(1) *Belzebuy*, *Bethorias*, *Berosias*, ne

sont que diverses altérations du même nom, comme on le verra par la suite. La véritable prononciation de ce nom, en Persan, est *Barzouyeh* بَرزَوِيَه.

LIBER
de
DINA et KALILA.

- de homine jam nato qui volens ire per nemus, intravit quemdam puteum profundum, et quid ultimo sibi accidit. Sunt autem in hoc capitulo cc xxxiij versus, pluraque documenta moralia abstracta et collecta ex diversis libris auctorum et sapientum philosophorum; quibus intellectis et operi applicatis, poterimus omnes ad celestem patriam pervenire supernorum.
- F. 24, v. Quartum capitulum est de leone et bove . . . et in hoc capitulo sunt novem figure, fabuleque xxj ibidem continentur . . . et in isto quarto capitulo versus continentur c xxxvij.
- F. 48, v. Quintum capitulum est de Calila et Dina, et est de questione operum Dine, et ejus inquisitione, et prodicione quam procuravit . . . et in isto capitulo sunt figure xvj et fabule iij . . . et in isto quinto capitulo versus c xxxvij continentur, figure xvj.
- F. 61, r. Sextum capitulum est de columba dicta *coronata*, et de mure, corvo, testudine et tortuca (1) . . . et sub isto capitulo continentur quinque fabule . . . et in isto capitulo versus c lxiv, figure xij.
- F. 72, v. Septimum capitulum est de corvis, sturnis et hubonibus . . . Continet etiam capitulum istud fabulas (2) . . . et sub isto septimo capitulo versus continentur c ij, fig. xv.
- F. 103, v. Octavum capitulum est de simio et testudine continetque fabulas duas et in eodem capitulo versus xlviij continentur, fig. iij.
- F. 109, v. Nonum capitulum est de heremita . . . et sub isto capitulo continentur due fabule . . . et sub isto capitulo xv versus continentur, fig. iij.
- F. 111, v. Decimum capitulum est de murilego et mure, et continet unam fabulam valde longam . . . Sub hoc etiam capitulo versus xv, fig. 1, continentur.
- F. 113, v. Undecimum capitulum est de rege et ave . . . et est in hoc capitulo fabula una . . . et continet versus liiij, fig. iij.
- F. 118, v. Duodecimum capitulum est de rege dicto *Cedran*, et preposito suo *Vilech* (3) . . . et sub isto capitulo fabule iij continentur et sic in hoc capitulo bona multa cum versibus xxix, fig. xiiij continentur.
- F. 135, v. Tertium decimum capitulum est de venatore et leena . . . et istud capitulum continet fabulam unam et in illo capitulo versus xix, figure ij continentur.
- F. 137, v. Quartum decimum capitulum est de heremita et peregrino, vel de religioso (4) et hospite suo . . . et sub isto capitulo sunt fabule due . . . et sunt in isto capitulo versus iij, fig. ij.

(1) Il faut sans doute lire *seu tortuca*, comme porte le man. 8505.

(2) Le nombre est omis; il faut rétablir le chiffre *xj*.

(3) Dans le chap. XII, f. 119 verso, le roi est nommé *Sedran*, et le ministre *Bilet*.

(4) Le man. porte *vel de ligioso*.

Quintum decimum^a capitulum est de leone et de vulpe . . . et est ibi capitulum unum de vulpe qui erat in partibus Indie, multum sapiens et sagax . . . et continet versus xxj, fig. v.

Sextum decimum^b capitulum est de aurifice et serpente . . . et in isto est una fabula . . . et in hoc capitulo versus ij, fig. iij continentur.

Septimum decimum capitulum est de regis filio et ejus sociis . . . et in isto capitulo sola fabula continetur . . . et in hoc capitulo versus multi continentur, fig. v.

Octavum decimum capitulum de duabus avibus habentibus tibias longas et colla longa; et vocatur hæc avis *garca* vulgariter, et ab arabico *holgos*; et de quadam ave que arabice *marzan* (1) dicitur, habens longum rostrum, et dicitur vulgaliter (sic) *moratico* Et hoc capitulum continet septem fabulas et in hoc xviii.º capitulo versus xv, fig. xiiij.

Nonum decimum capitulum erit de columba et vulpe, et quadam ave dicta vulgariter *alcharam*.

LIBER
de
DINA et KALILA.

^a F. 138, r.

^b F. 147, v.

F. 150, r.

F. 154, r.

F. 167, v.

J'ai déjà observé qu'il manque ici, dans le manuscrit 8504, un feuillet qui devoit contenir la fin de l'*argument* du chapitre XIX. Dans le manuscrit 8505, où ces argumens sont bien plus abrégés, celui du chap. XIX est conçu en ces termes :

Decimum nonum capitulum est de columba et vulpe, et quadam ave dicta vulgariter *Acharam* (2). Et est capitulum de eo qui præstat consilium aliis, sibi vero nescit consulere indigenti.

Au lieu de dix-neuf chapitres indiqués ici, le *Directorium humane vite* n'en offre que dix-sept; et le premier, intitulé *Capitulum primum est de Berozia, et est equitatis et timoris Dei*, correspond au troisième chapitre de la traduction de Raimond. La raison en est que ce qui, dans cette traduction, forme le premier et le second chapitre, est considéré, dans le *Directorium*, comme le prologue et l'introduction. Le prologue correspond au premier chapitre de notre traduction manuscrite, avec cette différence cependant, que ce qui y est dit d'abord de l'original Indien du livre de Calila et de ses diverses traductions, ne se trouve point dans notre manuscrit, Raimond l'ayant dit précédemment dans son

(1) Plus loin on lit deux fois *maziam*.
(2) Au lieu de *alcharam*, ou *acharam*, on lit dans le dix-neuvième chapitre

passer. Dans la traduction Hébraïque on lit צפור, *passer*.

LIBER
de
DINA et KALLA.

introduction. Ce chapitre est d'ailleurs beaucoup plus abrégé dans la traduction de Raimond. Dans le *Directorium*, il contient quatre fables : la première a pour sujet un homme qui, ayant trouvé un trésor, loua des porte-faix pour le faire transporter chez lui ; mais les ayant envoyés sans les accompagner, chacun d'eux, au lieu de porter sa charge au domicile de celui qui avoit trouvé le trésor, la transporta à sa propre demeure. Dans la seconde, il est question d'un père de famille, qui, ayant vu durant la nuit, pendant qu'il étoit couché, un voleur entrer dans sa chambre, crut bien faire de demeurer tranquille, et d'attendre que le voleur se fût chargé de tout ce qu'il jugeroit à propos de prendre, pour tomber sur lui à l'improviste, espérant en avoir ainsi meilleur marché ; mais le sommeil s'étant emparé de lui, il ne se réveilla que quand le voleur se fut retiré avec son butin. La troisième fable a pour sujet deux amis qui avoient partagé du bled ensemble, et la manière dont fut dupé l'un des deux, homme de mauvaise foi, qui vouloit s'approprier la portion de son camarade, qui lui paroissoit plus forte. Enfin dans la quatrième, un voleur, voulant enlever de la farine, ôte son manteau pour y mettre cette farine ; mais effrayé par le bruit que fait le maître de la maison, qui ne possédoit rien autre chose, il laisse le manteau et la farine pour prendre la fuite. La première fable ainsi que la troisième et la quatrième, se trouvent dans le premier chapitre de Raimond. Si l'on pouvoit encore douter de l'identité de ce premier chapitre, et du prologue du *Directorium*, tout doute seroit levé par la comparaison des termes par lesquels se termine l'un et l'autre. Dans le *Directorium* on lit : *Inquit ille qui transtulit hunc librum ex lingua Persarum in linguam Hebraïcam* (1) : *Quando studuimus in hoc libro, visum est nobis addere in eo unum capitulum ex dictis Arabum collectum, in quo declaravimus per verba utilia, et exposuimus studentibus in dictis sapientie et diligentibus eam, hujus libri secretum. Et est istud capitulum quod durat a principio libri usque huc.* Dans notre manuscrit la même pensée est exprimée

(1) J'ai observé ailleurs qu'il faut lire *in linguam Arabicam*. Voyez le tome IX de ce recueil, 1.^{re} partie, p. 400.

en ces termes : *Et hic fnitur illud quod fuit superadditum ultra xviiij capitula que fuerunt a lingua Indica in Persicam , et a Persica in Arabicam divulgata.* C'est mal à propos que Raimond a dit *a lingua Indica in Persicam* ; car les chapitres II et III, dont l'un contient le récit de la mission de Bérozias dans l'Inde, et l'autre la vie du même Bérozias, n'ont jamais pu être considérés comme appartenant à l'original Indien : ils ont été mis à la tête de la version Pehlvie, faite par ordre de Nouschirvan, et le second a, dit-on, été composé par Buzurdjmihir.

LIBER
de
DINA et KALILA.

Après ce prologue, on lit dans le *Directorium* : *Explicit prologus. Incipit liber.* Puis on trouve le récit de la mission de Bérozias dans l'Inde, récit qui sert d'introduction au livre, et qui est suivi de la table des chapitres. Il commence par ces mots : *Dicitur quod in temporibus regum Edom , habuit rex Anastres Tasri* (lisez *Casri*), *virum nomine Beroziam. Erat autem vir iste princeps medicorum totius regni , et finit par ceux-ci : Fuit autem de us sortio* (consortio ou numero) *illorum librorum iste liber qui dicitur Kalile et Dimne. Est autem a principio hujus libri capitulum medici Berozje , et gestorum suororum , qui narravit quibus conversabatur donec effectus est heremita et colens Deum. Et scripsit post sua gesta , ea que transtulit ex libris sapientum Indie , et questiones quas petebat quidam regum Indie, Disles nomine, a suo philosopho , nomine Sendebar , qui major erat in scientia ceteris aliis sapientibus et magis dilectus apud regem ; cui jussit reddere sibi singulis ejus questionibus rationes , uni post aliam , et inducere suis verbis parabolis , ut ostendatur sibi per hec semita veritatis et mos justitie in suis responsis , et congregaret omnia illa in scriptis , et conficeretur ex eis liber sapienter aptatus , quem valeat accipere in sui doctrinam , et sit repositus in suis vestiariis , ut possit permanere in hereditatem aliis regibus suis successoribus.* Le second chapitre de notre manuscrit commence par ces mots : *In temporibus antiquorum , regnante Mugerem filio Car (1) , erat physicus quidam dictus Berzebu , quem rex pre ceteris physicis honorabat ;*

F. 13. r.

(1) Ce mot paroît écrit en abrégé. Dans le man. 8505, f. 34, v. on lit *Car*. Dans la version Espagnole dont on trouve une

notice dans Rodriguès de Castro, on lit : *Disen que en tiempo de los reyes de los gentiles , reynando el rey Syrechuel que fue fijo*

LIBER
de
DINA et KALILA.

F. 13, v.

et erat ipse prudentissimus omnium et elegantissimus omnium medicorum qui in Persianis partibus residebant; il finit ainsi: *Et unus illorum librorum et prescriptorum que Berzeby in India comparavit, est iste liber de Dina et Calila, qui alio nomine liber de exemplis sensibilibus nuncupatur: et istum librum reportavit physicus Berzebuy de interrogationibus quas faciebat rex Dizalen Indicus et responsionibus philosophi ejus Bendabel (1), qui regi Dizalen in omnibus quesitis responsiones evidentes et certissimas assignavit, quas interrogationes et responsiones dictus Dizalen voluit in uno volumine compilari, ut hoc dimitteret suis successoribus tanquam thesaurum incomparabilem et immensum.* Je crois à propos de donner en entier ce second chapitre de la traduction de Raimond; on le trouvera à la fin de cette Notice, sous le n.º I.

Le troisième chapitre de la traduction de Raimond, et le premier du *Directorium humane vite*, contiennent la vie de Bérozas; et la même conformité règne dans tous les chapitres suivans, sans exception, jusqu'au dix-neuvième de notre manuscrit, qui correspond au dix-septième du *Directorium*.

J'ai dit qu'il n'y avoit aucun doute que Raimond n'ait eu sous les yeux, comme il l'assure, une version Espagnole. Outre qu'il est peu vraisemblable qu'il eût voulu en imposer à cet égard, son livre même offre des preuves de cette assertion.

On peut remarquer d'abord qu'il dit que ce livre s'appelle aussi *Liber de exemplis sensibilibus*; et ce titre semble avoir quelque rapport avec le titre de la version Espagnole imprimée, qui est intitulée, comme je l'ai dit, *Exemplario contra los engaños y peligros del mundo*.

F. 33, r.

Dans une des fables du chap. iv, il s'agit d'un oiseau aquatique qui, dans l'arabe, est nommé *علاجوم* *oldjoum* ou *olgoum*; j'ignore comment ce mot a été rendu par le traducteur Hébreu, cette partie de la traduction Hébraïque ne se trouvant point dans le manuscrit de cette version que nous possédons. Jean de

de Cades, fue un ome a que desian Bersebuy, que era fisico e principe de los fisicos del regno. *Bibliot. Esp. t. I, p. 637.*

(1) La traduction Espagnole, ci-devant citée, nomme le roi *Diçelem*, et le philosophe *Burduben*. *Bibliot. Esp. t. I, p. 638.*

Capoue s'est contenté de dire *quedam avis*, sans autre désignation. Raimond nomme cet oiseau *garca*; il dit: *Accidet tibi quod accidit cuidam avi quæ dicitur garca* (1). Ce même mot se retrouve dans le titre du dix-huitième chapitre, et dans ce chapitre même, et on voit, par ce qui en est dit, que c'est un oiseau qui a de longues jambes et un long cou, et qu'on nomme en Arabe *holgos* (2). Or *garça* ou *garza*, est le nom du héron, en langue Espagnole.

Dans le titre du dix-huitième chapitre qui vient d'être cité, il est aussi question d'un autre oiseau, remarquable par la longueur de son bec, et appelé, en arabe, *marzan* ou *maziam*, et en langue vulgaire *moratico*. Cet oiseau est nommé dans le texte Arabe, **בט** *canard*, et dans la traduction Hébraïque **מרזם** *marzam*; mais le traducteur dit que c'est là son nom Arabe. Il faut observer que ce chapitre ne fait point réellement partie du livre de Calila. Il ne se trouve point dans la plupart des manuscrits Arabes de ce livre, que j'ai vus. Dans le manuscrit Arabe, n.° 1501, où il se trouve, on a eu soin d'avertir qu'il n'appartient point au livre de Calila: on ne le voit point dans la version Grecque de Siméon Seth. Le *Directorium* porte *quamdam aliam avem que dicebatur mosan*. J'ignore ce que c'est que le mot Arabe *mosan*, *marzan*, ou *marzam*. Le mot **בט** peut avoir été substitué, dans le texte Arabe, à un autre mot moins usité. A la vérité, le mot *moratico* qu'on lit dans la traduction de Raimond, ne m'est point connu, mais sa terminaison est évidemment Espagnole (3).

LIBER
de
DINA et KALILA.

(1) En cet endroit on lit dans le man. n.° 8504, *garga*, mais on y voit ensuite plusieurs fois *garca*: aussi le copiste du n.° 8505, a-t-il écrit ici (*f. 52, v.*), comme par-tout ailleurs, *garca*.

(2) L'auteur a voulu dire *holgom*. Dans le *Directorium*, on lit aussi *avis que Hebraicè dicitur holgos*, il falloit dire *arabicè*. La corruption de *holgom* en *holgos*, vient de la ressemblance du **מ** *mem* final et du **ס** *samech*, dans l'écriture Hébraïque. L'auteur avoit écrit **עלגום**, et l'on aura **עלגום**.

Dans notre manuscrit de la version

Hébraïque, on lit (*p. 201*), **יהי לקץ ימים** והנה עוף אחד ויקראוהו בלשון ערב עלמס וללא מצאתי לו שם בלשון הקודש « Au bout de » quelque temps, un oiseau qu'on appelle » en arabe, *olmas*, et qui n'a point, à » ma connoissance, de nom dans la langue » sainte. » **עלמס** est sûrement une faute, et l'auteur de la traduction avoit écrit, sans aucun doute, **עלגום**.

(3) Je soupçonne que ce mot peut vouloir dire *cormoran*: on nomme aujourd'hui le cormoran, en Espagnol, *morfex*.

LIBER
de
DINA et KALILA.

Dans un endroit que je citerai plus loin, le nom de l'île de Majorque, *Maioricam*, est substitué à un autre nom de pays : cette substitution indique bien une origine Espagnole.

Je vais faire connoître à présent de quelle manière Raimond a travesti le chapitre qui contient l'histoire de Bérozias ou Barzouyèh, chapitre qui doit avoir été écrit à la demande de Barzouyèh lui-même, et de l'ordre de Nouschirvan, par le ministre Buzurdjmihhr, pour être mis à la tête de la traduction Pehlvie du livre de Calila ; mais auparavant je dois dire ce qui donna lieu à l'addition de ce chapitre, car cela ne se trouve ni dans le *Directorium humane vite*, ni dans la traduction de Raimond. Un des chapitres qui précèdent le livre de Calila dans la version Arabe, nous apprend que le roi Nouschirvan, extrêmement satisfait de la conduite de Barzouyèh et du succès de sa mission dans l'Inde, fit assembler toute sa cour pour entendre la lecture des livres traduits et rapportés de l'Inde par Barzouyèh. Toute l'assemblée partagea la satisfaction du roi, qui combla Barzouyèh d'honneurs et de distinctions, et lui offrit toutes les récompenses qu'il pourroit désirer. Le médecin, religieux et philosophe, refusa toutes les offres du roi ; mais, pour conserver le souvenir du service qu'il avoit rendu à sa patrie, et immortaliser son propre nom en l'attachant au livre même dont il avoit enrichi la Perse, il pria le roi d'ordonner que Buzurdjmihhr rédigerait un chapitre écrit dans le genre du livre de Calila, où il tracerait l'histoire de Barzouyèh depuis sa naissance jusqu'à son retour de l'Inde, et que ce chapitre seroit mis à la tête du livre de Calila, et en feroit dorénavant une partie nécessaire. Le roi lui accorda sa demande, Buzurdjmihhr reçut l'ordre de rédiger l'histoire de Barzouyèh ; et quand il se fut acquitté de cette commission, ce chapitre fut lu en présence du roi, de Barzouyèh et de toute la cour. Tout le monde en fut satisfait, et il fut joint au livre de Calila.

Ce chapitre, qu'on nomme *Chapitre de Barzouyèh*, forme le premier chapitre du *Directorium humane vite* : il y est intitulé :

De Berozia principe medicorum, et est equitatis et timoris dei. Voici de quelle manière il commence dans le Directorium humane vite :

LIBER
de
DINA et KALILA.

Capitulum primum. Inquit Berozias caput sapientum Persie, qui translulit hunc librum ex lingua Indorum, et interpretatus est ipsum. Fuit pater meus de tali progenie, et mater mea de nobilibus talium. De melioribus autem rebus quas divina miseratio mihi contulit, cum fuisset magis honoratus quam ceteri de domo patris mei et magis dilectus apud patrem meum quam omnes fratres mei, quoniam constituerunt me in studio scientie medicine cum essem septem annorum. Cumque cognovi finem artis medicine, et ejus utilitatem, laudavi consilium parentum meorum de eo quod mihi contulerunt, et apposui oculos meos et cor meum circa studium librorum medicine, ad intelligendum eos.

Bérozias, qui est toujours censé parler lui-même dans ce chapitre, raconte qu'après avoir acquis une connoissance parfaite de la médecine, il résolut de n'exercer son art que dans la vue des récompenses futures et pour l'honneur du nom de Dieu. Son désintéressement, loin de lui nuire, lui obtint une grande considération : il étoit déjà fort estimé, lorsqu'il fit un voyage dans l'Inde, et après son retour de ce pays où il avoit appris la langue Indienne, sa réputation ne fit qu'augmenter. A cette époque, des réflexions philosophiques le portèrent à abandonner la médecine pour se livrer à l'étude des vérités morales et des dogmes religieux. La diversité des religions le jeta bientôt dans la perplexité : il crut que les philosophes offriroient quelque chose de plus satisfaisant à sa raison, mais il ne tarda point à se désabuser, et se déterminà à laisser là tout examen et à suivre la religion de ses pères. Cependant il ne se trouvoit pas moins embarrassé, quand il vouloit se rendre compte à lui-même des motifs d'une semblable détermination. Ce fut alors que, faisant des réflexions sur la brièveté de la vie et le danger qu'il couroit de la consumer en recherches oiseuses, au lieu de l'employer à de bonnes actions, il résolut de renoncer à la découverte des vérités qui passent l'intelligence humaine, et de se livrer tout entier à la pratique des œuvres dont la bonté et la pureté sont attestées par la raison et le commun consentement des hommes.

LIBER
de
DINA ET KALILA.

La justice et la vertu lui parurent le seul bien réel et durable, et tout le reste, illusion et vanité. Il comprit que le renoncement au monde, à ses biens, à ses plaisirs, en un mot, la vie religieuse procuroit à l'homme le bonheur qu'il ne pouvoit trouver ailleurs. Une crainte cependant vint encore le troubler : pourrai-je, se dit-il, persister fermement dans cette généreuse résolution ? Pour fortifier son ame, il s'appliqua à considérer la vanité de tout ce que les hommes recherchent, et qui trompe leur espoir, ou par l'amertume jointe à la plupart des satisfactions mondaines, ou par l'instabilité des plaisirs et des jouissances qu'on se procure avec tant de peine. La vie religieuse, au contraire, a des amertumes, il est vrai, mais tempérées par d'ineffables douceurs, et, ce qui est plus important, pour quelques sacrifices et quelques douleurs passagères, elle assure un bonheur sans fin. La vie de l'homme, depuis l'instant qu'il est conçu, jusqu'à ce qu'il descende dans le tombeau, n'est qu'une suite non interrompue de misères, de contradictions et d'angoisses ; et, quand un homme pourroit se soustraire à tout cela, il ne faudroit, pour empoisonner tous ses jours, que la pensée de la mort et des séparations cruelles qui l'accompagnent. Ces réflexions, se dit Bérozius, doivent apprendre à l'homme à ne se point laisser séduire par les vaines illusions du monde, et cela, en tout temps, mais sur-tout dans ce siècle où, malgré les vertus et la sagesse du prince qui tient les rênes du gouvernement, tout l'ordre public est menacé d'une entière ruine par la corruption générale et l'empire que le vice a pris sur la vertu. Pourquoi donc, continue-t-il, des vérités si évidentes semblent-elles méconnues des hommes même les plus instruits ? C'est qu'ils se laissent entraîner par les plaisirs trompeurs qui flattent leurs appétits sensuels, et s'endorment ainsi sur le bord du précipice.

Après tout cet exposé, qui est entremêlé de plusieurs apologues, et occupe neuf pages du *Directorium humane vite*, Bérozius conclut en ces termes :

Et deliberavi meum consilium heremita fieri, et divino cultui deputari.

tari. Et rectificavi universa mea opera quantumcunque poteram in melius, forsitan per hoc valeam mihi acquirere stabilem tranquillitatem in futuro seculo, in quo ejus habitatores non moriuntur, nec advenit ei accidens malum, qui in ipso fuerit collocatus. Et corripibam animam meam, et ipsam ab omni delicto preservabam, super his agens penitentiam que olim commiseram; et semper permansi in hac vita. Rediens autem de India ad meam terram, transtuli ibi hunc librum et alios preter istum.

LIBER
de
DINA et KALILA

Telle est l'analyse de ce chapitre sur lequel Raimond de Béziers a composé un traité entier de philosophie, et une suite de pieuses réflexions qui font de Barzouyèh un moine chrétien; c'est aussi sous le costume d'un moine qu'on voit Barzouyèh représenté dans plusieurs des miniatures dont ce chapitre est orné. Il commence ainsi :

Incipit capitulum tertium de Berosia medico, et est de equitate et timore Dei, ac dilectione Dei et proximi, de contemptu mundi, &c.

f. 13, v.

Figura Berosie euntis cum litteris regis ad Indiam et regis loquentis cum ipso.

La miniature qui suit ces mots ne répond pas bien à cette indication : on y voit seulement Béroziàs à cheval, tenant de la main droite une lettre de laquelle pend le scel : il est suivi d'un valet à cheval, et paroît près d'entrer dans un bâtiment formé de trois tourelles, dont la porte est devant lui.

Après cette miniature, on lit :

Dixit Berzebuy : Pater meus fuit filius mocalis (1), et generosa mater mea fuit in scientiis naturalibus atque legalibus informata; et quia pater meus et mater mea me pre ceteris filiis dilexerunt, me usque ad nonum annum in multis dilectionibus nutrierunt, et tunc incepti circa scientias

f. 15, v.

(1) Ce mot est Arabe : il veut dire hommes de guerre, militaires. On lit dans le texte Arabe : أن أبي كان من المقاتلة, (M. Ar. 1483 A). Ce mot a été altéré dans les autres manuscrits; on lit المقاتلة, dans les n.ºs 1489 et 1502, et العاملة, dans les n.ºs 1492 et 1501. La traduction Persane

d'Abou'lmaali (Man. Pers. n.º 375), porte از لشكريان پارس, ex militibus Persiæ. Ceci prouve que la traduction Espagnole que Raimond a suivie, avoit été faite d'après l'Arabe : car il paroît par le *Directorium humane vite* où on lit, de tali progenie, que le traducteur Hébreu n'avoit pas rendu littéralement ce passage. (1)

LIBER
de
DINA et KALLA.

et à ne rechercher que ce qui est éternel. Il manque en cet endroit un feuillet, au moins, dans le manuscrit. Au feuillet suivant, se trouve la fable de la femme qui avoit un galant, et avoit fait pratiquer une issue secrète dont l'ouverture donnoit dans un puits, pour que son galant pût se sauver par là, si son mari venoit la surprendre inopinément; et deux autres fables qui se trouvent pareillement dans la version Arabe et dans le *Directorium humane vite*.

Le reste du chapitre est conforme pareillement à ce qu'on lit dans le *Directorium humane vite*, mais beaucoup plus abrégé. Après le dernier apologue, pris d'un homme qui, environné de toutes parts de dangers inévitables, s'amuse à manger du miel, sans faire aucun effort pour sauver ses jours, Bérozius termine son récit en ces termes :

Et deliberavi meum consilium effici heremita, et divino cultui deputari, et rectificavi universa mea opera quantumcunque poteram in melius, ut forsitan per hec valeam mihi acquirere tranquillitatem stabilem in isto seculo et futuro, in quo ejus habitatores non pereunt, nec per consequens moriuntur, nec ei advenit accidens malum quod in ipso fuerit collocatum (1), et corrigebam meam animam, et ipsam ab omni malo preservabam, agens super hiis (sic) penitentiam que olim commiseram; et permansi semper in hac vita. Rediens autem ad Indiam (2) ad terram meam, transtuli ibi hunc librum et plures alios preter istum.

Explicit caput Berosie.

Si je me suis étendu sur ce chapitre, c'est uniquement à cause de sa singularité : car c'est d'ailleurs la partie de tout l'ouvrage la moins propre à faire connoître les rapports qui peuvent exister entre la traduction de Raimond et celle de Jean de Capoue. Néanmoins il me paroît qu'on y trouve des preuves certaines que Raimond a connu, et par fois copié la traduction de Jean de Capoue. Je vais maintenant établir le rapport qui existe entre ces deux versions.

Il est d'abord très-remarquable que Raimond nomme *Barzouyéh*, tantôt *Berzebuy*, tantôt *Berosias*, et par corruption *Betho-*

(1) Je lis qui, . . . collocatus. (2) Lisez ab Indid.

rias. Je suis fort tenté de croire que *Berzebuy* vient de la traduction Espagnole qu'il avoit sous les yeux, et *Berosias* de la version de Jean de Capoue. On a vu que la traduction Espagnole dont nous devons une courte notice à Rodriguès de Castro, nomme le médecin voyageur *Berzebuey*.

LIBER
de
DINA et KALILA.

Le nom du roi de l'Inde, qui s'entretient avec Bidpai, est à-peu-près le même dans cette version Espagnole, et les deux versions Latines de Jean de Capoue et de Raimond. Cependant la leçon de la version Espagnole *Diçelem*, paroît venir immédiatement de l'Arabe. Raimond nomme ce roi, en plusieurs endroits, *Dizalen*; ce qui est une altération de *Diçelem*. Ailleurs il l'appelle *Dysles* (1) et *Dixlex*, corruption de *Disles*, ce qui vient de l'Hébreu.

Le philosophe *Bidpai* est nommé dans la version Espagnole, *Burduben*: Jean de Capoue l'appelle *Sendebar*, Raimond le nomme tantôt *Bendabel* ou *Bendabeh*, ce qui se rapproche de *Burduben*, et plusieurs fois *Sendebat*, ce qui est évidemment une altération de *Sendebar*.

J'ai donné précédemment des preuves que Raimond avoit emprunté quelques noms d'oiseaux à une traduction Espagnole. Prouvons maintenant qu'il se rencontre souvent mot pour mot avec Jean de Capoue.

Quelques passages de l'une et de l'autre traduction, mis en parallèle, ne laisseront aucun doute sur cette vérité.

Le premier que je citerai a déjà été rapporté précédemment, mais il est tellement frappant, que je ne puis me dispenser de le mettre de nouveau ici sous les yeux des lecteurs. C'est celui par lequel se termine le chapitre de Bérozias.

Traduction de Raimond de Béziers. *Traduction de Jean de Capoue.*

Et ^a deliberavi meum consilium
effici heremita, et divino cultui deputari,
et rectificavi universa mea opera,

Et deliberavi meum consilium heremita fieri, et divino cultui deputari, et rectificavi universa mea opera, quan-

^a F. 24, v.

(1) Notamment au commencement du chap. V, fol. 48, recto.

LIBER
de
DINA et KALILA.

quantumcumque poteram in melius, ut forsitan per hec valeam mihi acquirere tranquillitatem stabilem in isto seculo et futuro, in quo ejus habitatores non pereunt, nec per consequens moriuntur, nec ei advenit accidens malum quod in ipso fuerit collocatum. Et corripiebam meam animam, et ipsam ab omni malo preservabam, agens super his penitentiam que olim commiseram; et permansi semper in hac vita. Rediens autem ad Indiam (ab India) ad terram meam, transtuli ibi hunc librum, et plures alios preter istum.

tumcumque poteram in melius, forsitan per hec valeam mihi acquirere stabilem tranquillitatem in futuro seculo, in quo ejus habitatores non moriuntur, nec advenit ei accidens malum qui in ipso fuerit collocatus. Et corripiebam animam meam, et ipsam ab omni delicto preservabam, super his agens penitentiam que olim commiseram; et semper permansi in hac vita. Rediens autem de India ad meam terram, transtuli ibi hunc librum et alios preter istum.

Le morceau suivant est pris du huitième chapitre de la traduction de Raimond, et du sixième du *Directorium humane vite*. C'est la fin de l'apologue de la *Tortue* et du *Singe*. Il s'agit en cet endroit, d'un âne qui, trompé par un renard, s'étoit laissé conduire vers le repaire d'un lion malade. Le lion qui avoit tué l'âne, devoit, pour recouvrer la santé, en manger le cœur et les oreilles; mais il falloit auparavant, conformément au conseil de son médecin, qu'il se baignât dans une fontaine voisine. Il se mit donc en devoir d'aller se laver à la fontaine, laissant le cadavre de l'âne à la garde du renard.

Traduction de Raimond de Béziers. *Traduction de Jean de Capoue.*

^a F. 108, v.

Et cum iret leo ad lavandum se, comedit vulpes cor et aures asini interfecti; et cum leo rediret, dixit vulpi: Ubi sunt ejus auricule et cor asini quem custodis! Cui respondit vulpes: Scire debes quoniam si habuisset auriculas quibus audivisset, et cor cum quo intellexisset, ad te iterum non venisset; quia dicitur:

Et cum iret leo ad lavandum se, comedit vulpes aures et cor asini; et cum rediret leo, dixit vulpi: Ubi sunt ejus auricule et cor! Cui respondit vulpes: Scire debes quoniam si habuisset auriculas et cor quibus me audivisset, non iterum ad te venisset,

Exquaturixantès (1) lesus abhorret
aquas;

et alibi in ysopo (2) :

Quod primo nocuit vult posse nocere
secundo;

Quod dedit infidus, mella venena puto.

Horatius dicit^a :

Numquam te fallant animi sub vulpe
latentes;

Unde Ovidius dixit^b :

Impia sub dulci melle venena latent.

Ovidius dixit (3) :

Pollicitis oris, quamquam videantur amo-
ris,

Ne confidatis, ne forte per hoc pereatis.
Verba quidem mellis sunt plena, et in-
tima fellis,

In quibus est usquam fidei spes (nulla)
quibusquam (4) :

Nam simulatores variant pro tempore
mores.

Menti sinceræ nequeunt eo usque nocere,
Quum ad momentum sit eis opus illud
ademptum,

Ex quo tractantur quia fraudis et arte
minantur,

Hac hos non mirè contingat justa perire,
Et si hoc feceris fallacia simulatoris (5).

Ut sanctus Prosper^c ait :

Fallaces semper curis torquentur amaris,
Et mala mens numquam gaudia pacis
habet.

(1) Je pense qu'il faut lire *exscaturizantes*. On a dit, dans la basse latinité, *scaturico*, *scaturizo* et *exscaturizo*, peut-être même *exscaturixo*. Voyez Du Cange, *Glossar. med. et inf. latin.* aux mots, *scaturicare* et *exscaturizare*, et le Supplément de Carpentier, au mot *exscaturizare*.

(2) Lisez *Aesopo*.

(3) C'est vraisemblablement par une faute du copiste qu'on lit ici *Ovidius*.

(4) Je supplée le mot *nulla*, qui n'est point dans le manuscrit, mais que le sens et la mesure réclament.

(5) Je transcris ces derniers vers, tels qu'on les lit dans le manuscrit; il est vraisemblable que le copiste ne les a pas copiés exactement.

^a *De Arte poet.*
v. 437.

^b *Amor. lib. 1,*
eleg. 8, v. 104.

^c *Epigr. 68, in*
Oper. S. Prosp.
p. 654.

LIBER
de
DINA et KALILA.

postquam evasit de manu tua, et a mortis periculo est sublatus. Porro induxi (1) tibi hanc parabolam ut scias quia ego non sum sicut ille asinus sic deceptus : tu quoque me decipere tuis seductionibus et prodicionibus intendebas, et evasi a te meo consilio meique intellectu. Dicitur autem quia quidquid stultus dissipat sapiens confirmat. Et ait testudo ad eum : Justus es in sermone, veraciter et discretus; et scio quidem quoniam vir sapiens verba sua abbreviat et perficit sua opera sapienter, et reatum suum recognoscit, et emendat per suum intellectum suam stultitiam et defectum. Sicut homo corruens in terram, in eadem firmatur ab eadem, et per consequens relevatur.

Inquit Sendebat philosophus hoc proverbium per hunc modum, et pro eo qui, dum querit aliquid et illud invenit, nescit ipsum (2) donec illud amittit nescit observare; et propter hoc decet viros sapientes talia considerare et per consequens in animo retinere, (3) et sciant rem acquisitam observare, juxta illud :

Non minor est virtus quam querere, parta
tueri,

et quum ipsum habent retinere, quia
si est optima quum ipsa habent (4),

(1) C'est le Singe qui, après avoir raconté la fable du *Lion*, du *Renard* et de l'*Ane*, à la Tortue, en fait l'application à ce qui s'étoit passé entre lui et la Tortue.

(2) Il y a ici des mots répétés mal-à-propos par le copiste; mais sans doute il y a aussi quelque chose d'omis.

postquam de manu tuâ evasisset. Porro induxi tibi hanc parabolam ut scias quia non ego sicut asinus facere volo, dixit simius ad testudinem; tu quoque me decipere intendebas seductionibus et prodicionibus, et evasi a te consilio et intellectu. Dicitur autem quia quidquid stultus dissipat sapiens reparat. Et ait ad eum testudo: Justus es in sermone tuo, et scio quidem quoniam vir sapiens abbreviat verba et omnia per quam peccata () recognoscit, et emendat stultitiam suam per suum intellectum. Sicut homo luctans et corruens in eadem informatur (**) et elevatur.*

Sendebat philosophus inquit, quia quicumque querit aliquid pretiosi, et invenit illud, sollicite studeat, diligentiamque frequenter apponat, ne per leves et viles occasiones rem utilem inventam amittat. Non enim semper alicui conceditur post damnum acceptum meliora acquirere. Et super hoc ait rex Disles philosopho suo Sendebat: Per fabulam tuam intellexi quia decet viros sapientes considerare et animadvertere, ut rem sibi acquisitam conservare sciant, et ad commodum seu profectum exponere, cum non solum reputatur sapiens

(3) Lisez *ut sciant*.

(4) Cet endroit a encore été altéré par le copiste.

(*) Lisez *omnia peccata sua*, ou *omnia per quæ peccavit*.

(**) Lisez *corruens in terram, in eadem firmatur*.

quia

quia quicumque hoc facit non in aliquo penitebit. Et caveat ne precipitetur in aliquo suus fortium (1) intellectus, ne sit labor ejus in vanum, quia non recuperare potest quod amisit.

qui multa scit congregare, seu per scientiam laboremve adipisci, sed qui collecta acquisitaque reservare scit ea ac () in rebus sue persone utilibus exponere. Quicumque enim hoc facit, numquam diebus quibus vixerit penitebit. Summeque cavendum est ne forsitan ejus precipitetur intellectus aliqua in re, ne labor sit ei in vanum, cum recuperare non poterit quis quod amisit.*

LIBER
de
DINA et KALILA.

Il y a sans doute de grandes différences entre ces deux traductions. Elles proviennent en partie des fautes des copistes, et en partie d'additions ou d'omissions faites à dessein par Raimond : mais l'identité des deux traductions en une multitude d'endroits, est trop frappante pour qu'on puisse la méconnoître ou l'attribuer à une rencontre fortuite. Je donnerai en entier, à la suite de cette Notice, le onzième chapitre de la traduction de Raimond, et le neuvième de celle de Jean de Capoue. Ces deux chapitres contiennent l'apologue du Roi et de l'Oiseau nommé *Pinza*; et la comparaison des deux versions confirmera ce que je dis ici. Le seul nom même de *Pinza* prouve que Raimond a fait usage d'une version provenant de la traduction Hébraïque. Dans une version faite immédiatement sur l'arabe, l'oiseau auroit été nommé *Finza*, ou de toute autre manière, mais son nom n'auroit jamais commencé par un *P*, articulation totalement étrangère à la langue Arabe.

L'histoire de Calila et Dimna n'occupe, à proprement parler, que deux livres ou chapitres du roman ou recueil de fables, nommé *Fables de Bidpai*, ou *Livre de Calila et Dimna*. Ces deux chapitres sont les chapitres IV et V de la traduction de Raimond. Je vais transcrire quelques lignes du commencement du quatrième chapitre.

Dixit Dysalen rex Indorum suo philosopho Bendabeh : Da mihi exemplum quomodo duo amici fiant inimici, dum fastidens et iniquus dis-

F. 24, v.

(1) Lisez *forsitan*.

| (*) Lisez *ac ea* ou *et ea*.

LIBER
de
DINA et KALILA.
F. 26.

currerit inter eos. Dixit philosophus : Hoc tibi declarabo sub exemplo quod accidit de bove et leone. Dicitur quod in terra Jorgem erat quidam mercator dives. . . . Et tunc acquieverunt paternis consiliis honesti filii moraliter doctrinati, et major filiorum acceptis mercimoniis ivit ad quamdam patriam, Majoricam nuncupatam, et antequam ad illam patriam pervenissent, in itinere intermedio erat quidam locus putridus et limosus in quo subversa fuit quadriga que ejus mercimonia deferebat. . . . Et erant duo boves qui hanc quadrigam ducebant, quorum unus vocabatur *Cenceba* et alius *Bendebe*. . . . et erant prope ipsum duo lupi sagaces, quorum unus vocabatur *Dina* et alius *Calila*.

Ce commencement diffère beaucoup de celui du même chapitre, dans le *Directorium humane vite*. Il est conçu en ces termes :

Inquit Disles, rex Indie, suo philosopho Sendebar : Affer mihi parabolam super duobus amicis dilectis ad se invicem, quibus interponitur aliquis credulus seductor et mendax, et eis inimicitias inducit et odium, donec ad sanguinis effusionem deveniunt. Dixit philosophus regi : Scitote, domine rex, quoniam quando fideles amici vulnerantur vulnere alicujus mendacis et dolosi, deveniunt in odium, et dissipatur dilectio que erat inter eos, et accidit eis quod accidit leoni cum bove. Dixit rex : Quomodo fit (1) hoc? Inquit : Fertur fuisse in provincia de Sendebar mercator valde dives. . . . et factum est, quum audirent filii mercatoris mandatum sui patris, apposuerunt curas observare preceptum patris. Et quum iret major eorum in mercatione in tractu qui dicitur *Mathor*, transivit per quamdam viam malam et angustam, que erat molle lutum, et ducebat duos boves : nomen unius erat *Senesba*, alterius vero *Chenedba*. . . . Erant autem in sua familia duo animalia, fratres et socii : nomen unius erat *Kalila*, alterius vero *Dimna*.

On n'aura pas manqué d'observer que, dans ce passage du *Directorium humane vite*, le mot *Sendebar* est pris pour un nom de pays. Cela justifie en partie le docteur Piques, qui a prétendu que *Sendebar* étoit un nom de lieu et non pas un nom propre d'homme ; toutefois il a donné trop d'étendue à son assertion, comme je l'ai déjà dit ailleurs : au surplus ce passage n'est pas le seul où j'aie trouvé le nom *Sendebar* employé comme nom de lieu.

Wolf, Biblioth.
Hebr. tom. V,
pag. 935.

Not. des man.
t. IX, 1.^{re} part.
p. 405.

(1) Lisez *fuit*.

On a vu précédemment de quelle manière Raimond de Béroziers a fait de Bérozias un moine chrétien, et a défiguré tout le chapitre qui est attribué à Buzurdjmihir, vizir du roi de Perse Nouschirvan, et qui contient des détails historiques sur Bérozias ou Barzouyèh, premier médecin de ce prince. Il n'est pas moins curieux de voir comment Raimond a embelli la fin de son cinquième chapitre qui expose le procès fait à Dimna, sa conviction et sa condamnation. Je vais transcrire une portion de ce récit, et je donnerai un extrait du surplus.

Dimna s'étoit défendu long-temps de l'accusation intentée contre lui, et ses juges avoient inutilement prolongé les informations, lorsque sa perfidie fut dévoilée par un léopard qui avoit entendu toute la conversation qui avoit eu lieu entre Calila et Dimna dans la prison où celui-ci étoit enfermé :

Et tunc (dit Raimond), leo accepit testimonium leopardi, et intellexit quia Dina dolose processerat, et quia fecerat Cincebam interfici sine culpa. Et leo tunc precepit quod ordinaret de bonis suis, et conderet testamentum suum si vellet, et reconciliaret se, et converteret se ad dominum, utque bene confiteretur peccata sua. Et videns Dina quod factum erat de eo, et quod erat sententia prolata contra ipsum et ad mortem condemnatus, et contra eum omnia probata, petiit Berosiam (1) heremitam ut ab ipso confiteretur (2) et reconciliaretur, ut bene et juste moreretur. Et confessus est primo prodicionem coram toto populo, quam perpetraverat contra Cencebam. Istis auditis, dixit ei Berosias (3) quod nullum de peccatis seu delictis dimitteret indiscussum. Cui respondit Dina, sic dicendo : Pater sancte, ostende mihi viam veritatis et confessionis quia vere numquam scivi quid esset confessio nec quid requiritur ad confessionem. Respondit Berosias : Nonne tu bene scis quod de rapina vixisti toto tempore vite tue, tu et totum genus tuum, tu qui es de genere animalium de rapina viventium. Respondit Dina : Verum dicis quod semper vixi de rapina, sed hoc erat propter meam vitam sustentandam, et numquam usque nunc habui conscientiam de hoc, quia videbatur mihi quod mihi erat connaturale et mihi datum desuper ; quia

F. 56, v.

(1) Au dessus du mot *Berosiam*, on a écrit, en petits caractères, *vulpem*.

et signifie être confessé, être entendu en confession.

(2) *Confiteretur* est pris ici au passif,

(3) Au dessus du mot *Berosias*, on a écrit, en petits caractères, *nomine vulpes*.

dicunt sapientes : Quod natura negat, nemo feliciter audet; et quod habemus a natura, non debemus vituperari nec laudari.

Ici il s'établit une discussion théologique entre le confesseur et le pénitent, par suite de laquelle Dimna demande quelles sont les conditions d'une bonne confession et se fait expliquer en combien de manières on peut se rendre coupable de péché mortel. Bérozias lui ayant répondu que tous les péchés mortels sont renfermés sous sept chefs qui sont : *superbia, invidia, ira, desidia, avaritia, gula, luxuria*, Dimna s'écrie : *amen, amen, dico tibi, omnibus istis modis peccavi*. Entrant dans le détail de ses fautes, il s'accuse, entre autres choses, de rapine, d'usure, de simonie, de fabrication de fausse-monnoie, et ajoute :

E. 58, r.

Sic congregavi multas et infinitas divitias infra breve tempus. Et dum fui leonis pincerna et vinatarius et procurator domus, computabam xx pro xv cautelose; sed item alia mala que feci fuit quum leo jussit me apud Baldaci missus (1) ad illum regem ut sibi tributum leoni mitteret. Accipiebam ab utraque manu, et excoriabam omnes gentes suas, opprimendo eas per omnem viam in tantum (2) et pro fas et nefas volebam extorquere pecuniam pro rege et principaliter pro me, et sic posui regnum in bruta (3) et in odium regis, et revertens apud Marrocum aportavi pecuniam infinitam regi, et computabam, sicut volebam, tertiam pro me. Et postmodum tota patria et illud regnum insurrexit contra leonem propter furtum, malas consuetudines et malas exactiones et oppressiones (4) quas constitueram in regno ultra mandatum regis, in tantum quod leo fere amisit totum regnum, et devastavit totum suum thesaurum; et fere fuit ipse et tota familia mortui et destructi. Et totum istud fuit propter avaritiam meam et cupiditatem que regnabat in me: et melius fuisset mihi esse custos porcorum quam esse custos et servitor domini nostri regis.

J'ai transcrit ce passage en entier, parce qu'au milieu de tout le ridicule de cette confession, on pourroit croire qu'il y a une satire cachée de la cour de Philippe-le-Bel.

Au sujet du septième péché mortel *luxuria*, Dimna ne s'explique point en détail; il se contente de dire : *De septimo membro,*

(1) Je pense qu'il faut lire *apud regem Baldaci mitti*.

(2) Lisez *in tantum quod*.

(3) Je pense que *bruta* est une faute.

(4) On avoit d'abord écrit *consuetudines*; ce mot a été ensuite corrigé d'une manière qui en rend la lecture difficile; je crois cependant que je l'ai bien lu.

scilicet luxuria, non est dimittendum quia ibi stat lepus (1), et omne peccatum, quia nunquam tenui fidelitatem alicui quod possem.

LIBER
de
DINA et KALILA.

Dimna termine ainsi sa confession :

Et omnia ista et plura que non recordor dicere, confiteor Deo omnipotenti et vobis confessori (2) : et si placeret quod possem evadere mortem et istam sententiam latam juste contra me , gererem penitentiam, sed quod mihi dares (3) agerem, et plus vellem in isto seculo quam in alio.

F. 59, r.

Sa demande ne lui est point accordée. Le récit continue ainsi :

Et tunc respondit vulpes : Quod factum est nequit non fieri, quia Deo placet et leoni et tote curie quod moriaris in patibulo; et sustine patienter quod meruisti, et precare toti curie, et roga ut parcant tibi et rogent pro te et anima tua. Et ego absolvo te penitentem et repententem; vade viam tuam. Et factum est illa hora.

Le récit est interrompu ici par cette rubrique : *hic continentur septem peccata mortalia, cum suis circumstantiis sub istis versibus contentis, ut apparet.* Puis suivent deux pages dont l'une contient la description des sept péchés mortels, en mauvais vers léonins, et l'autre, les regrets et l'expression du repentir de Dimna marchant au supplice, pareillement en vers du même genre; après quoi le récit se termine ainsi :

Et istis dictis et completis (4) precepit Dinam leo interfici, ut proportionalem reciperet pro meritis talionem.

F. 60, v.

Au-dessous est la figure de Dimna attaché au gibet, et d'un animal, d'un loup, je crois, qui fait la fonction de bourreau, sous cette rubrique : *figura Dine interfecti et suspensi et suspendentis lupum*; peut-être faut-il lire *lupi*. Les mots *et suspendentis lupum* ont été omis par le copiste du manuscrit 8504.

F. 79, r.

Je passe maintenant à quelques autres particularités dignes d'être remarquées.

(1) C'est le proverbe français : *C'est-là que gît le lièvre.*

(2) On a mis en marge, *Berosiæ vulpi.*

(3) Le mot *dares*, a été mis après coup à la marge.

(4) Les mots *istis dictis et completis*, ont été mis après coup à la marge.

Le nom de *Sendebat* qu'on trouve en une douzaine d'endroits de la version de Raimond, me paroissant venir de la traduction de Jean de Capoue, je crois devoir indiquer ici tous les passages dans lesquels j'ai observé ce nom.

1.° A la fin du chapitre v, fol. 60, v., on lit : *Post hoc vero dixit Sendebat philosophus Dysly regi.*

2.° Vers la fin du chapitre vii, fol. 103, verso, on lit :

Post hoc vero ait Ondebat regi suo : Vide quid fecerint corvi istis sturnis, cum sunt imbecilles penitus et indocti.

Ondebat est une faute du copiste qui devoit écrire *Sndebat*. On voit même sur l'n le signe qui devoit remplacer l'e, et indiquer l'abréviation. Il paroît cependant qu'on a voulu corriger ce mot à la marge, et y substituer ceux-ci : *corvus et q̄ videat*, ce qui ne donne aucun sens ; le copiste du manuscrit 8505 ne s'y est point trompé ; il a copié ainsi : *Post hoc vero ait Sendebat regi suo*. Dans le *Directorium humane vite*, on lit : *Post hoc dixit Sendebat philosophus : Vide quid fecerint corvi ipsis sturnis, cum sint imbecilles.*

Fol. 120, r.

3.° Le chapitre viii commence ainsi, fol. 103, verso : *Inquit rex suo philosopho Sendebat : Per hunc modum tua verba utique intellexi.*

4.° Au fol. 109, verso, dans un texte que j'ai rapporté précédemment, on lit : *Inquit Sendebat philosophus hoc proverbium per hunc modum, &c.*

5.° Au verso du même feuillet, on lit encore : *Inquit Sendebat : Quicumque est sicut dixisti, non futura respicit.*

6.° Au fol. 138, recto, on lit : *Ait rex Billet philosopho Sendebat*. Le mot *Billet* est une faute du copiste : il faut l'effacer, ou y substituer *Disles*.

7.° Fol. 147, v. *Inquit Sendebat philosophus : Scito, domine rex.*

8.° F. 148, r. *Dixit rex : Quomodo fuit mihi breviter declarando (sic). Inquit Sendebat per hunc modum.*

9.° F. 150, r. *Ait Sendebat suo regi.*

10.° F. 154, v. *Dixit rex philosopho Sendebat per hunc modum.*

11.° F. 167, v. *Dixit rex suo philosopho Sendebat per hunc modum Inquit Sendebat suo regi.*

LIBER
de
DINA et KALILA.

Le sixième chapitre commence ainsi :

Dixit rex philosopho: Jam intellexi quod dixisti de optimis amicis, qui propter susurrone ad inimicitiam convertuntur. Da mihi ergo unum exemplum de puris amicis, quomodo apparet eorum dilectio, et quomodo sibi ipsis suffragia in necessitatibus administrant. Dixit philosophus: Nulli thesauro rerum potest bonorum amicitia comparari, et hoc per exemplum brutorum, scilicet columbe coronate et muris et granis et tortuce, potest explicari.

F. 61. r.

L'épithète *coronata* donnée par-tout dans ce chapitre à la colombe, indique que la version Espagnole qu'avoit Raimond provenoit médiatement ou immédiatement du texte Arabe et non de la version Hébraïque. *Coronata* est une traduction peu exacte de l'épithète مطوقه donnée à la colombe dans le texte Arabe de ce chapitre, et qui signifie proprement *torquata*, *torque ornata*. Le traducteur Hébreu a supprimé par-tout cette épithète.

Nous ne finirions point si nous voulions suivre ainsi en détail l'examen de la traduction de Raimond, et la comparer avec celle de Jean de Capoue. Nous croyons en avoir dit assez pour être autorisés à assurer, 1.° que Raimond a eu sous les yeux une traduction Espagnole du livre de Calila; 2.° que cette traduction Espagnole venoit d'un texte Arabe, soit médiatement soit immédiatement, mais non par l'intermédiaire de la version Hébraïque; 3.° que Raimond a aussi connu et mis à contribution pour son travail, quoiqu'il n'en ait rien dit, la version Latine de Jean de Capoue, faite d'après la traduction Hébraïque.

On peut maintenant demander si la traduction Espagnole connue de Raimond est la même que celle dont ont parlé le P. Sarmiento et D. Rodriguèz de Castro, et de laquelle le dernier a publié un échantillon. Je suis assez porté à croire que c'est précisément de cette version, faite par ordre de l'infant Alphonse, vers l'an 1251, que Raimond s'est servi. Elle avoit été faite

LIBER
de
DINA et KALILA.
Not. et Extr.
des man. t. IX,
1.^{re} part. p. 401.

d'après une version Latine prise d'un original Arabe, et antérieure à celle de Jean de Capoue, qui est au plutôt de l'an 1262, comme je l'ai fait voir ailleurs. Ceci n'est au surplus qu'une conjecture : on sauroit à quoi s'en tenir sur cette question, si l'on pouvoit comparer le manuscrit de cette ancienne version Castellane que possède la Bibliothèque de l'Escurial, avec la version Latine de Raimond.

On peut encore, comme je l'ai déjà fait pressentir, mettre en question si Raimond a eu connoissance, dès le commencement de son travail, de la traduction Latine de Jean de Capoue, ou s'il ne l'a connue que lorsqu'il avoit déjà fait une partie de sa traduction. Je suis très-porté à adopter la seconde supposition : sans cela on ne sauroit deviner pourquoi, dans le commencement de la traduction, le philosophe Indien qui est censé raconter l'histoire de Calila et Dimna et les autres apologues dont se compose ce livre, est nommé *Bendabeh*, tandis que, à compter du dernier feuillet du cinquième chapitre, par-tout où il est nommé, il est toujours appelé *Sendebat*. On ne sauroit non plus expliquer pourquoi le médecin de Nouschirvan, envoyé dans l'Inde, est nommé dans une partie du texte de Raimond, *Bersebuey* ou *Bersebuy*, et en d'autres endroits, particulièrement dans les rubriques, *Bérosias*. Il me paroît vraisemblable que Raimond, lorsqu'il commença son travail, du vivant de la reine Jeanne, ne connoissoit que la traduction Espagnole que la reine lui avoit ordonné de mettre en Latin ; et qu'au contraire, lorsqu'il reprit de nouveau son travail, interrompu vers l'an 1305, par la mort de Jeanne, ce que l'on peut rapporter à 1312 ou 1313, il avoit connoissance de la version de Jean de Capoue. Voilà pourquoi on aperçoit bien plus de traces de cette version dans la dernière partie de la traduction de Raimond que dans la première. On ne peut pas néanmoins déterminer précisément à quel endroit Raimond a commencé à faire usage de la traduction de Jean de Capoue, parce que, suivant toute apparence, avant de faire mettre au net son travail, pour le présenter à Philippe-le-Bel, en 1313, il l'a revu en entier, y a ajouté une
préface,

préface, la table des chapitres, les rubriques qui indiquent le commencement et la fin des chapitres et des sections de chaque chapitre, les sujets des figures, et peut-être même des vers et des citations des livres saints ou des auteurs profanes et des écrivains ecclésiastiques, qui ne s'y trouvoient pas d'abord. Le passage qui termine le chapitre de Bérozias, passage que j'ai rapporté plus haut, et qui est incontestablement pris de Jean de Capoue, est un exemple frappant de ces additions faites après coup. Il en est sans doute de même du passage où Raimond parle de la version Hébraïque, qu'il semble désigner comme la source de la version Espagnole dont il s'est servi. Dans ce même chapitre, le nom de *Bérosias* distingue ce qui a été ajouté lors de la révision du travail, tandis que celui de *Berzebuy* caractérise le travail primitif. Au lieu de remettre tout ce chapitre en harmonie, en substituant par-tout *Bérosias* à *Berzebuy*, Raimond s'est contenté de dire, dans la table des chapitres: *Secundum capitulum est de itinere Bersebuy vel Bethorias physici, quod fecit ad Indiam. Bethorias* est sans doute une faute du copiste pour *Bérosias*.

De même dans la rubrique par laquelle est indiqué, au commencement du deuxième chapitre, le sujet de ce chapitre, et celui de la première miniature, on lit: *Incipit capitulum secundum, quomodo rex misit Berosiam, suum medicum, in provincia Indie. Figura regis loquentis cum Berosia vel Bersebuy*, tandis que dans le cours de ce chapitre, ce personnage n'est nommé que *Berzebuy* ou *Berzebu*. La même différence a lieu entre le titre et les rubriques du troisième chapitre, et le texte de ce même chapitre. Si, dans celui-ci, on trouve quelquefois dans le texte *Bérosias*, c'est dans des portions de ce chapitre, qui, vraisemblablement, n'ont été ajoutées que lors de la révision de tout l'ouvrage par Raimond, comme dans la description du songe de Bérozias, qui est toute entière de l'invention de Raimond.

Tout ce que je viens de dire est conjectural, et ne sauroit être prouvé; mais du moins est-il certain que le manuscrit que nous avons de l'ouvrage de Raimond, n'a été écrit qu'en 1313, sept ou huit ans après la mort de Jeanne, et quand l'ouvrage

LIBER
de
DINA et KALILA.

étoit complet. On a vu comment Raimond s'exprime à cet égard dans sa dédicace à Philippe-le-Bel. On lit de même à la fin du manuscrit : *Explicit capitulum* (il falloit dire *liber*) *de Dina et Calila, translatus et completus per Raimundum de Bitterris physicum, de idiomate Hispanico in Latinum. Anno domini mill.º ccc.º xiiij.º, in preclaro et excellenti festo Pentecostes.*

J'en ai dit assez, je pense, sur cette version manuscrite du livre de Calila, ou Fables de Bidpai; mais il me reste à faire connoître, en peu de mots, le second manuscrit de cette même version que possède la Bibliothèque du Roi, et qui porte le n.º 8505.

L'âge de ce manuscrit est fixé par une note qu'on lit sur le dernier feuillet, et qui est ainsi conçue :

Je Guill.º Devassenex, m.º ès arts et bourgeois au collège d'Authun en la faculté de théologie, confesse avoir heu et receup deux frans de mons.º m.º Robert Lalleman qu'ils m'estoient restés debuoir pour avoir escript ce livre à mons.º m.º Ymbert Benot de laquelle some je promets tenir quitte led. Benot et tous aultres, tesmoin mon seing manuel cy mis le quatriesme jour julhet l'an mil iiijº iiiij^{xx} et seze.

DEVASSENEX.

Il n'y a aucun doute que ce manuscrit ne soit une copie du manuscrit 8504, et je crois qu'une note qu'on lit au commencement de ce dernier, et que j'ai rapportée précédemment, est de la main même de Devassenex.

Les feuillets de ce manuscrit, de format *in-folio*, en papier, ont été cotés à une époque moderne, depuis 1 jusqu'à 200, sans avoir égard au premier feuillet qui manque.

Le manuscrit se compose de deux parties. La première, qui finit au f.º 29, *verso*, ne forme qu'un seul cahier de seize feuilles, ou soixante-quatre pages : les feuillets ont été signés par le copiste lui-même, depuis *a j*, jusqu'à *a xvj* : le feuillet *a j* a été déchiré, et manque aujourd'hui.

La seconde partie commence avec le feuillet numéroté aujourd'hui 31 : elle se compose de sept cahiers, signés de la main même du copiste, depuis *a j*, jusqu'à *g xiiij*. Les feuillets de cette

seconde partie ont été cotés originairement, depuis *j*, jusqu'à 171, savoir, en chiffres Romains jusqu'à *lxxix*, et pour le surplus, en chiffres Arabes.

LIBER
de
DINA et KALILA.

Cette seconde partie commence par le prologue intitulé, *De conditionibus antiquorum philosophorum*: C'est le premier chapitre du manuscrit 8504. Le chapitre qui contient l'histoire du voyage de Bérozius dans l'Inde, et qui est le second du manuscrit 8504, commence ici, *fol. 4, verso*. On y lit: *Explicit capitulum proemii. Incipit capitulum quomodo rex misit Beroziam suum medicum in provinciam Indie. Figura regis loquentis cum Berozia vel Berzebui*. Cette figure et toutes les autres ne sont qu'indiquées; il n'y en a aucune dans le manuscrit.

Au f.° vj, *recto*, on lit: *Incipiunt capitula libri. Capitulum primum de Bosia (sic), seu Berzebui medici (sic), et est de equitate et timore domini*. C'est le chapitre III du manuscrit 8504.

Au f.° xj, *recto*, se termine ce chapitre, et commence proprement le livre de Calila. On y lit ceci :

Explicit capitulum Berosie. Figura leonis et putei et hominis intrantis puteum, et ramorum, et draconis, et foraminis mellis ibidem residentis, et viri ipsum gustantis. Incipit capitulum de leone et bove, et est de dolo et seductione, et malis argumentis.

Ce chapitre finit au *fol. xxxix, verso*, et le suivant commence ainsi: *Incipit capitulum quintum de questione operum Digne, &c.* Voici l'indication du *folio* où commence chacun des chapitres suivans :

Chap. vi, <i>fol. xlix, verso.</i>	Chap. xiiij, <i>fol. 133, verso.</i>
Chap. viij, <i>fol. lxiiij, recto.</i>	Chap. xiv, <i>fol. 135, verso.</i>
Chap. viiij, <i>fol. 90, verso.</i>	Chap. xv, <i>fol. 136, verso.</i>
Chap. ix, <i>fol. 97, verso.</i>	Chap. xvj, <i>fol. 148, verso.</i>
Chap. x, <i>fol. 100, recto.</i>	Chap. xvij, <i>fol. 152, recto.</i>
Chap. xj, <i>fol. 105, verso.</i>	Chap. xviiij, <i>fol. 157, verso.</i>
Chap. xij, <i>fol. 111, verso.</i>	Chap. xix, <i>fol. 169, recto.</i>

A la fin du chapitre XIX et dernier, on lit :

Explicit liber de Digna et Calila translatus Parisius et completus per Raimundum de Bitterris physicum, de idiomate Hispanico in Latinum,

anno domini millesimo trecentesimo decimo tertio in preclaro et excellenti festo Pentecostes, quo illustrissimi domini reges Anglie et Navarre ordinem militarium (1) Parisius a domino Philippo, Dei gratia Francorum rege, humiliter susceperunt et devote, pluresque principes, comites et barones illum ordinem subintrantes (2) illa die Parisius gaudium si umquam fuit per quam plures dies (3). Deo gratias. Ave Maria.

Ceci est pris, sans aucun doute, des diverses rubriques qu'on lit dans le manuscrit 8504, auprès des miniatures dont est orné le deuxième feuillet, rubriques que j'ai rapportées précédemment.

La première partie du manuscrit 8505, contient une rédaction abrégée des préfaces de Raimond, la table des chapitres abrégée, et une table alphabétique des sentences et des réflexions morales contenues dans l'ouvrage.

J'ai déjà dit que le premier feuillet de cette partie du manuscrit manque. Le second commence par ces mots :

Quod differtur non aufertur, juxta illud : Principium finemque simul prudentia spectat, Rerum finis habet crimen et omne decus. Verbi principium, finem circumspecte verbi, Ut melius possis cum ratione loqui. Insuper considerans quia illud quod ab amicis vel precibus non poteram obtinere saltem obtinerem opportentu (4) presentis operis jam incepti. Nam si veniat presens liber regius ante aspectum vestre celsitudinis atque magnitudinis, postulabitur quis et ubi est autor seu translator hujus libri. Et sic esse poterit quod faciet me coram presentia evocari. Et tunc conceptum mei propositi, si placet vestre majestati regie, declarabo. Vivas, pie rex, pacificis temporibus et longevus. Ceterum licet istud opus ad mandatum domine Johanne bone memorie, Dei gratia regine Francie et Navarre, tunc viventis, dotate tribus donis anime et quatuor dotibus corporis, cujus anima cum sanctorum gloria requiescat, transferre incepissem, sed tunc propter generose prefate obitum imperfectum et inceptum opusculum pretermisi. Figura translatoris dimittentis opus, propter regine obitum desolati (5). Et postmodum considerans quia bonum prin-

(1) Lisez *militarem*.

(2) Lisez *subintrarunt*.

(3) Le mot *dies* n'est point dans le manuscrit, du moins le *d* de ce mot manque.

(4) Lisez *opportunitate*.

(5) Cette indication d'une figure et celle qu'on trouvera pareillement un peu

plus loin, me confirment dans la pensée que la préface de Raimond est incomplète aujourd'hui dans le manuscrit 8504, comme je l'ai déjà insinué, et qu'il y manque un feuillet qui devait contenir deux miniatures, et une partie de ce qu'on lit ici dans le man. 8505.

cipium absque bono fine a sapientibus non laudatur, juxta illud: Omnis laus in fine cernitur, nolui librum regium pretermittere imperfectum, tum (1) bonam famam ipsius nobilis defuncte que per hunc librum poterit sepius a magnis viris audiendus morari (2), tum propter utilitatem legentium et audientium qui poterunt proficere legendo si bene advertant et diligenter retineant hujus libri regii documenta. Tamen si aliqui viri sapientes aliquid mutandum vel corrigendum videant, non propter hoc erit mihi dedecus neque rubor, quia, ut dixit philosophus: Ab humanis inventionibus nihil reor esse perfectum; ideo opus imperfectum quod tunc inceperam, auxilio Dei intendo perficere et complere. Figura translatoris reficientis librum inceptum tempore regine viventis. Juxta illud: Aggrediamur opus, melior fortuna sequetur: Dimidium qui cepit habet finemque beati; Debile principium melior fortuna sequetur.

LIBER
de
DINA et KALILA.

Je ne pousserai pas plus loin l'extrait de cette préface, qui est très-mal rédigée, et d'ailleurs défigurée par beaucoup de fautes, au point qu'elle est souvent inintelligible. Ce que j'en ai rapporté suffit pour faire reconnoître qu'elle diffère beaucoup, pour la rédaction, de celle qu'on lit dans le manuscrit 8504, quoiqu'elle contienne les mêmes idées, et très-souvent les mêmes expressions. J'ignore pourquoi le copiste, qui en général a transcrit exactement le manuscrit 8504, a bouleversé ici toute la suite des idées de Raimond.

Cette préface finit au *verso* du feuillet 4 ou *a v*, et est suivie de la table des chapitres: cette table est bien plus abrégée ici que dans le manuscrit 8504; elle contient, comme dans cet autre manuscrit, les argumens de dix-neuf chapitres, et finit avec le *recto* du feuillet 8 ou *a ix*.

La table alphabétique des sentences ou choses remarquables commence, à la dernière ligne du *recto* de ce feuillet, par ces mots: *Appetibilia in hoc mundo*, fol. iiij. La première lettre du mot *appetibilia* manque, sans doute parce qu'elle devoit être écrite en rouge, ce qu'on a négligé de faire. La même omission a lieu au commencement de tous les chapitres.

J'ai dit que le copiste du manuscrit 8505 suit en général exac-

(1) Il paroît manquer ici *propter*.
 (2) Je pense qu'il faut lire à *magnis* | *viris audientibus commemorari*, ou *legentibus commemorari*.

LIBER
de
DINA et KALILA.

tement le texte du manuscrit 8504; cela est vrai, mais avec une restriction remarquable, c'est qu'il omet presque toujours les vers et les citations de toutes sortes d'auteurs dont Raimond a embelli ou plutôt surchargé sa traduction. Si le copiste Devassenex n'a pas fait cela uniquement pour abrégé son travail, c'est une preuve de goût et d'un jugement droit de sa part, ou de la part de celui par l'ordre duquel il a fait cette copie.

Je termine ici cette Notice en faisant le vœu que les circonstances permettent un jour, soit à moi-même, soit à quelque savant de comparer la traduction Latine de Raimond, tant avec la version Espagnole manuscrite indiquée par Sarmiento et Rodriguèz de Castro, qu'avec celle qui est imprimée sous le titre d'*Exemplario contra los engaños y peligros del mondo.*

Je regrette beaucoup de n'avoir point été à portée de consulter par moi-même jusqu'ici ni cette traduction Espagnole imprimée, ni l'ancienne traduction Allemande, intitulée *Beispel der Weisen von Geschlecht zu Geschlecht*, ou autrement *Das Buch der Weisheit*. Je n'ai pas été plus heureux à l'égard d'une traduction ou imitation Italienne du livre de Calila, de laquelle ont parlé, mais sans la faire connoître suffisamment, tous ceux qui ont écrit sur l'histoire de ce livre. Le savant auteur de l'avertissement mis à la tête de l'édition Grecque du roman de Daphnis et Chloë, que Bodoni a publiée à Parme, en 1786, donne le titre entier de cette traduction Italienne. Il est ainsi conçu : *Del governo de' Regni sotto morali esempj di animali ragionanti trà loro, tratti prima dalla lingua Indiana in Agarena da Lelio Demno Saraceno, e dall' Agarena nella Greca da Simon Seto filosofo Antiocheno, ed ora tradotti dal Greco in Italiano. Ferrara, pel Mammarelli, 1583.* Si cette version ou imitation Italienne a été faite effectivement, comme ce titre l'annonce, et comme le dit positivement Fabricius, d'après la traduction Grecque de Siméon Seth, ou plutôt fils de Seth, elle est de peu d'importance; mais je ne dissimulerai point qu'il me reste quelques doutes à cet égard. Si je suis assez heureux pour prendre connoissance par moi-même des versions dont il s'agit, je reviendrai sur ce sujet, lorsque je donnerai la notice des

P. xxix.

Biblioth. Græc.
lib. V, c. V, t. VI,
p. 463, et l. V,
cap. XLII, t. X,
p. 325.

manuscrits de la Traduction Arabe d'Abd-allah ben-Almokkafa.

LIBER
de
DINA et KALILA.

Je joins ici, comme je l'ai promis, la transcription du chapitre II de la traduction de Raimond, et le chapitre *de Rege et Ave*, de la même traduction, et de celle de Jean de Capoue. Je choisis, à dessein, ce chapitre qui est le onzième de la traduction de Raimond, et le neuvième du *Directorium humane vite*, parce que j'ai déjà donné la version Hébraïque de ce même chapitre, à la suite de la Notice que j'ai insérée dans la première partie du tome IX de ce recueil, d'un manuscrit Hébreu qui contient une copie incomplète de la traduction Hébraïque du livre de Calila, attribuée au rabbin Joël. Le manuscrit de l'ouvrage de Raimond étant rempli de fautes, ainsi que l'édition du *Directorium humane vite* de Jean de Capoue, j'indiquerai, en notes, les principales corrections qu'il faut faire à ces deux textes.

APPENDIX

À LA NOTICE PRÉCÉDENTE.

 N.º I.º

CHAPITRE II de la Traduction de Raimond.

*Man. 8504,
fol. 13. r.*

INCIPIT capitulum secundum, quomodo rex misit Berosiam suum medicum in provincia Indie.

Figura regis loquentis cum Berosia vel Berzebui.

In temporibus antiquorum, regnante Mugerem filio Car, erat physicus quidam dictus *Berzebu*, quem rex pre ceteris physicis honorabat, et erat ipse prudentissimus omnium et elegantissimus omnium medicorum qui in Persianis partibus residebant. Et quum iste Berzebuy quoddam folium cujusdam libri casualiter aspexisset, invenit quod in India erant montes, et herbe per quas confectas posset peritus medicus mortuos suscitare (1), et hoc notificavit regi Mugerem, et ab ipso postulavit potentiam atque licentiam ut ipsum permetteret ire ad regna Indica et in ipsis per tempus aliquod residere. Et rex ejus petitionibus acquievit, tradiditque sibi potentiam et litteras deprecatorias regibus Indicis destinandas, ut ipsum tuerentur et jurentur in necessariis quoadusque invenisset resurrectionis herbas ad regna Persica deferendas. Et quum Berzebuy pervenit ad Indiam, litteris regibus demonstratis, et ab eis tuitionibus traditis, et inventis herbis in montibus quas quesivit, tentavit Berzebuy mortuos aliquos suscitare si posset, et quum nullum resuscitare potuit, fuit quamplurimum conturbatus. Et incepit philosophis Indicis anxari, quia propter verecundiam et confusionem non audebat ad partes Persicas remeare. Qui philosophi Indici respondentes dixerunt, quod id quod dicebatur de montibus et de herbis non erat litteraliter exponendum, sed per montes intelligeret philosophos, et per herbas eorum prudentiam, et per mortuos suscitandos ignaros intelligeret qui mortui possent per prudentiam philosophorum Indie illustrari. Quibus auditis, physicus Berzebuy accepit illa prescripta et ipsa transtulit a lingua Indica in

(1) Il n'est point question de ces herbes qui donnent l'immortalité, dans la rédaction Arabe; mais on voit quelque chose de pareil à la Chine, | sous le règne de Tay-tsong. *Mém. sur les Chinois*, tom. XV, p. 462.

linguam

linguam Persicam et ad regem Persie reportavit. Et unus illorum librorum et prescriptorum que Berzebuy in India comparavit, est iste liber de Dina et Calila qui alio nomine liber de exemplis sensibilibus nuncupatur; et istum librum reportavit physicus Berzebuy de interrogationibus quas faciebat rex Dizalen Indicus et responsionibus philosophi ejus Bendabeh qui regi Dizalen in omnibus quesitis responsiones evidentes et certissimas assignavit; quas interrogationes et responsiones dictus Dizalen voluit in uno volumine compilari, ut hoc dimitteret suis successoribus tanquam thesaurum incomparabilem et immensum.

Explicit capitulum secundum.

N.º II.

*CHAPITRE XI de la Traduction de Raimond, qui est le IX.º
du Directorium humane vite de Jean de Capoue.*

Traduction de Raimond.

INCIPIT capitulum undecimum de Rege et Ave.

Ait rex ad philosophum suum ista verba: Tuam parabolam intellexi adherente inimico, nec invenitur ad invicem dilectio (1) inter ipsos, donec evadant a periculo suo loco, multosciens (2) et a morte. Nunc autem affer mihi parabolam de viris inimicantibus ad invicem, qualiter se oportet ab invicem preservare: Et ait philosophus: Viri prudentes et discreti non debent in suis inimicis omni tempore confidere, etiamsi dilectionem maximam sibi quotidie manifestent, quemadmodum egit avis erga regis filium per hunc modum. Dixit rex: Quomodo fuit hoc dicas mihi.

(1) Lisez *de viro adhaerente inimico, ut juven-
tur ad invicem dilectione.*

(2) Je lis à *periculoso loco, multoties.*

Traduction de Jean de Capoue.

CAPITULUM ix, de Rege et Ave, et est de sociis qui inimicantur ad invicem, et quomodo debeant se cavere ad invicem.

Inquit rex Disles Sendebat suo philosopho: Intellexi parabolam de viro adherenti (1) inimico suo ut juventur ad invicem, donec evadent (2) a periculo quod timent. Nunc autem affer mihi (3) de viris inimicantibus ad invicem, qualiter se ab invicem oportet preservare. Et ait philosophus: Viri prudentes et discreti non debent confidere in suis inimicis, etiam si pandant sibi dilectionem et fraternitatem, quemadmodum egit avis erga regem cujus filium orbaverat. Dixit rex: Quomodo fuit!

(1) Lisez *adhaerente.*

(2) Lisez *donec evadant.*

(3) Je lis *affer mihi parabolam.*

LIBER
de
DINA et KALILA.

Inquit philosophus : Dicitur fuisse quidam rex qui habebat unam avem *Pinza* nomine sic vocata (1), que docta loqui extitit valde bene, et sermones hominis intelligere et proferre, cui erat unus pullus. Et mandavit rex cuidam puella sue domus, ut conservaret eum et nutriret diligenter. Post hoc vero uxor regis peperit filium benedictum, et adheret (2) pullus ejus avis ipsi puero, ludebat cum eo, et conversabantur ad invicem, tota die stantes, comedentes et solaciantes insimul, sicut fratres. *Pinza* vero ibat diebus singulis ad quemdam montem, ferens ex dactilis duos fructus, addens (3) ad memoriam, virtutem et vigorem ipsorum, et cito magnificati sunt propter cibum. Quumque vidisset rex vigorem puerorum, adhibuit majorem dilectionem erga *Pinzam*, et addit (4) in suis oculis gratiam fortio-riorem. Quadam vero die, quum ivisset *Pinza* ad fructus solitos afferendos, ascendit pullus in sinum pueri, ut cum eo more solito luderet, sicut ante. Puer vero affectus iram et odium (5) contra illum, in terram ipsum precipitavit, et pullus est mortuus illa hora.

Figura pueri pullum interficientis.

Quumque rediit *Pinza* de monte, videns suum filium mortuum, in terra prosternatum, condoluit fortiter contristando, et ait : Maledicti sint omnes

*Inquit philosophus : Dicitur fuisse quidam rex in India, qui habebat unam avem Pizam (1) nomine, que docta erat loqui et intelligere sermones hominis, cui unus erat pullus. Et mandavit rex cuidam puella domus, ut conservaret et nutriret eum diligenter. Postea vero peperit uxor regis filium, et adherens pullus ipsi puero ludebat cum eo, et conversabantur tota die stantes et comedentes et sollicitantes (2) simul. Pinza vero ibat singulis diebus ad quemdam montem, ferens duos fructus ex dactilis, quorum dabat alterum pullo suo, alterum vero puero regis. Erat autem fructus iste addens ad virtutem et vigorem ipsorum, ut cito magnificarentur. Cumque vidisset rex vigorem pueri, adhibuit majorem dilectionem erga *Pinzam*, et addidit gratiam in oculis suis. Quadam vero die, cum ivisset *Pinza* ad ferendum fructus solitos, ascendit pullus in sinum pueri ut cum eo luderet, more solito. Puer vero, affectus ira et tedio (3) contra illum, precipitavit eum in terram, et mortuus est pullus.*

Cumque redisset Pinza de monte, videns suum pullum interfectum et prostratum in terram, doluit multum et contristatus est, et ait : Maledicti sunt

- (1) Je lis *vocatam*.
(2) Lisez *adhærebat* ou *adhæsit*.
(3) Je pense qu'il faut lire *addentes*.
(4) Lisez *addidit*.
(5) Lisez *irâ et odio*.

- (1) Il faut lire *Pinzam*.
(2) Je pense qu'il faut lire *solaciantes*, c'est-à-dire, *se divertissant*.
(3) Peut-être faut-il lire *et odio*.

reges, principes et barones quia in eis fidei nihil est, pietatis et misericordie, pro constanti (1), et ve illi quem cujus (2) societate Deus et amicitia vulneravit quam plurimos (3): non enim reputata Pizam sociam (4), et ipsi ullum (5) diligunt nisi a quo sperant aliquid utilitatis recipere in presenti. Et quum illud ab eo haberint, non habent amorem nec societatem de cetero circa illum; et omnia sua opera dolosa sunt ac fraudulenta. Et cogitavit in se Pinza sic dicendo: non quiescam donec de isto crudeli adversario hodie valeam vindicari, cui non est nec amor nec fidelitas opportuna, qui prodit suos familiares manifestissime, ac suos fratres et eos qui in sua mensa comedunt tota die. Et exurgens irruit super regis puerum illa hora, et fodit ejus oculos suis pedibus repentine, et sequatus (6) est puer ille. Et volans reposuit se in loco altissimo et excelso. Et annuntiato hoc regi, condoluit ultra modum, et factus est tristis valde in suo animo contristando, et quesivit argumenta per que dolo caperet illam Pinzam, ut eam perderet et de ipsa se subito vindicaret.

Figura Pinze oculos pueri fodientis.

Et equitans rex super equum ivit ad querendam illam, et quum accessisset ad eam, ac (7) suo nomine convocavit, illi talia sic dicendo: Tuam

omnes reges, quia nihil est in eis fidei et misericordie, et ve illi quem Deus eorum societate vulneravit. Non enim reputant socium et amicum; nullum (1) diligunt, nisi a quo sperant aliquid utilitatis recipere; et cum illud ab eo haberint, non habent amplius erga illum societatem et amorem; et omnia opera sua dolosa sunt, et fraudulenta. Et cogitavit in se Pinza, dicens: non quiescam, donec vindicabo me hodie ab isto crudeli adversatore, cui non est amor et fidelitas, qui suos perdit familiares et fratres, et eos qui comedunt in sua mensa. Et exurgens irruit super puerum, et ejus effodit oculos suis pedibus, et volans reposuit se in loco excelso. Et annuntiato hoc regi, doluit et factus est tristis valde; et quesivit argumenta ut dolo Pinzam caperet et eam perderet.

Et equitans rex ad querendum illum, vidit ipsum a longe, et accessit ad ipsum, vocans eum (2) suo nomine, dicens: Remisi tibi offensam tuam, et apud

(1) On lit à la marge, *reperitur in isdem.*

(2) Lisez *eorum.*

(3) Ces deux mots semblent de trop.

(4) Je lis: *non enim reputant ullum socium.*

(5) Lisez *nullum.*

(6) Lisez *excecatus.*

(7) Lisez *eam.*

(1) Je soupçonne qu'il faut ponctuer ainsi: *non enim reputant socium, et amicum nullum diligunt, nisi &c.*

(2) Lisez *ad querendam illum, vidit ipsam à longè, et accessit ad ipsam, vocans eam, &c.*

LIBER
de
DINA et KALILA.

offensam, carissima, jam remisi, et tu apud me es amica. Ergo ad me convertere, et ne timeas, nec turberis. Et nolens avis redire ad ipsum, talia est locuta: Scias, domine rex, quod proditor debet esse (1) pro meritis condemnari secundum sui impietatem, et mensuram (2) qua quis mensus fuerit eidem menciatur (3), quamvis illud negotium retardetur. Juxta illud versus: Qua mensus fueris mensuram forte teneris, Legem quam tuleris non in mente posueris (4). Et alibi dicitur: Dei vindicta si differtur, non aufertur. Et alibi: Pena non facit martyres, sed causa tende (5), unde versus: Quum quis torquetur, nisi causa malum comitetur, Nondum dicitur martyr qui sic morietur; et alibi: Qui gladio perit vel percutit, gladio periet vel percutietur, unde versus: Si quemcunque feris, ab eo pariter ferieris; Vulnera si dederis alii, tibi vulnera queris; et alibi dicitur: Nullum bonum irremuneratum, et ullum (6) malum impunitum, unde versus: Premia debentur meritis, peccata tenentur Penis, mensura parilique sua natura.

Et si tardaverit in hoc seculo, in futuro non tardabit, quia dicitur quod vindicta Dei quanto magis est leviter (7), tanto magis violentius punit, unde versus: Quum pena digna

me amicus es: converte (1) ergo ad me, ne timeas. Et nolens avis redire ad ipsum, ait: Scio (2), domine rex, quod proditor condemnari debet secundum sui impietatem, et mensuram (3) qua quis mensus fuerit, eadem remetietur ei, quamvis tardet illud negotium.

Et si tardet (4) in hoc seculo, non tamen tardabit in futuro.

(1) Il faut effacer le mot *esse*.
(2) Lisez *mensurâ*.
(3) Lisez *eâdem remetietur ei*.
(4) Je conjecture qu'il faut lire *non impunè posueris*.
(5) Il faut effacer le mot *tende*.
(6) Lisez *nullum*.
(7) Lisez *lentior* ou *lenta*.

(1) Lisez *amica es: convertere*.
(2) Lisez *Scias* ou *Scito*.
(3) Je lis *mensurâ*.
(4) L'imprimé porte *tradet*. Je corrigerai dorénavant, sans en avertir, les fautes de cette nature.

feriat Deus acta maligna, Tanto plus lenta, tanto magis est violenta.

Et ipse Deus peccatum patrum super filiis et filiorum filiis visitabit, et reddet cuilibet merita pro meritis illa hora. Super quod autem mihi fecit tuus filius, cito accepi meam vindictam ab eodem, et ei juxta sua opera dignam retribuui ultionem.

Figura regis vocantis Pinzam stantem super montem.

Et ait ad eam rex : Vere peccavimus contra tuum filium manifeste, et te offendimus sine causa. Verumtamen tu de nobis ultionem tuam breviter accepisti; nec te in hoc peccasse contra nos penitemus reputamus autem nunc (1) ad nos convertere confidenter.

Et ait Pinza : Vere ad te de cetero non redibo, quoniam viri sapientes prohibuerunt hominem se rei periculose exponere ullo modo. Dicunt enim : Nequaquam inclinetur cor hominis ad verba blanda sui adversarii, et honorem quo ipsum honorat, nec cor suum circa hec decipiatur; non enim reperitur rancor (2) et odio bona fides, nec restat nisi ut in ipso penitus preservetur. Et juxta hec dicunt sapientes : Blesa lingua non est credenda, unde versus : In sensum (3) volucres ducit cum cantibus auceps, In fraudem gentes blesa loquela viri; Et Cato dixit : Sermones blesos (4), blesosque cavere memento;

(1) Lisez *contra nos reputamus. Nunc autem.*

(2) Je lis *in rancore.*

(3) Peut-être faut-il lire *in laqueum.*

(4) Lisez *blandos.*

Sed ipse deus visitat peccatum patrum super filiis et filiorum (1). Super quod autem mihi fecit filius tuus, cito accepi meam vindictam; ipsi et (2) in vita sua opera talionis retribuui.

Dixit ad eum rex : Vere peccavimus contra filium tuum, et offendimus te. Verumtamen tu dedisti nobis ultionem: non reputamus te in hoc contra nos peccasse. Nunc autem convertere ad nos secure.

Et ait Pinza : Non redibo ad te, quoniam viri sapientes prohibuerunt hominem se rei periculose exponere. Dicunt enim : Nequaquam inclinet cor hominis ad verba blanditiarum sui adversarii, et hominem qui ipsum honorat (3) nec suum cor decipiatur circa hoc : non enim reperitur in odio bona fides, nisi (4) ut preservetur ab ipso.

(1) Lisez *et filiis filiorum.*

(2) Lisez *accepi meam vindictam; et ipsi.*

(3) Je pense qu'il faut lire : *honorat.*

(4) Je regarde comme certain qu'il faut lire : *nec restat nisi.*

Simplicitas veri fama est, fraus ficta loquendi (1) : et idem : Qui simulat verbis non corde est fidus, amicus ; Tu quoque fac simile, sic ars deluditur arte (2) ; et alibi : Falsus adulator non sit tibi verus amator, Ex propria parte fac sic : ars luditur arte.

Dicitur autem quod vir intelligens reputare debet ejus fratres et socios proximos, viros vero amicos, filios vero potentiam et famam, filios (3) litem et discordiam, ejus vero consanguineos oves (4), sed suam personam solam et inter eos separatam. Modo vero ego sum solus similiter et ab aliis separatus, et a te hanc tribulationem jam recepi. Et me alias tanto honore (5), postmodum et damna maxima intulisti. Recede in pace, vade igitur viam tuam, quia ego recedo, vado viam meam.

Et ait ad eum rex : Si non accepisses ultionem tuam, tunc nobis esset negotium tuum secundum quod tu proposuisti. Verumtamen nos nichilominus (6) te offendere ; tu quoque jam accepisti super hoc ultionem. Quare igitur recedas venire ad (7) qui sum tibi utilis et fidelis. Revertere ad me, quia offensam meam (8) jam delevis.

Ait ad eum Pinza : Scire (9) quod

(1) *Cat. Dist. I, III, dist. 5.*

(2) *Qui simulat verbis, nec corde est fidus, amicus. Tu quoque fac similes &c.*
L. 1, dist. 26.

(3) Lisez *filias*.

(4) Lisez *aves*. Voy. la version de Jean de Capoue.

(5) Supplétez *honestasti*.

(6) Lisez *inchoavimus*.

(7) Lisez *recusas venire ad me*.

(8) Lisez *tuam*.

(9) Lisez *Scire debes*.

Dicitur autem quod vir intelligens reputare debet fratres et socios ejus suos proximos, viros vero fideles amicos, filios autem potentiam et famam suam, mulierem litem, et filiam suam quasi discodam (1), ejus vero consanguineos aves famelicis, sed personam suam inter eos solam, separatam. Modo vero ego (2) separatus, a te hanc recepi tribulationem, et prius honestate (3) me tanto honore, quod nullus referre habet nisi ego. Recede ergo in viam tuam cum pace, quia ego recedo in viam meam.

Et ait ad eum rex : Si non accepisses ultionem ex nobis, esset negotium secundum quod proposuisti ; verumtamen nos inchoavimus te offendere, tu quoque jam accepisti ultionem super nos : quare ergo recusas ad me venire ! Revertere ad me, quia tuam delevis offensam.

Ait ad eum Pinza : Scire debes quod

(1) Je pense qu'il faut lire *discolam*, ou *discordiam*. Ce dernier mot répond mieux au texte Hébreu qui porte *מסדה ומריבה*. Voyez Not. et Extr. des man. t. IX, 1.^{re} part. p. 456.

(2) Lisez *ego sum*.

(3) Je lis *honestasti*. La version Hébraïque dit au contraire, et à te fuit *angustia mea, et posuisti super me angustias et mærores ; nec illa feret alius, nisi ego solus*. Voyez Notices et Extr. t. IX, 1.^{re} part. p. 456.

cordium inimicitie sunt cause pessime, intolerabiles, et dolores (1), nec justificant lingue de his que in cordibus sunt absconsa. Cor autem detestatur, offendit (2) quod in corde est magis procul dubio quam in (3) lingua: modo autem tuum (4) cor dicit mihi malum adversum machinando (5), quia cor meum odit te pro constanti. Quando (6) igitur me amabis quum ego te odio in immensum? Scire debes quod cor meum lingue tue utique contradicit.

Ait rex: Nescis quod inimicitie contingunt inter homines tota die, et quicumque est intelligens credit suo frequentissime inimico, maxime quando ei fit fidelis. Et dicunt sapientes quod de inimicis fiunt multo-tiens amici, unde versus: Clarior est solito post nebula maxima Phebus, Post inimicitias clarior est et amor.

Et ait ad eum Pinza: Veritas (7) sicut dicis; verumtamen viri intelligentie juvant se consiliis, et per consequens argumentis, ut ab illis sibi precaveant, loco et tempore optimis. Sciunt namque quod inimici non (8) sibi obesse potentia et viribus aliquanto, sed ingeniis et argumentis quibus capiunt homines manifeste, quemadmodum homo capit suis ingeniis elephantem qui major est omnibus animalibus, atque fortis, unde versus: Quum tibi sit

inimicitie cordium sunt potissime cause (1) et dolores intolerabiles, nec justificant lingue de his que sunt in cordibus. Cor autem testatur quod in eo est magis quam lingua. Vere modo dicit cor meum mihi, cor tuum adversus (2) malum machinari, quia cor meum adit (3) te. Quomodo igitur amabis me, quum cum eorum te (4)? Scire, inquam, debes quod animus meus contradicit lingue tue.

Ait rex: Nescis (5) inimicitie contingunt quandoque inter homines! Sed quicumque est intelligens, credit inimico suo quoniam ei fit fidelis.

Et ait ad eum Pinza: Veritas est sicut dixisti; verum viri intelligentie juvant se consiliis et argumentis, et cavent se ab illis. Sciunt namque quod inimici non possunt sibi obesse potentia et viribus, sed ingeniis et argumentis quibus capiunt homines; quemadmodum pusillus homo capit elephantem suis ingeniis, qui major est omnibus animalibus.

(1) Voyez la version de Jean de Capoue.

(2) Lisez *testatur quod*, &c.

(3) Effacez *in*.

(4) Lisez *meum*.

(5) Lisez *te malum adversum me machinari*.

(6) Lisez *Quomodo*.

(7) Lisez *Veritas est*.

(8) Lisez *non possunt*.

(1) Le mot *causa* me paroît pris ici, dans le sens de *agritudines, morbi*. Dans l'Hébreu on lit le mot ריגור.

(2) Lisez *adversus me*.

(3) Lisez *odit*.

(4) Lisez *quum cor meum odiat te*.

(5) Lisez *Nescis quia*.

LIBER
de
DINA et KALILA.

vita, parvos contemnere vita; Sensus donatur cui vis permagna negatur.

Et notum est apud homines quod quantumcunque homines capiant de ovibus et de illis mactent, non pro tanto illud displicet aliis ovibus remanentibus, sed hoc sustinent patienter, sed credunt in illis, et obliviscuntur ejus quod in aliis fecerunt. Sic quoque canes qui sunt in adjutorium homini, quum interfectus fuerit aliquis eorum ab hominibus, non pro tanto reliqui ab eis recedunt, sed remanent sicut ante. Ego autem nolo esse sicuti isti sunt qui se ab hujusmodi negligunt preservare; sed a te toto meo posse me cavebo, quia scio quod si me teneres in tuis manibus, me procul dubio jugulares, et postmodum evadendi viam aliquam non haberem. Et accidet (1) mihi sicut accidit illi qui firmavit ostium stabiliter post amissionem sui equi, unde versus: Quum furatus equum fuerit latro, creditur equum Ut sero firmetur cum nil sub clave tenetur. Ego autem me a te precavebo, quia jacula provisus minus ledunt, unde versus: Que scio ventura, non sunt mihi tam nocitura. Ego quidem non dormio, sed te video quid intendis facere si me teneres, et non sum ita stulta sicut credis, quia dicitur quod dormienti loquitur qui stulto loquitur; unde versus: Ut somnolentis non prosunt verba loquentis, Sic stolidi mentis homini verbum sapientis. Ego autem, domine rex, non sum puer decem annorum; quia te video

Et notum est apud omnes homines quod quantumcunque homines capiant de avibus et de illis mactent, non pro tanto displicet illud aliis remanentibus, sed credunt illis et obliviscuntur que fecerunt in aliis. Sic quoque canes qui sunt in adjutorium hominum, quando aliquis eorum fuerit interfectus ab hominibus, non pro tanto reliqui recedunt ab eis. Ego autem nolo esse sicut isti sunt, qui se negligunt ab hujusmodi preservare; sed cavebo me a (1) toto meo posse.

1) Peut-être faut-il lire *accideret*.

1) Lisez *sed cavebo me à te toto meo posse*.

Quid

quid habes in corde tuo, juxta illud :
Maledictus puer centum annorum.
Versus : Mundo difficilis senis infan-
tia vilis, Christo, quum similis puero
fit vita senilis. Hec sunt allegationes
Pinze avis.

Et ait rex : Vir nobilis socium non
relinquit nec ab eo separatur ; non
enim omnes homines et unius sunt
et ejusdem nature. Quidam enim
sunt a quibus homo debet penitus
sibi cavere, quamvis sibi dederint
suam fidem. Sunt et alii quorum
verba credere debet, quia sua opera
indicant verba sua.

Ait ad eum Pinza : Inimicitie valde
sunt terribiles et moleste. Expedi-
t autem unumquemque timere vera-
citer inimicitiam que est in regum
cordibus et rancoribus (1) eorum-
dem. Volunt enim penitus vindicari,
et eis videtur quod vindicta in hujus-
modi est eis honor, fama et gloria
in eternum. Non decet virum intel-
ligentem ut pandat cor suum blan-
dis sermonibus suis adversariis (2).
Inimicitia vero abscondita est in
corde sicut ignis cineribus coope-
ritur, quando non habet lingua (3)
in quo agat; modo similis (4) querit
adversarius occasiones verborum,
ad modum ignis patentis in lin-
gua (5). Et quando adversarius eam
invenit, accenditur sicut ignis, et
comburit, quem non possunt extin-
guere sine (6) aqua, nec divitie, nec

*Ait rex : Vir nobilis non relinquet
socium suum, nec recedet ab eo. Non
enim omnes homines sunt unius et ejus-
dem nature. Quidam enim sunt a qui-
bus penitus homo debet se cavere, quam-
vis dederunt sibi fidem suam; sunt et
alii quorum verbo credere debet, quia
verba opera judicant (1).*

*Ait ad eum Pinza : Inimicitie
valde (2) et tribulationes sunt. Expedi-
t autem unumquemque timere inimicitiam
que est in cordibus regum; volunt enim
penitus vindicari, et videtur eis quia
vindicta in hujusmodi est eis honor et
fama. Non decet virum intelligentie ut
decipiatur cor blandis sermonibus sui
adversarii; inimicitia enim in corde
abscondita, est sicut ignis coopertus ci-
neribus quando non habet ligna. Simili
modo adversarius querit occasionem ver-
borum, ad modum ignis ligna petentis.
Et quando adversarius causam invenit,
accenditur sicut ignis, quod (3) extin-
guere non possunt, nec divitie, nec lingua
humilis, nec honestas, nec anime hu-
miliatio.*

- (1) Lisez *rancores*.
(2) Lisez *sui adversarii*.
(3) Lisez *coopertus, q. n. h. lignum*.
(4) Lisez *simili*.
(5) Lisez *patentis ligna*.
(6) Lisez *nec*.

- (1) Je lis *indicant*.
(2) Je crois qu'il faut lire: *valde terribiles sunt*,
conformément au texte Hébreu, qui porte
המשטמיה הכ נוראות מאד Voyez le t. IX,
de ce recu. il, 1.^{re} part. p. 459.
(3) Lisez *quem*.

LIBER
de
BINA ET KALILA.

humilis lingua, nec honestas, nec anime humiliatio, nisi tantum anime moribus et virtutibus illustrate.

Sunt tamen aliqui viri quibus adversarii inimicantur ad invicem tota die, et possunt illis suis negotiis (1) resistere quando volunt. Verumtamen ego debilis sum consilii et societate (2) diminute, nec est mee prudentie posse reprimere quod in tuo latet animo adversus me manifeste. Et propter hoc in te numquam credam, nec habeo fiduciam ullo modo, et non videtur michi melius consilium, quam recedere a te in eternum. Ego autem non mentior tibi, quia os quod mentitur occidit animam, unde versus: Se morti subicit homo, mendacia dicit (3), Ac sic mente perit lingua qui fallere querit. Noli, domine rex, plus loqui de me: loquere de Deo qui est in celo, nos sumus in terra. Noli me decipere verbis tuis; cura de Deo qui omnia videt, et quod intendis contra me facere: ipse scit solus corda omnium et bona et mala, unde versus: Est Deus in celis, retinet te terra; fidelis Esse Deo cura, de quo non dicere plura. Nemo loqui late presumat de deitate, De qua qui multa loquitur, vix est sine mulcta. Parce Deo verbis, et tibi vera locuto; Sepius ut taceas tutius esse puto. Recordare, domine rex, de morte futura, et forte cras morieris et in nihilum rediges (4) Memento quod cinis es et in cinerem reverteris, unde

- (1) Lisez *suis ingeniis*.
(2) Lisez *scientia*.
(3) Lisez *dicens*.
(4) Lisez *redigeris*.

Sunt tamen aliqui viri quibus inimicantur adversarii, et possunt suis ingeniis illis resistere. Verumtamen ego sum debilis consilii et scientie diminute; nec est mee prudentie posse reprimere quod latet in tuo animo adversum me semper (1); et propter hoc nunquam credam in te. Et mihi non videtur melius consilium quam recedere, et me a te in eternum elongare.

- (1) Le traducteur auroit du dire: *nec est mea scientia posse reprimere unquam quod latet in tuo animo adversum me.*

versus : Quum si vis et purus fueris quod sis rediturus , Et speciem cineris in monte tenere teneris (1). Quum sis de cinere debes in mente tenere , Quando reverteris in speciem cineris. Nonne scis quod omnis caro fenum , et gusta (2) ejus quasi flos feni. Versus : Quum caro sit fenum , flos gloria carnis , amenum Hochabet in merito res ita lapsa caro. Cogitare (3) de anima et de futuro judicio , et de me amplius non cures de isto mundo (4) ; et sapientia hujus seculi stultitia est apud Deum , unde versus : Desipit hic Christo qui mundo sic sapit isto , Ut pro terrenis celi privetur amenis. Omnia descendunt a summo culmine rerum , Quo non consulto , nichil est quod sidera possint.

Ait ad eum rex : Scivisti unquam quod ullus sit potens facere suo proximo malum aut bonum , nisi quod Deus vult et ordinat ! Quod si ipse Deus predestinavit per meam manum (5) moriturum , non habet (6) refugium nec evasionem quod non pervenias ad manum meam moriturum (7). Si vero non est a Deo predestinatum quod per manum meam moriaris , si pervenires ad manum meam , et te vellem perdere , utique tunc non possem. Et sicut homo nichil potest (8) , sic nichil potest

Ait ad eum rex : Scis quod nullus potens est suo proximo facere malum aut bonum , nisi quod Deus vult ; quia si Deus predestinavit te per manus meas mori , non evades ; si vero non est a Deo predestinatum , tunc illesa a me manebis ; sed si pervenires ad manus meas et vellem perdere te , utique non possem. Et sicut homo nihil potest creare , sic nihil potest agere (1) , nisi a Deo sit preordinatum ; nec tibi reputatur peccatum quod interfecisti filium meum , sed (2) filio meo , quia pullum tuum interfecit.

(1) Je ne saurois restituer ces deux vers : seulement , au lieu de *monte* , il faut lire *mente*.

(2) Lisez *gloria*.

(3) Lisez *cogita*.

(4) Lisez *nec de isto mundo*.

(5) Supplétez *te*.

(6) Lisez *habes*.

(7) Supprimez le mot *moriturum*.

(8) Supplétez *creare*.

(1) Il seroit naturel de penser qu'il faut lire : *sic nihil potest perdere* ; mais je ne propose aucune correction , parce qu'on lit de même *agere* , dans la traduction de Raimond , qui a , sans doute , copié ici Jean de Capoue. La version Hébraïque porte cependant *וכן לא יוכל להאבד דבר* , *sic nihil potest perdere*. Voyez le tome IX de ce recueil , 1.^{re} part. pag. 461.

(2) Lisez *nec*.

LIBER
de
DINA et KALLA.

agere, nisi a Deo sit ordinatum; nec tibi peccatum reputatur quia meum filium interfecisti, nec meo filio ita parum, quia interfecit pullum tuum; sed omnia ex Deo sunt ordinata, nos autem causa ejus quod Deus fecit inferius et creavit.

Ait ad eum Pinza: Omnia a Deo sua divina potentia predestinata sunt: ita est sicut dixisti. Non tamen prohibet hoc virum probum et discretum se non (1) preservare ab inimico, suo posse; deinde Deum facere suum placitum creatorem (2). Scis enim quod si predestinatum esset alicui mori in aqua, nullus esset qui eum posset eruere nisi Deus. Sed si accedentes ad eum astrologi eidem manifestarent, se toto suo posse ultimo preservaret, quia usu (3) sapientie dominatur astris, quemadmodum seminator terrarum virtutes naturales (4), nec diceret se in aquam ejicere ut divinum placitum adimpleret; esset namque fatuus insensatus qui hoc et similia extimaret (5).

Dixerunt enim sapientes quod quicumque perdit seipsum non habet partem in presenti seculo, nec per consequens in futuro. Nam propter hoc apposuit divina sapientia animam in corpore hominis, ut

Ait ad eum Pinza: Divina predestinatio ita est sicut dixisti. Non tamen prohibet hoc probum et discretum virum se ab inimico preservare, deinde Deum facere suum placitum. Scis enim quod si predestinatum esset aliquem in aqua mori, nullus est qui posset eum eruere. Sed si accedentes ad eum astrologi manifestarent ei illud, preservaret se toto suo posse, nec diceret se in aquam projicere (1) ut adimpleretur divinum placitum: esset namque fatuus qui hoc estimaret.

Dixerunt enim sapientes quod quicumque perdit seipsum non habet partem in presenti seculo, nec in futuro. Nam propter hoc posuit divina sapientia animam in corpore hominis, ut eam sciat conservare, ne (2) perdat depositum

(1) Le mot *non* est de trop.

(2) Le mot *creatorem* est ou superflu ou déplacé.

(3) Lisez *quia vir sapiens*.

(4) Ce passage, qui semble tronqué, se trouve déjà dans le premier prologue de Raimond. Voyez ci-dev. p. 5. Je conjecture que c'est une citation; mais j'ignore d'où notre auteur l'a empruntée.

(5) Lisez *a. timaret*.

(1) La version Hébraïque porte: *nec diceret in corde suo, quandoquidem predestinatum est me in aquis moriturum, ibo, et projiciam meipsum in illas: esset namque, &c.*

(2) Lisez *nec*.

eam presciat conservare, ne (1) perdat depositum quod est ei traditum a superno, donec ille veniat cuius est illum capere in mortalem (2). Et ob hoc dico quoniam licet predestinatum sit perire me per manum tuam, nunquam pro tanto accedam ad te meo velle et sensu, quem mihi prestitit solus deus.

Scio enim te loqui tuo ore verba (3) contra tui conscientiam sunt expressa; et scio quod tu vis me perdere, et a me meam animam separare. Sed anima repellit mortem, et ipsam abhorret quantum potest; odium autem nunquam recedit in eternum. Vos autem non queritis aves nisi propter tria, aut ad eas comedendas, aut ad ludum, aut eas perdendas. Tu vero non queris me ad comedendum, nec ad ludendum in me, sed ad interficiendum me pro tuo filio predilecto. Quilibet est (4) eligit vitam, et mortem renuit quantum potest.

Vir autem intelligens potest relinquere mundum et dare se divino mortem cultui pre timore (5), aut faciet illud ad salvandum semel (6) suam animam et corpus, et forte quod non multotiens moriatur, et quod non occupent eum multe tribulationes que omnes sunt mors et periculum in hoc mundo. Dicitur autem quod sapientia est tristitia, et tribulatio tristitia, et accessus ini-

quod ei traditum est, donec veniat ille cuius est eam assumere. Et ob hoc dico, quoniam licet sit predestinatum me perire per manum tuam, nunquam tamen accedam ad te meo velle et sensu.

LIBER
de
DINA et KALILA.

Scio enim loqui te tuo ore verba que non sunt anime tue (1); et scio etiam quod tu vis perdere me, et a me animam separare. Sed anima expavet mortem et abhorret ipsam; odium autem nunquam recedit. Vos autem nos (2) queritis aves nisi propter tria; aut ad comedendum eas, aut ad ludendum, aut ad perdendum eas. Tu vero non queris me nec ad comedendum, nec ad ludendum in me, sed ad interficiendum me pro filio tuo. Quilibet enim renuit mortem et eligit vitam.

Vir autem intelligens potest relinquere mundum, et pre timore mortis cultui divino se tradere: aut ergo facit illud ad salvandum animam suam, quod non moriatur, aut quod multe tribulationes eum non accipient (3), que omnes sunt mors. Dicitur autem quod sapientia est tristitia, et tribulatio est tristitia, accessus inimicorum tristitia, et accessus amicorum tristitia, egritudo tristitia, senectus tristitia, sed caput

(1) Je lis sciat conservare, nec.
(2) Peut-être faut-il lire in mortem.
(3) Ajoutez quæ.
(4) Lisez Quilibet enim.
(5) Lisez dare se divino cultui præ mortis timore.
(6) Il faut peut-être lire simul.

(1) Peut-être faut-il lire in animâ tuâ.
(2) Lisez non.
(3) Lisez accipient.

LIBER
de
TINA et KALILA.

micorum tristitia, et recessus amicorum tristitia, egritudo tristitia, sed caput tristitiarum est mors, que non potest finaliter evitari. Cor autem novit amaritudinem sue anime pro constanti; non enim extimas (1) tu tribulationem que mihi eveniret, si ad te accederem in presenti.

Et ego scio quod habes in anima erga me, ex hoc quod habeo in anima mea contra te. Quapropter non est michi utilis tua societas ullo modo. Quia si essemus socii et fideles ad invicem, quando essem recordatus tuorum operum, et tu meorum, tunc nostra corda essent utique permutata.

Et ait ad eam rex : Non est bonum homini non habere potentiam removendi quod in ejus est anima, ut tollat odium seu rancorem, et revolvat ad se amorem. Propter hoc homini datus est ei (2) intellectus, ut malum auferat de corde suo quando voluerit et placebit. Et vero (3) dixit Cato : Versus : Litis preterite noli maledicta referre, Post inimicitias iram meminisse, malorum (4). Et alibi : Preterite litis recolas non jurgia mitis, Est quoniam morum rixas meminisse malorum.

Et ait ad eum Pinza : Similis est inimicitia pedis apostemati existenti, quod quantumcumque plus quis se super eo sustentavit ad ambulandum, ad sui dolorem plus addidit

tristitie (1) omnium est mors. Cor autem nescit amaritudinem anime sue; non enim tu estimas tribulationem que mihi adveniret si ad te venirem.

Et ego scio quid habes in anima tua erga me, ex hoc quod habeo in anima mea erga te. Quapropter non est mihi utilis societas tua. Quia si essemus socii et fideles ad invicem, quando essem tuorum operum recordatus, et tu meorum, utique tunc corda nostra essent omnino permutata.

Et ait ad eam rex : Non est bonum homini habere potentiam removendi (2), quod est in ejus anima ut tollat odium et involvat (3) se ad amorem : propter hoc homini datus est intellectus, ut de suo corde malum auferat quando voluerit.

Et ait ad eum Pinza : Inimicitia similis est apostemati pedis, quia quantumcumque plus quis se sustentaverit super eo ad ambulandum, tanto plus addit ad sui dolorem; vel oculo egro-

(1) Lisez *astimas*.
(2) Lisez *enim*.
(3) Lisez *verè*.
(4) *Cat. Dist. liv. II, dist. 15.*

(1) Lisez *tristitiarum*.
(2) Jean de Capoue auroit dû traduire : *nil boni est in homine qui non habet potentiam, removendi*, &c. Voyez *Not. et Ext. des man. t. IX, 1.^{re} part. p. 464.*
(3) Lisez *revolvat*.

condolendo ; vel oculo egrotanti quo occupatus est (1) a vento vel ab alia re nociva , plus in sui languorem addidit tota die. Sic se habet homo qui odio habetur a suo inimico ; qui quantumcumque plus accedit ad eum , ulcus cordis ejus magis aperitur , et ejus magis dolor continuo augmentatur , et languor ad invicem innovatur.

Et quicumque res ignorat , quando (2) in eas intret et ab eis exeat , et immittit se per malam viam , ipse est qui seipsum necavit et destruxit. Et quicumque ne (3) potens sustinere malum (4) cibi et potus , et nititur fatigare virtutem suam ultra posse , vult suam animam perdere atque corpus. Similiter quicumque intromittit in os suum majorem bolum quam deglutire valeat , se ipsum ipsemet suffocavit , quia dicitur : Versus : Qui plus posse putat sua quam natura requirat , Posse suum superat , se minus esse potest.

Et quicumque decipit cor suum in verbis adversarii , nec cavet sibi ab eo , ipse plus quam alii inimicatur sibi ipsi. Nec decet quemcumque respicere quod Deus de homine statuit in hoc mundo , quia dixit Cato : Quod Deus intendit noli perquirere sorte ; Quid statuatur de te , sine te deliberat ipse (5) ; et alibi : Quid placeat forte Christo non querere sorte Curet (6) , sed sine te disponat

tanti , quo occupato a vento aut ab alia re nociva , plus additur in sui dolorem et languorem (1).

LIBER
de
DINA et KALILA.

Et quicumque ignorat res , quomodo intret in eas , et exeat ab illis , et per viam malam se immittit , ipse est qui necat seipsum. Et quicumque non est potens multum cibi aut potus sustinere , et suam naturam nititur fatigare ultra posse , ille vult perdere animam suam. Similiter quicumque in os suum intromiserit majorem bolum quam deglutire poterit , ipse suffocabit seipsum.

Et quicumque decipit cor suum in verbis sui adversarii , nec sibi cavet ab ipso , ipsemet plus quam alii inimicatur sibi. Nec decet quemquam respicere quod Deus statuit de homine. Sed sibi precavere debet , et confirmare se in suis processibus ; et si contingat res aliter quam ipse estimavit , innocens est peccati. Nec decet virum prudentem in loco periculoso persistere , cum possit inde recedere. Ego autem multa loca

(1) Lisez *quo occupato à vento.*

(2) Lisez *quomodo.*

(3) Lisez *non est.*

(4) Lisez *multum.*

(5) *Cat. Dist. liv. II, dist. 12.*

(6) Je pense qu'il faut lire *Cures.*

(1) La version Hébraïque ajoute : *Sic est homo qui odio habetur à suo inimico ; quanto plus accedit ad suum inimicum , tanto magis dilatatur ulcus cordis ipsius , augetur dolor ejus , plagaque recrudescit. Voyez le tome IX de ce recueil , 1.^{re} partie , p. 464.*

LIBER
de
DINA et KALILA.

singula de te. Sed debet sibimet a talibus precavere, et in suis processibus confirmari. Et si contingat res aliter quam ipse estimaverit, ignoscus (1) est peccati. Nec decet virum prudentem persistere in loco periculoso, quum possit inde recedere ab eodem. Ego autem multa loca habeo, ad que si ivero, nichil boni mihi deficiet, deo dante.

Mores quippe sunt quinque sunt, quos si quis observet, ad suum votum perveniet peroptatum. Et erunt sibi subsidium quando solus permanet (2) et consistet; sibi in terra sue peregrinationis ad loquendum (3), et sibi ejus victum quotidie ministrabunt, et adquiret sibi socios et amicos. Qui quidem sunt que sequuntur: primo, quod sit innocens manibus; secundo, quod nihil mali homini inferat nec procuret; tertio, quod sit vir optime doctrinatus; quarto, quod ab omni peccato et infamia se elonget, et (4) sit nobilis operibus inter gentes, et sint ad honorem Dei ejus opera sanctiora.

Quando vero in viro intelligente perfecti fuerint hi mores, et supervenerit sibi aliqua tribulatio et dubitaverit de aliquo, pergere poterit ad quemcumque locorum secure voluerit, sine damno; et de filiis et suis filiabus, aut de uxore, nec de sua progenie aut de suis divitiis non dolebit, quia Deus sibi sua negotia adimplebit.

- (1) Lisez *innocius*,
(2) Lisez *permanebit*.
(3) Lisez *alloquentur*.
(4) Lisez *quinto quod sit nobilis*.

habeo, ad que si ivero, nichil boni mihi deficiet.

Mores quippe sunt quandoque (1), quos si quis observet, ad suum votum perveniet, et erunt ei subsidium, quando salvus (2) permanebit, et eum in terra sue peregrinationis alloquentur, et ei ministrabunt suum victum, et adquiret sibi socios et amicos. Primus, quod sit innocens manibus et nihil mali hominibus inferens; secundus, quod sit vir qui scit (3) discernere bonum a malo; tertius, quod elonget se ab omni peccato et infamia; quartus, quod sit vir nobilis in operibus; et quintus est, quod sint ejus opera ad honorem Dei.

Quando vero in viro intelligente perfecti fuerint mores isti, et ei aliqua supervenerit tribulatio, ab illa potest liberari, ut peregre (4) poterit ad quemcumque locorum (5) secure, et non dolebit de filiis et filiabus suis, aut de ejus uxore et progenie, aut de aliqua re mundi, quia Deus negotia sua adimplebit.

- (1) Il faut certainement lire *quinque*.
(2) Lisez *solus*.
(3) Lisez *sciat*.
(4) Lisez *et pergere*.
(5) Lisez *ad quemcumque locorum voluerit*.

Male

20. Male quippe divites sunt ille cum quibus pauperes non redimuntur. Et peior omnibus mulieribus (1) que verbis est inobediens sui viri, et peior regum est qui virum occidit innocentem, et peior terrarum est in qua non est tranquillitas neque status (2). Ego autem non habeo in te fidem, nec ad te possum accedere, nec intendo. Et post hæc factum est, regem Pinga salutarit et abiit viam suam.

Explicit capitulum de rege et ave.

(1) Lisez omnibus mulieribus est multa.

(2) Je conjecture qu'il faut lire neque quietus status.

Malae (1) divitiae sunt illae de quibus nihil erogant: et pessima omnium mulierum illa est quae non obedit viro suo in omnibus; et pessimus filiorum est (filius) rebellis et contumax; pessimus sociorum est (socius) dolosus; pessimus regum est ille qui amat occidere sanquinem innocentem; pessima omnium terrarum illa est in qua non est tranquillitas nec quies. Ego vero in te nullam fidem habeo, nec unquam potero accedere ad te. Post hæc autem benedixit regi, et avolvit in viam suam. Hæc est parabola viri inimicitiae, et quomodo vir praeservet se à fratre suo.

Explicit capitulum regis et avis.

(1) Cet alinea manque dans le Directorium humane vite: c'est vraisemblablement une omission de l'éditeur. Je l'ai traduit littéralement d'après la version Hébraïque. Voyez le tome II de ce recueil. 1. part. p. 466

